





N.º 2444.

1 Vol.

*Comp. 13. Tab. 1 - 4.*



Q 7211

Bibliothèque publique  
de Neuchâtel.



180' 524

BPU Neuchâtel



1031021525



**LE**  
**TROISIÈME JUBILÉ**  
**DE**  
**LA RÉFORMATION.**



**LE TROISIÈME JUBILÉ**

DE LA

**REFORMATION**

DU PAYS DE NEUCHÂTEL,

EN SUISSE,

OU

**CONVERSATIONS**

ENTRE DES AMIS

A L'OCCASION DE CE JUBILÉ,

PAR J.-F.-D. ANDRIÉ,

PASTEUR AU LOCLE.

Soyez toujours prêts à répondre pour  
votre défense, avec douceur et avec res-  
pect, à ceux qui vous demanderont raison  
de votre espérance. I PIERRE III, 15.

---

LAUSANNE.

IMPRIMERIE DE SAMUEL DELISLE.

—  
1850.



LE TROISIEME JUBILE

DE LA

CONFÉRENCE

DU PAYS DE NEUCHÂTEL

EN SUISSE

CONVÉRSION

ENTRE DES AMIS

A L'OCASION DE CE JUBILE

Q 7211

*A consulter sur place*

Les ouvrages de la bibliothèque de la ville de Neuchâtel sont déposés à la bibliothèque de la ville de Lausanne.

LAUSANNE

IMPRIMERIE DE SAMUEL BRISSE

1850



## AVANT-PROPOS.



QUATRE fois dans l'année les fidèles de nos églises communient à la table du Seigneur ; mais ils ne participent point à ce mystère de foi et de charité qu'ils ne s'y soient dignement préparés par la prière , par des méditations religieuses et par des lectures saintes. Les pasteurs , dans leurs discours , rappellent plus particulièrement alors à leurs églises les bienfaits dont les hommes sont redevables au christianisme : aussi , nos jours de communion sont-ils des jours d'une pieuse allégresse. Pour que le jubilé de la bienheureuse Réformation soit célébré avec joie , il importe que nous connaissions ce qu'est la Réformation , ce que le Seigneur a fait pour nous , en nous l'accordant il y a trois cents ans. Par elle nous sommes rentrés dans toute la plénitude de nos prérogatives de Chrétiens. Voilà ce qui doit exciter notre reconnaissance envers l'Auteur de toutes grâces excellentes et de tout don parfait. Comment l'éprouverions-nous cette gratitude si nous ignorions la nature du bienfait ? Comment en sentirions-nous la grandeur , si par quelques études historiques nous n'avions pas été mis en état de comparer l'Eglise chrétienne avant et après le siècle de la réforme ? Le résultat de recherches faites d'abord pour sa propre instruction , c'est ce que l'auteur présente dans cet écrit à ses co-religionnaires et surtout à ses compatriotes.



Au XIX.<sup>e</sup> siècle , le catholicisme n'est plus ce qu'il fut au XVI.<sup>e</sup> , et moins encore ce qu'il était antérieurement. On ne peut faire aujourd'hui à l'Eglise romaine tous les mêmes reproches qu'elle méritait alors ; mais elle existe , et elle soutient encore certaines doctrines que repoussent les disciples du pur Evangile. Le vaste champ des controverses s'est ouvert à l'auteur par l'examen de ces doctrines. Heureusement qu'on peut le parcourir avec un esprit de charité , et que , comme l'a dit un homme célèbre de notre Suisse , il n'y a plus à craindre ni de Capel , ni de Vilmerguen. Dans plusieurs de nos villes , les deux religions professent librement et en paix leurs croyances. C'est aussi un touchant spectacle que celui qu'offre , lors de la réunion de contingents fédéraux , la célébration des deux cultes dans une même plaine , à quelques pas de distance. Notre postérité verra une scène encore plus belle : un même culte sera célébré par les habitants de la commune-patrie , parce qu'ils auront tous les mêmes croyances religieuses. Hâtons cette époque plus glorieuse qu'aucune de celles que présentent les pages de notre histoire , hâtons-la par nos prières , par notre piété , par notre foi , par nos œuvres. Chrétiens réformés ! que ceux dont les opinions religieuses diffèrent de nos principes soient attirés à la cause de l'Evangile par la lumière du bon exemple que nous ferons briller à leurs regards. Rappelons-nous que nous serions indignes de ce beau nom de Chrétiens réformés , si nous souffrions volontairement en nous quelque chose d'opposé à la pureté



de la doctrine évangélique ; ayons devant les yeux Jésus le chef et le consommateur de notre foi , Jésus le grand exemple de perfection qui nous a été donné afin que nous suivions ses traces. Aidés de son esprit , devenons ses fidèles imitateurs. Ce sera la meilleure manière de célébrer notre jubilé.

Les dernières lignes de l'ouvrage apprendront comment on doit envisager les personnages qui figurent dans ces conversations. La forme du dialogue a paru un moyen de traiter avec quelque variété l'aride sujet des matières controversées.

Il est aussi nécessaire de nommer les sources où l'auteur a puisé les faits qu'il cite , sources quelquefois indiquées dans des notes , mais seulement par abréviation.

#### SOURCES.

Explication du Catéchisme à l'usage de *Abréviations* toutes les églises de l'empire français ; Paris 1808 , approuvé par le cardinal-archevêque de Paris. Exp. du Cat.

Roustan , Abrégé de l'Histoire Universelle ; Paris 1790. Abr. de l'H. Un.

Les Conformités des cérémonies modernes avec les anciennes ; imprimé l'an 1667. Conf.

Cours d'Etudes de Condillac ; Genève et Lyon 1789. Cours d'Et.

Le Bon Père , ou le Chrétien protestant ; Valence : excellent petit ouvrage de controverse. Chrét. prot.



Les Mémoires de feu Mr. le chancelier de Montmollin. Quiconque les a lus se demande : pourquoi un tel ouvrage ne s'imprime-t-il pas ?

M. de M.

Les Mémoires de M. Huguenin , maire actuel de la Brévine. Entre tant de gens qui , parmi nous , connaissent bien l'histoire de notre pays , Mr. Huguenin est celui qui la connaît le mieux. Comme Mr. de Montmollin, il a puisé tout ce qu'il a écrit sur notre pays dans des documents originaux. Je ne puis dire assez combien , pour mon ouvrage , je dois à l'obligeance de Mr. Huguenin. Pourquoi ne fait-il rien imprimer ?

M. de H.

Mémoire sur l'église collégiale et le chapitre de Neuchâtel en Suisse , par feu Mr. Jn.-Fs. baron de Chambrier. L'auteur a puisé dans les documents originaux. Ce Mémoire se trouve dans le second cahier du sixième volume du Schweizerischen Gechichtforschers. Coll.

Annales de Boyve. Mr. le maire de la Brévine , qui a pu les comparer en très-grande partie avec les documents originaux, regarde ces Annales comme exactes.

A. de B.  
*et la date de  
l'année.*

Le Cartulaire de nos églises , soigné avec une scrupuleuse exactitude par Mr. Perrin , pasteur actuel de St.-Sulpice.

Cart.

Müller , Histoire des Suisses ; Leipsick 1806-1808.

Mul.



La continuation de cette Histoire , par Robert-Glutz-Blotzheim ; Zurich 1816. R. G. B.

Cette Histoire , continuée par Jean-Jaques Hottinger ; Zurich 1825-1829. Hot.

Principaux faits de l'Histoire sainte et de l'Histoire de l'Eglise chrétienne, par M. Chenevière, pasteur et professeur à Genève. Ce petit livre clair et précis m'a épargné beaucoup de recherches que je n'aurais pu faire que dans des in-folio , ou dans de volumineux écrits. Ch.

Histoire de la Réformation de la Suisse , par Ruchat. R.

Histoire du concile de Trente , par Fra Paolo Sarpi , traduit par Le Courayer. Bâle 1738. F. P.

Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther , suivi d'une Histoire de l'Eglise , par Ch. Villers ; Paris 1820. Vill.

Histoire du papisme , par Jurieu , édition de 1823. Jur.

Histoire Ecclésiastique de Turretin. Tur.

Vie de Zwingle , par Hess. Hess.

Kürze Geschichte der Kirchenverbesserung zù Bern , par Stierlin ; 1827. St.

Heinrich und Antonio, oder die Proselyten, par Bretschneider, Gotha 1826. J'avais composé près des deux tiers de mon ouvrage lorsque ce livre du professeur de Gotha me tomba



entre les mains. Son plan a beaucoup de ressemblance avec le mien. Ce sont aussi des conversations au sujet des points controversés entre les Protestants et les Catholiques. Il y a dans la manière dont les conversations sont amenées un art qui manque tout-à-fait à mon travail. J'ai été tout réjoui de me rencontrer si souvent dans l'exposition de mes preuves avec Mr. Bretschneider, et de pouvoir m'appuyer de son autorité.

Br.

Histoire de Ch. Quint, par Robertson ;  
Maestricht 1783, six volumes.

Roberts.

Réponse à la seconde lettre de Mr. l'évêque  
de Bayonne aux Protestants d'Orthès. Tou-  
louse 1826.

Rép. à l'Ev.

Institution de la religion chrétienne, par  
Calvin.

Calv.

Vie de Farel, par Ancillon.

Ancillon.

Histoire littéraire de Genève, par Sénébier. Sén.

L'Article de la biographie universelle sur  
Calvin, par Barante.

Vie de Farel, par Mr. Kirchofer. On es-  
père que cette biographie faite par le plus  
savant historien ecclésiastique de la Suisse,  
sera un jour traduite en français. L'auteur  
m'a permis d'en emprunter quelques faits.

K.

Musée des Protestants célèbres.

Musée.



L'Influence de la réformation de Luther ,  
par Leuliette. Paris 1804.

Leuliette.

Recueil de Choupard sur l'abbaye de Fon-  
taine-André. Ce Recueil est composé d'après  
des documents originaux.



## NOMS

## DES PERSONNAGES QUI CONVERSANT DANS LES DIALOGUES.

*Abréviations.*

<i>Mr. Etienne</i> , désigné par les initiales . .	Mr. Et.
<i>Sa femme</i> . . . . .	Mad. Et.
<i>Alphonse leur fils</i> , âgé de vingt-deux ans,	Alph.
<i>Sophie leur fille</i> , âgée de dix-neuf ans . .	Sophie.
<i>Henri leur second fils</i> , âgé de quatorze ans,	Henri.
<i>Mr. Jules Ernest</i> , pasteur. . . . .	Mr. Ern.
<i>Sa femme</i> . . . . .	Mad. Ern.
<i>Mr. Théophile</i> , ministre. . . . .	Mr. Th.
<i>Mr. Paul</i> , ancien d'église . . . . .	Mr. Paul.
<i>Sa femme</i> . . . . .	Mad. Paul.
<i>Mr. Prudent</i> , magistrat . . . . .	Mr. Pr.
<i>Sa femme</i> . . . . .	Mad. Pr.
<i>Edouard leur fils</i> , âgé de dix-sept ans . .	Ed.
<i>Des enfants.</i>	

---

AVIS IMPORTANT. — L'impossibilité où a été l'auteur de revoir lui-même les épreuves, est cause que, malgré le talent du jeune imprimeur et le zèle d'un savant correcteur, il s'est glissé bien des fautes dans l'ouvrage. Les principales se trouvent indiquées dans l'errata qu'on est prié de consulter avant de lire les conversations. Le papier étant fort bon, on pourra facilement corriger le texte. Les fautes d'orthographe, de ponctuation, etc., ne sont pas notées : l'auteur a signalé celles — là seules qui influent sur le sens des phrases.

---



LE  
**TROISIÈME JUBILÉ**

DE LA  
**RÉFORMATION**

DU  
PAYS DE NEUCHÂTEL, EN SUISSE,

OU  
**CONVERSATIONS**

ENTRE DES AMIS  
**A L'OCCASION DE CE JUBILÉ.**

---

**CHAPITRE PREMIER.**

CULTE DOMESTIQUE. — EXEMPLE DE RÉSIGNATION. — ORIGINE  
DES JUBILÉS. — JUBILÉS DE LA SUISSE RÉFORMÉE — JUBILÉ  
DE NEUCHÂTEL.

---

Le chapitre de la Bible, d'où le Pasteur avait pris le texte de sa prédication, venait d'être lu. Chacun des membres de la famille, à l'exemple du chef, avait cherché à se rappeler et à redire quelques idées du sermon qu'il avait entendu le matin. Les enfants avaient dû répéter, plus en particulier, les instructions qu'ils avaient reçues au catéchisme, en ce jour de dimanche. Les domestiques avaient participé à cette



conversation pieuse. Il n'y avait que des circonstances extraordinaires qui pussent mettre obstacle à cette pratique sainte que notre père de famille, âgé alors de soixante ans, avait déjà vu observer par son aïeul, et qu'il espérait transmettre à sa postérité. Il avait entendu dire que cette coutume remontait au temps de la bienheureuse Réformation ; il ne l'avait jamais négligée, lui devait la connaissance profonde des Saintes Ecritures, et ce qui vaut mieux encore, la foi éclairée et la charité active dont il était rempli. Les ancêtres de Mr. Etienne, attachés à l'Evangile, pour se soustraire aux persécutions, avaient émigré du Piémont dans le Dauphiné ; et leurs descendants, demeurés fidèles à la foi de leurs pères, habitèrent cette province jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Alors, forcés de s'enfuir, ils se retirèrent dans la principauté de Neuchâtel. Sur cette terre hospitalière, la famille Etienne prospéra. Celui qui, en 1828, en était le chef, habitant les environs de la capitale, y vivait en patriarche chrétien, pratiquant les vertus les plus édifiantes. Le produit d'un domaine qu'il cultivait et d'une branche d'industrie qu'il exerçait, lorsque les travaux de l'agriculture lui en donnaient le temps, formaient son revenu ; sa femme, trois enfants et deux domestiques composaient sa maison. Oui, avait dit ce bon père, pour résumer les instructions pastorales du jour et les leçons de l'Ecriture-Sainte, je ne cesse de demander au ciel pour vous, mes chers enfants, *le grand gain*, la précieuse fortune que donnent *la piété et le contentement de l'esprit* ; je ne souhaite pour vous ni pauvreté ni richesses, mais le pain quotidien, acquis par le travail, l'économie et la sagesse en Jésus-Christ. Et si vous devez devenir pauvres ! que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne. L'Eternel n'en sera pas moins votre ami. Le riche et le pauvre sont égaux à ses yeux.

Pour moi, dit Alphonse, je veux faire tous mes efforts pour ne jamais devenir pauvre.

Mr. Et. S'il plaît à Dieu, devrais-tu ajouter, mon enfant, à ce qu'il me semble ; car tous les travaux des hommes sont subordonnés à la volonté suprême de l'Arbitre de nos destinées.

Maman nous a d'ailleurs fait apprendre de bonne heure, dit Sophie, un beau passage de la Bible, où sont condamnés



ceux qui comptent ainsi sur leurs forces , et ne soumettent pas leurs projets au bon plaisir du Seigneur.

*Mr. Et.* Dis-nous ce passage , ma Sophie.

*Sophie.* « Je m'adresse maintenant à vous qui dites : nous » irons aujourd'hui ou demain en une telle ville ; nous » demeurerons là une année , nous y négocierons , et nous » y ferons du gain. Vous qui ne savez pas seulement ce » qui arrivera demain ; car qu'est-ce que votre vie ? C'est » une vapeur qui paraît pour peu de temps et qui se dis- » sipe bientôt. Au lieu que vous devriez dire : s'il plaît au » Seigneur , et si nous sommes en vie , nous ferons telle ou » telle chose. Mais au contraire , vous vous glorifiez dans » vos pensées orgueilleuses : toute vanterie de cette nature » est mauvaise. »

*Alph.* C'est juste , mais j'ai tellement entendu dire à tout propos , et hors de propos , *s'il plaît à Dieu* , que , sans trop savoir pourquoi , je répugne à le dire ; il me semble de commettre une profanation.

Faut-il donc , dit la mère , que le sage n'use point d'une bonne chose parce que l'insensé en abuse ? Si , en disant ces mots , tu es plein de charité , et tu élèves ton cœur à Dieu , sois sûr que tu ne profaneras point son nom. La Providence , qui intervient mystérieusement dans les plus petits événements de la vie , qui s'occupe de la chute d'un passereau , qui connaît le nombre des cheveux de notre tête , n'est point outragée , quand nous nous souvenons d'elle pour nous soumettre respectueusement à ses décrets.

Le silence qui régna après cette conversation fut interrompu par Henri , qui raconta ce qu'au sortir du catéchisme , il avait entendu dire par de plus grands garçons que lui , d'une fête religieuse célébrée dans le canton de Berne , et appelée le Jubilé de la Réformation.

*Henri.* Mon père , qu'est-ce qu'un jubilé ? Pourquoi n'en avons-nous point , nous qui sommes réformés ?

*Mr. Et.* Mr. le Pasteur répondra mieux que moi à cette question. Il doit passer chez nous en revenant de chez la pauvre Marie , qui est malade depuis si long-temps et qu'il visite habituellement.

*Alph.* Bien des fois les gens arrivent au moment même où l'on en parle. Voilà Mr. le Pasteur et Madame son épouse , qui se dirigent vers notre maison.



*Sophie.* Sans doute Madame aura porté quelques douceurs à Marie.

*Mr. Et.* Probablement; car les femmes s'entendent mieux à de tels soins que nous autres hommes.

*Mad. Et.* Ne vous plaignez pas de votre lot, vous êtes plus capables que nous de faire du bien à l'ame.

*Mr. Et.* Tu veux nous flatter, bonne Julie; je sais que dans l'explication que tu donnes de ces mots : « Il n'est pas » bon que l'homme soit seul », tu ne fais de la femme qu'une ménagère. Tu oublies combien de fois tu as, par ta douce piété, dissipé mes chagrins. Que de fois je me suis reproché de n'avoir pas suffisamment pris à cœur le soin de ton ame, moi qui pourtant avais promis à Dieu de t'aimer comme Jésus aime son Eglise.

Toute la famille s'était levée pour aller à la rencontre du Pasteur et de sa femme, qui saluèrent affectueusement leurs respectables paroissiens.

Comment avez-vous laissé notre malade, Mr. le Pasteur? demandèrent au même instant plusieurs voix.

*Mr. Ern.* Son corps au plus mal, son ame au mieux; nouvelle preuve de l'efficace du christianisme. Cette femme est un Evangile vivant. Elle est, depuis quatre ans, incapable de se remuer dans son lit, hors d'état de prendre elle-même sa nourriture, en proie à de longues insomnies, exposée, plus d'une fois par semaine, à de violents accès d'un rhumatisme qui a successivement attaqué tous ses membres, néanmoins le calme est répandu sur son front sillonné par les rides de la douleur, et le sourire le plus aimable sur ses lèvres décolorées; jamais elle ne laisse échapper une plainte, tant sont grands et sa confiance en la Providence et son désir ardent de porter sa croix à la suite du Sauveur du monde. Qu'il est beau de voir un tel spectacle! Elle me remercie de mes visites, de mes lectures, de mes prières; elle me fait plus de bien que je ne lui en fais.

*Sophie.* Ce n'est pourtant pas ce qu'elle m'a dit.

*Mr. Ern.* Je voudrais que ceux qui sont mécontents de leur sort, ou qui révoquent en doute l'influence que la religion de Jésus exerce sur nos ames, allassent visiter cette sainte femme! Ils sortiraient d'auprès d'elle plus résignés ou plus pieux, et s'il en était autrement, je crois qu'un miracle même ne les convertirait pas.



*Mr. Et.* Madame et Monsieur , nous ferez-vous l'honneur de passer le reste de la soirée au milieu de nous.

*Mr. Ern.* Impossible pour aujourd'hui.

*Mr. Et.* Mon enfant désirerait que vous lui donnassiez quelques explications sur le jubilé de Berne, sur l'origine et le but de cette solennité.

*Mr. Ern.* La célébration récente de cette fête dans le canton auquel , après Dieu , nous devons en grande partie notre propre Réformation , m'a excité à faire là-dessus quelques recherches. D'après une loi de Moïse , de cinquante en cinquante ans , chez les Juifs , toute dette était abolie , tout esclave était rendu à la liberté , tout propriétaire rentrait en possession des domaines patrimoniaux que des circonstances malheureuses l'avaient obligé d'aliéner. Cette fête excitait une allégresse universelle. Elle rappelait aux enfants d'Abraham leur descendance commune de ce père des croyants ; elle retraçait et ramenait pour un temps quelque chose de l'égalité primitive des membres de la famille d'Israël. Notre mot français de *Jubilé* dérive , s'il me souvient bien de mon hébreu , de *Jobel* , instrument de musique au son duquel on annonçait la fête. Les Romains célébraient tous les cent ou cent-dix ans des jeux en l'honneur d'Apollon et de Diane , pour la conservation de l'empire. De ces coutumes , tant juives que romaines , est née chez les Chrétiens l'habitude de célébrer , à de longs intervalles , une fête en commémoration des événements qu'ils envisagent comme ayant influé sur la prospérité ou la gloire de leur Eglise. Le pape Boniface VIII institua le *grand jubilé*. Par une bulle ( c'est ainsi qu'on nomme certains décrets des papes ) il annonça que tout Chrétien qui , à la fin de chaque siècle , visiterait les églises de St. Pierre et de St. Paul à Rome , confesserait ses fautes , et témoignerait de la contrition , en recevrait l'entière rémission , non-seulement quant à la culpé , mais aussi quant à la peine (1). L'année suivante , des milliers de personnes se rendirent , de toutes parts , dans la capitale du monde chrétien ; ce fut une source de richesses pour les états du saint

(1) La COULPE est la souillure imprimée à l'ame par l'acte de la désobéissance ; la PEINE est le supplice éternel mérité à cause de la souillure. Expl. du cat. p. 621.



Père. Le pape Clément VI ordonna que les jubilés se célébreraient à l'avenir de cinquante en cinquante ans, à l'imitation du jubilé des Juifs, ainsi qu'il est dit dans la bulle.

Paul II ou Sixte IV ordonna que cette fête eut lieu de vingt-cinq en vingt-cinq ans (2). Les papes peuvent même publier un jubilé quand ils sont élevés au souverain pontificat (3).

*Alph.* Dieu n'est-il donc pas disposé à pardonner, tous les jours, les péchés de quiconque a de la foi, du repentir et de l'amendement, et cela à cause de Jésus-Christ qui a souffert et qui est mort pour nous?

*Mr. Ern.* Oui, sans doute; mais, mon cher, il s'agit d'une explication que je donne et non de l'examen d'une croyance de l'église romaine. Quant à nous autres chrétiens réformés, nous célébrons tous les cent, j'ignore pourquoi ce n'est pas tous les cinquante ans, un jubilé en mémoire de notre bienheureuse Réformation. Quoique ce mouvement religieux date du XVI.<sup>e</sup> siècle, comme ce ne fut pas dans la même année que la réforme fut adoptée dans les divers pays qui l'embrassèrent, on comprend que le jubilé ne doive pas être solennisé partout à la même époque. Ainsi, pour ne parler que de la Suisse, Zurich célébra cette fête religieuse au commencement de l'année 1819, parce que ce fut le premier janvier 1519 que Zwingli fit entendre dans cette ville le sermon qui jeta dans les esprits les premiers germes des principes évangéliques. Berne s'étant réformé neuf ans plus tard, n'a dû célébrer son jubilé qu'en 1828.

*Mr. Et.* On dit que tout ce canton a participé à cette fête avec enthousiasme.

*Mr. Ern.* Oui, les mêmes transports d'une sainte joie ont éclaté et dans la ville et dans les campagnes. Dans une église où l'on a pour principe fondamental l'adoration en esprit et en vérité, on s'appliqua par-dessus tout à parler à la conscience, à la raison et au cœur du fidèle. Par des lectures, des discours, des cantiques et des prières ayant rapport à la circonstance, unique pour la génération actuelle,

(2) Cours d'Et. T. 12, p. 232. Conf. p. 108. De Thou, liv. VI, liv. CXXIV. Rome, en 1572, célébra un jubilé en partie à l'occasion de la St. Barthélemy. De Thou, liv. LIII. — (3) Expl. du cat. p. 630.



on rappela les bienfaits de la Réformation , et l'on célébra les louanges du Christ qui , par le moyen de ministres fidèles et courageux , avait purifié son Eglise. Par la célébration de la Sainte-Cène , ramenée au XVI.<sup>e</sup> siècle à ce qu'elle était lors de son institution primitive , on resserra les liens qui attachent le Chrétien à son Rédempteur et unissent entr'eux les membres de la grande famille des rachetés. Pour perpétuer dans chaque société domestique le souvenir de cette solennité séculaire , on frappa des médailles qui furent distribuées aux notables du canton et à la jeunesse. Celle-ci reçut aussi des livres où était retracée en abrégé l'histoire de la Réformation du canton. Les sociétés dont le Protestantisme peut à juste titre se glorifier , telles que la société Biblique et celle des Missions , tinrent aussi à cette époque *des séances publiques*. On ne crut pas s'écarter de la simplicité du culte protestant en ajoutant une ou deux cérémonies propres à distinguer cette solennité de toute autre. La veille du grand jour de la fête , à l'entrée de la nuit , le son des trompettes , retentissant du haut de la cathédrale de la ville de Berne , annonça le jubilé à la patrie , comme il était annoncé à l'ancienne Jérusalem. Le lendemain , au lever du soleil , le bruit des cloches invita , dans chaque paroisse , les membres de l'église à célébrer simultanément , avec joie et onction , une fête à laquelle Dieu leur accordait la grâce d'assister , et qu'aucun d'eux ne devait plus revoir.

*Mr. Et.* Pourvu que tout cela ne se borne pas à de pures formes , et que , comme nous l'avons demandé dans la prière que , dans tous nos temples , nous présentâmes ce même jour au Seigneur pour elles , « ces églises répondent » à la miséricorde céleste par la régénération des cœurs , » bien plus encore que par toutes les démonstrations de » leur pieuse allégresse. »

*Mad. Et.* Espérons que cette fête aura été bénie de Dieu et qu'elle augmentera dans les âmes l'amour de la religion , ainsi que l'amour de Dieu et la charité.

*Mr. Ern.* Vos espérances ne seront point trompées. Les vertus que cette solennité aura développées au sein des sociétés domestiques , ne peuvent être connues que de peu de gens ; mais dans plusieurs villes et villages du canton , des hôpitaux , des écoles , des établissements de bienfaisance et d'utilité publique ont été fondés ou plus richement dotés ;



des maisons de désordre qui , depuis long-temps , étaient tolérées dans le chef-lieu , ont été fermées ; et une coutume qui , depuis un temps immémorial , favorisait la dépravation des mœurs , surtout dans les campagnes , cessera d'exister , ensuite des réglemens sévères et sages que le gouvernement a promulgués pour la détruire. Tout cela est quelque chose ; peut-être encore bien des changements seraient à désirer ; mais ces améliorations et ces institutions sont , à ce qu'il me semble , de beaux fruits qui contiennent les germes de fruits encore plus beaux. Cela a été aussi , pour une foule de gens , une occasion d'examiner les bases sur lesquelles repose la Réformation , et de s'attacher plus fortement à l'Évangile qu'elle nous a , en quelque sorte , rendu ; service d'autant plus utile de nos jours que le catholicisme cherche à reconquérir son vieil empire et à ramener , dans le giron de son église , les descendants de ceux qui , au XVI<sup>e</sup> siècle , osèrent en sortir.

*Mr. Et.* Dieu veuille que notre jubilé , qu'on célébrera en 1830 , produise dans notre patrie des effets salutaires !

*Mr. Ern.* J'y compte ; car il y a chez nous et dans toutes les classes de la société , amour du bien public et dévouement à ce qui est utile et moral. On ne néglige aucun sacrifice pour atteindre un but louable. La religion chrétienne , qui inspire toute œuvre excellente , n'est pas seulement respectée parmi nous , mais en général elle y est aimée. Je me persuade que cette fête séculaire , qui sera pour nous une occasion propice de sanctification individuelle , excitera à fonder des institutions utiles , à abolir des coutumes dangereuses et des abus funestes.

*Mr. Et.* Dieu le veuille !

*Alph.* Mais célébrera-t-on le jubilé ?

*Mr. Ern.* Je n'hésite pas à envisager la chose comme certaine. Tout nous porte à le célébrer : la reconnaissance envers Dieu pour un bienfait dont nous ne pouvons assez sentir le prix , l'exemple du passé , celui de plusieurs cantons évangéliques , la piété de nos magistrats , l'étroite relation que nous soutenons avec le roi de Prusse , qui est Chrétien évangélique par conviction et par sentiment , qui s'est toujours intéressé aux églises protestantes , en quelque lieu qu'elles aient été , aussi bien à celles des vallées du Piémont qu'à celles des États-Unis , à celle de Lucerne qu'à



celle de Rio-Janeiro, et qui a voulu que son ambassadeur en Suisse le représentât extraordinairement à Berne lors du jubilé.

*Alph.* Mais d'un autre côté ne heurterons-nous pas les catholiques romains qui vivent autour de nous ?

*Mr. Ern.* Pas plus qu'en célébrant auprès d'eux notre culte si différent du leur, qu'en combattant dans nos instructions publiques et particulières les dogmes de leur église, qu'en repoussant de nos temples toute image, qu'en ne célébrant aucune fête en l'honneur d'aucun de leurs saints. Un des grands principes reçus en Suisse est le libre exercice de la religion évangélique et de la religion catholique romaine. Les gouvernements de Lucerne, de Fribourg et de Soleure ont dernièrement reconnu ce principe, en laissant les églises évangéliques de leurs cantons célébrer, en même temps que Berne, le jubilé de la Réformation. Les deux confessions, et c'est là l'opinion de la partie saine des habitants de l'Helvétie, ne doivent mettre aucune entrave à la célébration de toutes les parties de leur culte. On sera réciproquement satisfaits de ces concessions, on s'en aimera et s'en estimera davantage, on se prouvera que l'on est disciples de l'éternelle charité. Vivons dans la concorde, et hâtons, par nos prières, le moment où tombera le mur de séparation qui nous divise, et où les deux Eglises n'en feront qu'une seule, à la gloire de notre grand Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel, évangéliques et catholiques, nous rendons tous hommage.

*Mr. Et.* Les catholiques romains, qui célèbrent quatre jubilés par siècle, peuvent bien permettre que nous en célébrions un tous les cents ans !

*Mad. Et.* Mais nous célébrons les nôtres dans un but bien différent des leurs ; à leurs yeux, nous nous réjouissons d'un schisme.

*Alp.* Et à nos yeux, leurs jubilés sont des profanations. Le pardon des péchés est-il, à cette époque, accordé sous d'autres conditions que celles que recommande l'Evangile, et en vertu d'autres mérites que celui du sacrifice de notre adorable Sauveur ?

*Henri.* Pour moi, je me réjouis de voir un jubilé, si je vis jusque-là. Faut-il avoir tant peur de fâcher les catholiques ; ils n'ont pas craint de faire la St. Barthélemy, ni



de provoquer la révocation de l'édit de Nantes. Il n'y a pas long-temps que j'ai récité cela dans mes leçons d'histoire.

*Mad. Et.* Mon enfant, quel ouvrage lisons-nous ensemble maintenant?

*Henri.* Le Télémaque de Fénelon.

*Mad. Et.* Ne t'ai-je pas raconté la vie de ce vénérable archevêque de Cambrai?

*Henri.* Oui; ah, si tous les catholiques lui ressemblaient!

*Mad. Et.* Il y a eu parmi eux beaucoup de saints personnages, et il y en a encore.

*Mad. Ern.* Les sœurs grises, qui soignent les malades à l'Hôpital-Pourtalès, sont catholiques.

*Henri.* Mr. le Pasteur, faut-il donc aimer les catholiques?

*Mr. Ern.* La différence de religion, mon petit ami, ne doit point étouffer la charité; c'est ce que des enfants de ton âge peuvent déjà apprendre dans la belle parabole du bon Samaritain. — Mais, mon cher Etienne, on reste toujours auprès de vous moins qu'on ne voudrait, mais plus qu'on ne devrait. Je n'ai que le temps de me rendre chez moi pour l'heure à laquelle j'ai donné rendez-vous à l'un de mes paroissiens. Pensons tous deux au jubilé, et nous en causerons une autre fois. Au revoir, mes bons amis.

*Henri* lui dit en le saluant : Je veux au moins aimer aussi les catholiques.





---

---

## CHAPITRE II.

MENDICITÉ. — CRIS INCONVENANTS. — SERVICE DIVIN, ET  
CABARETS. — BANCS DES TEMPLES. — RÉFORME DU CŒUR.  
— RÉFORMATION DE L'ÉGLISE. — PRÉPARATION AU JUBILÉ.

---

CE ne fut qu'à la fin du mois d'août que Mr. et Mad. Ernest se retrouvèrent pour un peu de temps avec un ami commun, Mr. Paul, ancien d'église, chez Mr. Etienne. La famille se réunit, et tous s'assirent au jardin, près d'une haie de groseillers. L'ancien parla d'un camarade d'enfance qui, après une absence de dix années, était venu revoir son pays, et les personnes avec lesquelles il avait entretenu quelques relations particulières. Devant retourner dans la terre étrangère où il avait fixé son séjour, il avait voulu visiter maintes parties de notre canton, qui ne sont pas sans quelque célébrité, et qu'en qualité de Neuchâtelois, il avait rougi plus d'une fois de ne pas connaître. Les affaires de son commerce l'avaient appelé dans les grandes capitales de l'Europe, et à peine connaissait-il nos vallées et nos montagnes, séjour de la liberté. Cet ami, raconta Mr. Paul, a visité le pays de manière à le bien connaître maintenant. Il a admiré nos sites pittoresques, l'activité, l'industrie de nos concitoyens; mais dans ces courses, il n'a pu s'empêcher de remarquer, par-ci par-là, des restes de grossièreté de mœurs. Il n'a vu qu'entre le Val de Ruz et la Chaux-de-Fonds, et qu'aux environs de Landeron et de Cressier, des enfants poursuivre les voyageurs en mendiant, chose assez commune dans plusieurs cantons de la Suisse allemande; mais il a été scandalisé des insultes dont, en plus d'un lieu, il a été assailli, dans les parties inférieures du pays, par des gens qui moissonnaient, et dans les montagnes par des gens qui fauchaient.



Il a plus d'une fois rougi de honte des propos indécents que lui criaient, avec de grands éclats de rire, des hommes et même des femmes. Il se souvenait d'avoir entendu, jadis, pareilles choses, à l'époque de la vendange; mais il n'aurait pas soupçonné qu'on se les permît ailleurs que dans le vignoble, et en d'autres temps qu'en automne. Je lui dis qu'un tel dévergondage, qui rappelait les mœurs licencieuses du paganisme, était en toute saison indigne d'un peuple chrétien, et que les gens bien pensants avaient la satisfaction d'observer que cette licence allait en diminuant, et disparaîtrait bientôt tout à fait, avec les désordres qui l'accompagnent pour l'ordinaire. Il reprit : combien les hymnes que j'ai entendu chanter par les jeunes gens de l'école de Wehrly, à Hofvyl, pendant les travaux de l'agriculture, seraient plus séantes dans la bouche des Chrétiens au milieu du temple de la nature! — Notre ami, établi dans une ville où un commerce assez étendu lui donne de grandes occupations, a conservé la précieuse habitude d'assister chaque dimanche au service divin, et il exige, de tous ceux qui dépendent de lui, l'accomplissement du même devoir. Dans sa patrie, il éprouvait vivement le besoin de sanctifier le jour du Seigneur, et, malgré ses courses, il n'a pas négligé une seule fois de satisfaire à une obligation aussi sacrée. Il s'arrangeait de manière à pouvoir se rendre le dimanche dans une église, pour y fortifier les sentiments de piété et de charité qui, pendant la semaine, sont si sujets à s'affaiblir. Ce n'est pas dans les paroisses les plus populeuses qu'il a vu les temples le plus remplis, mais partout il a observé beaucoup d'attention et de recueillement. Un fait, qui ne serait que plaisant s'il n'entraînait après lui de funestes conséquences, frappa notre voyageur. Logé dans une hôtellerie de village, il se préparait, appelé par le son des cloches, à se rendre à l'église, lorsqu'il vit beaucoup de gens qui, dans la chambre principale de l'auberge, buvaient des liqueurs fortes et surtout, ce qu'il entendit nommer la goutte d'eau-de-vie. Sa surprise fut au comble quand, à l'issue du service divin, il vit une multitude d'hommes et de femmes, remplissant la susdite salle, humer avec délices la même boisson. Il ne put s'empêcher de s'informer, auprès d'un vieillard qu'il aperçut devant la maison, s'il en était de même chaque dimanche : — A peu près, telle fut la réponse. — Quelle en est la



cause? — Il y en a peut-être plus d'une, répartit le vieillard; il est bon que vous sachiez que, dans ma jeunesse, on ne voyait rien de pareil. Quelques individus qui venaient de loin, durant l'hiver, entrèrent à l'auberge en attendant la cloche; ils éprouvèrent peut-être le besoin de prendre quelque chose de restaurant: d'autres, qui avaient eu froid au temple, vinrent au cabaret d'abord pour se réchauffer, puis pour boire. Une foule de gens les imita sans nécessité; on but pour le plaisir de boire; garçons et filles contractèrent cette habitude plus coûteuse que vous ne pensez, car c'est sur le débit de ces gouttes qu'il y a le plus à gagner pour les vendeurs. Quant à moi, grâce à Dieu, je me suis préservé de ce pli. Quoique je demeure à trois-quarts de lieue d'ici, je viens au temple et je m'en retourne chez moi, en toute saison, sans rien prendre, et mes enfants en agissent de même. D'ailleurs, sans penser à ce qu'une telle habitude coûte, cela m'a toujours choqué. Quand je le dis, on se rit de moi, ou l'on répond : *il y en a bien d'autres qui le font*, excuse bannale contre laquelle nos ministres prêchent bien souvent. Au reste, Monsieur, pour que vous ne preniez pas trop mauvaise opinion de notre endroit, il est bon de vous dire qu'il y a plus d'un village où l'on en fait autant. — Mais, respectable vieillard, ne buvez-vous jamais de vin? — Pardonnez-moi, nous en buvons tous les dimanches à la maison, quelquefois aussi pendant la semaine, selon les circonstances, quand on a eu beaucoup d'ouvrage, ou qu'on a des visites. Mes fils mariés font de même; nous n'avons pas plus l'idée d'aller au cabaret pour y boire, que pour y manger de la soupe ou de la viande, et la cause en est, que nous avons de tout cela à la maison. Je crois qu'au bout de l'année, il ne nous en coûte pas plus qu'à ceux qui buvotent sans cesse à l'auberge. Supposé même qu'il en coûtât un peu plus, on n'est au moins pas en scandale à la jeunesse, on ne l'encourage au moins pas à aller perdre son temps et son argent, à voir et à entendre souvent bien des mauvaises choses. L'auberge est la maison des voyageurs, des étrangers qui passent, mais non celle des gens de l'endroit. — Brave homme, dites à votre ministre de prêcher ce que vous venez de me dire. — C'est ce qu'il a fait quelques fois; mais il y a eu plus de gens qui l'en ont critiqué que de gens qui en ont profité. — Continuez donc, ver-



tueux patriarche, à répéter vos excellentes maximes et à les appuyer de votre exemple; elles arrêteront quelque peu le mal. — Dieu le veuille, Monsieur!

*Alp.* Et quel est, Monsieur l'ancien, l'endroit du pays où l'on boit ainsi avant et après le sermon?

*Mr. Paul.* Mon ami ne me l'a pas nommé, et j'ai voulu l'ignorer.

Parmi les choses qui l'ont blessé, il m'a répété plusieurs fois que son épouse, aux fêtes de Pentecôte, ayant voulu assister au service divin dans l'église du château à Neuchâtel, fut obligée de quitter le temple sans avoir pu obtenir de se placer. Pardon, Madame, disait un arrivant, vous occupez ma place. C'est mon banc, disait un autre.... Faut-il donc, ajoutait alors mon vieil ami, faut-il que le droit de participer au culte public soit dû à la faveur ou acheté avec de l'argent! Faut-il que les vanités du monde nous suivent jusque dans la maison de Dieu, qui est cependant destinée à nous rappeler que nous sommes tous membres d'une même famille, tous pécheurs, tous mortels, tous rachetés par le même Sauveur! Qu'il n'y ait de place marquée que pour les magistrats civils et ecclésiastiques, ainsi que pour leurs familles, non pour les honorer, car qu'est-ce que la gloire de l'homme dans le temple du Très-Haut? Mais pour leur rappeler que la lumière de leur bon exemple doit luire au milieu de la société à la tête de laquelle ils sont placés.

*Mad. Et.* Qui sait, si bien des gens n'ont pas été plus d'une fois détournés d'aller à l'église, par la crainte d'être ainsi tracassés!

*Mr. Et.* On m'a assuré que des personnes, rebutées des affronts reçus dans le temple au sujet des places marquées, étaient allées grossir le nombre des séparatistes.

*Mr. Ern.* C'est au moins un prétexte de désertion du culte, que j'ai entendu alléguer en ville par des personnes peu aisées, auxquelles on reprochait de ne point assister aux saintes assemblées. Cette excuse, il faudrait la leur enlever. Car on doit fournir, à la classe peu fortunée de la société, tous les moyens de s'instruire dans une religion qui adoucit le poids des fatigues de la vie; on doit s'efforcer de toutes manières à leur rendre aimable et cher l'Évangile, qui est aussi pour eux la bonne nouvelle. Il faudrait, dans la participation à un culte qui rappelle à tous égards la simplicité et l'égalité



évangélique, faire puiser aux hommes de peine un zèle religieux à remplir, sans murmurer, de pénibles devoirs envers ceux qui les traiteraient en frères.

*Mr. Paul.* S'ils vont peu au temple, en revanche ils ne manquent pas d'aller avec régularité au cabaret.

*Mr. Et.* On n'y va pas moins dans nos campagnes; et trop souvent le dimanche est, de tous les jours de la semaine, celui où la mondanité corrompt le plus le cœur. Ne dirait-on pas que le matin de ce saint jour, on a offert un hommage aux divinités qui, chez les Païens, présidaient aux plus honteuses passions humaines?

*Mr. Ern.* C'est un grand malheur qu'un instrument de salut devienne, par le péché de l'homme, un instrument de perdition.

*Mr. Paul.* Il faudrait y remédier.

*Sophie.* Dieu veuille que le jubilé de la Réformation opère à cet égard aussi, un changement désirable!

*Mr. Paul.* Attendez peu de cette fête, si chacun de ceux à qui Dieu accordera d'y participer ne prend l'engagement solennel de renoncer au moins à un vice.

*Mr. Ern.* Ce n'est point assez. Si l'arbre est mauvais, arrachez-le, et qu'un autre le remplace. N'en ôter que quelques branches ou quelques rejetons, ne serait qu'un demi remède au mal; l'arbre porterait toujours de mauvais fruits. Que l'homme qui se sent pécheur, ou vicieux, ou méchant, change donc son cœur.

*Alp.* Le changera-t-il comme mon père qui, après avoir déraciné un arbre de mauvaise venue, lui en substitue un meilleur?

*Mr. Ern.* Vous savez bien que l'on ne doit jamais prendre dans un sens grossièrement matériel les expressions destinées à peindre, d'une manière un peu sensible, ce qui se passe dans l'ame. Il faut saisir l'esprit de toutes ces expressions. Le cœur est changé et devenu chrétien quand, au lieu d'être imbu des maximes du monde, il est pénétré des doctrines de l'Évangile; il est alors renouvelé, il pense, parle, agit tout autrement qu'avant cette mystérieuse transformation. C'est un arbre qui se couvre de bons fruits, au lieu de n'en porter que d'inutiles ou de mauvais. J'en ai dit assez pour développer mon idée sur la différence entre un changement complet et un changement partiel du cœur. Le



changement complet est la nouvelle naissance dont parle Jésus à Nicodème, et que je désire voir s'opérer dans les âmes.

*Sophie.* La bénédiction divine peut seule la produire.

*Mr. Ern.* Oui. Mais elle repose particulièrement sur ceux qui méditent l'Évangile.

*Mr. Et.* J'ai éprouvé plus d'une fois les effets d'une telle grâce. Mon âme en était restaurée au milieu des fatigues qu'elle essuyait dans le monde. — Aussi, mes enfants, solemnisez à la fête du jubilé l'engagement d'imiter nos ancêtres, en lisant et méditant l'Évangile.

*Alp.* J'y vois des choses sublimes.

*Henri.* Moi des histoires et des similitudes qui me plaisent beaucoup.

*Sophie.* Je suis frappée des encouragements à la charité qui y respirent à chaque page ; Jésus, Fils unique du Père, est charité !

*Mr. Paul.* Plus je vis, et plus j'y trouve des conseils de la plus grande sagesse ; ce que je ne comprenais pas jadis, me devient plus intelligible à mesure que je fais l'expérience de la vie.

*Mr. Ern.* Ainsi le témoignage de chacun de vous m'atteste, par une nouvelle preuve, que ce livre est utile à tous les âges, qu'il renferme le lait pour l'enfant, et la viande solide pour l'homme. Eh, Mr. Etienne ! ce ne sont pas seulement les descendants des réfugiés qui doivent, à l'époque du jubilé, ou prendre ou renouveler la résolution de lire avec soin l'Évangile, c'est le devoir de tout Chrétien réformé ; car qu'est la Réformation ? le retour à l'Évangile. Admettre ce divin livre comme la seule règle de ce que l'homme doit croire et faire pour être sauvé, c'est le principe unique et fondamental de la Réformation. C'est ce qui distingue le Chrétien évangélique du Chrétien catholique. Celui-ci ajoute à la parole de Dieu, la parole des hommes, les décrets des conciles et des papes. La parole de Dieu, toute la parole de Dieu, rien que la parole de Dieu ainsi qu'elle est révélée dans les écrits inspirés du Vieux et du Nouveau-Testament, voilà comme on pourrait résumer ce qu'ont enseigné les réformateurs ; voilà à quoi ils rattachent toutes leurs prédications, tous leurs enseignements. Ils ont pris la lumière sous le boisseau où on la retenait cachée, et



ils l'ont placée sur le chandelier, afin qu'elle éclairât de nouveau l'Eglise.

*Alph.* Une histoire de l'état de l'Eglise avant la Réformation serait du plus haut intérêt. Elle aurait l'avantage de nous préparer à célébrer avec quelque plaisir notre fête séculaire. Pour apprécier les avantages de notre état religieux actuel, il faut connaître quelle était avant la Réformation, la situation de nos ancêtres comme membres de la société ecclésiastique.

*Mr. Ern.* Fort juste; comme on sent peu les bienfaits de l'Evangile, parce qu'on ignore en général quel culte ridicule, superstitieux et souvent cruel, quels dogmes absurdes étaient adoptés, avant le christianisme, par les nations même les plus civilisées, et quelles mœurs relâchées découlaient de telles idées extravagantes, de même on ne célébrera avec joie la fête de la Réformation qu'autant qu'on saura quelles funestes erreurs elle a dissipées.

*Mr. Paul.* J'espère que des Ministres composeront et publieront un ouvrage sur ce sujet.

*Mr. Ern.* Pourquoi ne voulez-vous imposer une telle tâche qu'à des Ministres? N'y a-t-il pas dans le pays beaucoup de gens instruits qui auraient plus de temps pour un travail de cette nature que les Pasteurs dont les paroisses réclament presque tous les instants? Pourquoi des magistrats, des littérateurs assez nombreux dans notre canton, et tant d'autres personnes auxquelles ne manquent ni connaissances ni loisirs, ne composeraient-ils pas un semblable ouvrage? L'Eglise évangélique toute entière a participé aux bienfaits de la Réformation, ses membres aussi bien que ses chefs doivent étudier, et s'ils le peuvent, mettre à la portée de leurs co-religionnaires l'histoire de cette époque nommée bienheureuse, avec raison, par nos pères. On a d'ailleurs sur ce sujet de bons livres que la plupart des habitants de notre pays ne liraient ni sans profit ni sans plaisir. Ceux pour qui l'allemand est familier trouveraient aussi à cet égard, dans des écrits composés dans cette langue, une source d'instructions utiles et agréables.

*Mr. Et.* Ayant l'habitude de consacrer autant qu'il m'est possible environ trois quarts d'heure par jour à quelque lecture, je veux, d'ici au jubilé, si Dieu me conserve la vie, ne lire que des ouvrages relatifs à la Réformation.



*Mr. Paul.* L'idée est excellente, je voudrais que mes occupations me permissent d'en faire autant que vous, je veux au moins de deux jours l'un vous imiter en cela.

*Alph.* Je veux aussi me livrer à ces lectures instructives, et pour cela je me lèverai chaque jour une demi-heure plus tôt; car je ne voudrais pas négliger mon travail ordinaire. Lire est une tentation à laquelle j'ai plus d'une fois succombé; mais j'ai toujours payé par des désagréments, même quelquefois par des remords, les délices que je goûtais à une lecture agréable ou utile; mais à laquelle je consacrais un temps que réclamait le devoir.

*Sophie.* Mr. le Pasteur voudra bien nous diriger dans notre choix.

*Mr. Ern.* Il me vient une idée; comme nous ne lirons pas tous les mêmes ouvrages, nous pourrons nous les rendre utiles en nous communiquant ce que nous y aurons lu. Rassemblons-nous à des époques déterminées, et au lieu de parler de la pluie, du beau temps, puis du prochain, et enfin des *on dit* de la Gazette, fournissons chacun pour aliment à nos conversations des fruits de nos lectures.

*Mad. Ern.* Ce sera un échange profitable, et si nos conversations sanctifient nos âmes, ce sera autant d'œuvres d'une charité toute chrétienne.

*Mr. Et.* Il ne sera pas défendu, je pense, de s'entretenir de certaines améliorations désirables.

*Alph.* Il est naturel qu'on parle de réformes à l'occasion du jubilé de la Réformation.

*Mad. Et.* Causerez-vous de gouvernement, de politique? cela m'ennuierait fort.

*Mr. Ern.* Que le monde moral se réforme et le monde politique se reformera de lui-même, sans secousse. Que l'Eglise soit réellement chrétienne évangélique, et les lois sociales seront bientôt conformes aux principes les plus purs du christianisme.

*Mad. Ern.* Ne pourrions-nous pas augmenter un peu le nombre des personnes qui prendront part à ces conversations?

*Mr. Paul.* Que chacun de nous, lorsque cette sorte d'auditoire se tiendra chez lui, engage à y assister ceux de ses amis ou de ses parents qui, à son jugement, pourront trouver quelque plaisir à ces réunions et en accroître l'utilité.



*Mr. Ern.* Ne serait-il pas bon de tenir un petit journal de nos assemblées ? que l'un de nous résumât ce qui aurait été dit de plus utile ? Nous aurons dans M. Alphonse un secrétaire.

*Alph.* C'est un travail au-dessus de mes forces.

*Mr. Et.* Mon fils, ne refuse pas une fonction qui te sera utile. Ton style se formera, et M. le Pasteur aura bien la complaisance de revoir ton travail.

*Mr. Paul.* Et pourquoi ne l'imprimerait-on pas un jour, à l'approche du jubilé ?

*Mr. Ern.* Pensons d'abord à composer et puis on verra.

*Alph.* Mr. le Pasteur voudra bien revoir aussi ce que je rédigerai sur notre réunion de ce jour, et sur celle où nous parlâmes pour la première fois des jubilé.

*Mr. Ern.* Avec plaisir.

*Mr. Paul.* Nous ne pourrons nous revoir qu'après le jour du Jeûne. Il y a long-temps que je désire que vous goûtiez chez moi ; je ne suis pas un monsieur, vous le savez, je vous recevrai sans façon, mais pourtant à cœur ouvert.

*Mr. Ern.* Trêve de compliments ; s'ils commencent, ils continueront, et nos réunions seront perdues ; dans celles qui ont la religion chrétienne pour objet, nous sommes tous frères, cher ami, et c'est en frères que vous nous recevrez.

*Mr. Et.* Ce n'est pas faire de façons que de vous offrir des fruits de nos arbres, et vous ne partirez point que vous n'en ayez goûté, ici, en plein air, à la vue du soleil qui nous salue et nous réjouit de ses derniers rayons.

Après une collation champêtre on se sépara, et la famille n'oublia point, malgré la visite qu'elle avait eue, de remplir les devoirs de son culte domestique.





---

### CHAPITRE III.

ÉCONOMIE. — PLACE DE TRAVAUX. — LOTERIE. — ENCANS. —  
IMAGES DE L'ÉVANGILE. — ORIGINE DES JEUNES. — JEUNES  
DES CATHOLIQUES ET DES RÉFORMÉS. — CHANTS PROFANES.

---

Le dimanche qui suivit la solennité du Jeûne, il y eut, à cinq heures du soir, réunion chez Mr. l'ancien. La femme de cet homme respectable, paysanne active, fit de son mieux pour bien recevoir ses convives. A mesure qu'elle présentait quelque mets à ses hôtes, elle s'excusait toujours sur la simplicité avec laquelle elle les traitait. Ennuyé de cela, son mari lui dit avec douceur : As-tu donc commis quelque faute, pour demander excuse si souvent ? n'avons-nous pas reçu nos amis aussi bien que puissent le faire des gens comme nous ? des agriculteurs qui, à force de travail, sont parvenus, avec l'aide du grand Maître, à acquérir un petit domaine, ne peuvent régaler en princes ceux qui leur font l'honneur d'accepter quelque chose à leur table. Quelle censure n'encourrais-je pas de ta part, si je donnais des goûters comme des personnes aisées ont la politesse de nous en offrir quelquefois ! et quel beau sermon ne m'adresserait pas Monsieur le Pasteur !

*Mad. Paul.* C'est toi qui me fais des remontrances : je reconnais franchement que tu as raison ; je ne suis pas encore assez humble, assez chrétienne, pour me mettre au dessus du petit amour-propre de ces femmes que Mad. la Ministre nomme, avec beaucoup de justesse, les *Marthes* de nos jours.

*Mad. Ern.* J'ajoute qu'à l'école de l'Évangile, ces femmes deviendraient disciples chéries de celui qui aimait Marthe, Marie sa sœur et Lazare. Et Mad. Paul se condamne avec



tant d'humilité, que je la regarde comme près du but où elle tend.

*Mr. Paul.* Je l'avouerai, lorsque je commençai à rendre les invitations qui m'avaient été faites, il en coûta un peu à ma vanité, de ne pouvoir faire autant de frais que ceux qui m'avaient reçu; à la rigueur je l'aurais pu, mais il aurait fallu continuer, bientôt j'aurais été forcé de contracter des dettes, ma famille s'en serait ressentie, et adieu mon contentement. Vous-mêmes, que j'ai tant de plaisir à voir, que je visite si souvent, mais que je reçois trop rarement au gré de mes désirs, je vous connais assez pour être assuré que vous eussiez bientôt cessé d'entretenir avec moi des relations qui me sont si douces. L'économie convient à chacun, et malheur à ceux qui, gagnant peu comme nous autres laboureurs, veulent faire les grands seigneurs; ils courent à leur perte.

*Mr. Ern.* Tel paysan, dans la médiocrité, qui s'était fait remarquer et rechercher par son bon sens, a voulu imiter des personnes riches qu'il voyait quelquefois, et delà a daté sa ruine.

*Mr. Et.* Nous sommes loin du jubilé dont nous devons nous entretenir aujourd'hui.

*Alp.* En revanche, nous sommes assez près du sermon fait à l'occasion du jeûne; Mr. le Pasteur, vous nous avez assez tenus sur les causes de la misère temporelle et de la misère spirituelle. Vous avez dû être exténué après une prédication aussi longue.

*Mr. Ern.* Ce qui nous épuise le plus, ce ne sont ni les travaux intellectuels, ni les fatigues physiques, c'est la douleur sourde et à peu près continuelle que nous cause la vue des progrès du vice; et l'impossibilité de n'avoir absolument rien à nous reprocher.

*Sophie.* Mais quand on a fait pour son Sauveur et pour son Dieu tout ce que l'on a pu?

*Mr. Ern.* Tout ce que l'on a pu! Je puis tout en Christ qui me fortifie, dit un apôtre; mais a-t-on toujours recours à sa vertu puissante?

*Mr. Et.* Vous ne souffrez pas qu'on dise le bien qu'on pense d'une personne présente; je me réserve pourtant de revenir sur quelques phrases de votre sermon pour le jeûne,



mais quand nous nous serons communiqué nos plans de travaux sur la Réformation.

*Mr. Ern.* Mes occupations durant nos fêtes m'ont empêché de lire quoique ce soit sur le sujet en question, mais j'y ai pensé quelque peu. Des détails sur l'état de l'Eglise chrétienne jusqu'au temps de la Réformation, doivent être présentés dans un premier écrit; et je m'en charge. L'histoire de la Réformation pourra être développée dans un second ouvrage. Il faudra, autant que possible, dans ces deux compositions, ne citer que des faits et des exemples tirés de l'histoire Suisse; et ne rien négliger entr'autres de tout ce que nous pourrons recueillir sur la Réformation de notre pays et sur Guillaume Farel. Un examen attentif des principaux articles controversés, entre les réformés et les catholiques, devra aussi trouver place, soit dans un travail particulier, soit dans des conversations que nous dirigerons en conséquence. Voilà mon plan. Il pourra, selon les circonstances, recevoir plus ou moins d'extension. Nous lirons, chacun de notre côté, les livres que nous croirons propres à nous conduire à l'un ou l'autre de ces buts; et si nous ne rédigeons rien que nous puissions présenter à nos petites réunions, nous aurons toujours employé notre temps d'une manière profitable à chacun de nous.

*Mr. Et.* Ce plan, si bien tracé, est trop vaste pour nous. Comment si peu de gens y suffiraient-ils? à moins que Mr. le Pasteur ne compose tous ces ouvrages?

*Mr. Ern.* Nous ferons des recrues; je sais qu'au moins un de mes collègues se joindra à nous.

*Mr. Et.* Si j'avais l'habitude de composer!

*Mr. Ern.* Dicter vos idées à vos enfants; Alphonse a rédigé fort joliment nos deux premières séances; j'ai revu hier son travail.

*Mr. Paul.* J'aurai le plus beau rôle, je serai auditeur, et j'apprendrai, sans peine, beaucoup de choses.

*Mr. Ern.* Ne croyez pas en être quitte à si bon marché. Vous êtes observateur, vous avez de l'expérience, vous serez obligé, au moins par mon suffrage, à vous tenir éloigné de nos assemblées, chaque fois que vous n'aurez pas à nous dénoncer quelque abus qu'il serait bon de réformer.

Oui, oui, oui, dirent plusieurs voix.

*Mr. Et.* Votre tâche n'est pas trop forte; rappelez-vous



seulement le quart des désordres qui excitèrent votre indignation, et que vous ne racontez pas sans communiquer à vos auditeurs votre noble chagrin.

Malgré le sérieux de la conversation, on n'en avait pas moins fait honneur au goûter. Le temps étant beau, une promenade fut projetée. Mad. Paul chargea secrètement un de ses enfants de porter à la souffrante Marie et à la personne charitable qui la soignait, quelque chose des mets de ce repas.

On sortit de la maison. La moëlleuse fraîcheur des teintes d'une soirée d'automne embellissait la nature. On se dirigea vers une vigne, propriété de l'ancien. Chemin faisant, Mr. Etienne rappela le peu d'idées du sermon pour le jeûne, dont il avait été frappé, non qu'elles lui parussent trop sévères, mais parce que plusieurs personnes les avaient blâmées comme telles. En tonnant contre l'avarice, cette idolâtrie moderne, ce veau d'or devant lequel tant de gens se prosternent, vous avez, Monsieur, rangé dans la classe des avares les gens qui mettent à la loterie; cela a paru un peu violent.....

*Mr. Paul.* A ceux qui ont pris des billets? Rien n'est louable dans le principe qui porte à tenter ainsi le sort pour s'enrichir. Le travail et l'économie sont, pour un Chrétien, les seuls moyens honnêtes d'accroître son aisance. Rien n'excuse, à mes yeux, ce jeu que j'abomine, qui, devenu une passion, ruine ou met à l'étroit une foule de personnes peu aisées, pour en enrichir, par fois, de plus riches qu'elles. Ce n'est jamais sans être révolté que je lis, dans les feuilles d'avis, l'annonce du tirage de quelque loterie; je ne le suis pas moins quand, le jeudi, j'entends publier en ville, au son du tambour, que la loterie de Neuchâtel se tirera tel ou tel jour; ne dirait-on pas que c'est pour engager les gens de la campagne à y porter les bénéfices de ce qu'ils ont vendu au marché? Pourquoi tolère-t-on de telles choses? Si je pouvais assez changer d'opinion pour jamais prendre un billet, et qu'il m'arrivât d'avoir un bon lot, je crois que, même alors, je me cacherais de honte.

*Mr. Ern.* Votre mouvement part d'une belle ame. La raison, l'expérience, le bien général de la société, l'amour du prochain dans toute sa pureté évangélique, et le christianisme condamnant les loteries. C'est ce qui a été déve-



loppé avec talent dans une brochure, trop peu répandue, qui fut présentée à la société Vaudoise d'Utilité publique, par MM. Forel et Jaquet, sous le titre modeste d'Observations sur la loterie cantonale. C'est un vrai modèle du ton avec lequel des amis de leur patrie doivent s'élever contre les abus qui y existent. De nos jours la ville de Neuchâtel n'établirait pas une loterie; mais c'est une concession, un privilège, une vieille coutume. En tout pays on renonce difficilement à des franchises, surtout quand elles sont lucratives. Cependant l'Angleterre, les États-Unis ont supprimé de tels établissements. Il n'en existe pas dans plusieurs cantons florissants de la Suisse, notamment à Berne, à Bâle et à Genève. On voulait naguère en fonder une dans l'Argovie, et en appliquer les revenus à quelque objet d'utilité publique; mais le Grand-Conseil de la nation s'y est sagement opposé. On l'abolira aussi à Neuchâtel, un trop bon esprit anime l'administration municipale pour que cela n'arrive pas. Opulente comme elle l'est, la ville ne voudra pas, pour renoncer à cette source de richesses dont elle peut se passer, attendre d'avoir vu des pays et des cités, généralement moins riches, abolir leur loterie. En attendant, me disait un chef de juridiction profondément versé dans l'histoire de notre pays, la ville a toujours si généreusement fait usage des abondantes ressources pécuniaires qu'elle possède, que la loterie ne me déplâit pas trop entre ses mains, si libérales envers la patrie en général et envers un grand nombre de communautés en particulier.

*Mr. Et.* Les membres du conseil partisans de la loterie ne la tolèrent, disent-ils, que comme un mal nécessaire, et pour prévenir des inconvénients plus graves.

*Mr. Ern.* Qu'ils lisent la brochure dont j'ai parlé et ils seront forcés de revenir de leur opinion. Ils y verraient qu'une loterie cantonale n'est pas un préservatif contre l'influence inévitable, dit-on, et plus fâcheuse de ces établissements existants dans des pays étrangers. La tentation est alors plus rapprochée. Le goût pour un jeu ne fera que s'accroître, si ce jeu est placé sous la garantie de la loi et approuvé par l'autorité. La loterie du canton de Vaud avait été fondée pour empêcher que l'argent de cet état ne vint alimenter la loterie de Neuchâtel, et elles se soutiennent toutes deux. Les passions s'étendent et se fortifient en même



temps que les occasions de les satisfaire. Telle est la marche du cœur humain. On peut bien, pense-t-on, faire un léger sacrifice pour courir la chance de gagner un bon lot qui mette en état de vivre sans travailler. On voit dans cette brochure, que c'est surtout la classe peu aisée de la société qui se laisse tenter par l'appât du gros lot, que le prix d'un seul billet équivaut au salaire de vingt à trente jours de travail, que l'argent hasardé à ce jeu funeste manque au moment où il conviendrait de faire une emplette utile, une provision nécessaire ; on y voit que souvent le prix des sueurs du pauvre forme le lot de l'homme aisé, et qu'un riche, qui rougirait de jouer pour de l'argent avec un domestique, un artisan ou un laboureur, joue cependant avec de tels hommes en mettant comme eux à la loterie et courant la chance de gagner l'enjeu d'un misérable journalier ; on y voit à combien peu de gens ces bons lots ont profité, et que l'argent gagné avec facilité se dépense de même ; on y voit..... ; mais lisez cet intéressant écrit. Je désire que notre secrétaire Alphonse, en rédigeant ce qu'il y aura d'instructif dans notre entretien d'aujourd'hui, copie la conclusion de la brochure. A ce sujet, Mr. Alex. Vinet dit : « Le » principe de la loterie est immoral, il n'est autre chose » que l'excitation factice d'une espérance qui, bien loin de » mettre en jeu nos facultés, les amortit et les dissipe ; il » n'y a d'espérance digne d'être excitée que celle qui favo- » rise le travail du corps ou de l'esprit. Un gouvernement » ne peut pas empêcher de mettre à la loterie, puisque cet » acte ne se rapporte qu'à la morale purement individuelle ; » mais il doit empêcher l'établissement des loteries qui, » provoquant directement à cet acte immoral, blessent la » morale publique ; encore plus doit-il se garder d'en éta- » blir lui-même. Dira-t-on qu'il se permet en cela un petit » mal pour en détourner un grand ? Cela n'est jamais per- » mis. Ce qui est mal est mal, par conséquent ne doit pas » se faire. Rendre hommage, ne fût-ce qu'en de petites » choses, à un mauvais principe, ce n'est pas un petit mal, » c'est un grand mal. »

*Mr. Paul.* Vous n'avez donc pas été trop sévère en appelant avare un joueur à la loterie, et il y a dans tout ce trafic une immoralité profonde dont j'aime à penser que ne se doutent pas la plupart des gens.



*Sophie.* Cela est vrai, car une de nos amies et moi y avons mis une fois dans un bon but ; nous ne désirions pas le gros lot, mais seulement vingt-cinq louis pour aider à une pauvre famille ; et nous n'eûmes rien.

*Mr. Ern.* Heureusement pour la paroisse et pour vous ; car c'eût été un exemple funeste, on se serait cru autorisé à vous imiter, on eût aussi espéré une chance heureuse. C'est un fléau pour un endroit que l'arrivée du gros lot. Vous, Mademoiselle, et votre amie, au lieu de remédier aux malheurs de la famille en question par un acte de simple charité, vous y avez pourvu, j'en suis sûr, d'une manière qui a développé plus saintement votre caractère, vous avez ajouté plus de vertus à votre foi. ( A ces mots, Sophie rougit et se tut ). Le Pasteur continua : Et supposé que l'on ne pût opérer tout le bien que l'on aurait à cœur de faire, si l'on possédait plus de fortune, Dieu ne nous demande pas plus que nous ne pouvons. Toute aumône n'est pas charité, toute aumône ne se fait pas avec de l'argent. Si j'étais plus riche, disent ou pensent tant d'hommes, je donnerais davantage. Beaucoup tiennent de tels propos, soit pour couvrir leur avarice, soit pour critiquer certains riches dont ils convoitent l'opulence. Mais qui ne donne pas en aumône les cinq batz qu'il pourrait départir sans se gêner, ne donnera pas probablement les cinq francs superflus, s'il était plus riche.

*Mr. Et.* Vous auriez bien dû signaler aussi, Monsieur, un autre trait d'avarice qui m'a affligé toutes les fois que j'en ai été témoin ; c'est, de la part des vendeurs, aux encans pour du bois, du foin, du bétail, etc., d'offrir à boire à chacun des enchérisseurs.

*Mr. Ern.* J'ignorais qu'une telle infamie eût lieu. On cherche à priver quelqu'un de sa raison ou à augmenter sa témérité pour le porter à payer un objet beaucoup au-delà de sa valeur.

*Mr. Paul.* Et s'il n'y a pas auberge ou taverne près du lieu de l'encan, celui qui expose en vente, ou un ami complaisant, obtient permission de débiter du vin pour ce jour-là.

*Mr. Ern.* Je ne suis pas surpris que tant de gens ne soient plus aussi joyeux le lendemain des enchères, et surtout quatre ou six mois après, quand est arrivée l'époque du



paiement. Franklin , dans la Science du bon homme Richard , aurait pu ajouter ce trait à ce qu'il dit des enchères.

On était arrivé à la vigne. Il n'y eut rien de remarquable dans la conversation qui s'engagea au sujet de la plante qui fournit le vin , si ce n'est la réflexion dont Mad. la Ministre fit part à Sophie , sur l'union de Jésus avec ses vrais disciples , représentée sous l'emblème du sarment , qui ne peut porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep. Toutes deux admirèrent à cette occasion l'heureux choix des images dont Jésus revêt ses préceptes ; elles sont tirées en grande partie des scènes familières de la nature ou des objets de la vie commune , de sorte que l'aspect des campagnes , et des moissons qui les embellissent , des arbres et de leurs fruits , des travaux de l'agriculture , des meubles indispensables dans une maison , des aliments et des boissons les plus ordinaires , des occupations domestiques les plus simples , tout enfin rappelle à l'homme qui a lu l'Évangile , les vérités les plus salutaires et les maximes les plus saintes. Mad. la Ministre ajouta : Quelle attention délicate de la part du Docteur , ami de ceux qu'il a sauvés !

En revenant sur leurs pas , et pendant le reste de la soirée , la conversation , à laquelle chacun prit part , roula sur le jeûne. Alphonse la commença par ces mots : Je comprends parfaitement bien , et j'admire le but de notre jour solennel de jeûne ; c'est l'humiliation , devant Dieu , de tout un peuple qui confesse ses iniquités , et qui a recours , par Jésus-Christ , au Père des miséricordes. Je comprends aussi pourquoi MM. les Pasteurs , dans leurs discours , s'élèvent davantage alors , contre les péchés nationaux ou les vices particuliers à leurs paroisses. Mais pourquoi doit-on suspendre jusqu'au soir le principal repas du jour ?

*Mr. Ern.* Le jeûne paraît avoir toujours été une expression de la douleur , dans les calamités publiques et dans les malheurs particuliers. De là est venue la coutume , chez une foule de peuples tant anciens que modernes , d'ordonner des prières accompagnées de jeûne , à l'occasion des plaies dont ils étaient frappés ou menacés. On est encore disposés au jeûne lorsqu'on est occupé de quelque dessein important ou qu'on pense sérieusement aux péchés que l'on a commis. L'abstinence de tout aliment est conforme à la tristesse que l'on ressent alors , elle semble même nous



disposer plus profondément à nous humilier devant le Très-Haut, et à nous amender. On éprouve également le besoin d'abstinence lorsqu'on se prépare à des œuvres pieuses. La prière se joint alors naturellement au jeûne. L'Évangile nous en offre des exemples (1). Parce que les jeûnes avaient quelque chose de solennel et réveillaient des sentiments religieux, et surtout le repentir, on sentit la nécessité d'en ordonner au moins un chaque année. Des Juifs imaginèrent qu'il fallait multiplier les jeûnes; ils en célébraient de particuliers, et jeûnaient une fois par semaine, ne prenant aucune nourriture avant le coucher du soleil; d'autres, comme le Pharisien de la parabole, jeûnaient deux fois la semaine (2). Plusieurs attachaient à de tels actes un mérite moral; ils croyaient en être plus dignes du ciel. Il y en eut qui prétendirent être cités à cause de leurs jeûnes particuliers, comme des personnages d'une éminente piété. Jésus blâme cette ostentation; il défend aux hommes, non d'être tristes, mais de prendre un air triste, un air de gens exténués par l'abstinence (3). Il veut que l'on n'affiche pas une dévotion extraordinaire, et que même, dans les jours où l'on jeûne, on ne néglige pas d'oindre sa tête, selon la coutume des Orientaux, et de se laver le visage. Le sens du précepte du Sauveur, en cette occasion, me paraît donc être celui-ci : Quand tu seras affligé, surtout des fautes que tu auras commises, ne t'étourdis pas par des festins et des divertissements pour étouffer le cri du remords, mange peu, bois peu, jeûne; de même quand tu sentiras le besoin de mortifier ton corps et la nécessité de t'abstenir d'aliments ou de boissons, pour faire périr en toi un vice, alors jeûne, et non pas seulement à des époques déterminées, en te privant de temps en temps de ce qui nourrit en toi ta passion, mais en y renonçant habituellement; et quand tu seras vivement pénétré de l'importance d'une action à laquelle tu voudras te préparer dignement, alors encore jeûne; et ton Père céleste qui voit ces jeûnes véritables, qui connaît ce qui se passe dans l'intérieur de nos maisons, dans le fond de notre cœur, dans les lieux les plus cachés, te récompensera publiquement. Car si le jeûne n'est que l'abstinence

(1) Actes des Apôtr. XIII, 3. XIV, 23. 1 Corinth. VII, 5. --

(2) Luc XVIII, 12. — (3) Matth. VI, 16-18.



d'aliments durant un jour, s'il n'est pas accompagné de la tristesse d'avoir offensé Dieu, si cette tristesse ne se manifeste pas par plus de sérieux dans notre conduite, par le triomphe de nos passions; si nous ne jeûnons que pour qu'il soit dit par les hommes que nous avons jeûné, alors notre jeûne est inutile, il est hypocrite. Esaïe, parlant au nom de l'Eternel, s'exprime en ces termes : Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, que l'homme s'humilie pendant un jour?.... N'est-ce pas que tu rompes les chaînes de l'iniquité....., que tu donnes de ton pain à celui qui a faim....., que tu n'aies point de honte de ton frère? (4) Les jeûnes les plus rigoureux ne peuvent plaire au Seigneur qu'autant qu'ils sont l'humble expression de sentiments conformes au but qui porte à jeûner, but qui ne peut être différent de ceux que je viens d'exposer.

*Alph.* Vous blâmez donc ces bons dîners qu'on apprête dans beaucoup de maisons, le jour du jeûne, pour quatre ou cinq heures du soir?

*Mr. Paul.* Qui ne les blâmerait? Il est des familles où l'on se traite mieux ce jour-là que tout le reste de l'année; témoin certaine paroisse où le dimanche avant le Jeûne, à l'issue du sermon du soir, on fit publier qu'on débiterait, en détail, chez un paysan du lieu, une bonne vache grasse pour le Jeûne.

*Mr. Et.* Nous apprêtons, par-là, beaucoup à rire aux catholiques, qui attachent une si grande importance aux jeûnes, que leur Eglise en a fait l'objet de son cinquième et même de son sixième commandement.

Quatre temps (5), vigiles (6) jeûneras  
Et le carême entièrement.  
Vendredi, chair ne mangeras  
Et le carême mêmement.

*Mr. Ern.* Puisque nous avons un jeûne solennel, que nous célébrons très-convenablement, nous ne devrions pas

(4) Esaïe LVIII. — (5) On nomme ainsi les trois jours où l'Eglise romaine ordonne de jeûner en chacune des quatre saisons de l'année, et dans lesquels les évêques ont accoutumé de faire les ordinations. — (6) On appelle vigile la veille de certaines fêtes.



le terminer par une sorte de festin. Tout entiers aux sentiments de notre misère morale , nous devrions nous abandonner aux bons mouvements que l'Esprit de Dieu suscite dans nos ames.

*Mad. Et.* Malgré ces bons repas , qu'on nous reproche tant , il faut convenir que le soir du Jeûne on voit du recueillement sur les physionomies ; si l'on fait des promenades , c'est en famille , les liens de la société domestique semblent resserrés ; quoiqu'il y ait parmi nous beaucoup d'union dans les ménages , néanmoins dans beaucoup d'endroits il semble qu'en ce jour on en trouve encore davantage.

*Mr. Ern.* Quant aux jeûnes particuliers , voici l'idée que je m'en fais d'après l'Evangile : le vrai fidèle s'abstient de toute boisson , de tous aliments , qui seraient trop coûteux , dont l'usage serait d'un pernicieux exemple , ou qui exciteraient en lui , même très-faiblement , la passion honteuse de l'intempérance , qui altère la santé , et qui , en appesantissant le corps , appesantit aussi l'ame. Le vrai Chrétien vit dans une sobriété habituelle , indispensable à quiconque veut veiller et prier selon l'ordre du Sauveur ; voilà le régime utile à l'homme ; il peut jeûner aussi bien à une table abondamment servie qu'au plus frugal des repas , dans le carnaval (7) comme dans le carême (8) , le mardi-gras comme le mercredi des cendres.

*Sophie.* Dans quel but l'Eglise romaine prescrit-elle à ses enfants de pareils jours de jeûne et d'abstinence ?

*Mr. Ern.* Afin qu'ils se punissent ainsi des péchés qu'ils ont commis ; c'est une sorte d'expiation à laquelle elle les condamne.

*Mad. Et.* Cela n'a-t-il pas , au moins , une apparence de raison ?

(7) Le CARNAVAL est un temps destiné aux divertissements , surtout chez les catholiques ; il commence au jour des rois et finit au mardi-gras , dont le nom indique suffisamment l'emploi. — (8) Le CARÊME est un temps d'abstinence , qui comprend quarante-six jours , entre le mardi-gras et le jour de Pâques , époque durant laquelle les catholiques suivent les règlements de leur Eglise , relatifs aux jeûnes. Le premier jour du carême s'appelle les cendres , parce qu'alors le front des fidèles est marqué , par le prêtre , d'une croix , avec de la cendre faite des linges qui ont servi à l'autel , ou des branches de buis qui ont été bénites.



*Mr. Ern.* Il est tout-à-fait raisonnable et conforme aux principes de l'Évangile, de s'imposer des privations pour se punir d'avoir abusé des dons que la Providence nous accorde. Si même le Chrétien s'aperçoit de ne pouvoir user de certains mets ou de certaines liqueurs sans en abuser, il doit y renoncer tout-à-fait. Mais pourquoi s'en abstenir à des époques régulières? Ne doit-il pas vivre habituellement dans la tempérance? « Le royaume de Dieu, dit St. Paul (9), » ne consiste ni dans le manger ni dans le boire, mais dans » la justice, dans la paix et dans la joie que nous avons par » le St. Esprit; celui qui sert Jésus de cette manière est » agréable à Dieu, et approuvé des hommes. » Pourquoi le fidèle jeûnerait-il en s'abstenant de tel mets plutôt que de tel autre? le beurre, les œufs, le poisson, l'écrevisse, par exemple, que le Catholique ose manger, sont aussi gras, aussi indigestes, aussi échauffants ou irritants, au dire des médecins, que la viande de boucherie qui lui est interdite. Pourquoi le Catholique, en payant, obtient-il la permission de faire gras les jours maigres? Le malade qui sollicite une telle permission, ne devrait pas être condamné, en quelque sorte, à une amende pour obtenir la dispense, et l'homme en santé ne saurait, avec de l'argent, rendre licite ce que l'Eglise appelle en soi illicite (10). Des passages de St. Paul, qui traitent de ce sujet, sont dignes d'être ici remarqués (11). Que personne ne vous condamne au sujet du manger ou du boire.... Abstenez-vous de ceci, vous dit-on, n'en goûtez point, n'y touchez pas. Préceptes.... qui n'étant fondés que sur des ordonnances et des doctrines humaines.... ont.... quelque apparence de sagesse.... en ce qu'ils n'épargnent point le corps et n'ont aucun égard à ce qui peut satisfaire la chair (12). L'Esprit dit expressément.... que quelques-uns.... se laisseront séduire par.... des docteurs.... qui ordonneront de s'abstenir d'aliments que Dieu a créés, afin que les fidèles et ceux qui connaissent la vérité en usent avec actions de grâce; car tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on n'en doit rien rejeter, pourvu qu'on le prenne avec actions de grâce.

(9) Rom. XIV, 17 et 18. — (10) Expl. du cat. p. 313. — (11) Col. II, 16-23. — (12) I Tim. IV, 1-5.



*Alph.* J'ai ouï dire que les repas de maigre étaient aussi exquis que les repas de gras.

*Mr. Ern.* Je l'ignore, n'ayant jamais eu l'occasion de manger chez des Catholiques, dans les jours de maigre.

*Sophie.* On dit que le carême est une commémoration de ce jeûne de quarante jours, auquel Jésus se soumit après son baptême.

*Mr. Ern.* Un Chrétien imite, autant qu'il est en lui, Jésus à cet égard, quand, obéissant aux ordres donnés là-dessus dans le sermon de la montagne (13), il jeûne sans affectation, sans même que les hommes s'en doutent, soit pour priver une passion d'aliment, soit pour se préparer à quelque devoir d'une importance grave.

*Alph.* D'ailleurs les Catholiques, dans le carême, sont loin d'imiter le jeûne du Christ; ils ne se retirent ni dans un désert, ni même dans la solitude; ils prennent régulièrement le matin ce qu'ils appellent une collation, et le soir ils font leur principal repas; ils ne s'abstiennent que de certains mets; il n'est pas question d'abstinence de vins ou de liqueurs, qui cependant....

*Mr. Paul.* Ce serait, selon moi, l'essentiel, et j'ai vu tant abuser des boissons, qu'il me semble que j'approuverais chaque année un carême, mais carême rigoureux, *de vins et de liqueurs*.

*Mr. Et.* Il serait à craindre que la passion ne s'en éveillât que plus fortement. La sobriété, en tout temps, dans le manger et dans le boire, est la loi de l'Evangile, à laquelle tout Chrétien doit se conformer.

*Mr. Ern.* Au reste, si les jeûnes seuls mettaient de la différence entre les Catholiques et les Evangéliques, on serait bientôt d'accord; leur opinion sur les jeûnes et la nôtre ne sont que des divergences secondaires.

*Mad. Ern.* Mais au sujet du jeûne du Sauveur, ne pourrait-on pas dire encore que, quoique Jésus nous ait laissé un exemple à suivre, nous ne pouvons pas l'imiter dans le pouvoir qu'il eut d'opérer des miracles? et n'y a-t-il pas quelque chose de miraculeux dans ce jeûne de quarante jours au désert?



*Sophie.* Je voudrais me souvenir du passage où le Sauveur recommande à ses disciples de jeûner ; c'est celui où il se compare à un époux, et où il appelle ses disciples les amis de l'époux.

*Mad. Ern.* Les amis de l'époux peuvent-ils être dans l'affliction, pendant que l'époux est avec eux ? il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront (14).

*Mr. Ern.* Le passage n'est applicable qu'aux apôtres qui, ayant vécu avec Jésus, ont dû être attristés, lorsqu'il leur fut enlevé par la violence ; il ne peut regarder les fidèles de nos jours, auxquels Jésus n'a jamais été ravi ; il est toujours vivant pour eux, il est toujours présent à leur pensée : « Si » quelqu'un m'aime, dit-il, il gardera ma parole, mon » Père l'aimera, nous viendrons chez lui, et nous y éta- » blirons notre demeure » (15).

On était revenu à la maison. Entr'autres choses qui furent dites au sujet des jeûnes, il faut remarquer l'approbation que tous donnèrent aux membres de l'Eglise romaine, qui, conformément à ce qu'ils regardent comme un devoir, observent avec fidélité cet article de leur religion. Un homme consciencieux, quoique professant une religion fondée sur des principes erronés, leur parut, sans contre-dit, plus respectable, qu'un catholique romain, se moquant de telle ou telle ordonnance, et choisissant celle qu'il lui plairait d'observer ; car celui-ci s'élève contre une autorité à laquelle il s'est soumis par serment, et qu'à d'autres égards il respecte. On trouva aussi qu'il y avait, non-seulement de la petitesse d'esprit, mais un manque de charité à se rire, surtout en leur présence, des catholiques qui tenaient aux observances des jeûnes et du carême. Il faut *rechercher tout ce qui peut légitimement contribuer à la paix* ; il est du devoir de ceux qui sont forts de supporter les *infirmités des faibles* (16). C'est par des raisons qu'il faut convaincre un homme de son erreur et non par des sarcasmes. Le catholique, qui ne regarde pas la loi des jeûnes comme nécessaire au salut, qui ne la considère pas non plus comme un obstacle à ce salut, s'y conformera tant qu'elle ne sera pas abolie par l'autorité à laquelle il est soumis. Il

(14) Matth. IX, 15. — (15) Jean XIV, 23. — (16) Rom. XIV, 19. XV, 4.



en parlera à des supérieurs éclairés, en montrera l'inutilité, s'efforcera d'en amener l'abolition par les armes de la persuasion ; mais toujours fidèle à son Eglise, il obéira tant que la loi subsistera (17).

Mr. l'ancien manifesta sa surprise de ce que notre jour de jeûne suivait les dimanches de communion et ne les précédait pas. Pourquoi célébrer le jeûne trois jours après nous être réconciliés avec Dieu et les hommes à la table du Seigneur ? N'y a-t-il pas une sorte de contradiction à nous sauver le dimanche pour nous condamner le jeudi ?

Les enfants de Mr. l'ancien, au nombre de quatre, un jeune parent du Pasteur, et Henri fils d'Etienne, s'étaient livrés à divers jeux. Chantez - nous quelque chose, dit Mr. l'ancien, ce sera un délassement à la suite du sérieux de notre conversation. Ils entonnèrent deux hymnes, l'un patriotique et l'autre religieux. Jamais on ne leur permettait de célébrer les louanges du dieu du vin, ou de la déesse des amours, ou d'exalter quelque passion dangereuse. Chrétiens et non Païens, leurs parents avaient de plus nobles et de plus utiles principes à développer dans le cœur de leurs enfants. Le chant a le pouvoir de graver avec plus de force dans le cœur, les sentiments et les maximes ; la mélodie fait qu'on apprend et qu'on retient une chanson avec beaucoup de facilité, et qu'on la répète avec plaisir. Le chant peut devenir un instrument de vertu et de piété, ou de licence et de vices, selon qu'il réveille des idées pures, nobles, saintes, ou qu'il enflamme des passions basses, honteuses et funestes. Souvent des chants infâmes ont rendu des personnes sinon complètement immorales, au moins d'une effrayante légèreté dans leurs principes ! Que de jeunes gens sont devenus vicieux, pour avoir contracté l'habitude de chanter des chansons licencieuses ; comment y auraient-ils aperçus du mal, puisque leurs parents et leurs maîtres applaudissaient à ces chants ! Frappés de ces dangers, les chefs

(17) En relisant le rapport d'Alphonse sur les conversations de cette soirée, le Pasteur s'aperçut qu'un catholique qui se permettait de discuter les lois de son Eglise, ne pouvait même plus être regardé comme bon catholique ; il doit croire aux enseignements de l'Eglise infallible ; s'il examine, il marche dans la voie de la Réformation. L'autorité remplace l'examen chez le catholique romain.



des familles, dont les réunions font le sujet de nos dialogues, exerçaient une surveillance à la fois active et douce sur les chansons qu'apprenaient leurs enfants. Ayant présent à la pensée ce conseil de l'apôtre : « Entretenez-vous » par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, » chantant et psalmodiant de vos cœurs au Seigneur » ; ils ne voulaient pas que leurs enfants en fissent moins, et ne permettaient pas qu'ils répétassent dans des chants, quelque poétiques qu'ils fussent, d'autres sentiments que ceux que le christianisme entretient dans les âmes.

Ces familles se quittèrent ayant convenu de se réunir chez le Pasteur, dès qu'il aurait terminé le travail dont il s'était chargé, pour préparer à l'histoire de la Réformation.





---

## CHAPITRE IV.

L'AMI DES ENFANTS. — REPAS D'ENTERREMENTS. — FRÉQUENTATION DES CABARETS. — PROFANATION DU DIMANCHE. — DÉTAILS SUR L'ÉGLISE CHRÉTIENNE JUSQU'AU TEMPS DE LA RÉFORMATION. — RELIGIONS DANS L'HELVÉTIE AVANT LE CHRISTIANISME. — ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME EN HELVÉTIE. — CONSTANTIN-LE-GRAND. — INVASION DES PEUPLES DU NORD. — LEUR RELIGION. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS EN HELVÉTIE. — DOCTRINE CHRÉTIENNE. — ALTÉRATION DU CHRISTIANISME. — HIÉRARCHIE. — PUISSANCE DES PAPES. — LEURS PRÉTENTIONS. — EXCOMMUNICATION. — CONCILES. — CÉLIBAT DES PRÊTRES. — INFLUENCE DU CLERGÉ. — INVOCATION DES SAINTS. — RELIQUES. — RELIQUES ET SAINTS PATRONS DANS NOTRE PAYS. — IMAGES.

---

Le premier dimanche de décembre avait été fixé par le Pasteur pour lire son discours sur l'histoire de l'Eglise chrétienne, avant la Réformation. Dès quatre heures du soir, il avait été entouré d'une troupe de jeunes conviés. N'ayant point d'enfants, il élevait le fils d'un parent pauvre, et invitait de temps en temps les camarades de ce petit garçon, nommé Eugène. Pour ces jeunes gens, c'était une fête que cette réunion chez Mr. le Pasteur ; car il passait toujours bien des moments auprès d'eux à leur expliquer les gravures de l'Histoire Sainte et les portraits des hommes célèbres, seuls ornements de son presbytère. Ces enfants écoutaient avec un silence religieux les récits auxquels ces tableaux donnaient lieu. Ainsi Mr. Ernest cultivait plus



d'un sentiment cher au cœur humain, et contribuait au développement du germe de plus d'une vertu. Les questions qu'il adressait étaient propres à fortifier la mémoire et le jugement, et il était rare que lui-même n'eût à recueillir, de ces entretiens, quelques mots touchants, ou quelques réflexions judicieuses. Ce jour-là, il leur avait raconté l'histoire de la bénédiction des enfants par le Sauveur et l'entrée royale de Jésus-Christ dans Jérusalem.

— Je crois bien, dit l'un des petits garçons, fils de l'ancien, que les enfants pouvaient crier Hosanna ; notre Seigneur les aimait et il les bénit. — Moi, dit un des plus jeunes de la bande, je voudrais bien voir Jésus-Christ. — Que lui ferais-tu ? Je lui présenterais une belle branche chargée des plus beaux fruits. — Pourquoi la lui offrirais-tu ? dit le Pasteur. — Pour lui faire bien plaisir, puisqu'il aime bien les enfants. — Tu peux et nous pouvons tous lui causer autant de plaisir, dit Henri-Etienne, en lui donnant notre cœur ; n'est-ce pas, Mr. le Pasteur ? — Tu parles comme un enfant de quatorze ans ; mais Daniel, qui n'en a que cinq, a montré que son cœur aimait déjà Jésus, et qu'il était reconnaissant de ses bienfaits ; il aurait témoigné sa gratitude selon son âge. Plus vous grandirez, plus vous comprendrez que la religion n'est que la reconnaissance, et toi, Daniel, si tu es obéissant et sage, tu feras plaisir à Jésus, encore plus que si tu lui présentais des fruits.

En cet instant arrivèrent quelques amis de la maison, et le Pasteur quitta les enfants. Amusez-vous, leur dit-il, soyez gais, mais ne vous querellez pas, ne dites et ne faites rien de malhonnête ; ce n'est pas seulement à l'église que Dieu nous entend et nous voit, c'est partout et en tout temps. — Eugène, tu viendras chercher des fruits pour tes camarades, avant qu'ils ne partent.

Après vous avoir entendu prêcher ce matin, dit Mr. Etienne en entrant avec sa famille, nous venons ce soir écouter chez vous, Monsieur, la lecture de votre ouvrage. La famille de Mr. l'ancien arriva peu après ; un Ministre du voisinage, Mr. Théophile, se trouva aussi à cette réunion. La plupart des assistants se placèrent autour d'une cheminée dont la flamme claire et vivifiante égayait le salon. On attendait encore quelques personnes pour commencer la lecture de la composition du Pasteur. La conversation



s'engagea sur divers sujets, et se prolongea, à l'occasion de la mort récente d'une mère de famille, sur des coutumes pratiquées, dans les funérailles, en plusieurs endroits du pays.

*Mr. Et.* Depuis long-temps, mort n'a causé un deuil plus universel.

*Sophie.* Que Dieu répande dans le cœur des parents les consolations que lui seul peut donner !

*Mr. Paul.* N'a-t-il pas fallu, malgré cette tristesse profonde, veillée et repas d'enterrement ?

*Mr. Th.* Fallu ! je suppose que, malgré la tyrannie de la coutume, les parents auraient pu s'en dispenser. J'ai toujours blâmé ces réunions et ces festins, d'abord parce qu'ils sont coûteux, puis parce qu'ils sont ordinairement scandaleux.

*Mr. Paul.* C'est vrai, très-vrai. Je dirai même plus : à peine un malade semble-t-il être mort, que l'on court chercher des ensevelisseurs. Cependant les personnes qui sont tombées en léthargie et qui ont ensuite recouvré la santé, déclarent ordinairement que le besoin de chaleur est la plus forte sensation qu'ils aient éprouvée. Ainsi, par trop de précipitation, on s'expose à faire mourir telle personne qui serait guérie, si on ne l'avait trop tôt exposée à se refroidir. Dans certaines maisons, on ne laisse pas le mort dans une chambre un peu propre, on le transporte ou à la cave ou dans le plus obscur des réduits ; et comme il se passe toujours aux moins deux fois vingt-quatre heures avant qu'on ne l'enterre, il est d'usage qu'on *cite*, pour le veiller un soir, les voisins du quartier, et un autre soir, les parents. Jadis on veillait réellement le mort, deux ou trois personnes restaient dans sa chambre, ou dans une chambre voisine, et de temps en temps on allait voir si la personne réputée morte n'aurait point donné quelque signe de vie. A présent on veille ; mais dans un tout autre but : à la nuit tombante, on se rend dans la maison du défunt, on fait ou on ne fait pas aux parents un compliment de condoléance, puis, dans certains endroits, on fume, on joue aux cartes ; dans d'autres on jase, on médit, on rit ; ici on fait une chose, là une autre ; on passe ainsi quelques heures, mais, dans cet intervalle, on n'oserait travailler. Si les parents sont à leur aise, ou veulent le paraître, vers la fin de la veillée ils donnent à boire et à manger aux veilleurs. En



quelques endroits, on ne peut se dispenser de donner un bon souper aux fossoyeurs (1); on invite souvent des personnes qui leur tiennent compagnie, de sorte que la joie n'y manque guère. J'ai vu même des occasions où tout un quartier allait, pendant ces deux jours, prendre tous ses repas dans la maison du défunt.

*Sophie.* Pardon, Mr. l'ancien, si je vous interromps. N'est-ce pas que l'on pourrait rendre utiles ces soirées, en y faisant quelque bonne lecture? cela conviendrait à l'occasion d'une mort.

*Alph.* On n'y viendrait plus, ou l'on tâcherait de n'y arriver qu'après la lecture. D'ailleurs je t'approuve bien, ma sœur, mais j'approuverais encore plus volontiers qu'on cessât de donner à manger et à boire.

*Mr. Paul.* La plus brillante partie de la fête a lieu le jour de l'enterrement. Le festin est plus ou moins splendide, selon les occurrences et les vanités. J'ai entendu dire que, jadis, ce repas n'était préparé que pour les proches parents du défunt, surtout lorsqu'ils étaient venus de loin pour les funérailles. Par politesse, on crut devoir inviter quelques voisins, puis ce fut tout le voisinage. Je vous laisse à juger s'il en coûte; l'homme peu aisé veut imiter le riche, le pauvre veut paraître aisé; c'est un luxe comme un autre. Je ne suis pas étonné, disait quelqu'un, en parlant d'un homme de sa connaissance, s'il est mal dans ses affaires, il a donné trois repas d'enterrement, en deux ans.

*Mr. Th.* En ville, où il y a pourtant plus de fortune qu'à la campagne, l'usage de ces repas funèbres est généralement abandonné, et si l'on en voit, c'est lorsque les parents du défunt viennent du dehors, et, en outre, il y règne une grande décence, et ils ne sont pas de longue durée.

*Mr. Et.* Une idée m'a souri, dans les Feuilles religieuses du canton de Vaud, au sujet de ces repas. On y demande s'il n'y aurait pas moyen que les voisins du défunt reçussent et traitassent chez eux les parents venus de loin à l'enterrement.

*Mr. Th.* Oui, si tous les voisins étaient à peu près du

(1) C'étaient deux parents et deux voisins qui, jadis, creusaient la fosse; mais qui, à présent, sont chargés surtout de citer pour l'enterrement et de porter le cercueil le jour de la sépulture.



même rang, possédaient la même fortune, et vivaient en bonne intelligence.

*Mad. Et.* N'y a-t-on pas suppléé, en donnant le repas dans les auberges?

*Mr. Paul.* Oui, mais le remède est pire que le mal.

*Mr. Th.* Les grandes leçons que peut nous inspirer l'aspect des traces de la mort, doivent s'effacer bien plus facilement loin de ceux qui versent des larmes, qu'en leur présence. Il est à craindre qu'à l'auberge toute retenue ne cesse, et que le rire, même celui de l'ivresse, ne déshonore la cérémonie des funérailles. Dans ces occasions, tout doit être sérieux, de salutaires pensées d'amendement doivent s'élever dans l'ame d'une créature immortelle. Que l'on se borne à traiter simplement, dans la maison du défunt, les parents qui arrivent de loin, et la plupart des inconvénients disparaîtront.

*Mr. Paul.* Il y aura moins de monde aux enterrements; bien des gens invités ne s'y rendront pas, quand ils n'auront pas à espérer un repas; car plusieurs font provision d'appétit.

*Mr. Th.* De tels gens ne sont à regretter sous aucun rapport.

*Mr. Ern.* En divers lieux, on a senti tout ce qu'avait de ridicule une telle coutume, on a essayé de l'abolir, on a fait des réglemens; mais celui qui, le premier, aurait dû les suivre, était le premier à les violer.

*Mr. Th.* Par une fausse honte, on craignait le qu'en dirait-on? L'esclavage de l'opinion tue dans l'ame l'énergie nécessaire à donner un courageux exemple.

*Mr. Et.* On aurait peur de passer pour avare, si l'on se refusait aux dépenses qu'occasionnent ces repas; on en murmure intérieurement, et on a la faiblesse de se soumettre à un usage qu'on blâme.

*Mr. Th.* Il suffirait, pour faire tomber cette accusation, de se montrer, surtout alors, généreux envers l'indigent.

*Mr. Paul.* Par ces repas, on croit honorer un parent mort.

*Mr. Th.* On honorerait bien plus sa mémoire, en imitant les vertus dont il fut orné, et faisant en son nom du bien à une famille malheureuse.



*Mr. Paul.* Nous tenons à ces repas, disent quelques-uns, parce que c'est, pour les parents, une occasion de se voir.

*Mr. Th.* Affreux contraste entre le deuil dans lequel une famille est plongée et le plaisir qu'éprouvent, en se voyant, des parents demeurant loin les uns des autres! N'y aurait-il donc pas moyen de fixer d'autres époques de rapprochement? Qu'ont, d'ailleurs, de commun la connaissance que l'on renouvelle, et ces festins où l'on invite tant de gens?

*Mr. Ern.* Il y a long-temps déjà que les repas d'enterrement sont une occasion de désordre; ils furent interdits à diverses reprises par des lois; je citerai ici le mandement pour la réformation des mœurs, en date du 7 avril 1630 :  
 » Défendons et prohibons de faire désormais les festins des  
 » ensevelissements des morts, qu'on appelle communément  
 » *boire le corps*, comme abus qui semble plutôt revivre de  
 » l'idolâtrie païenne que de la bienfaisance chrétienne,  
 » outre les diverses incommodités que tels festins apportent  
 » aux pauvres, femmes veuves, et orphelins déjà chargés  
 » de deuil et tristes; sans exclure néanmoins les plus proches du sang de l'assistance due pour consolation charitable et chrétienne, étant à ce appelés par devoir particulier. » — Il n'est pas venu à ma connaissance que cette loi ait été abrogée.

*Mr. Paul.* Il faut, dit-on encore, exécuter la volonté du défunt qui, à son lit de mort, avait réglé tout ce qui était relatif à la sépulture, aux gens que l'on devait inviter, au repas que l'on devait donner, même au nombre de plats et de bouteilles de vin que l'on devait y servir.

*Mr. Th.* Peut-être quelques ignorants appellent cela se préparer à la mort! cette raison seule ne suffirait-elle pas à montrer le danger de ces festins? quelques mourants y placent même une telle vanité, qu'il est à craindre qu'en face de l'éternité, s'occupant trop de choses frivoles, ils ne négligent l'examen important de leur vie!

*Mr. Et.* Quelque chose m'a encore scandalisé dans les funérailles; quand elles ont lieu le dimanche, comme on enterre entre midi et une heure dans la plupart des paroisses, le repas funèbre commence quelquefois pendant le service divin du matin, et le temple est dépeuplé, une foule de personnes mangent et boivent dans la maison du défunt, au lieu de s'édifier dans l'église du Seigneur. Ce serait presque



le cas de dire avec Jésus-Christ : Laisse les morts ensevelir leurs morts ; pour toi , viens , et suis-moi.

*Mad. Ern.* Je n'ai pas voulu vous interrompre, Messieurs, pour vous apprendre que notre voisin venait de nous faire dire qu'il ne viendrait point ce soir.

*Sophie.* Ainsi, quand vous aurez épuisé ce que vous avez à dire sur les repas d'enterrement, nous pourrons écouter la lecture de Mr. le Pasteur.

Plusieurs voix : Nous y sommes tous disposés.

La servante de la maison avait pris place aussi dans l'assemblée. Où aurait-elle pu employer mieux sa soirée du dimanche, qu'en écoutant une lecture qui devait servir à l'attacher à sa religion ? Les maîtres n'avaient pas tenu cette domestique à une distance calculée ; ils observaient envers elle tous les égards de la charité chrétienne. Elle n'en abusait pas ; au contraire, elle les servait avec d'autant plus de zèle.

*Mr. Ern.* Je vous permets, au moins, de m'interrompre pour faire des observations ou demander des éclaircissements sur ce que je vous lirai.

On peut difficilement écrire l'histoire de l'Eglise avant la Réformation, sans être tenté de dire quelque chose du christianisme primitif, et même des religions qu'il a heureusement remplacées.

L'époque précise où l'Evangile commença à être prêché dans l'ancienne Helvétie, est incertaine. On ne peut donc pas déterminer, avec une rigoureuse exactitude, à quelle religion il a succédé. La religion des Druides, avec sa ridicule divination, avec ses honteux mystères, avec ses atroces prêtresses, avec ses sacrifices humains, avec son despotisme sacerdotal, y existait-elle encore ? Le dieu Pennin adoré dans les Alpes, la déesse Aventia, dont la fille d'Alpinus fut prêtresse à Avenches ; le soleil, sous le nom de Bel ou Belin ; la lune, sous celui d'Isis ; Esus, le dieu de la guerre et des conquêtes ; Tentatès, le dieu du commerce, et bien d'autres divinités subalternes, y étaient-ils encore vénérés ? Alors, comme du temps de César, les Helvétiens étaient-ils encore la nation la plus religieuse des Gaules ? (2) Ou bien les Romains, dont le

(2) On sait que l'Helvétie était renfermée dans les Gaules.



joug pesa sur l'Helvétie, étaient-ils parvenus à y introduire, sinon partout, au moins en une foule de lieux, leur religion et leur culte? Y avait-il des autels érigés à l'honneur des dieux de la nation victorieuse? A Noidenolex (3) un temple dédié à Jupiter et aux dieux pénates, un culte rendu à Bacchus sur les bords du Léman (4) et dans un vallon (5) de notre pays, des débris d'un autel au dieu Mars, retrouvés dans un de nos temples (6); des prêtres consacrés à l'empereur Auguste (7), déifié et adoré d'abord à Lyon, puis dans plusieurs villes de l'Helvétie, et aussi à Noidenolex, les dieux Mânes nommés dans d'innombrables épitaphes; ces faits et d'autres, qu'il serait trop long de rapporter, permettent de supposer que la religion des vainqueurs avait obtenu en Helvétie un crédit sinon universel, au moins fort étendu, et qu'elle y avait amené à sa suite tout le cortège de ses dieux, ainsi que toutes les dissolutions et tous les vices dont ces dieux donnaient l'exemple. Les recherches des amis de nos antiquités découvriront sans doute un jour ce qu'un voile de ténèbres couvre maintenant. Un fait est certain, et plus on étudie l'histoire des peuples anciens, et plus elle le confirme : pour la nation helvétique comme pour toutes les nations qui l'ont reçu, l'Evangile a été un bienfait. Aucun des systèmes religieux, même les plus vantés, n'égale en excellence et en sainteté la religion du Christ. L'incrédule, qui refuse au christianisme une origine divine, ne méconnaît pas, s'il est quelque peu instruit, la pureté et la sublimité des préceptes évangéliques. Il est forcé de convenir que l'horison des vraies lumières en religion et en morale s'étend avec le christianisme, que c'est de l'Evangile seul qu'il faut attendre la véritable civilisation. Les peuples chrétiens, en général, ont fait plus de progrès que les nations non chrétiennes les plus fameuses d'autres fois, comme l'Egypte, la Grèce et Rome, malgré leurs sciences, leur puissance, leur gloire, et, de nos jours, la Chine, le Japon et l'Inde, malgré la grandeur, la force de ces états, et la philosophie de leurs législateurs.

(3) Ancien nom de Neuchâtel. — (4) A Cully. — (5) Baccontour, ou tour de Bacchus, au Val de Ruz. — (6) Dans celui de Cressier, par Mr. le châtelain de Meuron. — (7) Mallet, hist. des Suisses. — M. de M. — M. de H.



Quelques savants ont avancé ; mais sans preuves suffisantes, que dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'Evangile avait été annoncé en Helvétie, que Titus, ayant exécuté les décrets du Très-Haut à l'égard de Jérusalem, reçut l'ordre, de son père, de transporter à Avenches, ville chère à Vespasien, des soldats qui avaient combattu dans la Judée, et que quelques-uns de ceux-ci, étant Chrétiens, avaient répandu, dans leur nouveau séjour et dans les lieux circonvoisins, les premiers germes de la foi dans le Fils de Dieu crucifié.

L'Anglais Bêat fut-il le premier prédicateur de l'Evangile dans les contrées voisines du lac de Thoun ? Lucius fut-il l'apôtre de la Rhétie ? Paradocus celui de Genève, et Pantalus celui de Bâle ? Ce sont des traditions peu certaines.

On aimerait à ajouter une entière croyance à la sainte opiniâtreté de la légion thébéenne, composée de soldats chrétiens, dont Maurice était le chef, qui, l'an 302, se laissèrent décimer deux fois dans les gorges du Valais, par le farouche Maximin, plutôt que de sacrifier aux dieux de Rome. On comprendrait qu'un dévouement aussi sublime eut dû gagner beaucoup d'hommes à la cause du Christ, et que les soldats de cette légion qui avaient échappé au massacre eussent publié avec succès leur héroïque doctrine dans l'Helvétie. Mais il est plus vraisemblable que sur la fin du second siècle, le pieux Irénée, évêque de Lyon, poussé par son zèle pour la propagation du christianisme, dirigea vers l'Helvétie les premiers missionnaires chrétiens.

Au commencement du IV.<sup>e</sup> siècle, Constantin-le-Grand, en adoptant la croyance de l'Evangile, fit pencher la balance en faveur d'une religion qui s'accroissait, sans aucun secours des puissants de la terre, et en dépit même d'affreuses persécutions. Un tel exemple encouragea les timides, décida les irrésolus, désarma les bourreaux. Des ignorants, des hypocrites, sans doute aussi dans ces temps, suivirent, par flatterie, la religion du prince. Cet empereur éleva partout des temples à l'honneur du Dieu des Chrétiens ; il permit qu'on les dotât. il accorda de grands privilèges au clergé, il établit des évêques jusque dans les provinces les plus



reculées de l'empire, et l'on croit même déjà à Avenches et à Nyon, dans l'Helvétie (8).

Il est fort douteux que ce lustre extérieur ait été avantageux à l'Eglise, on est tenté de croire qu'il a nui en bien des manières à la piété, qui en est le seul véritable ornement. Quelques-uns disent que ce pouvoir et cette considération temporelle étaient ce qui convenait le mieux alors, et ce qui devait tourner le plus à l'avantage de l'Eglise à l'époque de l'invasion des Barbares.

Les peuples du Nord, poussés par on ne sait quel motif, exécutaient à leur insu les jugements que l'Eternel avait portés contre un monde corrompu. Ils s'étaient déjà précipités, le fer et le feu à la main, sur les contrées méridionales. Dès qu'ils eurent terrassé la puissance romaine, qui les avait tenus long-temps arrêtés loin des Gaules, rien ne résista plus à leurs impétueux efforts. Le genre humain fut menacé de la perte irréparable de ses privilèges moraux ; le midi était presque généralement livré à un système de corruption, et l'homme du nord voulait écraser tout sous le poids d'un sceptre despotique. Le christianisme, né dans le siècle de la plus hideuse tyrannie, prévient de telles misères ; il rappelle l'homme à sa dignité primitive, et régénère, par ses enseignements divins, la race humaine dépravée ; il exerce sur elle une autorité supérieure à celle du glaive, celle de l'esprit sur la matière, de l'ame sur le corps, de la lumière céleste sur les fausses lumières, sur l'ignorance et sur les passions terrestres (9). Les hordes de ces barbares se succédaient comme des tempêtes dévastatrices ; les derniers achevaient de détruire ce qui avait échappé à la férocité des premiers. L'Helvétie ne fut point épargnée. Des Alpes au Jura, on ne vit plus que ruines. La capitale de l'Helvétie, Avenches, subit le sort commun ; sa couronne brillante lui est ravie ; la Vallée du lac de Bienne, n'offrant plus qu'un sombre aspect, prend le nom de Nurgerol, la Vallée-Sombre. Notre pays devient une partie de la région nommée les Montagnes (10) Noires. Nyon n'est plus honorée de la présence de son évêque. Trois bandes

(8) Mallet, hist. des Suisses. — (9) Mul. T. 1, p. 74-96. —

(10) Descript. du Landeron, par Mr. de Meuron.



de ces peuples septentrionaux , des Bourguignons , des Allemani , des Goths , remplacèrent les anciens Helvétiens , ou dominèrent sur ceux qu'avait épargnés la mort.

Les Bourguignons , les plus humains de ces barbares , partis du nord de la Germanie , peut-être des bords de la Vistule , vinrent s'établir sur les frontières des Gaules. Ils étaient remarquables par leur haute taille , par les peaux de bêtes dont ils se couvraient , et par leurs armes qui étaient des flèches empoisonnées. Ils aimaient la liberté au-dessus de toute chose , et ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leurs chefs militaires , nommés Hendins , et de leurs prêtres , dont le principal s'appelait Siniste. Leur religion , si ce n'était la même , devait au moins peu différer de celle des Scandinaves , des Celtes , des Germains , dont leur race était probablement originaire.

Cette religion était le fétichisme , qui est une sorte d'idolâtrie (11). Au lieu d'adorer le Créateur , ils adoraient une foule de créatures , des pierres , des arbres , des herbes , le taureau , la vache , la mer , le soleil , etc. Ils traînaient sur des chariots leurs idoles. L'issue du combat manifestait la volonté des dieux. Une immortalité bienheureuse était réservée aux seuls guerriers ; elle était malheureuse pour des personnes mortes de vieillesse ou de maladie. Aussi leur vie n'était-elle que brigandage , et les vengeances particulières étaient-elles un point d'honneur. La polygamie était autorisée. Les enfants nés faibles étaient abandonnés par les parents. L'esclave était la propriété du maître , qui avait sur lui droit de vie et de mort ; il était aussi , après son trépas , exclu du Valhala (paradis de ces peuples) , à moins qu'il ne se tuât sur le tombeau d'un guerrier. Dans ce Valhala , palais du dieu Odin , les guerriers morts glorieusement s'enivraient de bière qu'ils buvaient dans les crânes de leurs ennemis ; les délices de ce paradis consistaient à guerroyer , à s'entretuer sans pouvoir cependant se donner la mort , et sans que les blessures fussent douloureuses. Plus l'on avait tué d'ennemis , plus on s'était rendu favorable Odin , dieu du carnage et de l'incendie , qui adoptait pour fils ceux qui

(11) Mallet, *Introduit. à l'Hist. de Danemarck.* — B. Constant , sur la religion. — *Bibl. Univ.* , août 1828.



étaient morts les armes à la main. On immolait à ce dieu des victimes humaines que, dans certaines circonstances, l'on écrasait entre deux énormes pierres, et l'on tirait les augures de la manière dont jaillissait le sang.

Jusqu'à quel point les Bourguignons participaient-ils aux principes religieux des hommes du nord, et jusqu'à quel point les circonstances, les temps, les lieux, avaient-ils apportés des modifications à une religion apparemment la même dans l'origine : c'est ce que je ne puis dire ; mais je n'ai pu m'empêcher d'en retracer les caractères généraux, afin de montrer ce que le christianisme a remplacé chez ces peuples septentrionaux, et par conséquent chez les Helvétiens échappés au massacre qui, pour la plupart, auraient quitté les dieux des Romains ou le druidisme, pour embrasser le culte des vainqueurs, si l'Évangile lui-même n'eût soumis les barbares à sa loi. Arrivés, au commencement du V.<sup>e</sup> siècle (12), sur les frontières des Gaules, les Bourguignons se préparaient au carnage, lorsqu'un évêque vénérable et courageux sort d'une ville, et s'avance au-devant d'eux avec des paroles de paix. Il leur expose quelques-uns des principes fondamentaux de la foi chrétienne, et leur dit entr'autres : « Les Gaulois, les Romains, les Bourgui-  
 » gnons, tous les peuples sont enfants du même Dieu,  
 » unique Auteur de tout. Vous serez éternellement heu-  
 » reux, si vous n'oubliez pas cette vérité. Jésus l'a annoncée  
 » le premier ; toute sa vie fut un témoignage de cette vé-  
 » rité, et Dieu, qui avait envoyé Jésus, son Fils unique,  
 » sur la terre, l'a ressuscité des morts, pour assurer, dans  
 » l'avenir, à toute la race humaine, la lumière, le repos  
 » et le salut. Douze hommes, de la nation la plus méprisée,  
 » ont prêché aux humains la doctrine de l'Envoyé céleste ;  
 » il a prédit que Rome, l'empire romain, toutes les nations  
 » croiraient en lui ; Rome a déjà accompli l'oracle ; vous  
 » devez aussi invoquer le nom de Jésus, le Père commun  
 » des hommes. » — Emus à ces mots, ils voulurent encore entendre le pieux évêque ; il les évangélisa durant sept jours. Puis le roi Gondicaire et son armée, renonçant à leurs divinités, furent consacrés au Christ par le baptême. En-

(12) Mallet, Hist. des Suisses, p. 77.



suite de traités conclus à l'amiable, les Bourguignons se fixèrent à l'occident et au midi de la Gaule, et plus particulièrement dans la province à laquelle ils ont donné leur nom. Ils occupèrent dans l'Helvétie, alors presque déserte, la Savoie, la Suisse française, et une partie des cantons de Berne, de Fribourg et du Valais. « Dès ces temps-là, ils » vivaient, dit un auteur contemporain, doucement, tranquillement, innocemment, non comme avec des Gaulois, » mais comme avec des Chrétiens devenus leurs frères. » Je ne dirai rien des Goths, ni des Allemanni, établis les uns surtout dans la Rhétie, et les autres dans l'Helvétie orientale, si ce n'est qu'ils embrassèrent le christianisme, et renoncèrent aussi à des coutumes superstitieuses et féroces. Je ne dirai pas non plus les divers maîtres auxquels fut soumise l'Helvétie jusqu'à l'an 1308, d'où date sa liberté politique et son nom de Suisse; des détails sur l'histoire du christianisme doivent uniquement m'occuper.

En divers temps, l'Helvétie vit arriver de savants missionnaires qui, poussés et soutenus par celui qui avait donné à la fois l'exemple et le précepte de la piété et de la charité la plus sublime, y allumèrent ou y alimentèrent la flamme du christianisme. Dès le V.<sup>e</sup> siècle, quelques hommes pieux, renonçant à leur patrie, aux douceurs de la vie sociale, même plusieurs d'entr'eux, aux grandeurs du monde, vinrent fixer leur séjour dans les contrées helvétiques. Nommer tous ces personnages, ne serait pas facile. Le nord de l'Irlande, éclairé du flambeau de l'Evangile, fournit surtout de ces hérauts de la foi chrétienne. Fridolin, Colomban, Gall, Magnoald, méritent d'être cités; leur mémoire est en odeur de sainteté dans la Suisse orientale. Ils eurent à lutter contre l'idolâtrie; mais, ni les obstacles que leur opposaient l'ignorance, la superstition et les préjugés, ni les difficultés qu'ils se créaient, par le zèle avec lequel ils censuraient les vices, renversaient et brisaient les idoles, ni les persécutions qu'ils essuyèrent, ne ralentirent leur ardeur; leurs efforts furent bénis d'en haut.

Dans nos contrées occidentales, la doctrine de Christ fut prêchée avec un grand succès. Sur les bords du lac Léman, vers les lieux où s'élève Lausanne, le Vénitien Protasius fit triompher la parole de l'Evangile. Pontius éclaira la



vallée du Lac-de-Joux. Germain, noble, originaire de Trèves (13), s'arrêta près des sources de la Birse, dans la vallée de Moutiers-Grandval. Imer et Albert, son serviteur fidèle, se rendirent, des environs de Porentrui, dans la vallée qu'arrose la Suse. Ces hommes, pleins de piété et du désir de s'instruire, furent ensemble visiter les lieux que Jésus-Christ avait honoré de sa présence, puis revinrent finir leurs jours dans le lieu nommé Val de St. Imier, en commémoration d'Imer qui l'avait défriché. Ce vallon relevait du diocèse de Lausanne; Imer s'était engagé à donner à l'évêque le tiers des produits du sol. Le siège de Lausanne avait été illustré par le savant Marius, gentilhomme Bourguignon; ce digne ecclésiastique instruisait son troupeau et cultivait son domaine. Il fonda l'église autour de laquelle Payerne a été bâtie; il trouva convenable de transférer à Lausanne, ville qui commençait à devenir florissante, le siège épiscopal qui, sous vingt-deux évêques, avait été conservé dans Avenches (14).

*Mr. Paul.* Nous risquons, Monsieur, de ne plus vous entendre; suspendez votre lecture jusqu'à ce que ce brouhaha ait cessé. Quel scandale que ces cris, ces hurlements, un dimanche soir!

*Mr. Th.* Ne dirait-on pas qu'on se querelle?

*Mr. Paul.* Ce n'est qu'une grosse joie; ils viennent de boire un coup, même plus d'un, et ils vont à la veillée. Ils devraient au moins être silencieux en passant devant la maison de cure.

*Mad. Ern.* S'ils savaient combien ces criailleries navrent leur pasteur!

*Mr. Ern.* Comment pourrais-je exiger qu'ils s'abstiennent pour l'homme de ce dont ils ne s'abstiennent pas pour Dieu.

*Alph.* Vous êtes cependant heureux que, dans cette paroisse, les filles ne fassent pas *chorus* avec les garçons, ne traversent pas le village en chantant avec eux, n'aillent pas danser chez l'une d'elles, ne sortent pas soit deux à deux,

(13) *Mul. T. 1*, p. 117. — (14) *Mul. T. 1*, p. 148, 149.



soit en masse, afin d'aller boire dans la plus prochaine taverne, pour retourner ensuite au bal.

*Sophie.* Une telle horreur existe-t-elle quelque part dans notre pays? Tu te plais, mon frère, à exagérer les faits.

*Alph.* Je voudrais, pour l'honneur du beau sexe, que ce fût une exagération de ma part; mais j'ai vu cela de mes yeux.

*Mr. Paul.* Peut-être, Mr. Alphonse y a-t-il pris part?

*Alph.* Je fus trop révolté, cela heurtait trop mes idées sur la décence, et je ne pouvais concilier cette grossièreté coupable de mœurs avec une certaine bonne tournure et un certain goût dans la toilette de plusieurs de ces demoiselles.

*Mad. Ern.* Gardez-vous de croire que le luxe des habits soit une preuve de la décence des mœurs, il n'en donne que l'apparence, il n'a pas le pouvoir d'orner l'ame, il la détourne, au contraire, du soin de s'occuper de cette importante parure, qui consiste dans *l'humilité et dans les bonnes œuvres.*

*Sophie.* Mais chez qui as-tu vu de pareilles choses?

*Alph.* Chez notre cousin, et dans un village que je ne nommerai pas; j'en ai parlé dans le temps à mon père.

*Sophie.* Et tu gardas le silence en face d'un tel désordre?

*Alph.* Oh! je ne me mis au moins pas à prêcher au milieu de ces danseurs et de ces danseuses, je ne m'en sentais ni la capacité, ni le courage; mais le lendemain, je causai de tout cela avec nos parents, qui s'étonnaient de ce que je me scandalisasse de choses si simples et si naturelles. « Nous » avons fait ainsi, disait le père, et ainsi nous laissons agir » nos enfants; je conviens que si l'on voulait être rigoriste, » il y aurait quelque chose à dire, et j'avoue que je ne suis » pas des plus tranquilles quand je sens mes enfants, sur- » tout ma fille, dans de telles réunions; mais qu'y faire, il » n'arrive pas plus d'événements ici qu'ailleurs. » — Mon cousin, lui dis-je, n'est-ce pas un assez funeste événement que de pareilles assemblées existent, et qu'elles aient lieu loin de la surveillance de personnes respectables? Combien ces fêtes nocturnes ne se prolongent-elles pas! Combien n'y contracte-t-on pas le goût du vin et même des liqueurs fortes! Combien la fleur de décence virginale ne peut-elle pas s'y flétrir! (A ces mots, ma jeune cousine rougit). Je



parie, dis-je au père, qu'à la suite de ces veillées il y a souvent des batteries; que, sans parler des hommes, on y voit plus d'une ivrognesse; que des dépenses en tout genre de la part des jeunes gens y sont considérables! dépenses à cause desquelles ils ne peuvent rien ou presque rien mettre à la caisse d'épargnes; qu'il y a des mariages forcés, de mauvais ménages. — Le père me dit qu'il y avait du vrai dans tout cela, mais que néanmoins on était dans son village aussi braves qu'ailleurs. — Vous conviendrez, mon cousin, répartis-je, que chaque paroisse se donne de tels éloges. — Eh bien! je vous dirai, cousin Alphonse, ajouta la jeune cousine, qu'ayant voulu refuser d'aller au cabaret, je fus abandonnée seule dans la chambre où nous étions réunis; me voyant délaissée, je n'eus pas le courage de rentrer chez moi en promettant de ne jamais me retrouver avec de jeunes messieurs qui me traitaient de la sorte; je me laissai entraîner une autre fois, et dès lors j'ai continué. — Je vous croyais cependant capable, cousine Rose, lui dis-je, de donner l'exemple de la décence et d'amener une réforme; vous n'auriez pas été long-temps abandonnée et raillée par les jeunes gens bien pensants; et l'eussiez-vous été, le sentiment d'un devoir religieusement rempli vous aurait procuré une joie intérieure, préférable à tous les plaisirs des bals et des cabarets. Qui sait si vous n'eussiez pas excité à vous imiter quelques-unes de vos compagnes jusqu'à présent indéçises? si vous n'eussiez pas formé une société d'amies vertueuses, et animées du désir de combattre le vice par le bon exemple? si vous n'eussiez même pas retiré bien des jeunes gens de ce bournier?..... — Je veux essayer, reprit-elle; et avec l'aide de celui qui fortifie, mes essais seront peut-être bénis; quoiqu'il en soit, j'aurai fait mon devoir.

*Mr. Ern.* Entre les causes de la fréquentation des cabarets par les jeunes filles, on peut compter sûrement l'avarice de quelques parents, et la pauvreté, ou un état voisin de l'indigence de quelques autres. Ils veulent que leurs filles se divertissent; ils fournissent chambre et lumière pour la veillée; mais les uns ne veulent, les autres ne peuvent fournir aucun rafraîchissement aux amies invitées par leurs filles; il est plus simple que les garçons les fournissent en menant boire les filles à la plus prochaine taverne, au cabaret le plus rapproché, ou chez un voisin qui a obtenu



pour ce jour-là le droit de vendre vin et liqueurs. Aussi les parents se plaignent-ils de ce qu'il est un âge où les filles coûtent beaucoup aux garçons, qui, par cela, sont incapables de faire des épargnes, et se laissent aller à la dissipation ! Que de dépenses folles ! quelle source de désordres, entretenue par les parents ! Une mère disait à sa fille : Si tu ne veux pas aller au cabaret, je te défends d'aller avec les jeunes gens. Et quel tout y va, que maintes réunions de ce genre ! Quelques jeunes filles sont-elles rassemblées dans une maison pour s'y divertir, l'entrée de la maison est ouverte à tout jeune garçon et de la paroisse et des paroisses voisines ; ils ne viennent pas tous, mais on n'ose en renvoyer aucun, quelque décrié qu'il soit. On clabauderait sur une maison si scrupuleuse.

*Alph.* Vous ignorez encore un singulier détail, Mr. le Pasteur. Il est des jeunes filles, soit leurs parents, qui obtiennent, pour le jour où elles donnent un bal, le droit de vendre vin à ceux qui dansent dans leur maison ; et quelquefois, par les bénéfices qu'elles font sur la vente, elles gagnent et au-delà, de quoi couvrir les petites dépenses qu'elles sont appelées à faire.

*Mr. Paul.* Il est des paroisses où cette habitude semblait tellement enracinée qu'elle ne paraissait pas pouvoir y être détruite ; cependant elle commence à disparaître, grâce à la piété courageuse de certaines jeunes personnes qui ont osé donner le bon exemple, et résister à toutes les instances, à toutes les persécutions. Je citerai, entr'autres, *la paroisse des Ponts de Martel*.

*Mad. Et.* Aller avec les jeunes gens est donc, en bien des endroits, synonyme de se livrer à la mondanité, et cela, dans l'âge où le cœur devrait battre avec le plus de force pour la piété et la sainteté.

*Mad. Paul.* On n'entend plus de bruit au dehors ; il est temps que Mr. le Pasteur reprenne le fil de son histoire, d'autant que je m'impatiente de savoir qui a prêché le christianisme dans notre patrie.

*Mr. Ern.* J'ai prévu que l'on aurait un tel désir, mais il m'est impossible d'y satisfaire. On ignore complètement qui fut celui qui prêcha la religion chrétienne à nos aïeux.

*Mr. Th.* A Dieu seul soit donc rendue la gloire de ce bienfait, source de tant d'autres bienfaits !



*Mr. Ern.* Autant que j'aie pu étendre mes recherches, ce n'est que vers le X.<sup>e</sup> siècle que des temples furent édifiés dans notre patrie; nul doute qu'auparavant il n'existât çà et là quelques chapelles où officiaient des ecclésiastiques du diocèse de Lausanne, duquel ressortissait notre pays. — Avant de parler de ces temples et des paroisses qui se formèrent alentour, je dirai quelque chose des changements que subit peu à peu la doctrine pure du christianisme.

*Un Dieu Créateur*, qui fait naître d'un même sang tout le genre humain, et qui veille sur lui avec bonté; *un Sauveur* descendu du ciel, qui révèle cette vérité oubliée, qui annonce que tous les hommes ne sont qu'une seule famille de frères, et qui s'immole pour réconcilier cette famille pécheresse avec la justice éternelle; *un amour*, la charité, qui s'allume dans le sein de Dieu et descend dans le cœur de ceux qui la demandent; *un culte*, l'adoration en esprit et en vérité; *une vie future*, où seront rapprochés de leur Père céleste et de leur Rédempteur, dans le sanctuaire de la création, ceux qui, acceptant les secours de l'Esprit de Dieu, vivront dans la sainteté, et d'où seront exclus ceux qui, méprisant les richesses des miséricordes divines, auront repoussé cette doctrine de vérité ou n'auront qu'une foi morte; tels sont les principes auxquels se rattachent tous les enseignements évangéliques.

Le christianisme ne subsista pas long-temps dans sa primitive simplicité. Un zèle mal entendu, une exagération de piété l'altérèrent d'abord; plus tard, l'ambition et la cupidité, profitant de l'ignorance et de circonstances favorables, le dénaturèrent à-peu-près complètement. Lorsqu'il se répandit sur la terre, des églises particulières furent fondées dans les divers lieux où l'on en recevait les bienfaits. Le culte y était peu différent de ce qu'il est aujourd'hui dans nos églises protestantes. On n'y célébrait que les deux sacrements, du baptême et de la Sainte-Cène (15). A la tête de chaque église, étaient un ou plusieurs chefs, égaux en autorité; ils étaient appelés prêtres et évêques, ou pasteurs (16). Ils étaient chargés des fonctions que remplissent parmi nous les ministres dans leur paroisse; seulement ils

(15) Ch. p. 121-136. — (16) Ch. p. 158-171.



avaient au-dessous d'eux des diacres, plus particulièrement occupés des pauvres et de détails relatifs au bien de l'église ; ce sont les anciens de nos jours. Ces deux emplois étaient accordés à l'âge et au mérite, d'après les suffrages du clergé et du peuple (17).

Il naquit bientôt quelque différence entre les Pasteurs. L'inégalité des talents et de la piété revêtit les uns d'une considération plus grande que les autres, mais ne leur donnait pas un plus grand pouvoir. Les Pasteurs à qui étaient confiées des églises plus considérables ou fondées dans des cités illustres, exercèrent une autorité d'abord innocente et purement réglementaire sur les Pasteurs des villes d'un rang inférieur et sur ceux des campagnes. L'usage devint loi. Il fallut des noms nouveaux pour désigner des dignités nouvelles. Les titres simples et significatifs que Christ et les Apôtres avaient assignés aux conducteurs spirituels des églises, ne furent plus jugés suffisants. On réserva le nom d'évêque à l'ecclésiastique chargé de surveiller les divers prêtres établis dans un diocèse, les dénominations d'*évêque métropolitain* ou d'*archevêque* pour celui qui siégeait dans la ville capitale d'une province, de *patriarche* pour l'évêque d'un premier siège épiscopal, et même déjà on réservait à ceux-ci le nom de *pape*, qui d'abord était commun à tous les évêques (18). Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem eurent des évêques, qui, à cause du poste qu'ils occupaient dans ces villes célèbres, furent regardés comme les chefs de tous les autres Pasteurs, et par conséquent de toute l'Eglise chrétienne. Rome et Constantinople éclipsèrent bientôt leurs rivales, ce qui d'abord semblait devoir nuire à Rome, son éloignement du séjour des empereurs établis dans la nouvelle Byzance, fut précisément ce qui favorisa l'accroissement du pouvoir des évêques romains, beaucoup moins exposés à la jalouse surveillance du trône impérial que les patriarches de la cité de Constantin. Le nom de Rome imposant par ses souvenirs, l'habile parti que ses évêques sûrent tirer d'une foule de circonstances avantageuses, leur opiniâtre persévérance, le

(17) Ch. p. 163-164. Mul. T. 1, p. 144. F. P. T. 2, p. 355. —

(18) Ch. p. 171.



respect que les peuples du nord avaient pour leurs prêtres, et qui passa à celui qu'on les accoutuma à envisager comme le chef de tous les ministres du culte qu'ils embrassèrent (19). Les lumières des ecclésiastiques, supérieures à celles des plus éclairés même d'entre les chefs de ces bandes septentrionales, les donations considérables faites au siège de Rome par Pepin-le-Bref et par Charlemagne, la faiblesse de leurs successeurs, les fausses décrétales (20) que le pape Nicolas I.<sup>er</sup> reconnut comme authentiques, la perte d'un grand nombre d'ouailles qu'essuya, au VII.<sup>e</sup> siècle, le patriarche de Constantinople par l'établissement du mahométisme, le goût des Chrétiens orientaux pour des controverses, sources fécondes de troubles et de divisions, tout cela et d'autres causes amplement développées dans maints écrits, contribuèrent à assurer à l'évêque de Rome un lustre que n'obtint jamais celui de Constantinople. Dans le VII.<sup>e</sup> siècle, l'empereur Phocas accorda à Boniface III et à ses successeurs au siège de Rome le titre d'évêque œcuménique ou universel. L'an 1075, le trop fameux Hildebrand, Grégoire VII, décréta que l'évêque de Rome, lui seul, comme chef de toute la chrétienté, pouvait être appelé pape (21). Autrefois l'élection de cet évêque n'était valide que lorsque les empereurs l'avaient ratifiée; Léon IV se passa de ce consentement, et ce même Grégoire VII, à qui la papauté a des obligations temporelles si précieuses, secoua le joug de l'approbation impériale. Il avait eu l'adresse de faire proposer au concile tenu à Rome en 1059, sous Nicolas II, sa créature, que l'élection du pape n'appartiendrait, à l'avenir, qu'aux sept évêques suffragants de Rome et aux vingt-huit curés de cette ville, qui prirent tous le titre de cardinaux (22).

L'infailibilité de l'Eglise de Rome, qui n'a jamais erré et n'errera jamais, est décrétée dans un concile que présida Hildebrand. Les papes voulurent être considérés comme des

(19) Mul. T. 1, p. 119. — (20) On fit passer comme ordonnances d'anciens papes des décrets fabriqués au IX.<sup>e</sup> siècle, dans le but d'établir sans réserve la monarchie spirituelle des pontifes de Rome. La fausseté de ces actes ou décrétales est maintenant reconnue. Vill. p. 406. — (21) Ch. p. 171-176. — (22) Jur. T. 3, p. 198. Vill. p. 411. Les cardinaux sont actuellement au nombre de septante; ils forment le sacré collège, et élisent le pape ordinairement pris dans leur sein.



êtres supérieurs à la nature humaine. Non-seulement ils se firent appeler, à l'imitation des chefs des prêtres de Rome païenne, souverains pontifes; mais ils usurpèrent le titre qui n'appartient qu'au Christ, celui d'évêque des évêques; ils en vinrent jusqu'à se faire nommer vice-dieux, dieux sur terre. Ecoutez ce passage du livre des décrets, du droit canon et des cérémonies (23) : « Le pape peut accorder des dispenses par » dessus le droit, les Apôtres et le Vieux-Testament; per- » sonne ne peut lui dire : pourquoi agis-tu ainsi? C'est par » lui que les rois règnent; il peut de l'injustice faire de la » justice; il a un jugement céleste; il est le Seigneur de » l'univers. A lui seul a été donnée toute-puissance au ciel » et sur la terre; il a une majesté divine; il est le prince » et le chef des nations de tous les âges et de tous les siècles; l'église gît à ses pieds; il est le lion de la tribu de » Juda; la racine de David que Dieu a suscitée pour sauver l'Eglise. » Dès-lors faut-il s'étonner qu'ils aient envisagé la terre comme leur propriété, les rois comme des vassaux auxquels ils présentaient leurs pieds à baiser, qu'ils pouvaient détrôner selon leur bon plaisir, qui devaient s'honorer de la faveur que leur accordait ce suzerain de tenir son étrier lorsqu'il montait sur sa mule? Faut-il s'étonner que la tiare du pape soit formée d'une triple couronne, emblème de son pouvoir au ciel, sur la terre et dans l'enfer? Faut-il s'étonner qu'ils aient eu recours aux armes temporelles et aux armes spirituelles, afin de poursuivre, comme avec un double glaive, et dans ce monde et dans l'autre, ceux qui résistaient à leur autorité? L'inquisition et ses horreurs doivent se retracer maintenant au souvenir de chacun de vous.

Vous n'êtes pas tellement étrangers à l'histoire que vous ignoriez les longues et opiniâtres guerres par lesquelles les empereurs d'Allemagne luttèrent contre les papes pour secouer le joug de la cour de Rome. A peu près tous les peuples de l'Occident étaient divisés en deux factions rivales, les uns sous le nom de Guelphes, tenant le parti des papes; les autres sous celui de Gibelins, défendant la cause des empereurs. — Qui n'a pas entendu parler des foudres d'ex-

(23) Ch. p. 176.



communication lancées par les souverains pontifes , contre les peuples et les rois rebelles à leur autorité ? Dans un pays contre le chef ou contre les habitants duquel avait été fulminé un tel anathème , le service divin n'était plus célébré , aucun ménage n'était béni , aucun enfant baptisé , aucun mort enseveli dans une terre bénite. Les sujets étaient déliés du serment de fidélité à leur souverain. Une affreuse désorganisation sociale était la conséquence de ces excommunications ; et le malheureux qui mourait sous le poids de l'anathème avait , assurait-on , pour partage la demeure éternelle des damnés. Ceux , par qui les ordres de ce potentat extraordinaire , monarque à la fois spirituel et temporel , se transmettaient à ses sujets , devaient naturellement réfléchir aux yeux des peuples quelque chose de la splendeur de leur maître. Archevêques , évêques , et jusqu'au dernier ministre d'une église ou d'un chef infallible , ne pouvaient pas être des hommes ordinaires. N'était-ce donc pas assez de la supériorité réelle , que les lumières , quelque faibles qu'elles fussent , devaient donner au clergé sur des ouailles ignorantes , sans y joindre un pouvoir usurpé ? Quoiqu'on en ait prétendu , je ne puis croire que ces prestiges et cette domination fussent nécessaires pour retenir le peuple attaché au christianisme. Si les ecclésiastiques eussent été uniquement des docteurs savants dans les saintes lettres , et propres à éclairer les consciences par la prédication de l'Evangile , ils auraient possédé un levier assez puissant pour remuer les masses inertes , et pour y développer les principes purs et salutaires d'une vie chrétienne. — Les plus hauts dignitaires de l'Eglise , dans notre Helvétie , ceux par l'intermédiaire desquels les ordres du pontife souverain se communiquaient au bas clergé , étaient les évêques de Genève , de Lausanne , de Sion , de Bâle , de Constance et de Coire.

Notre pays avait pour diocésain l'évêque de Lausanne , et pour métropolitain l'archevêque de Besançon. Les évêques avaient aussi le droit de ramener sous leur houlette , par le moyen des foudres de l'excommunication , les seigneurs et les peuples indociles. Un comte de Neuchâtel , Rodolphe IV , en éprouva l'atteinte ; il fut excommunié , et l'interdit lancé contre sa capitale , par Jean de Cossonay , évêque de Lausanne. Quel crime avait donc commis notre



souverain ? ami de son peuple , il avait eu le courage de défendre la circulation d'une monnaie de bas aloi qu'avait fait battre l'évêque , et par laquelle celui-ci aurait gagné les 66  $\frac{2}{3}$  pour cent sur les membres de son troupeau. Les audiences soutinrent Rodolphe , qui n'en mourut pas moins sous l'anathème. Ce n'est pas le seul exemple d'excommunication qu'offrent les annales de notre pays (24).

On comprend que , dans les premiers âges du christianisme , les Pasteurs de diverses églises durent s'assembler quelques fois , tant pour fortifier leur zèle , acquérir des lumières , et resserrer les nœuds de la charité , que pour résoudre , en commun , des doutes embarrassants , et pour régler quelques points de discipline. Ils imitaient en cela les Apôtres (25). Mais les décisions de ces assemblées , plus tard nommées conciles , et postérieures aux temps apostoliques , n'eurent d'abord qu'une autorité humaine , toujours subordonnée à l'Evangile. Plus ces assemblées réunissaient de pasteurs ou d'évêques , et plus leurs décrets durent paraître respectables et sacrés , surtout quand le chef temporel de l'empire les sanctionnait (26). Quelques-uns de ces conciles furent appelés œcuméniques ; c'est-à-dire , universels , parce que des ecclésiastiques , députés de toutes les églises du monde chrétien , étaient sensés y assister. Constantin-le-Grand convoqua , à Nicée , en Bithinie , le premier concile œcuménique. On vit même des empereurs présider de telles assemblées (27). Lorsque les papes eurent élevé leur domination au-dessus de toutes les puissances de la terre , ils ne cédèrent à personne la première place dans les conciles , et ils ne laissèrent pas échapper ce moyen d'accroître ou de maintenir leur autorité.

Un moyen , d'une politique non moins savante , mis en usage , par les pontifes , pour dominer sur la hiérarchie à la tête de laquelle ils étaient placés , fut l'ordre intimé à tout ecclésiastique de vivre dans le célibat. Profitant peut-être de l'aveugle respect des peuples pour l'homme qui observe une chasteté complète , comme s'il attestait par là un rare triomphe sur la passion la plus naturelle et la plus

(24) M. de M. et M. de H. — (25) Actes des Ap. XV. — (26) Vill. p. 384. — (27) Vill. p. 401.



forte (28), ils contraignirent insensiblement les membres du clergé à demeurer célibataires. Rejetée dans le concile de Nicée, en partie à cause de l'éloquence du vénérable Paphnuce, qui n'était point marié; recommandée plus tard par le pape Siricius, renouvelée dans la suite surtout par Grégoire VII, l'obligation du célibat trouva plus d'une opposition, et occasiona bien des désordres dans la chrétienté (29). Mais, devenus étrangers aux affections que produisent les relations de famille, et les devoirs de maris et de pères, les ecclésiastiques n'en furent que des instruments plus flexibles dans les mains habiles qui s'en servaient; membres imparfaits de la société domestique, ne tenant que par de minces liens à la société civile, ils n'étaient, en quelque sorte, que la milice des papes; et comme, dans des armées modernes, on met obstacle aux mariages des soldats, pour les aguerrir, et pour trouver en eux des êtres plus dociles, ainsi autrefois agirent les papes avec une sagacité admirable pour avoir, dans leur armée spirituelle, de vigoureux champions appelés à conquérir l'univers (30).

Que le clergé, malgré cette constitution hiérarchique, ait exercé sur les mœurs une influence avantageuse, c'est ce que reconnaîtront ceux qui ont étudié quelque peu d'histoire. Dépositaire d'un reste de savoir, au milieu de l'ignorance, il était le lumignon dont la tremblante lumière ne laisse pas de répandre quelque clarté au sein d'une nuit obscure. A défaut d'hommes semblables aux Irénée, aux Origène, aux Augustin, au Chrysostôme, qui illustrèrent les premiers âges du christianisme, on vit çà et là briller quelques personnages qui s'élevèrent au-dessus de leur siècle. Mais que pouvaient quelques génies contre l'invasion universelle de croyances et de cérémonies superstitieuses, que l'Evangile, mieux connu, aurait pu, lui seul, ou prévenir ou dissiper incontinent?

Une des premières atteintes portées à la simplicité du culte évangélique fut l'invocation des saints. Elle détourna

(28) *Mul. T.* 1, p. 122. — (29) *Tur.* IV.<sup>e</sup> siècle. *Hess.* p. 152. *Hot. t.* 1, p. 381. — (30) *F. P. Liv.* VII, p. 506. Le concile de Trente trouva que permettre aux prêtres de se marier, ce serait autant que de détruire la hiérarchie ecclésiastique, et réduire le pape à n'être autre chose qu'un évêque de Rome.



de Dieu, et du Fils unique de Dieu, les regards des Chrétiens pour les fixer sur des créatures pécheresses. Dans le but de se fortifier au milieu des persécutions dirigées contre l'Eglise, ceux qui pouvaient y être exposés rappelaient à leur mémoire le courage des martyrs qui avaient été fidèles jusqu'à la mort. On se plaisait à se réunir sur le lieu même où leur foi avait été victorieuse du monde. Rien en cela que d'innocent, si l'on n'eût pas oublié celui par l'assistance duquel les saints avaient triomphé. — Des fêtes furent instituées à l'honneur des martyrs dès l'an 320. Plus tard on crut, en transportant, dans des temples, leurs os ou quelques débris de leurs squelettes, leur donner une sépulture plus honorable que celle qu'ils avaient reçue à l'endroit même où ils étaient morts en héros (31). Un zèle superstitieux rassembla dans des lieux consacrés le plus grand nombre possible de ces restes précieux. Ce fut une gloire, un mérite d'en découvrir. Des fraudes pieuses (32) fournissaient au crédule respect des fidèles, de fausses reliques quand on n'en trouvait plus de véritables. Les meubles, les vêtements, tout ce qu'avaient possédé les saints, tout ce qui avait appartenu à la vierge et à son divin Fils, les instruments de supplice du Rédempteur, les linges qui servirent à sa sépulture, devinrent les objets de perquisitions sérieuses et d'adroites fourberies (33). Chaque église ambitionnait la possession de quelques-uns de ces restes vénérés. Des coffres particuliers, nommés châsses, les renfermaient. Dans les affaires importantes, on en faisait approcher les personnes qui devaient prêter serment, et une punition éclatante atteignait, dit-on, miraculeusement le faussaire (34). La cathédrale de Lausanne, ayant perdu dans un incendie plusieurs de ces objets essentiels au culte, reçut, en 1275, par le pape

(31) Ch. p. 137. — (32) On donne ce nom à toutes tromperies par lesquelles un zèle mal entendu croit servir la cause de la religion; les faux miracles, les feintes prophéties, les visions supposées, les écrits fabriqués avec artifice, puis donnés comme venant d'un auteur inspiré, les reliques prétendues, etc., sont des fraudes pieuses. Ceux qui les excusent s'appuyent sur CE DÉTESTABLE PRINCIPE : « LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS. » Le vrai Chrétien dit : à de pures fins par de purs moyens. St. Paul a dit : Il n'est pas permis de faire du mal pour qu'il en résulte du bien. — (33) Ch. p. 137. — (34) R. Tom. V, p. 303.



Grégoire X, qui fit la dédicace du temple réparé, des reliques importantes, entr'autres du bois de la vraie croix, des cheveux de la vierge, un peu de la sainte crèche, une pièce du sépulcre du Seigneur et de celui de sa mère, etc. (35). A Zurich, on disait avoir les corps entiers de Félix et de Régula, martyrs de la légion thébéenne; dans leurs châsses, ouvertes au XVI.<sup>e</sup> siècle, on ne trouva que quelques ossements, avec des charbons et des briques (36). A Genève, étaient pieusement gardés le cerveau de St. Pierre et un bras de St. Antoine; à l'ouverture des châsses, le prétendu cerveau n'était qu'une pierre ponce, et le bras du saint que la partie la plus vile d'un cerf (37). Dans le temple de Neuchâtel, étaient déposées aussi des reliques, mais de je ne sais quel mémorable personnage, toujours est-il certain que c'était sur elles que l'on prêtait serment (38). Dans l'église d'Engollon, on en gardait aussi de très-vénérées, qui avaient une semblable destination. A St. Blaise, dans un repositoire en laiton doré, on croyait avoir le bras du patron du lieu, et, dans un autre en argent, un de ses doigts, ainsi que des restes de St. Théodore, de St. Maurice et de St. Sébastien (39). On conserve encore aujourd'hui de ces reliques dans bien des temples catholiques romains, et aux jours des bonnes fêtes, on les promène processionnellement dans leurs châsses.

Ce qui d'abord avait accrédité certains temples, fut le bruit que des guérisons miraculeuses et des prodiges étaient opérés par les reliques des saints. Delà naquit l'opinion que ces hommes pieux recevaient, après leur mort, une grande puissance sur la terre; delà l'idée de leur présenter des supplications comme à des êtres protecteurs et qui pouvaient entendre et exaucer les prières; delà des pèlerinages jusqu'aux lieux où reposaient quelques-uns de leurs restes; car comment, disait-on, les saints glorifiés ne se seraient-ils pas surtout complus à se montrer plus particulièrement propices dans les endroits sacrés où la dévotion avait recueilli leurs ossements ou quelques parcelles de leurs dépouilles. Ce fut en vain que des hommes distingués, tels

(35) R. Tom. VI, p. 393. — (36) R. Tom. I, p. 214. — (37) R. Tom. V, p. 308. — (38) M. de H. Les audiences décidèrent, en 1537, que les serments se feraient en justice, et entre les mains de l'officier, président du tribunal. — (39) Collég.



que des Augustin et des Vigilance, s'opposèrent à ces pratiques (40). Bientôt des autels et des temples furent érigés à l'honneur de ceux que l'on invoquait; on dut y mettre d'autant plus de zèle que plusieurs de ces personnages béatifiés passaient pour revêtus d'un pouvoir singulier soit pour opérer des guérisons, soit pour accorder des délivrances, soit pour protéger certaines professions. Le Dieu du ciel et le Fils unique du Père étaient subordonnés dans le culte et les prières des mortels, à ces hommes élevés en quelque sorte au rang de divinités suprêmes. La vierge Marie surtout reçut les honneurs les plus signalés; on lui rendit des hommages supérieurs à tous ceux qu'obtenaient les autres saints (41). Elle était saluée des noms de Notre-Dame, de Reine du ciel, de Mère de Dieu. On faisait vœu de donner ou consacrer aux saints et aux saintes qui exauceraient les prières, diverses choses, par exemple, un autel, un temple, une chapelle, ou des tableaux pour les orner, des cierges pour les éclairer, une fondation pour l'entretien de la religion ou de ses ministres, etc. Comme s'il y eut eu plan arrêté d'imiter les superstitions païennes, les Chrétiens égarés mirent sous la protection de leurs saints ou de leurs saintes, des villages, des bourgs, des villes, des royaumes. Ainsi l'Espagne a pour protecteur St. Jaques; St. Michel et St. Denys sont les patrons de la France; Paris est sous la protection de Ste. Geneviève; Rome sous celle de St. Pierre et de St. Paul; Venise sous celle de St. Marc, etc. (42).

Mais sans sortir des limites de notre petit pays, nous trouvons plus d'une trace de cette dévotion erronée. — A Vieux-Châtel, peut-être sur la butte nommée le Crêt, St. Nicolas, patron des mariniers, était invoqué dans une chapelle. Un petit temple était consacré à St. Jean, ange gardien contre le poison, dans un des quartiers les plus anciennement habités de Neuchâtel (43). St. Blaise remplaça une chapelle dédiée à Ste. Marie-Magdelaine par un temple

(40) Tur. V.<sup>e</sup> siècle. — (41) Ce culte rendu aux saints dans l'église romaine est appelé *dulie*, mot qui signifie servitude; celui offert à la vierge est appelé *hyperdulie*, servitude supérieure; c'est ainsi qu'on les distingue du culte rendu au Très-Haut, et qui est appelé *lâtrie*, service rendu pour une récompense. — (42) Conf. — (43) Aux Chavannes.



dédié à Blaise, ancien patron de ce lieu. Nous avons déjà vu que Sébastien, le saint qui garantissait de la peste, y avait des reliques. L'église de Cornaux était sous la garde de Dieu et de St. Pierre. Dieu seul n'étant pas jugé un Protecteur suffisant. Martin a encore sous sa tutelle l'église paroissiale de Cressier; il a été abandonné par le village du Val-de-Ruz, auquel il avait pourtant donné son nom. — L'église paroissiale du Landeron, qui remonte au X.<sup>e</sup> siècle, est consacrée à Dieu et à St. Maurice, martyr de la légion thébéenne; la chapelle de cette ville est dédiée aux dix mille martyrs. Celle de Lignières était sous la garde de St. Loup. Auvernier et Cortaillod ne pouvaient choisir, pour protecteur, un saint plus convenable que Nicolas; habitant les rives du lac, les gens de ces lieux devaient naturellement avoir recours, lorsque dans les temps d'orage ils étaient sur les eaux, à celui qui se plaisait à garantir les bateliers du naufrage; Etienne était le saint adoré dans l'église de Colombier. J'ignore à qui était consacré le temple antique de Pontareuse, d'où il ne reste que des ruines, mais où se rendaient autrefois les fidèles de Boudry et de quelques endroits voisins. — Dans la baronie de Gorgier, St. Albin recevait un culte. Trois saints veillaient à la garde des Verrières, Nicolas, Osée et Frémont. — Motiers-Travers avait une église dédiée à Notre-Dame. Sylvestre, selon les uns, Sulpice, selon les autres, en avaient une dans le même vallon près de la source de la Reuse. Ce fut à l'honneur de St. Brieux, qu'à l'extrémité d'un autre vallon s'éleva l'église autour de laquelle s'est formé un grand village, qui a tiré de son auguste protecteur la dénomination de Dombreson (44). Coffrane avait Ste. Agathe pour protectrice. Le Locle, cette industrieuse mère-commune de nos populeuses montagnes, dédia sa chapelle, reconstruite en 1405, à Dieu et à Ste. Marie-Magdelaine; il y avait deux autels, l'un consacré à St. Renaubert, et l'autre à Ste. Agathe. — Le patron des chasseurs, St. Hubert, eut une chapelle que lui construisit Claude d'Arberg, dans un lieu sauvage où ce seigneur de Valangin aimait à diriger ses chasses, mais où maintenant apparaît aux regards surpris et avec un air de ville, la Chaux-de-Fonds. C'est à ce même Claude, remarquable

(44) Domus Brissonii, maison de St. Brieux.



par sa piété, que les Brenets dûrent leur temple. C'est de lui que la Sagne obtint d'édifier à Ste. Catherine une chapelle pour y entendre la messe. C'est encore lui qui fit construire le temple de Valangin. Désirant se rendre à Rome l'an 1500, pour y assister au grand jubilé séculaire, il s'était embarqué à Gênes; assailli par une furieuse tempête, il implore non le Dieu à qui les vents et la mer obéissent, mais, selon la croyance de ces temps-là, Marie, la vierge bienheureuse; il lui voue un temple sur les eaux, si elle le délivre du naufrage. Il put accomplir ce serment, et sur la Sauge, ruisseau modeste qui coule dans le chef-lieu de sa seigneurie, Claude dédia à la vierge, et à Pierre, le prince des Apôtres, une maison de prières. — Ce fut aussi à l'honneur de Notre-Dame que, dans des temps fort antérieurs, fut érigé par Berthe le temple de Neuchâtel, en forme de croix latine et dans le style de l'architecture gothique (45). Des comtes, des vassaux, des bourgeois l'enrichirent successivement par des présents et par des fondations pieuses; à la fin du XV.<sup>e</sup> siècle, on n'y comptait pas moins de dix-neuf autels et de vingt-neuf chapelles. Une dévotion scrupuleuse pouvait avec facilité, en faisant le tour du temple, implorer l'assistance d'une foule de saints et de saintes; le savant pouvait plus particulièrement se recommander à Ste. Catherine, l'humble porcher à St. Antoine, le forgeron à St. Léonard, la femme près d'enfanter à Ste. Marguerite, etc. Mais St. Guillaume surtout y était honoré. Une tradition incertaine le fait vivre sur la fin du XII.<sup>e</sup> siècle, le donne pour un savant anglais qui, étudiant à Paris la théologie, s'y fit connaître et chérir de deux fils d'un comte de Neuchâtel, les suivit auprès de leur père, dont il devint le chapelain et le confesseur. Sa vie pure, les miracles qu'on lui attribua, lui méritèrent les hommages du peuple, qui l'envisagea comme un saint, l'invoqua comme un patron, et même le canonisa (46), croit-on, sans le concours de Rome. Au XV.<sup>e</sup> siècle surtout, le comte Jean de Fribourg et Marie de Châlons sa femme, qui avaient pour ce saint une vénération particulière, ranimèrent le zèle attiédi de

(45) Qui est cette Berthe? Les opinions varient. Voyez M. de M. et Coll. — (46) Canoniser, c'est-à-dire, mettre dans le catalogue des saints.



leurs sujets en lui érigeant une chapelle plus vaste, qui porte encore le nom de St. Guillaume, et qui est attenante au temple de Notre-Dame. Le magistrat de la ville lui consacra une fontaine à la rue du Château, et eut recours à lui dans des circonstances critiques (47).

D'autres chapelles existaient encore dans la ville; les lépreux relégués loin des lieux habités (48) avaient aussi la leur; ces malheureux n'étaient pas privés des consolations religieuses; un prêtre était chargé d'aller remplir auprès d'eux les fonctions de son ministère; ces infortunés recevaient des legs et d'autres dons charitables (49).

Cette grande vénération pour les saints était puissamment entretenue par leurs images, que l'on voyait non-seulement dans les chapelles et dans les temples, mais aussi sur le bord des routes, dans les rues et les places publiques. Le IV.<sup>e</sup> siècle avait vu naître cette coutume qui contrastait avec la première simplicité de l'Eglise. Quelqu'ait été le but de ceux qui introduisirent les images dans l'église, il ne manqua pas de sages antagonistes pour s'opposer à cette pratique; tels furent, entr'autres, les pères du concile d'Il-libéris, en Espagne, ainsi qu'Origène et Epiphane. La conduite de ce dernier est trop remarquable pour être passée sous silence (50). « Lorsque, dit-il, j'entrai dans une » église de Palestine, je vis sur la porte un voile sur lequel » était peinte l'image de Jésus-Christ, et dans le temple la » figure d'un saint ou d'un autre homme; cela étant con- » traire à la lettre et à l'esprit de l'Ecriture-Sainte, je le » déchirai, et je conseillai au concierge de s'en servir » comme d'un drap mortuaire, pour ensevelir quelque » pauvre. Et comme les ecclésiastiques, peu satisfaits, me » demandèrent un autre voile pour remplacer celui que » j'avais mis en pièces, je leur envoyai le meilleur que je » pus trouver; les priant de défendre que personne ne mît

(47) Pour tous ces détails sur nos églises, lisez Cart. et Coll. On voit dans ce dernier écrit que la chapelle de St. Léonard fut fondée et largement dotée par un bourgeois de Neuchâtel, nommé Henri Fabri ou Favre; serait-ce parce que Léonard fut envisagé comme le protecteur d'une famille dont le nom peut signifier forgeron? —

(48) A la Maladière. — (49) Coll. — (50) Ch. p. 132-133. 145-147.



» à l'avenir de semblables représentations dans l'église de  
 » Jésus-Christ, vu que cela était diamétralement opposé à  
 » notre religion, et qu'ils feraient bien de bannir de nos  
 » églises tout ce qui pourrait y donner du scandale, et ce  
 » qui serait indigne du troupeau et de Jésus. »

Après cette époque, les images continuèrent à avoir des partisans et des ennemis. Dans le VIII.<sup>e</sup> siècle, la querelle s'envenima; les noms d'iconoclastes ou briseurs d'images, et d'iconolâtres ou adorateurs d'images paraissent; la cour de Rome lutte contre trois empereurs, qui, dans des vues droites et pour préserver la foi chrétienne des censures des Juifs et des Musulmans, avaient interdit le culte des images; non-seulement les souverains de Constantinople succombent dans cette triste lutte, mais ils y perdent le reste de leur puissance en Occident. La cruelle impératrice Irène ne partage point les opinions de ses prédécesseurs; elle convoque le second concile de Nicée; la salutation et l'adoration des images y est recommandée sous peine d'anathème; la représentation du vrai Dieu est seule interdite, mais la croix doit en revanche recevoir de pieux hommages; car Irène prétendit avoir retrouvé celle à laquelle on cloua le Sauveur. Les décrets de ce concile, reçus par Rome, furent rejetés par un grand nombre d'églises, condamnés par un autre concile que Charlemagne assembla à Francfort, mais sanctionnés enfin par le concile de Trente (51). Il n'est aucun temple catholique romain où l'on ne voie aujourd'hui des images, faites avec plus ou moins d'art, et qui n'aient coûté à la dévotion des fidèles des sommes plus ou moins considérables. A Neuchâtel, l'église de Notre-Dame eut aussi des peintures, des sculptures, des bas-reliefs. Au-dessus du portail du temple, on voyait Berthe à genoux offrir une maison de prières à la vierge Marie assise sur un trône; Ulrich, en habits de prêtre, était humblement prosterné devant la reine du ciel. Dans l'intérieur de l'église, on admirait au-dessus du maître-autel un tableau estimé cinq cents florins d'or, et donné, en 1505, par le chanoine Louis de Pierre. — Deux images de la Vierge, placées l'une sur la porte de l'Hôpital, l'autre sur la porte de St. Mau-

(51) Vill. p. 403. Tur. VIII.<sup>e</sup> siècle. F. P.



rice (52), reçurent dans la même année (1349) chacune un legs pieux de la part de bourgeois de la ville (53).

Au bruit que faisaient un certain nombre d'enfants en parlant, aux baillements de ceux qui étaient venus s'asseoir auprès de leurs parents dans la chambre de lecture, à la vue de la collation que la maîtresse et la domestique avaient préparée dans l'appartement, afin que selon l'usage de la maison on eût pris quelque chose et que l'on fût prêt à partir pour dix heures, le lecteur s'était aperçu de la longueur de sa composition; ne pouvant en terminer la lecture dans le cours de cette soirée, à moins de la prolonger outre mesure et d'affaiblir l'attention en la fatiguant, il s'arrêta à l'endroit où sa narration offrait une pause naturelle.

Est-ce tout? dit Mr. Etienne.

J'espère que oui, s'écria aussitôt Henri son fils, qui parfois sommeillait, par fois écoutait, et depuis un moment convoitait des châtaignes et des raisins placés sur la table entre du vin d'absinthe et une pièce de salaison.

*Mr. Et.* Ne sais-tu donc pas, mon ami, que quand des enfants veulent jouir de l'honneur d'être avec de grandes personnes, leur devoir est de ne parler qu'avec permission; c'est une stricte obligation pour eux de supporter patiemment l'ennui qu'ils éprouvent quelquefois en participant à des récréations au-dessus de leur âge.

*Mr. Ern.* Vous n'avez pas entendu tous les détails que je donne relativement à l'Eglise chrétienne jusqu'au temps de la Réformation. Je vous donnerai mon manuscrit, et vous achèverez de lire ma compilation.

Nous acceptons avec reconnaissance, s'écria-t-on de tous côtés.

*Mr. Paul.* J'ai appris sur notre pays des choses qui m'étaient complètement inconnues!

*Mr. Th.* Je n'en suis pas surpris, et je ne le serais pas non plus, si mon confrère était dans le même cas que vous; un ouvrage que l'on compose instruit plus qu'un ouvrage que l'on se borne à lire.

*Mr. Ern.* C'est l'exacte vérité.

*Alph.* Je vous prierai, Mr. le Pasteur, de m'indiquer une

(52) A l'entrée de la rue de ce nom. — (53) Coll.



fois les sources auxquelles vous avez puisé une foule de détails curieux.

*Mr. Ern.* Vous les trouverez en note dans mon manuscrit. En lisant ces ouvrages, vous vous instruirez plus que dans l'extrait que je vous en ai offert.

*Mad. Paul.* Vous pourrez, Messieurs, continuer de causer en mangeant; l'heure avance, et pour n'être pas obligés de faire le bon lundi, ne nous retirons pas trop tard.

*Mr. Paul.* Tu as raison; qui chôme le dimanche n'a pas besoin de chômer le lundi.

*Mr. Th.* Si tu sanctifies le dimanche, le dimanche te sanctifiera, dit un sage proverbe.

Pendant le repas, où régnait la décence et la sobriété, la conversation roula sur la profanation du jour du Seigneur, jour pendant lequel tant d'ouvriers travaillent sans scrupule, pour s'abandonner le lundi à l'oisiveté et à la débauche; jour que tant de personnes choisissent pour se livrer à des plaisirs coupables, ou à des règlements de comptes, ou à d'autres occupations qu'on n'appelle vulgairement pas des travaux, mais qui, pourtant, doivent être considérés comme tels. On cita néanmoins des maîtres de toutes les professions, des marchands, des négociants, qui donnaient, à cet égard, un exemple digne d'éloges, en fermant leurs bureaux, leurs magasins, leurs ateliers, ne recevant aucun ouvrier, ayant soin de régler leurs comptes le samedi, afin de pouvoir sanctifier plus convenablement le jour du Seigneur. Quand la piété chrétienne dirige la vie, on sait tout subordonner à ses divins enseignements.

Le premier dimanche de l'année 1829 fut fixé pour la réunion suivante. Le voisin absent avait fait faire l'invitation pour ce jour-là. Il avait été décidé qu'on ne ferait aucune lecture, et qu'on se bornerait à se communiquer les réflexions que suggérerait le manuscrit de Mr. le Pasteur.





---

---

## CHAPITRE V.

ENCORE QUELQUES DÉTAILS SUR L'ÉGLISE CHRÉTIENNE JUSQU'AU TEMPS DE LA RÉFORMATION. — RELIGION PLACÉE DANS L'EXTÉRIEUR. — BIBLE NÉGLIGÉE. — DÉPENDANCE OU LE PEUPLE ÉTAIT DU CLERGÉ. — BAPTÊME. — SAINTE-CÈNE. — MESSE. — PURGATOIRE. — CONFESSION AURICULAIRE. — CONFIRMATION. — EXTRÊME-ONCTION. — ORDRES RELIGIEUX. — CHANOINES DANS NOTRE PAYS. — CROISADES. — INQUISITION A NEUCHATEL. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

---

Voici la fin de la composition de Mr. Ernest, qu'on lut en particulier comme on en était convenu.

Je ne puis vous raconter avec de nombreux détails l'histoire de toutes les altérations introduites dans l'Eglise, tant sous le rapport du dogme que sous celui de la morale, de la discipline et des cérémonies. Il me serait difficile d'indiquer toutes les causes de ces changements ; j'en signalerai quelques-unes. Et d'abord le peu de soin avec lequel on conserva l'admirable simplicité du christianisme. Religion du cœur, destinée à régénérer la nature humaine dégradée, à sanctifier l'ame par la foi dans l'Evangile, et par l'étude de la vie de *l'homme-Dieu*, elle ne prescrit que deux cérémonies qui même n'ont rien qui ébranle les sens. Les ministres de l'Eglise, au lieu d'insister auprès de leurs ouailles sur la vie intérieure, sur l'adoration en esprit et en vérité, favorisèrent plutôt la tendance à l'adoration extérieure, à un culte composé de formes, à une dévotion dont les lèvres sont le siège principal. C'était, pensait-on, le moyen d'attacher et de retenir au christianisme des peuples sortis de la brillante



synagogue ou du sein des pompeuses fêtes du paganisme. N'eût-il pas mieux valu retarder de quelques années, même de quelques siècles, le baptême de ces peuples, et les préparer par de pieuses instructions à l'intelligence du vrai et du pur christianisme, que de faire fléchir les principes sacrés de l'Évangile, et de les adapter à des idées vieilles et superstitieuses? Mais qui sait si le dogme hors de l'Eglise point de salut, ne contribua pas à une précipitation absurde et souvent barbare? — Quelques-uns crurent devoir enchérir sur la piété du grand nombre; ils menèrent une vie austère, se soumirent à des rigueurs extravagantes, maltraitèrent leur corps, sans dompter par là les convoitises criminelles qui font la guerre à l'âme, s'astreignirent à des obligations souvent cruelles; ils avaient, comme dit l'Apôtre, une apparence d'humilité en ce qu'ils n'épargnaient point le corps et n'avaient aucun égard à ce qui pouvait satisfaire la chair; ils ressemblaient, en quelque sorte, à des Spartiates; mais ils n'étaient pas de véritables disciples de Christ. Quels Chrétiens que ces stylites qui, par dévotion, s'établissaient sur des colonnes pour y passer des années entières! que ces flagellants qui couraient les champs et les villes se fouettant le dos jusqu'au sang, et implorant la miséricorde céleste!

Une connaissance exacte de l'Évangile aurait pu prévenir de tels abus, ou du moins y porter remède; des leçons tirées du livre de vie auraient dû être la base unique de l'enseignement des Pasteurs; une lecture, une explication fréquente de la Bible auraient dû suppléer à la rareté de ce livre dans les maisons des fidèles; la piété dirigée vers la multiplication des manuscrits du Nouveau-Testament aurait rendu plus générale la connaissance des saintes doctrines. Sans doute qu'il parut dangereux de montrer au peuple le code de ces lois divines auxquelles l'Eglise se conformait si peu; elle se borna à exiger que les prêtres au moins sussent lire, afin qu'ils pussent se servir convenablement de leur bréviaire, ce qui n'arrivait pas toujours (1).

Le clergé était, toutefois dans le moyen-âge, la classe savante de la société, et la science qu'il possédait, quelque

(1) La formule latine du baptême fut quelquefois ainsi prononcée: in nomine patria, filia, et spiritua sancta. Tur. VIII.<sup>e</sup> siècle.



faible qu'elle fût , servit à accroître le crédit des ecclésiastiques ; on ne pouvait se passer d'eux dans la plupart des transactions de la vie civile ; comme ils avaient sur l'administration de la justice des idées plus saines que les juges séculiers , les chefs de l'ordre politique , pour qui ils s'étaient rendus indispensables , déféraient toujours à leurs avis , et leur donnaient souvent leurs états à gouverner , comme leurs consciences à diriger. Que d'immunités et de privilèges cette seule cause dut procurer à l'Eglise et à ses ministres ! Privés de l'Evangile , n'en connaissant que ce que leur en disaient les ecclésiastiques , les peuples , sous cet important rapport , étaient dans la dépendance immédiate du clergé. Qui peut calculer à combien de besoins et de coutumes nées de ces besoins , cette sujétion donna lieu ! On se relâche difficilement d'une autorité sanctionnée par une longue possession , surtout quand elle a l'avantage de procurer , avec de grands bénéfices , quelque chose qui flatte plus encore l'orgueil humain , une influence puissante sur les consciences. De là tant de moyens mis en usage par la cour de Rome pour conserver ce qu'elle avait eu l'habileté de conquérir. Ne sachant à quelles causes spéciales attribuer maintes institutions de l'Eglise romaine , et maintes altérations apportées au christianisme primitif , j'indiquerai ces institutions et ces changements sans m'occuper d'en rechercher les causes.

Le sacrement par lequel le Chrétien entre dans l'Eglise de son Sauveur ne consista plus seulement à plonger dans l'eau l'enfant ou l'adulte. Cette cérémonie , qui indique que , comme l'eau lave les souillures du corps , ainsi la doctrine chrétienne nettoie notre ame de ses péchés , cette cérémonie , dis-je , parut beaucoup trop simple ; on y ajouta insensiblement nombre d'autres symboles. Les personnes baptisées furent revêtues d'habits blancs , parure de l'innocence , couronnées de fleurs , emblème du triomphe sur le péché , nourries de lait et de miel , comme des enfants nouvellement nés , ointes d'huile sur la tête , en signe de consécration , préservées par l'exorcisme de l'influence du démon et des esprits malins , confirmées par l'imposition des mains , symbole de l'action du Saint-Esprit. Du sel fut mis dans la bouche du néophyte , la salive fut ajoutée à l'huile de l'onction , et des cierges allumés furent aussi appelés à



jouer, j'ignore dans quel but, un rôle dans l'administration de ce sacrement<sup>(2)</sup>. L'explication du catéchisme, à l'usage des églises de l'empire français, ne parle point de ces cérémonies jointes au baptême, quoique l'Eglise romaine ait encore conservé l'usage de quelques-unes d'entr'elles. Où voyons-nous, dans l'Evangile, que Jésus-Christ et les Apôtres aient recommandé de telles pratiques? Où voyons-nous qu'ils les aient observées? L'eunuque de Candace crut de tout son cœur que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et il descendit de son chariot pour entrer dans l'eau avec Philippe, qui le baptisa. La foi est nécessaire à celui qui veut être baptisé, et elle attire sur lui toutes les grâces spirituelles. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, a dit le Maître, et celui qui ne croira point sera condamné.

On avait cru que l'eau du baptême avait en soi une vertu particulière, et propre à sanctifier; on ne tarda pas à penser aussi que le pain et le vin de la Sainte-Cène possédaient aussi, par eux-mêmes, une vertu pareille. Les Chrétiens des trois premiers siècles, en célébrant l'Eucharistie, faisaient la touchante commémoration des grâces excellentes dont Jésus les avait comblés en vivant, en mourant et en ressuscitant pour le salut des humains. Les symboles du corps et du sang furent, dans la suite, en quelques endroits, exposés aux regards du peuple, qui en prit peut-être occasion de les adorer au lieu d'adorer l'agneau de Dieu qu'ils représentaient. Ce qui, après la communion, restait du pain et du vin sacré était donné aux fidèles malades ou absents, employé à la nourriture des pauvres ou des ecclésiastiques, ou même consumé par le feu. La superstition de quelques-uns attribua à ces symboles le pouvoir de garantir des maladies ou d'autres dangers. N'était-ce pas assez que la foi et la charité, dont la Sainte-Cène accroît les inspirations, fussent des préservatifs réels contre les ennemis de notre âme? Le second concile de Nicée décréta qu'après la consécration le pain et le vin devenaient le corps et le sang de Christ; l'anathème était fulminé contre quiconque ne mangeait pas à l'instant le pain de la communion, défense était faite d'en emporter dans sa maison ou en voyage. Ce qui en restait

(2) Mœurs des Chrétiens, par Fleury. Art. V. St. p. 33.



était conservé, comme corps de Christ, dans des vases précieux, placés, non plus sur une table, mais sur un autel d'où on le portait aux mourants ; on s'agenouillait devant lui, on l'invoquait. De là naquit la croyance qu'à chaque célébration de la Cène, Jésus était immolé de nouveau. Un certain nombre de fois dans l'année tous les fidèles participaient à l'Eucharistie ; mais habituellement le prêtre seul, revêtu d'habits magnifiques, lisait, en langue latine, un fragment des Evangiles, après un nombre fixé de gestes et de génuflexions, il bénissait l'hostie (3), le levait en prononçant ces paroles : *ceci est mon corps* ; il mangeait ensuite ce vrai corps du Sauveur du monde, du Fils unique du Père, buvait aussi du vin d'une coupe, et à la fin de cette cérémonie, il adressait au peuple, qui n'était souvent que spectateur, ces paroles : *Ite, missa est* (4), (allez, l'assemblée est renvoyée). Pendant la cérémonie le peuple récitait, à voix basse, certaines prières, et, aux sons d'une clochette, se mettait à genoux, faisait le signe de la croix et se relevait. Même quand le peuple participait au sacrement, le prêtre jouissait lui seul du privilège de boire de la coupe dont Jésus avait cependant dit : *buvez-en tous*. On comprend au reste qu'après avoir établi que l'hostie était le corps de Christ, on devait admettre qu'elle renfermait le sang. — Ce fut dans le IX.<sup>e</sup> siècle qu'un moine, Pascase Radbert, développa, dans un écrit, la doctrine du changement du pain et du vin de l'Eucharistie, en vrai corps et en vrai sang de Christ. Il fut réfuté par des savants contemporains, et entr'autres par Bertramne, moine de la même abbaye. Cependant le quatrième concile de Latran fit triompher l'opinion de Radbert ; c'est dès lors qu'elle est connue sous le nom de transubstantiation (5). Combien cette doctrine fait du prêtre un puissant personnage ! chaque jour il peut créer son Créateur ! (6).

(3) C'est-à-dire, victime ; c'est le morceau de pâte, en forme de pain à cacheter, qui est censé représenter le corps de Jésus-Christ, après la consécration faite par le prêtre. — (4) De là l'origine du mot messe, employé pour désigner toute la cérémonie. — (5) Ch. p. 140-145. St. p. 33-36. — (6) On connaît ce mot du confesseur d'un roi à un homme qui lui résistait : Tu me parles ainsi à moi qui chaque jour vois à mes pieds ton roi et tiens dans ma main ton Dieu.



Les messes furent dites d'abord pour l'expiation des péchés des vivants, ensuite célébrées pour obtenir, en faveur des morts, une sortie plus prompte du purgatoire. La croyance d'un purgatoire date déjà du V.<sup>e</sup> siècle (7); c'était un séjour que les âmes habitaient immédiatement après avoir quitté leur dépouille mortelle; elles y étaient purifiées par le feu, et n'étaient en état d'entrer dans les cieux qu'après une plus ou moins longue expiation. L'effroi qu'inspiraient les flammes du purgatoire, dont la croyance avait été décrétée par l'Eglise, excita les parents à payer les prêtres pour dire des messes en faveur de leurs parents morts. Ce dogme, inconnu dans l'Ecriture-Sainte, fut une mine d'or qu'exploita l'Eglise; mais ni l'argent, ni les prières ne pouvaient apaiser les inquiétudes de la mère qui perdait son enfant avant qu'il eût été lavé par les eaux du baptême; le jeune infortuné qui se trouvait dans ce cas était condamné à passer l'éternité toute entière dans les limbes, frontières à la fois du ciel et de l'enfer; à moins toutefois qu'on ne l'eût approché de certaines images qui avaient la réputation de ressusciter les enfants morts sans baptême pour autant de temps qu'il en fallait pour le leur administrer. Buren, dans le canton de Berne, possédait une image de Marie, revêtue d'une telle puissance. A Oron, dans le Pays-de-Vaud, c'était l'image de St. Pancrace qui jouissait de ce pouvoir (8).

Si, dans l'invention du purgatoire et des messes pour les morts, le clergé trouva un trésor de richesses, la confession auriculaire fut, pour lui, la source d'un vaste crédit. La confession était, dans l'origine, l'aveu de ses propres fautes, que chaque pécheur faisait en présence des fidèles réunis à l'église; si le coupable donnait des preuves suffisantes d'amendement, il était réadmis à la communion. Plus tard, la confession devint particulière: c'est à un Pasteur, et lui parlant à l'oreille, qu'on se confessa. Pénétrant, par ce moyen, dans les replis des cœurs, dans les secrets des familles, le prêtre dirigeait les consciences; le laïque devait soumettre, avec docilité, sa foi au commandement du ministre de l'Eglise, et celui-ci ne devait transmettre à ses subordonnés que les ordres qu'il recevait

(7) Ab. de l'H. Un. T. V, p. 94. St. p. 36. — (8) R. T. II, p. 219. T. VI, p. 465.



de ses supérieurs, divinement instruits eux-mêmes par le successeur de St. Pierre. Les prêtres ne tardèrent pas à profiter des relations qu'ils soutenaient avec leurs ouailles, et de la confiance qu'elles manifestaient en exposant l'état de leur ame, pour exiger qu'on leur révélât toute mauvaise action, et pour imposer des pénitences aux pécheurs. Ce ne fut toutefois que dans le quatrième concile de Latran que la confession auriculaire, abandonnée jusqu'alors au bon plaisir des fidèles, fut ordonnée comme une obligation indispensable (9).

Bien des cérémonies et des coutumes seraient intéressantes à décrire, mais par le peu d'étendue que je veux donner à mon travail, il faut que je me borne à les nommer, telles sont la confirmation et l'extrême-onction, honorées toutes deux du nom de sacrements; l'importance attachée aux temples d'une belle architecture, et richement décorés; aux autels pompeusement ornés, et sur la plupart desquels on entretenait une flamme allumée; l'inviolabilité des temples, qui servaient souvent d'asile sacré aux plus infâmes scélérats; la consécration des *ex-voto*, ou dons promis dans un moment de danger, soit à l'Etre suprême, soit au saint protecteur, et que l'on suspendait aux murs des temples; l'eau bénite, imitation de l'eau lustrale des Païens, et destinée à préserver les fidèles catholiques de l'influence des malins esprits; les prières du chapelet ou rosaire adressées, non-seulement au Très-Haut et à son divin Fils, mais aussi, et le plus souvent, aux divinités subalternes introduites dans le ciel comme dans un nouvel Olympe; les *agnus dei* avec lesquels on peut braver tout péril; le baptême des cloches, qui recevaient ainsi la vertu de faire trembler et fuir les puissances de l'air; les habits et les ornements sacerdotaux; les processions diverses, les fêtes nombreuses et souvent bizarres que l'on solennisait (10); la représentation des mystères, c'est-à-dire des principaux faits de l'Histoire sacrée, ou de la légende que les ministres du culte donnaient dans les églises; la célébration, dans quelques temples, de la fête des fous et de celle de l'âne (11). Tous ces usages, qui, comme on l'a dit, transportaient la religion

(9) St. p. 22-24. Tur. XIII.<sup>e</sup> siècle. — (10) Conf. Br. p. 23. —  
(11) Roberts. T. II, p. 82.



dans les sens de l'homme, étaient, en partie, empruntés au paganisme (12), et la plupart subsistent encore aujourd'hui dans l'Eglise romaine. Qu'à Neuchâtel, dans le XV.<sup>e</sup> et le XVI.<sup>e</sup> siècle, on ait mis des mystères sur la scène, que la fête de l'Epiphanie y fût accompagnée d'une représentation dramatique de l'arrivée des Mages-Rois, que l'an 1490, entr'autres, les chanoines, les chapelains et d'autres personnes aient joué, pendant la semaine sainte, les mystères de la passion; et, après Pâques, celui de la résurrection; que les magistrats, les bourgeois et les étrangers, accourus en foule, aient unanimement admiré ce spectacle, cela ne me surprend pas (13); mais que des scènes à peu près pareilles se donnent encore en certains temples de la catholicité, sur le nouveau comme sur l'ancien continent, c'est ce qui a excité toute ma surprise et tout mon chagrin. Visitant, en 1815, les belles églises d'une ville catholique, le lendemain d'une fête de l'Ascension, je vis la voûte d'un temple entr'ouverte, et des cordes encore tendues; je supposai d'abord qu'on y travaillait à quelques réparations; mais, à mon étonnement, j'appris que c'étaient des traces du spectacle de la veille: un manequin représentant Jésus-Christ avait été, pour représenter l'ascension, tiré du bas de l'église jusqu'aux combles, qu'on avait arrangés de manière à représenter le ciel. Qui peut-on retenir à la religion par des pratiques aussi ridicules? Que de gens raisonnables on en éloigne!

Je ne dois pas omettre de dire quelque chose des ordres religieux, vu leur influence dans l'Eglise, et les services immenses qu'ils ont rendus à la cour de Rome.

On n'ignore pas quelles persécutions les premiers Chrétiens endurèrent. Si la plupart de ceux qui furent saisis, parce qu'ils étaient disciples de l'Evangile, eurent le courage de confesser leur foi par le martyre, plusieurs parvinrent, en fuyant, à se soustraire à une mort cruelle.

(12) Casali, dans un ouvrage publié à Rome en 1647, dit: *Addimus licuisse ecclesiæ, quæ apud Ethnicos impiè superstioso cultu agebantur feriæ easdem sacro ritu expiatis ad pietatem christianum transferre, ut majori id esset diaboli contumeliæ, et quibus ipse colui voluerit Christus, et sancti ejus ab omnibus honorarentur.* (Casali, de veteribus Sacris Christianorum ritibus. — (13) Coll.



Jésus, qui veut que l'homme de bien continue ici-bas, le plus long-temps que possible, son utile et sainte existence, et ne la sacrifie que dans le cas où il ne pourrait la conserver sans lâcheté et sans employer le mensonge, dit que la fuite est un légitime moyen d'échapper au glaive des adversaires du christianisme (14). Les lieux déserts furent souvent l'asile où se retiraient de malheureux persécutés. Ils y vivaient contents, quoique privés des douceurs, et souvent des nécessités de la vie, parce qu'ils pouvaient y adorer en paix celui en qui ils avaient mis leur foi. Ce fut au III.<sup>e</sup> siècle, pendant les persécutions de l'empereur Décius, que les déserts virent les premiers ermites ou moines chrétiens (15), et à leur tête, Paul de Thèbes, et Antoine, son compatriote. Plus tard, la persécution ayant cessé, les ermites restèrent dans leurs retraites; ils s'y étaient attachés; n'avaient-elles pas été pour eux le lieu de leur repos? Mais ils crurent que, loin du bruit des affaires et des plaisirs du monde, ils mèneraient une vie plus sainte et moins exposée aux pièges du péché; ils oublièrent que le désert aussi a ses tentations (16); ils oublièrent que si, d'après les conseils et l'exemple de notre Seigneur, on doit se retirer souvent dans un cabinet, ou dans la solitude, pour prier Dieu; on doit vivre habituellement au milieu des humains, pour remplir envers eux les importants devoirs de la justice et de la charité chrétienne.

Quelle que fût l'erreur de ces solitaires, par leur retraite, leur nourriture simple, leurs privations, leurs conseils, leurs consolations, leur exemple, leurs aumônes, le célibat, auquel ils finirent par se soumettre tous, enfin par une vie que l'on regardait comme passée toute entière dans les choses d'en haut, ils excitèrent l'admiration.

Quiconque prétendait à un degré supérieur de sainteté, quittait la vie active, dans laquelle Christ et les Apôtres avaient cependant vécu, pour en mener une, réputée plus méritoire. Jésus n'avait pas prié le Père de retirer les siens

(14) Matth. X, 23. — (15) Tur. III.<sup>e</sup> siècle. Ch. p. 138. St. p. 18. Ermite signifie habitant d'un désert; moine veut dire solitaire; un cénobite est le nom d'un moine qui vit dans une maison religieuse par opposition à l'anachorète, qui vit dans une entière solitude. — (16) Matth. IV.



du monde ; mais de les préserver du mal (17). Ces ermites vivaient seuls dans une retraite qu'ils avaient choisie, quelquefois dans une demeure toute simple, qu'ils s'étaient construite. De ce nombre fut, entr'autres, Meinrad, de la famille de Hohenzollern, qui passa vingt-six ans au milieu des plus rudes austérités, dans l'asile qu'il fonda à Einsiedlen. Ces ermitages devenaient souvent des endroits sacrés où l'on se rendait par dévotion, où l'on érigeait une chapelle, un temple. Il arriva aussi que des ermites se réunirent en société, formèrent des congrégations, vécurent ensemble dans une maison appelée couvent, monastère, cloître, abbaye, prieuré, etc. Chacune de ces demeures religieuses avait un chef, nommé le supérieur, l'abbé ou le père, le prieur, etc. De pareilles sociétés furent aussi instituées pour les femmes, qu'on appela nonnes ou religieuses. Les règlements prescrits dans les monastères n'étaient pas partout semblables ; ils différaient selon les principes que professaient et le but qu'avaient en vue les fondateurs ou les régénérateurs de ces institutions, connues sous le nom d'ordres religieux. Basile-le-Grand, évêque de Césarée, fit, pour les moines de l'Orient, une règle qui n'a, dit-on, presque produit que des cénobites fanatiques et ignorants (18). Benoît, mis au rang des saints, fonda, au VI.<sup>e</sup> siècle, l'ordre des Bénédictins. Plus tard, on vit naître les Chartreux, les Carmes, les Prémontrés ou Chanoines réguliers, et les Bernardins ; ceux-ci sont redevables de leur discipline et de leur nom à l'abbé de Clervaux, homme supérieur à son siècle. La considération dont jouissaient les moines, les richesses qu'ils accumulaient, les services qu'ils rendaient à la cour de Rome, et que Rome savait récompenser ; le désir d'effacer, par des mœurs plus pures, les vices et la corruption qui se glissaient, avec les années, dans les communautés religieuses, accrurent le nombre des monastères. Le XIII.<sup>e</sup> siècle vit éclore les Dominicains, les Franciscains, dont les Capucins sont une ramification, enfin, les Augustins. Ces trois derniers ordres, et celui des Carmes, sont plus généralement connus sous le nom de Moines mendiants (19). Ceux-ci vivaient plus particulièrement de quêtes

(17) Jean XVII, 15. — (18) Vill. p. 397. — (19) Abr. de l'II. Un. T. VI, p. 65, 176.



et d'aumônes ; ils ne devaient rien posséder en propre et regardaient la mendicité comme le plus saint des états ; mais cette pauvreté individuelle ne mettait pas obstacle à ce que la communauté acquît des richesses, et cela ne manqua pas d'arriver. C'est une étude, que l'histoire de tous les ordres religieux : je suis loin de les avoir indiqués tous, et je n'ai mentionné aucun couvent de femmes. Ils étaient cependant nombreux, soumis aussi à diverses ordonnances de discipline, et à un costume particulier. Il y eut des monastères de Capucines, de Bernardines, de filles de l'ordre de Ste. Claire, et de bien d'autres dénominations.

Je n'oublierai pas de dire qu'il y eut aussi à Neuchâtel un couvent d'Ursulines, sous la règle de St. Augustin (20). Quel que fut le régime intérieur, la discipline, l'austérité, les occupations des habitants de ces retraites, je crois me rappeler qu'ils étaient tous obligés de faire trois vœux, celui de pauvreté, celui de chasteté, et celui d'obéissance. Une loi imposée, sinon à tous, au moins à la plupart des monastères de femmes, était qu'une religieuse devait y vivre récluse dès l'instant où, ayant terminé un noviciat plus ou moins long, elle était décidée à se séparer du monde. Je crois qu'aucun ordre de moines n'a été astreint à une pareille obligation (21).

Dans notre pays existaient plusieurs monastères. Celui de

(20) Coll. — (21) Le respect que j'eus dès mon enfance pour Nicolas de Fluhe, m'avait bien disposé en faveur des ermites. En commençant quelques recherches sur le genre de vie des moines, je voulais donner quelques lignes à la mémoire de cet homme vénérable ; mais de Fluhe n'appartenait à aucun ordre religieux, et n'était point ecclésiastique. Marié, il avait eu dix enfants. Il avait vaillamment combattu pour sa patrie et joint, au jour du combat, l'humanité à la valeur. Dans des circonstances difficiles, il avait donné de sages avis à ses concitoyens. Il jugea bon de se séparer de sa famille et de la société, après leur avoir consacré cinquante ans de sa vie. Il passa le reste de ses jours dans la solitude, méditant les choses éternelles. Il en sortit un instant pour pacifier la diète de Stanz. (Muller. T. V. Livre V). Quel que soit le jugement que l'on porte sur le parti qu'il prit de se soustraire aux devoirs de la société domestique et peut-être à ceux de la société civile, j'ai lu non sans douleur qu'on le soupçonna de n'avoir été à la diète de Stanz que l'instrument des députés des villes. (Préf. de R. G. B. p. 17).



Neuchâtel était un couvent de moines blancs, il remonte au XIII.<sup>e</sup> siècle. Dès 1092, à Corcelles, il y avait un prieuré de Bénédictins; au nombre des prieurs, on voit un Benoît et un Martin. Le prieuré de Bevaix est beaucoup plus ancien, des actes attestent qu'il existait à la fin du X.<sup>e</sup> siècle. Déjà dans le XII.<sup>e</sup> siècle, des Prémontrés étaient établis à Motier, dans le riche prieuré dédié à St. Pierre; un Huguenin y fut prieur, un Fornachon intendant. C'était aussi des Prémontrés qui, par la piété de Dom Richard, abbé du Lac-de-Joux, ainsi que par la religieuse munificence de nos comtes, furent établis au XII.<sup>e</sup> siècle, dans un lieu auparavant inhabité, sur la pente du Chaumont; là s'éleva une riche abbaye, qui tira son nom d'une fontaine, et du saint auquel on attribuait les guérisons miraculeuses, opérées par l'eau qu'on y buvait. Parmi les abbés de Fontaine-André, on voit un Reymond, un Guy dit Perregaux, un Bovet, un Colomb. Dans le nombre des religieux, on compte des Paris, des Fabry, des Mayor, des Larche, des Roi, des Rosselet (22). L'église de Fontaine, au Val-de-Ruz, était peut-être, et en partie seulement, sous le patronat de cette abbaye, qui y faisait célébrer le service divin par un de ses moines. Enfin St. Jean, près de Cerlier, avait aussi un couvent de Bénédictins (23).

L'Eglise romaine compta aussi d'autres communautés religieuses qui, sans appartenir à aucun ordre de moines, s'astreignirent à vivre ensemble sous de certaines lois appelées en latin *canones*; d'où est venu le nom de *canonici*, c'est-à-dire chanoines, donné aux membres de ces associations. On prétend qu'ils étaient originairement les pasteurs des grandes églises et des cathédrales (24). Une église qui a un corps de chanoines se nomme, en certains cas, collégiale; elle jouit sur d'autres églises de plusieurs privilèges. Le corps ou la réunion des chanoines se nomme chapitre. Une place de chanoine, avec les revenus qui y sont annexés, s'appelle *canonicat*. La Suisse avait plusieurs de ces corporations; notre pays en eut deux, une à Neuchâtel et une à

(22) Recueil de Choupard sur Fontaine-André. — (23) Consultez sur ces monastères Cart. — Coll. — M. de H. — M. Huguenin croit que les couvents de Bevaix, de Motiers, de St. Jean renfermaient des Bénédictins, d'après la réforme de Clugny. — (24) R. T. I, p. 95.



Valangin. Le chapitre de Neuchâtel, dont l'origine remonte vraisemblablement à l'époque de la fondation du temple de Notre-Dame, composé d'abord de six chanoines, en eut ensuite douze, y compris un prévôt ou chef mitré. Il fut aussi accordé à ce supérieur, par le pape Jules II, d'avoir plusieurs des insignes des archevêques et d'officier, même en présence de ces princes de l'Eglise. L'abbé de Fontaine-André retirait une treizième prébende, il avait voix au chapitre pour l'élection d'un prévôt, il lui posait la mitre sur la tête en signe de confirmation et siégeait à sa droite. Le chapitre jouissait des privilèges envisagés comme les droits du clergé; les chanoines n'étaient donc pas main-mortables, mais par une singulière anomalie, le prévôt le fut jusqu'au règne de Jean de Fribourg. Nos chanoines possédaient de beaux biens-fonds et de grands revenus en dîmes, cens, péages, etc., fruits de la générosité pieuse tant des comtes et seigneurs que des simples fidèles. Ces richesses attirèrent, dans le sein du chapitre, des personnages de haut rang, aussi bien de l'étranger que de notre pays. Il fallait être riche pour espérer d'y avoir accès; chaque chanoine, à son élection, devait fournir une chape d'étoffe précieuse de la valeur de 50 livres petite monnaie (25). Des douze chanoines, huit devaient être nobles, et les quatre autres, s'ils ne l'étaient pas, devaient avoir été gradués docteurs ou maîtres-ès-arts à Paris ou à Bâle. Des places dans ce chapitre ont été occupées par des cadets de la maison de Neuchâtel, ainsi que par des du Terreaux, des de Pierre, des Pury, des Marquis, des Hory, des Dubois, des Martin, des Cholex, des Baillods, des Dessoulavy. Ce fut Claude d'Arberg qui, à l'instar de ce qui existait à Neuchâtel, érigea à Valangin, avec la permission du pape Alexandre VI, un collège de six chanoines, y compris le prévôt; il leur construisit des maisons à côté du temple que, dans un danger pressant, il avait dédié à la Vierge et à St. Pierre. Des Cordier, des Benoît, des Robert, des Collier siégèrent dans ce chapitre (26).

Je ne suis pas de ceux qui, blâmant l'état monastique et les corporations religieuses telles qu'elles existèrent et

(25) Ce qui, dans le temps, équivalait à 2400 liv. chair de veau à la boucherie. — (26) Coll. — M. de M. — M. de H.



qu'elles existent même encore dans une partie du monde catholique, refusent de reconnaître que ces institutions aient eu quelque utilité. Je ne sais dans quel livre de son histoire Muller a dit que plusieurs des principales villes de la Suisse avaient commencé de prospérer à l'ombre de quelque monastère. Défricher et ensemençer des terrains incultes, faire apparaître des maisons, des jardins, des champs, là où naguère on ne voyait qu'une sombre forêt, montrer ainsi quel fruit produit le travail éclairé par le savoir, offrir un asile et des aliments aux voyageurs, aux nécessiteux, aux victimes des guerres que se livraient les puissants de ce monde, diriger par leurs avis ceux qui les consultaient dans des conjonctures difficiles, soulager les malades par des remèdes, consoler les malheureux, employer les lumières qu'ils possédaient presque seuls à garantir le peuple du despotisme des grands et des nobles principalement adonnés au métier des armes, diminuer ou l'esclavage ou la pesanteur de son joug, être les instituteurs et les prédicateurs de la religion, ouvrir dans leurs couvents des écoles où s'éclairaient ceux qui désiraient quelque instruction, consacrer une partie de leur temps à copier les anciens manuscrits, conserver ainsi les trésors de la littérature ancienne, et surtout le code de l'Évangile; ce sont là des services rendus par les moines et auxquels les Bénédictins eurent, dit-on, la plus grande part (27).

Quand le pouvoir temporel des ecclésiastiques s'accrut, et qu'ils eurent des droits de princes séculiers, on aimait avoir pour juges les moines des couvents ou les chanoines des chapitres. Ils concoururent à l'affranchissement des serfs en accordant, les premiers, certains privilèges à ceux qui se réfugiaient sur leurs terres. Le peuple se trouvait même quelquefois plus heureux sous la crosse d'un prince ecclésiastique (28) que sous le sceptre d'un seigneur laïque, quoique le peuple fût serf sous l'un aussi bien que sous l'autre, et conduit à la guerre par l'un comme par l'autre. Les pratiques de dévotion qu'avaient les habitants des cloîtres, les fêtes et les cérémonies qu'ils célébraient, la singularité de leurs vêtements, le son de la cloche qui,

(27) Vill. p. 397. — (28) Mallet, Hist. des Suisses, T. I, p. 104. St. p. 18.



à des heures fixes soit du jour soit de la nuit, appelait à la prière les fidèles ; les chants sacrés, le bruit de l'orgue qui retentissait dans leurs églises, tout cela contribuait aussi à attirer sur eux les égards et le respect de la multitude. Il est dès-lors facile de comprendre quel crédit dûrent acquérir les ordres religieux. En reconnaissance de leurs services, on leur fit des dons de toute espèce. Leurs prières, leurs messes étaient censées avoir une efficacité particulière. Un pèlerinage à la chapelle d'un couvent passait pour procurer des faveurs signalées. Dans les temps où, faute de lumières, on regardait la pénitence plutôt comme une œuvre extérieure que comme une réforme du cœur, on croyait racheter ses péchés par des donations aux églises et surtout aux monastères, dont les religieux disaient des messes pour le repos de l'ame des donateurs. D'autres fois on espérait expier ses fautes en revêtant l'habit du moine, en se soumettant pendant un temps à la discipline du couvent, en s'y faisant inhumer, enveloppé dans un cilice ou la tête couverte d'un capuchon. L'assurance du salut éternel acquérait un plus haut degré de certitude quand on avait fondé pour soi ou pour les siens, un temple ou un monastère. C'est au désir qu'éprouva la pieuse Idda d'effacer les forfaits de son beau-père et de son époux défunts, que le couvent de Muri, en Argovie, doit son origine. Le monastère de Königsfelden fut érigé par Elisabeth, veuve de l'empereur Albert, pour le repos de l'ame de son époux assassiné, plutôt que pour expier les crimes qu'elle et sa fille commirent pour assouvir leur vengeance.

Il serait injuste de passer sous silence les services rendus à notre pays par les chanoines de la collégiale de Neuchâtel. Ils avaient une part aux affaires de l'administration publique ; quatre d'entr'eux occupaient le premier siège aux audiences, qu'ils éclairèrent plus d'une fois de leurs lumières ; plus d'une fois aussi nos chanoines furent employés à des missions importantes ; ils étaient souvent consultés par la seigneurie et par le magistrat de la ville ; des princes choisirent parmi eux leurs conseillers, et n'eurent pas à se repentir de leur choix. Les chanoines cultivèrent aussi les lettres. C'est d'eux qu'est la chronique du chapitre de Neuchâtel ; le peu qui nous en reste excite nos regrets sur ce que de malheureuses circonstances ont anéanti pour jamais.



Elle contenait l'histoire du pays et de ses relations avec l'étranger depuis le commencement du XIV.<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'an 1516. Des détails d'un haut intérêt sur la guerre de Bourgogne ont échappé à la destruction. Qui n'en a pas lu et relu le récit naïf et pittoresque? Qui n'a pas retenu aussi dès son enfance la réponse que celui qui commandait les seize cents Suisses, qui allèrent à la bataille de St. Jaques, fit à deux de nos chanoines revenant du concile de Bâle : « Si faut-il que ainsi soit fait demain et ne pouvant rompre » à la force les dits empêchements, nous baillerons nos » ames à Dieu et nos corps aux Armagnacs. » Rien de plus beau peut-il sortir du cœur d'un guerrier chrétien? C'est notre chronique canoniale qui nous l'a conservée. Un Jean de Neuchâtel, baron de Vauxtravers ; un de Blonay, un Henri Pury de Rive, un Hugues de Pierre, un Jaques Baillods furent des historiens du chapitre. Les couvents de notre pays sont célèbres non par leur savoir, mais par leurs richesses ; on n'y copia pas même de manuscrits (29).

En commençant à parler des ordres religieux, nous avons déjà dit que leur institution n'était pas évangélique. La rigidité de leur discipline, quelque imposante qu'elle fût pour des peuples ignorants, était au-dessus des forces humaines ; aussi les règles imposées aux habitants de ces monastères étaient-elles souvent violées. Un exemple, entre cent autres que je pourrais citer, c'est la liaison illicite de l'abbé des moines blancs avec la fille de notre comte Ulrich III, laquelle était abbesse des Ursulines à Neuchâtel vers le commencement du XIII.<sup>e</sup> siècle (30). La licence des mœurs pénétra dans ce qu'on regardait comme des asiles de pureté et de sainteté.

Des personnages pieux et zélés cherchèrent à ramener ces ordres dégénérés à leur destination primitive. L'établissement de nouveaux ordres avec des noms, un régime et des vêtements particuliers, n'était souvent qu'une nouvelle tentative faite dans l'intention de réformer des abus inhérents à ces institutions. L'ordre de Clugny, celui de Cîteaux, celui de Val-Ombreuse, celui des Camaldules, ne furent que des branches que l'on chercha à entrer sur le tronc

(29) Coll. — M. de M. — Indigénat helvétique. — (30) Coll.



antique de l'ordre des Bénédictins (31); mais les branches languiront toujours lorsque les racines attaquées par un ver ennemi ne leur enverront qu'une sève viciée. Les richesses que ces communautés acquirent d'abord par leur piété, par leur savoir, puis par l'obligation imposée aux fidèles de donner toujours par testament quelque chose à l'église (32), éteignirent le zèle des moines, favorisèrent leur mollesse, les portèrent à négliger la culture des terres pour la confier à des mains mercenaires ou à des serviteurs, les détournèrent du soin plus important des âmes, accrurent leur ambition, attirèrent dans leur sein des grands d'ici-bas, et donnèrent à des gens qui avaient renoncé au monde la fantaisie de se mêler des choses du monde. Eclairer les consciences d'après l'Évangile, et les diriger dans la carrière de la sainteté, n'était pas assez pour eux, il fallait s'immiscer dans les affaires de la vie politique, aspirer au pouvoir temporel. Etant presque toujours supérieurs par leurs lumières aux magistrats, il était difficile qu'ils ne succombassent pas à la tentation de marcher les égaux des puissants de la terre. Le pas était glissant. S'ils avaient été nourris de l'esprit de l'Évangile, ils auraient imité le Docteur descendu du ciel, et refusé, comme lui, les distinctions honorifiques de ce monde, ils eussent été, comme lui, ministres de paix, et eussent dit, comme lui : Hommes ! qui nous a établis pour être vos juges, et pour faire vos partages ? Ils eussent évité le conflit si malheureux des deux pouvoirs, les rivalités du trône et de l'autel, la lutte épouvantable des Guelfes et des Gibelins qui ne souillerait pas les pages de l'histoire ; ils auraient laissé à César ce qui est à César, pour pouvoir rendre d'autant mieux à Dieu ce qui est à Dieu ; ils auraient instruit les princes et les magistrats à rendre la justice, à être, par leurs vertus, les modèles des peuples ; ils leur auraient rappelé qu'il est un Dieu qui juge les juges de la terre. Pourquoi chercher à attirer à eux tout pouvoir ? Pourquoi être si souvent fauteurs de rebellion contre les gouvernements ? Dans notre petit pays, les moines blancs s'avisèrent d'aigrir les bourgeois contre leur seigneur. Ce fut cette tentative qui, jointe à la vie licencieuse de ces religieux, porta

(31) Hot. T. I, p. 259. — (32) Droz, Hist. de Pontarlier.



Ulrich III à raser les deux monastères qui existaient à Neuchâtel, à en expulser les cénobites, et à exclure tout moine blanc du droit de recevoir en héritage les biens qu'on lui avait légués (33).

Cette usurpation de la puissance ecclésiastique sur le pouvoir séculier faisait bien réellement état dans l'état. Bien plus, il y eut souvent église dans l'Eglise. Il n'était pas rare qu'entre des ecclésiastiques réguliers et des ecclésiastiques séculiers (34) il ne s'élevât des contestations sur des privilèges, et notamment sur la prééminence. Dans la collégiale de Neuchâtel, même pendant la célébration de la messe, de scandaleux débats eurent lieu entre les chanoines et l'abbé de Fontaine-André. Les premiers fermèrent l'entrée du chœur au second, qui, après s'être vainement efforcé d'entrer, protesta, en présence de l'assemblée, pour le maintien de ses droits. Ce fut probablement par une suite de cette rivalité, qu'en 1473, le même abbé déroba, dans le chœur, un livre nommé La Règle, qui contenait, outre des pages dévotes, les revenus et les anniversaires de l'église de Neuchâtel (35).

L'évêque avait-il le droit de commander aux moines des couvents de son diocèse, ou ces religieux ne relevaient-ils que de leur abbé? C'est une question qui fut long-temps agitée, et j'ignore si quelque pape ou quelque concile en a donné la solution d'une manière certaine et positive pour toutes les parties de la chrétienté soumise à l'obédience romaine. Les moines, fiers de leur crédit auprès du peuple, étaient blessés de la plus mince atteinte portée à leurs prétentions; et, non contents de se soulever contre les princes, ils se révoltaient même contre les évêques et les papes. Les frères, qui se nommaient *spirituels*, prêchèrent qu'il ne fallait pas obéir à Jean XXII, parce que ce pontife avait pu-

(33) On comprend que plusieurs de ces réflexions ne sont pas tellement particulières aux ordres religieux, qu'on ne puisse les appliquer aussi, surtout dans les temps dont je parle, aux autres ecclésiastiques de l'Eglise romaine. — (34) On donne aux moines le nom d'ecclésiastiques réguliers, parce qu'ils sont soumis à une règle particulière; les autres ecclésiastiques sont appelés séculiers, vivant au milieu du siècle. — (35) Recueil de Choupouard sur Fontaine-André.



blié une bulle en faveur d'autres moines, qui se nommaient *Frères de Communauté*. Ce pape, disaient les premiers, a enseigné une doctrine contraire à la foi; il veut que nous portions un grand capuchon, une robe large, longue et d'une étoffe grossière, et condamne notre capuchon pointu et notre habit court. Quatre d'entr'eux, en 1318, furent, pour prix de leur audace, brûlés sur un bûcher, comme hérétiques.

On comprend que cette persécution n'éteignit pas leur amour pour le vêtement sacré, asile de la véritable foi (36). Déjà, à des époques antérieures, on avait vu ou pressenti les inconvénients qui pourraient résulter de l'établissement des ordres religieux. Dès le IV.<sup>e</sup> siècle (37), St. Basile, quoique fondateur de monastères, pensait qu'on ne devait pas souffrir dans un même lieu deux communautés différentes, non plus que deux maisons d'une même congrégation. Et, en 1215, le concile de Latran défendit de fonder de nouveaux ordres religieux. Mais, malgré cette défense, ils se multiplièrent plus que jamais. La haine qui exista souvent entre des ordres de dénomination différente justifie la défense du concile. Les Dominicains et les Franciscains, entr'autres, en vinrent même jusqu'à s'insulter du haut de la chaire (38). Toutefois, les moines n'étaient pas toujours indociles à la voix du père commun des fidèles; il trouva en eux, dans une foule d'occasions, des serviteurs utiles et dévoués. Fallait-il émouvoir puissamment la piété des peuples en faveur des Chrétiens de la Judée, et lancer sur la terre sainte, pour la conquérir, des millions d'hommes?

Les ecclésiastiques, et surtout les moines, savaient allumer l'enthousiasme des nations de l'Europe, et servir les projets ambitieux de la cour de Rome. Quel que soit le jugement que l'on porte des croisades, les papes ont été admirablement secondés dans leur dessein par les prédications et par les fraudes pieuses des deux ordres de leur milice. Pierre l'ermite, et St. Bernard, abbé de Clairvaux, ont joué, dans ces guerres, un rôle trop fameux pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter quelque chose ici. Au lieu d'éclairer les hommes, le soi-disant vicaire du Prince de la paix,

(36) Cours d'Et. Liv. VI. — (37) Ibid. — (38) Hot. T. I, p. 263.



et ses soi-disant ministres, irritaient les passions humaines, déjà assez impétueuses dans ces circonstances, et promettaient le pardon de tout péché et les palmes du martyre à qui mourrait dans une guerre qu'on faisait envisager comme la querelle du Seigneur. On eut dit Mahomet et les califes encourageant des Arabes par leurs séduisantes promesses ! Fallait-il ameuter des Chrétiens contre d'autres Chrétiens qui n'admettaient pas toutes les doctrines de l'Eglise romaine ? Des moines, pleins d'un zèle en délire, prêchaient des croisades, non plus contre les ennemis de la chrétienté, mais contre ceux de la papauté. On n'accordait pas de moindres indulgences à ceux qui combattaient dans ces guerres fratricides qu'à ceux qui s'exposaient à mourir sous le cimeterre des Musulmans. Les Albigeois et Raymond, comte de Toulouse, leur protecteur, essayèrent des premiers les exécrables fureurs de cette nouvelle espèce de croisés. Quel crime avaient donc commis ces hommes traités comme de farouches Tartares ? Dans leur simplicité, ils s'imaginaient qu'ils pouvaient croire au Christ sans croire au pape. Les Vaudois du Piémont ne commirent pas d'autre forfait ; d'atroces persécutions furent également dirigées contre ces infortunés (39). L'inquisition, dont le nom rappelle tant de barbaries, et dont l'existence est une flétrissure pour l'humanité, était le tribunal spécialement chargé de sévir contre quiconque était hérétique ; et on réputait pour tel celui qui rejetait ou qui était soupçonné de rejeter, ne fût-ce même qu'un seul des articles, soit de la foi, soit de la morale de l'Eglise romaine. L'Espagnol Dominique, chef de l'ordre qui a tiré de lui son nom, fut le fondateur de l'inquisition. Un tel service a mérité à cet homme de sang les honneurs divins. Innocent III était bien pape à approuver un tel moyen de dominer sur les consciences, et le quatrième concile de Latran, animé par ce pontife, sanctionna l'inquisition. Les hérétiques étaient livrés au bras séculier, qui pouvait les condamner à diverses peines, et surtout à une détention perpétuelle, s'ils se repentaient, et à la peine du feu, s'ils étaient obstinés. Presque aucun des principes de la justice, presque aucune des formes admises

(39) Vill. p. 417.



par la jurisprudence pour protéger l'innocent, n'étaient observés envers les accusés. Il est impossible de lire sans une profonde douleur, ce qui se rapporte à ce tribunal (40). Qui pourrait connaître le nombre de ses victimes? Par elle périrent, en peu de temps, plusieurs milliers d'hommes dans les Pays-Bas. C'est un exemple, entre bien d'autres, que l'on pourrait citer. On sait assez que plusieurs de nos comtes, cédant à l'impulsion donnée au monde chrétien, se croisèrent aussi pour aller mériter le ciel dans la terre sainte, en combattant les infidèles; mais ce que l'on ignore, c'est que, dans notre pays, le tribunal de l'inquisition exerça aussi autrefois son sacrilège empire (41). En 1439, au mois de juin, à Neuchâtel, sur le cimetière de l'église de Notre-Dame, en présence du Dominicain Ulrich de Torrente, inquisiteur pour la foi, député par Jean de Prangins, évêque de Lausanne, et l'illustre Jean d'Arberg, et des seigneurs, des donzels, des chanoines, des notaires, parut en jugement Jacques Duplan, de la paroisse de la ville. Il fut condamné, en tant que hérétique obstiné et impénitent, à être livré au bras séculier; les juges furent exhortés à prononcer, suivant les saints canons, contre ce criminel, sentence de mort, mutilation des membres et confiscation des biens. En quoi s'était-il rendu coupable d'hérésie? L'histoire se tait là-dessus; mais, d'après le genre de fautes flétries alors de ce nom, on ne court pas grand risque de se tromper en supposant que ce malheureux avait peut-être un sens plus droit, et était meilleur Chrétien que la plupart de ses juges. — Tels sont quelques-uns des avantages et des inconvénients qui m'ont paru résulter des institutions monastiques.

J'ai achevé de communiquer les détails que je souhaitais donner sur l'Eglise chrétienne, jusqu'au temps de la Réformation. Par le peu même que j'en ai dit, on voit que le christianisme ne tarda pas à dégénérer de sa pureté et de sa simplicité primitive; mais que, tout altéré qu'il était, il valut longtemps, en général, beaucoup mieux que les religions du paganisme, qu'il avait remplacées (42). Quoiqu'on voie le culte offert moins au Dieu du ciel et à son divin Fils, qu'à une foule de créatures canonisées, le salut offert aux humains par d'autres mérites que par ceux de Jésus-Christ,

(40) Jur. T. IV. — (41) Coll. — (42) Vill. p. 402.



et par une foi efficace en ce Sauveur ; quoiqu'on voie les hommes demander , par leurs prières , des forces surnaturelles , non pas tant au St. Esprit qu'à des êtres incapables d'exaucer ces supplications ; quoique des dogmes inconnus aux premiers âges soient enseignés comme des articles de foi nécessaires au salut ; quoique le catholicisme dirigeât , surtout alors , l'attention des mortels sur les choses visibles , et non sur les invisibles ; quoiqu'il fût moins la religion du cœur , de l'esprit et de la vérité , que celle du corps et des formes extérieures ; quoique , par une suite des principes qu'il professait , la morale chrétienne reçût , par lui , de funestes atteintes ; cependant tout n'y était pas mauvais , quelques épis de bon grain s'apercevaient dans ce champ fécond en ivraie. Qu'on ne dise pas , pour soutenir les institutions du catholicisme , que , quelque défectueuses qu'elles fussent , elles avaient au moins une utilité temporaire ; car alors je demanderai pourquoi les chefs de l'Eglise n'ont pas , avec le temps , amélioré ou aboli ces institutions. Si , durant quelque période de leur existence , les peuples avaient les yeux trop faibles pour supporter l'éclatante lumière de la révélation , au moins fallait-il les y accoutumer peu à peu , au lieu d'épaissir sans cesse devant eux un voile de superstitions et d'erreurs. Si les chefs de l'Eglise eussent admis le principe de la perfectibilité de la race humaine , ils auraient agi en conséquence de ce principe ; ils auraient peu à peu modifié les idées fausses qui régnaient au milieu des peuples sur la religion et la morale ; ils auraient prévenu la crise d'une révolution religieuse ; ils auraient présidé à la Réformation. Mais il ne paraît pas que les papes aient eu quelque idée de cette perfectibilité du genre humain , de son éducation progressive à l'école de l'Evangile ; ils ne croyaient qu'à leur infailibilité ; dès lors tout projet de réforme , conçu et exécuté autrement que par eux et par leurs ordres , était une révolte. Si , au moins , les papes du XV.<sup>e</sup> siècle eussent compris ou pressenti les besoins et les exigences de cette époque de réveil pour l'esprit humain , ils eussent accédé avec d'autant plus de joie aux vœux alors manifestés par bien des Eglises , qu'elles ne demandaient rien que de conforme à l'Evangile. Les supérieurs résistèrent , la Réformation s'opéra.

---



---

---

## CHAPITRE VI.

RÉFLEXIONS DIVERSES SUR L'OUVRAGE DU PASTEUR. — PIEUX  
MAGISTRAT. — HABITUDES DE PIÉTÉ NÉCESSAIRES DÈS L'EN-  
FANCE. — LECTURES EN FAMILLE. — ÉMANCIPATIONS PRÉ-  
MATURÉES. — ABUS DE CERTAINES SOCIÉTÉS. — BIBLIO-  
THÈQUES POPULAIRES. — DÉLICATESSE DE LA CHARITÉ. —  
CONFIRMATION. — MARIAGES DES ECCLÉSIASTIQUES. —  
CONFESSION AURICULAIRE. — PÉNITENCE. — ABSOLUTION.  
— CHANT SACRÉ.

---

LE voisin chez lequel on devait passer la soirée du pre-  
mier dimanche de l'année, était un des principaux magistrats  
du lieu. Considéré pour ses connaissances en jurisprudence,  
il était estimé pour ses vertus. Dans les difficultés au sujet  
desquelles on le consultait, il ne donnait jamais d'avis qu'il  
n'eût entendu les personnes en contestation ; il saisissait  
avec une admirable pénétration de quel côté était le bon  
droit, et il possédait le précieux talent de faire comprendre  
à celui qui avait tort la faiblesse de sa cause. Aussi rare-  
ment en appelait-on de son avis à la cour de justice, où il  
siégeait, et rarement y appelait-on sans avoir sujet de s'en  
repentir. Quoiqu'il n'eût jamais été immoral ou irréligieux,  
Mr. Prudent (c'est le nom de ce magistrat) n'avait pas tou-  
jours assez attaché d'importance à la fréquentation des saintes  
assemblées, ni assez évité la fréquentation des cabarets. Le  
réveil religieux, qui se manifeste depuis quelque temps dans  
le monde chrétien, l'avait porté à examiner, avec soin, le  
christianisme. La lecture des Œuvres de Paley, la Théo-  
logie naturelle, le Tableau des preuves évidentes du chris-  
tianisme, la morale de ce docteur ; les Réflexions sur les



mœurs, la Religion et le Culte, par Vernet, avaient éclairé son esprit sur les vérités et les devoirs évangéliques; l'Imitation de Jésus-Christ, le Commencement et les Progrès de la vraie piété, par Doddridge, avaient touché son cœur; il ne se bornait plus à respecter l'Évangile, il le méditait, l'aimait, s'appliquait à y conformer sa vie. L'influence de l'exemple donné par un magistrat fit plus particulièrement le sujet de ses méditations. Il trouvait, selon que cet exemple était bon ou mauvais, qu'il en résultait les conséquences les plus heureuses ou les plus funestes pour les mœurs publiques. Bien des gens vont au temple quand un magistrat considéré a l'habitude de s'y rendre, comme aussi beaucoup de personnes hantent les cabarets ou les tavernes quand un magistrat y passe son temps ou y cherche du plaisir. Et souvent il n'y a de commun entre le fonctionnaire public et l'homme du peuple que cette désertion de la maison de Dieu et cette visite faite aux cabarets. Tel ignorant d'entre le peuple croit pouvoir se dispenser de sanctifier le jour du Seigneur, parce que le magistrat ne le sanctifie point, quand même le premier a cent fois moins de lumières que le dernier. L'homme du peuple croit que la taverne n'a pas plus de danger pour lui que pour le magistrat; il ne remarque pas que le magistrat se surveille plus lui-même, et y noie moins souvent sa raison dans le vin. Mr. Prudent avait pensé à tout cela; et, par amour pour sa patrie, il était depuis long-temps, à ce double égard, en édification. Ce qu'il n'avait d'abord fait que pour l'exemple, à mesure que sa foi prit plus de consistance, il le fit pour sa propre sanctification. Il était honteux d'avoir pensé à l'exemple à donner, tandis qu'il devait uniquement penser au salut de son âme. On doit être Chrétien d'abord pour soi, et alors on ne manquera pas de l'être pour le prochain. Quand on ne l'est pas d'abord pour soi, on ne le sera qu'imparfaitement pour autrui; on aura, dans sa conduite, un air de contrainte; on voudra paraître ce qu'on n'est pas dans le fond, et on ne le paraîtra pas long-temps; cet exemple sera bientôt flétri, par les moins clair-voyants, du nom d'hypocrisie, et de religion professée dans un but politique. Des relations assez intimes s'étaient établies entre le Pasteur et le Magistrat; il se faisait entr'eux un échange de lumières, la religion et la ju-



risprudence étant le texte favori de leurs conversations. Mr. Prudent, ayant ouï parler des soirées remplies principalement par des entretiens sur le Jubilé, avait désiré que lui et sa famille pussent y prendre part. Le Pasteur, en entrant chez le Magistrat, le trouva lisant l'ouvrage de Mr. le professeur Célérier, sur l'Origine authentique et divine de l'Ancien-Testament. Vous voyez, Mr. le Pasteur, lui dit-il après l'avoir salué, que je tiens parole, et qu'autant qu'il est possible, jamais, le dimanche, je ne fais d'autre lecture que celles qui ont trait à la religion ou à la morale.

*Mr. Ern.* Pas même la Gazette ?

*Mr. Pr.* Pas même. Non que je tienne superstitieusement au plan que j'ai adopté, ni que j'envisage comme immorale la lecture faite, le dimanche, d'un journal politique ; mais j'ai pu prendre d'autres arrangements ; engagé comme je le suis, pendant la semaine, dans le tracas des affaires de ce monde, je suis bien aise de m'élever, au jour du Seigneur, à un ordre de chose plus en harmonie avec le besoin de notre ame.

*Mr. Ern.* Excellente habitude ! Que n'y a-t-il plus de gens qui la contractent !

*Mr. Pr.* Et l'on redescend de là-haut plus frais, si je puis dire ainsi, et mieux disposé à faire sa tâche en ce monde. J'espère que mon fils, qui, aux fêtes dernières, ratifia le vœu de son baptême, prendra cette habitude.

*Mr. Ern.* Il est deux causes principales de la tiédeur, soit du peu de persévérance des catéchumènes dans la voie de la sainteté. La première est antérieure, la seconde est postérieure à la ratification : la première est l'insuffisance des lumières, des sentiments et des habitudes religieuses ; la seconde est la négligence des moyens de sanctification prescrits par l'Evangile ; même on pourrait dire que la première de ces causes, cessant d'exister, la seconde serait détruite.

*Mr. Pr.* Cependant, nos Pasteurs n'épargnent ni soins, ni peines pour inculquer dans l'esprit et le cœur de la jeunesse, les vérités, les devoirs, les vertus du Chrétien, et cela pendant un grand nombre d'années.

*Mr. Ern.* C'est, sans doute, quelque chose, c'est plus que rien ; mais cela ne suffit pas : il faut que la piété se développe dans la demeure paternelle par l'effet des leçons et des exemples d'un père et d'une mère.



*Mr. Pr.* Il n'est toutefois aucun parent qui ne désire le bonheur de ses enfants, qui ne les avertisse, ne les corrige, et n'évite de leur être en scandale.

*Mr. Ern.* Il y a, dans ce que vous dites, du vrai et du faux. Je crois pourtant qu'en général les instructions des parents se rapportent plus à la vie présente qu'au salut, que leurs corrections n'ont pas la sanctification pour but, et que, quant à l'exemple, on peut leur appliquer cette maxime : *qui n'édifie pas, scandalise.*

*Mr. Pr.* Que vous êtes sévère !... et peut-être justement... car.... quand on y regarde de près.... il est peu de parents qui n'aient des reproches à se faire, et moi le premier.

*Mr. Ern.* Je ne suis pourtant pas de ces gens qui font retomber sur les parents toutes les fautes commises par les enfants ; il y a, dans une telle accusation, souvent de l'injustice. Dieu est juge. Mais la tiédeur serait certainement moindre si, dès le jeune âge, les enfants respiraient dans une atmosphère plus épurée, si le culte domestique était établi, si les conversations, entre les membres de la famille, étaient dirigées souvent sur des sujets religieux et moraux, si les enfants étaient accoutumés à remplir leurs devoirs dans le but essentiel de témoigner à Dieu leur gratitude pour les bienfaits dont il comble les fils des hommes dans la nature et dans la grâce, et étaient excités à imiter celui qui nous a été donné aussi, afin que nous suivions ses traces.

*Mr. Pr.* Les enfants, dès qu'ils lisent l'Evangile, sont portés à aimer Jésus-Christ, qui les aimait tant ! Ils lui rendent naïvement amour pour amour.

*Mr. Ern.* Je sais qu'on fait, contre le culte domestique, une foule d'objections.

*Mr. Pr.* Et entr'autres, celle-ci, que le temps manque, qu'on ne sait comment s'arranger pour cela.

*Mr. Ern.* Ce qu'ont fait nos pères, ce que font encore une foule de Chrétiens de toutes les sectes religieuses et de toutes les classes de la société, pourquoi ne le ferions-nous pas ? Chaque demeure deviendrait une maison sainte, un temple au Seigneur ; on y acquerrait une connaissance plus exacte de l'Ecriture-Sainte, on s'y affectionnerait, on en sentirait le prix ; ses maximes, gravées plus profondément dans le cœur, influeraient sur la conduite de la vie, on comprendrait mieux les prédications ; la religion devien-



draît ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, une affaire de tous les jours, et non pas d'un seul jour de la semaine.

*Mr. Pr.* Le baron Dupin, dans un de ses célèbres rapports sur l'état de la France, voudrait aussi que tout homme, quelque occupé qu'il fût à des travaux mécaniques, donnât, autant que possible, chaque jour, dans le but de développer son intelligence, au moins quelques instants, à la lecture.

*Mr. Ern.* Qu'on lise pour s'éclairer l'esprit, c'est bien; mais qu'on lise surtout pour se sanctifier le cœur. Il n'y a rien en cela d'inconciliable.

*Mr. Pr.* Et quelle heure de la journée consacreriez-vous à ces lectures?

*Mr. Ern.* L'heure en soi importe peu; mais ne devrait-ce pas être un besoin pour une famille de se rassembler, à la fin des travaux de la journée, pour lire ensemble quelque chose de la Parole sainte, ou de livres de dévotion, et pour bénir Dieu de ses grâces par une prière faite en commun? Quand la piété est le lien qui unit les membres d'une société domestique, tous s'aiment, se supportent, s'entraident davantage.

*Mr. Pr.* Vous ne voudriez pourtant pas restreindre les lectures à des ouvrages de dévotion? Vous n'interdiriez pas des livres de voyage, d'histoire, de littérature, ni de bons journaux, ni même mon cher Walter-Scott?

*Mr. Ern.* Non, sans doute, pourvu que ces livres ne continssent rien d'immoral, et que le culte domestique n'en fût pas moins célébré.

*Mr. Pr.* Qui empêcherait que, pour les lectures dont je parle, on ne se réunît d'un peu meilleure heure? Qui empêcherait même que la plupart des membres de la famille, suivant leur état et leur métier, ne continuassent leurs travaux, tandis qu'un seul d'entr'eux lirait pour tous? En passant à Genève, il y a quelques années, j'ai vu cette méthode d'instruction pratiquée dans certains ateliers; même pendant les heures du jour, le livre circulait alternativement entre les gens qui y travaillaient, pour qu'il n'arrivât de dommage à personne.

*Mr. Ern.* Admirable moyen de prévenir la médisance, si ordinaire entre gens qui travaillent ensemble!



*Mr. Pr.* Et tant de personnes qui s'ennuient à la maison s'y plairaient peut-être davantage !

*Mr. Ern.* Mais un grand obstacle se présente dans les sociétés, ce sont les cercles.

*Mr. Pr.* Tous n'en ont pas, et de ceux-ci, les uns, travaillant sans relâche, négligent la culture de leurs facultés intellectuelles et morales ; les autres restent à la maison, n'y faisant rien, ou à peu près rien, même s'endorment au coin du poêle, surtout dans les longues soirées de l'hiver, ce qui les leur rend insupportables ; d'autres consomment leur temps, leur argent, dans les cafés ou les cabarets, où ils perdent leurs bons principes, si jamais ils en ont eu. A tous ces gens, une bonne lecture et le culte domestique seraient utiles et agréables. Et, quoique je sois du nombre de ceux qui ont un cercle, et de plus une société, j'ai reconnu que l'abus touchait souvent ici, de fort près, au bon usage. Qu'on se rende à son cercle pour y lire les journaux philosophiques, littéraires et politiques, c'est bien ; s'y rendre même pour y faire conversation, y apprendre à suivre et à réfuter un argument, c'est fort utile à des personnes appelées à émettre leurs opinions, soit en commune, soit ailleurs ; par là on s'enhardit, on s'apprend à ne pas rester bouche close devant qui est fort de langue sans être fort de raison. Une société particulière d'amis peut avoir les mêmes avantages. Mais que ces cercles et ces sociétés, comme cela arrive souvent, se transforment en maison où l'on joue, où l'on boit, où l'on fait bonne chère, où l'on médit, et que l'habitude d'y aller à peu près tous les jours devienne un besoin auquel on sacrifie des devoirs importants, comme plus d'une fois je l'ai vu, c'est un grand mal, c'est une source de grands maux.

*Mr. Ern.* Le père va à son cercle, la mère à sa société, les enfants jeunes sont abandonnés à eux-mêmes, ou à des mains mercenaires ; grands, ils courent aussi à leurs plaisirs, se divertissent à leur manière sans que les parents osent rien dire ; ainsi les affections domestiques se dissipent, les liens les plus intimes de la vie se relâchent ; ainsi est réduite à rien l'instruction religieuse si merveilleusement efficace, et sur laquelle repose une bénédiction particulière, quand les parents concourent à la donner.



*Mr. Pr.* Hélas ! j'ai censuré d'office des jeunes gens qui, avant d'avoir communiqué, hantaient les tavernes et s'y livraient à maints excès.

*Mr. Ern.* Comment la semence de la Parole de vie prendrait-elle racine tombant dans des cœurs si mal préparés et souvent si prématurément corrompus !

*Mr. Pr.* Ces lectures en famille entretiendraient l'amour de la religion, et accroîtraient les lumières dans les jeunes gens qui auraient fait leur première communion. Il n'y en a que trop alors qui s'imaginent qu'ils n'ont plus rien à apprendre, qui croiraient être déshonorés s'ils consacraient quelques-uns de leurs loisirs à de bonnes lectures, ou s'ils prenaient encore quelques leçons particulières, ou s'ils assistaient à quelque cours public donné par un homme habile.

*Mr. Ern.* C'est singulier qu'un tel préjugé règne plus dans les villages que dans les villes, et plus dans les petites villes que dans les grandes.

*Mr. Pr.* Peut-être cela vient-il de ce que les petits endroits offrant moins de gens instruits, on y est savant et habile à meilleur compte. Dans les lieux où il n'y a pas d'aigle, une buse est un grand oiseau.

*Mr. Ern.* Ces réunions de famille préviendraient peut-être aussi, au moins en partie, l'émancipation prématurée de jeunes gens qui, dès qu'ils peuvent gagner leur vie, quittent la maison paternelle, se mettent en pension où ils savent qu'ils pourront se conduire en toute liberté, loin de la surveillance des auteurs de leurs jours, qui sont délaissés dans le besoin, quelquefois dans la misère.

*Mr. Pr.* De tels fils sont inexcusables sans doute, mais les parents qui se sont peu intéressés à l'éducation religieuse de leurs enfants, qui n'ont vu en eux que des ouvriers, des machines à gagner de l'argent, ne sont pas peu coupables ; ils sont punis par l'abandon de leurs enfants.

*Mr. Ern.* Le cœur répond au cœur. L'âme sanctifiée s'attache à qui a été pour elle un instrument de sanctification.

*Mr. Pr.* Savez-vous quelles raisons allèguent maints pères de famille pour désertir chaque soir leur ménage ?

*Mr. Ern.* Hélas oui ! le bruit des petits enfants les ennuie, les fatigue.

*Mr. Pr.* Comme si les mères n'étaient pas obligées d'en-



durer cela, et plus encore ! Le mari, ne fût-ce que par sa présence, allège les peines de son épouse. Mais souvent il aime mieux la laisser seule et aller, suivant son rang social, jouer dans son cercle au billard et aux cartes, ou bien dans la taverne entendre, au milieu des verres et des bouteilles, les louanges profanes du dieu du vin.

*Mr. Ern.* Il faut convenir que le tracas du ménage empêcherait quelquefois ces lectures, et qu'il faudrait se borner au culte domestique.

*Mr. Pr.* Sans doute, et je comprends qu'il n'est pas beaucoup de familles où l'on pût lire ainsi tous les jours de l'année. Chez quelques-unes, à la suite des travaux pénibles de la campagne, cela serait inutile, car la voix du lecteur achèverait d'exciter au sommeil ; chez quelques autres, dans les belles soirées de l'été, une promenade tiendrait lieu de lecture. Je ne voudrais pas que tout fléchit devant cette règle. Quoique j'aimasse la voir adoptée dans les familles pour l'instruction et la récréation des parents et des enfants, je ne voudrais pas être tellement rigoriste que cette règle dût toujours être suivie sans aucune exception. Et soyez sûr, monsieur, que notre pays est un de ceux où l'on trouve, proportion gardée, le plus de gens qui aiment à s'instruire par la lecture, et pour qui lire est un plaisir véritable. Mais où trouver dans nos campagnes des livres pour tant de gens ? C'est l'objection que je me suis faite.

*Mr. Ern.* Il n'est aucune de nos paroisses dans laquelle le Pasteur ne se fasse un plaisir de prêter des livres. Je sais de plus qu'il s'est établi, en quelques endroits du pays, des bibliothèques populaires. On m'a cité St. Aubin et les Ponts. Qu'un homme généreux donne deux à trois louis, voilà de quoi acheter quelques ouvrages ; le bon exemple a des imitateurs ; des lecteurs aisés contribuent volontiers à l'accroissement de ce petit capital ; on reçoit des cadeaux de livres, et bientôt on a une bibliothèque non comme celle de Neuchâtel, mais assez bien assortie. Ce qui se fait en Ecosse, en Norwège, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Islande, dans le canton de Vaud et ailleurs, ne pourrait-il pas se faire chez nous ?

*Mr. Pr.* Dieu veuille que des gens de bien ouvrent à leurs concitoyens une telle source de plaisir, à l'occasion de notre jubilé !



Ces deux messieurs n'avaient pas, à l'arrivée des conviés, discontinué de converser ensemble; ils s'étaient bornés à les saluer. Alphonse s'était hâté de prêter l'oreille à leur conversation; et quand ils l'eurent terminée, il avait prié Mr. le Pasteur de lui en donner un abrégé; il avait de plus chargé son père de tenir note de ce qui se dirait d'intéressant à l'autre bout de la salle où Mad. Prudent avait reçu son monde. — Ce jour-là, la famille d'Etienne et celle de l'ancien avaient fait une partie de traîneaux. Ceux de leurs enfants qui fréquentaient les instructions religieuses murmuraient à demi de ce que leurs parents n'avaient pas voulu qu'on demandât, pour un seul dimanche, la permission de manquer le catéchisme, afin que le plaisir du traîneau pût être prolongé. Quelques voix firent même entendre que l'on aurait pu, tout aussi bien que beaucoup d'autres personnes, s'accorder ce divertissement un jour tout entier, mais tout autre de la semaine.

Nous n'en avons pas le moyen, dirent au même moment Mr. l'ancien et Mr. Etienne.

Et quand je l'aurais, ajouta Mr. Etienne, qui sentait qu'à la rigueur il l'aurait pu, entouré comme je le suis de gens dont la plupart ne pourraient, sans nuire à leur ménage, faire une semblable dépense, je ne voudrais être pour eux ni une source de tentation ni un objet d'envie.

*Henri.* Cela ne coûte pourtant pas grand'chose.

*Mr. Et.* Cela ne coûte même rien aux enfants, pour lesquels on paie, qui ne savent pas ce que l'argent vaut, ni comment on le gagne. Sais-tu, Henri, à combien nous revient notre course qui n'a duré en tout que trois heures? Quatre traîneaux de louage avec leurs chevaux, les picotins à l'étape, ce que nous avons pris pour nous-mêmes, tout cela compte dans les petites bourses; et qu'est-ce que cela à côté d'une journée entière donnée au plaisir et perdue pour le travail?

*Mr. Paul.* Les enfants, comme en général les gens qui ne gagnent que peu, ignorent trop la haute importance de l'économie.

*Mad. Ern.* Et ceux qui sont riches ou qui gagnent beaucoup ignorent trop quels ménagements ils doivent garder dans leurs plaisirs pour ne pas scandaliser ou faire gémir ceux qui ne possèdent que peu, surtout dans les endroits



où il ne règne pas beaucoup d'aisance. C'est là une délicatesse de la charité, mais qui est fort rare.

*Mr. Th.* (il avait été de la partie). Vous fûtes bien silencieuse pendant la course, Mlle. Sophie, et vous l'êtes encore.

*Mr. Et.* Je pense qu'elle a quelque dépit contre moi, de ce que je me suis opposé à ce qu'elle allât encore aujourd'hui faire une lecture à la pauvre Marie. Elle y fut déjà le premier jour de l'an ; elle quitta le repas de famille pour passer auprès de l'infortunée quelques moments, et je lui en ai su bon gré. Mais je tenais à ce qu'elle fût aujourd'hui des nôtres. Je me suis opposé un peu vivement, peut-être, à son désir ; mais si j'avais paru hésiter, elle eût fini par être plus forte que moi.

*Sophie.* J'ai admiré, durant notre course, l'éclatante blancheur du tapis qui couvrait la campagne, le givre dont les fleurs couronnaient les arbres, le soleil qui de ses rayons a éclairé quelques instants cette scène d'hiver, m'a paru rappeler aux humains, de la part du Seigneur, que sa bonté paternelle ne cessait de veiller sur eux.

*Mr. Et.* Ta santé n'a point souffert de la promenade ?

*Sophie.* Non, mon père, pas plus que mon cœur.

*Mad. Et.* Puisque tu as voulu nous procurer un plaisir à ta manière, tu devrais nous en laisser prendre un à notre guise, et nous permettre d'aller maintenant passer quelques moments auprès de Marie.

*Mr. Et.* (souriant). Vous me bouderiez si je vous disais non.

Les autres dames annoncèrent qu'elles voulaient accompagner, avec plaisir, Mad. Etienne et sa fille. Nous avons tout approuvé, dit l'une, dans l'ouvrage de Mr. le Pasteur.

*Mr. Et.* Rapprochons-nous pourtant de ces deux messieurs, pour profiter de leur conversation ; ils parlent, sans doute, de l'ouvrage de Mr. le Pasteur.

Pas encore, dit *Mr. Prudent*, j'attendais la fin de toute causerie particulière pour proposer à tous une discussion générale sur cette composition intéressante.

*Mr. Ern.* Comme on en est convenu, il faudra se borner, pour éviter une fastidieuse longueur, à demander des éclaircissements et à proposer des objections ; et afin de faciliter l'examen de ce petit écrit, j'en indiquerai les subdi-



visions , et un temps suffisant sera laissé à qui aura des remarques à faire.

*Mr. Pr.* Allez, enfants, dans la chambre voisine, elle est à votre disposition ; amusez-vous sans vous quereller ; vous pouvez vous servir du loto et du jeu de l'oie, si vous ne savez vous divertir à quelque chose de plus gai et de plus spirituel.

Les enfants se retirèrent avec empressement dans le lieu où ils pouvaient se livrer à leurs ébats. Le Pasteur lut les subdivisions. On ne discuta ce jour-là que les matières de la confirmation, du célibat des prêtres et de la confession auriculaire.

*Edouard*, fils de M. Prudent, qui, aux dernières fêtes de Noël, avait ratifié le vœu de son baptême, développa, à la satisfaction générale, ce que l'Eglise romaine appelle le sacrement de confirmation ; il montra que la confirmation en usage chez les Réformés est raisonnable, suffisante, et que les cérémonies dont les Catholiques l'accompagnent n'ont aucun fondement dans l'Evangile. J'ai été, dit Edouard, témoin, il y a plusieurs années, de l'administration de ce sacrement, dans l'église de Cressier, où nous conduisit mon père. De sept ans en sept ans, l'évêque de Fribourg vient dans notre pays pour confirmer les enfants ; car c'est l'évêque qui est le ministre de ce sacrement. Je fus frappé de voir ce prince de l'Eglise, que, dans le village, j'entendais qualifier de monseigneur, entouré de domestiques qui, dans le temple, en présence de toute l'assemblée, lui mirent et lui ôtèrent, à plusieurs reprises, des vêtements de diverses couleurs. Cela ne ressemble guère, dit, à voix basse, quelqu'un qui était près de moi, à notre Seigneur Jésus-Christ lavant les pieds de ses Apôtres. L'évêque s'assit ensuite sur un siège, on forma autour de lui un nuage de parfums. Il imposa les mains sur les enfants qui devaient être confirmés, et implora, en leur faveur, par une prière, les grâces du Saint-Esprit, afin qu'ils fussent fortifiés dans la piété. Ils paraissaient successivement devant lui, accompagnés de leur père et de leur parrain ; plusieurs de ces enfants étaient fort jeunes, quelques-uns étaient à peine capables de marcher. Ils s'agenouillèrent devant monseigneur ; je ne sus ce qu'il leur mit avec le doigt sur le front, il me parut qu'il les mouillait ; car des prêtres les essuyaient avec du coton ; j'ap-



pris plus tard que, du doigt, il leur faisait, sur le front, une croix avec le saint chrême; c'est-à-dire, avec de l'huile d'olive mêlée de baume, et consacrée par l'évêque le jeudi-saint; il appela l'enfant de son nom de baptême, et prononça, mais en latin, ces mots : *je te marque du signe de la croix, et je te confirme, par le chrême du salut, au nom du Père, du Fils, du St. Esprit.* L'huile désigne les grâces spirituelles implorées sur l'enfant; le baume, l'odeur de sainteté que doit répandre le Chrétien; la croix apprend qu'on ne doit pas rougir de celle du Sauveur; elle est faite sur le front, parce que c'est là que se manifeste la honte et la crainte. L'évêque donne aussi, à celui qu'il a confirmé, un soufflet sur la joue, pour lui apprendre qu'il doit être prêt à souffrir toutes sortes d'injures pour l'amour de Jésus-Christ; il accompagne le soufflet de ces paroles : *la paix soit avec toi* (1).

*Mr. Pr.* Tu oublies de rapporter les questions que les gens du lieu s'adressèrent au sortir de l'église, et dont nous fûmes surpris; mais qui peignent bien le résultat des fêtes du catholicisme : *As-tu bien vu?* se demandaient-ils les uns aux autres.

*Alph.* Je t'avouerai, ami Edouard, que cette cérémonie a plusieurs symboles dont la signification ne me déplait point.

*Ed.* Ni à moi non plus; mais cela suffi-il pour en faire un sacrement? En donnant carrière à notre imagination, nous pourrions embellir cette cérémonie de plusieurs autres symboles non moins heureux. Et que deviendrait le christianisme, s'il était permis d'y ajouter des formes extérieures, que l'on transformerait ensuite en actes obligatoires?

*Mr. Paul.* Il deviendrait catholicisme.

*Alph.* Je sais que ce ne fut que tard que l'Eglise romaine fit, de la confirmation, un sacrement; mais, ami Edouard, qui me parais maître de ton sujet, n'y a-t-il rien, dans l'Evangile, sur quoi l'on puisse appuyer cette institution?

*Ed.* Elle fut donnée comme un dogme de l'Eglise romaine, dans le concile de Florence, au XV.<sup>e</sup> siècle; celui de Trente ratifia cette décision (2). Comment est-ce qu'on

(1) Expl. du Cat. p. 469. — (2) F. P. Livre II.



en vint à introduire toutes ces cérémonies, dont quelques-unes paraissent une imitation de coutumes païennes? Je l'ignore. On lit, dans les Actes, Ch. VIII et Ch. XIX, que les Apôtres imposèrent les mains à des gens qui avaient été baptisés; c'est là-dessus que les Catholiques fondent la confirmation. Mais que de fois nous voyons le baptême administré sans cette imposition! Témoin en soient les trois mille personnes converties à la prédication de St. Pierre, l'eunuque de Candace, Lydie, marchande de pourpre, toute la famille du géolier de la ville de Philippe, et beaucoup d'autres. Jésus-Christ ne recommande d'ailleurs pas la confirmation dans l'institution du baptême; elle n'était pas nécessaire pour recevoir le St. Esprit; car, en étant baptisé au nom de l'Esprit de sainteté, aussi bien qu'au nom du Père et du Fils, le Chrétien est participant des grâces de cet Esprit.

*Mr. Paul.* Au reste, j'ai toujours vu que les Pasteurs, au moment où ils prononçaient les paroles sacramentales, imposaient les mains aux enfants qu'ils baptisaient.

*Alph.* Mais, Edouard, tu n'as pas réfuté la difficulté principale en expliquant les deux passages que tu as cités.

*Ed.* En les lisant dans le texte, avec ce qui les précède et ce qui les suit, vous verrez qu'il y est question d'obtenir les dons miraculeux que les Apôtres, par la cérémonie de l'imposition des mains, avaient le pouvoir de communiquer. L'offre d'argent, faite par le magicien Simon, prouve que les dons du St. Esprit, dont il s'agit en cet endroit, étaient moins les dons ordinaires de la sanctification, que la puissance d'opérer des prodiges, de prophétiser, ou de parler des langues étrangères. Si, au sujet de ce premier passage, on pouvait conserver quelque doute, il n'en doit plus rester en lisant le 6.<sup>e</sup> et le 7.<sup>e</sup> verset du Chap. XIX.

*Mr. Th.* Il n'est d'ailleurs personne d'entre nous qui, en priant, ne puisse, selon la promesse de notre Maître, recevoir le St. Esprit, quelle que soit l'extension qu'on donne aux grâces que l'on obtient par lui. *Si vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le St. Esprit à ceux qui le lui demandent.*

*Ed.* Autre considération : les douze Apôtres seuls communiquaient, par l'imposition des mains, les dons du St.



Esprit. Le diacre Philippe, lui-même, n'avait pas une telle puissance (3). Il n'y a, je crois, d'exception qu'à l'égard de saint Paul ; aucun exemple ne nous montre que ceux qui avaient reçu les dons du St. Esprit pussent les transmettre à d'autres par l'imposition des mains. Les évêques, les papes auraient-ils donc été revêtus d'un tel pouvoir ? C'est ce qu'il faudrait démontrer. — De plus, je trouve, dans l'administration de ce sacrement catholique, quelque chose de singulier. Pour le recevoir, dit leur catéchisme, il faut être instruit des principaux mystères de la foi, ouvrir son cœur au St. Esprit par un acte de foi et par le désir de le recevoir ; il faut avoir la grâce sanctifiante, se confesser, obtenir l'absolution, renoncer à tout péché mortel. Comment concilier tant de connaissances et de pratiques religieuses avec la coutume, même l'ordre, de donner la confirmation à ceux qui commencent d'avoir l'usage de la raison ? Un enfant chez lequel cette faculté commence à poindre, être instruit des principaux mystères de la foi ! Déjà avant sept ans on peut recevoir ce sacrement, et, autant que possible, au plus tard, avant douze on doit l'avoir reçu. Mais, que sait-on à cet âge ? Enfin, les Réformés ont aussi une sorte de confirmation, c'est la ratification du vœu du baptême. Comme une promesse n'est valable que quand on l'a comprise, et qu'on est capable de la tenir ; comme les enfants baptisés peu après leur naissance n'ont rien pu promettre, parvenus à l'adolescence, époque où la raison est plus développée, ils ratifient, après un examen préalable de leurs principes religieux, le vœu de leur baptême ; ils prennent serment d'être disciples du Christ. Toute l'Eglise, solennellement réunie, suit du cœur les prières du Pasteur, et implore, sur les jeunes Chrétiens agenouillés dans le temple, les grâces du St. Esprit. Rien en cela que de conforme au sens commun et à l'Evangile ; les jeunes gens savent ce qu'ils ont promis et ce qu'ils doivent tenir.

*Mr. Ern.* Il est des églises protestantes où le Pasteur impose les mains sur chacun des jeunes gens qui confirment le vœu de leur baptême.

*Mr. Paul.* Vous possédez bien votre matière, Monsieur Edouard ?

(3) Actes, Ch. VIII.



*Ed.* Si je n'avais assisté à ce sacrement des Catholiques, je n'eusse point pensé à examiner avec autant de soin sur quoi ils le fondent ; mon père, d'ailleurs, m'a aidé dans mes recherches.

*Mr. Pr.* La cérémonie de la ratification du vœu du baptême est une des plus touchantes et des plus belles que célèbre notre Eglise ; tout y parle à la raison, au sentiment ; tout y réveille des pensées chrétiennes, et inspire de saintes résolutions, quand même il n'y a pas tout cet appareil dont les Catholiques romains accompagnent leur confirmation.

*Ed.* La journée où je me suis consacré solennellement au service du Seigneur a été la plus belle de ma vie.

*Mr. Pr.* Puisses-tu, fortifié par l'Esprit de Dieu, ne jamais oublier les saints engagements que tu as contractés !

*Mr. le Ministre Théophile* développa ses idées sur le célibat des prêtres, interpellé qu'il fut, par *Mr. l'ancien*, qui, ayant lu quelque part qu'on reprochait aux Réformateurs d'avoir abjuré le catholicisme pour pouvoir se marier, était bien aise de savoir à quoi s'en tenir là-dessus. L'ouvrage de *Mr. le Pasteur* n'en parle pas, dit-il ; je ne veux pas le questionner à cet égard ; car il serait juge et partie ; mais vous, *Mr. Théophile*, qui n'êtes pas marié, peut-être ne prenez-vous point femme, parce que vous jugez le célibat de l'ecclésiastique plus conforme à l'Evangile, et le reproche adressé à nos Réformateurs, bien fondé.

*Mr. Th.* Je ne sais s'ils ont tous été mariés, et quand ils l'auraient été, il valait mieux se marier que de vivre dans l'impureté, comme c'était le cas d'une foule de prêtres ; ce que ne manquera pas de signaler celui de nous qui rapportera les causes de la Réformation. Je n'oublierai jamais que deux des cent griefs présentés, en 1522, au nom de toute l'Allemagne par la diète de Nuremberg, étaient conçus à peu près en ces termes : Le 75.<sup>e</sup> « Les officiaux possédés » d'une détestable avarice..... tirant des religieux et des » prêtres séculiers un tribut annuel, leur permettent d'en » tretenir publiquement des concubines.... dont ils ont des » enfants. » Le 91.<sup>e</sup> « La plupart des évêques et leurs offi- » cialités ne permettent pas seulement aux prêtres d'avoir » des concubines en payant un tribut ; mais même, s'il y a » quelques prêtres sages qui veulent vivre en continence, » on ne laisse pas de leur faire payer le tribut de concubi-



» nage, sous prétexte que monsieur l'évêque a besoin d'argent. Après cela, on permet au prêtre de vivre en chasteté ou d'entretenir des concubines selon qu'il lui semble bon (4) ». Ces tributs, imposés par les évêques, étaient dans l'origine des amendes pécuniaires, et ces liaisons prohibées par l'Eglise étaient autorisées par les magistrats comme sauve-garde contre des désordres plus fâcheux. C'était aussi une opinion jadis existante qu'un prêtre péchait moins en vivant dans l'impureté que dans le mariage (5). On sait qu'il exista, en plusieurs lieux, des communications souterraines entre des couvents habités par des moines et d'autres couvents habités par des religieuses (6). Il ne sied donc pas aux Catholiques romains d'adresser un reproche d'impureté aux gens d'église qui se réformèrent. Ceux-ci préférèrent, à un libertinage criminel, l'état du mariage qui, nous dit un Apôtre, est honorable pour tous les hommes. Ils bannirent la prostitution du sanctuaire. Ce n'est point pour pouvoir se marier que les réformateurs s'élevèrent d'abord contre Rome, ils avaient contr'elle de plus graves sujets de plaintes; mais n'eussent-ils eu que ce grief, encore auraient-ils bien mérité du christianisme, en introduisant un ordre de choses qui fût cesser les affreux scandales donnés par les prêtres, scandales signalés au concile de Trente (7).

*Mr. Paul.* Mais l'Ecriture-Sainte est-elle favorable ou non au mariage des ecclésiastiques? Car quelles que soient les actions des hommes, l'Evangile est à tous égards la règle du Chrétien.

*Mr. Th.* La Bible ne prescrit le célibat à personne. Le mariage n'est pas incompatible avec la sainteté du sacerdoce, les sacrificateurs des Hébreux, les prophètes, Moïse, en sont la preuve. Si Jésus ne se maria point; si Jean, le disciple bien-aimé, fut à cet égard aussi son imitateur, des Apôtres furent mariés (8); des pasteurs de l'Eglise primitive, un Ignace, un Justin, un Cyprien, un Papias (9) jouirent d'un droit que la nature accorde à tous les hommes,

(4) Jur. T. I, Ch. II. — (5) Hess. p. 152-159. — (6) Comme à Grandson. R. T. IV, p. 42; et à Genève. R. T. V, p. 317. — (7) F. P. Livre VII. — (8) 1 Cor. IV, 5. Mat. VIII, 14. Actes XXI, 9. — (9) Hot. T. I, p. 381.



et que l'Evangile ne refuse à aucun. La doctrine du célibat des ecclésiastiques fut repoussée dans les premiers âges du christianisme. Et quand bien même aucun Apôtre n'aurait été marié, il ne s'en suivrait pas que la continence dans laquelle auraient pu vivre ces hommes extraordinaires et miraculeusement soutenus par l'Esprit-Saint, dût être imposée à des hommes qui leur ont succédé non dans l'apostolat, mais dans la charge de prêtres, de pasteurs ou d'évêques des églises. Cela est si vrai que St. Paul, dans une de ses épîtres où il rappelle plus particulièrement aux pasteurs leurs devoirs, recommande que l'évêque et les diacres n'aient qu'une seule femme, qu'ils gouvernent bien leurs enfants et leurs familles; et, dans un autre endroit de cette même lettre, il annonce que des docteurs de mensonge défendront de se marier (10).

*Mr. Ern.* Depuis l'autre jour seulement, j'ai appris comment les Catholiques romains éludent le sens de ces paroles; une seule femme c'est une seule épouse spirituelle, une seule église, une seule paroisse. Mais qu'on lise le chapitre troisième tout entier, et l'on verra cette singulière explication réfutée; même, pour cela, deux versets suffiront. Si quelqu'un, est-il dit, ne sait pas gouverner sa famille, comment gouvernera-t-il l'Eglise de Dieu? La famille et les enfants de l'évêque sont là évidemment distingués de son Eglise; ce n'est donc pas une seule et même chose. Quelques Catholiques traduisent : que l'évêque ait été mari d'une seule femme; mais alors si nous lisons plus loin, il s'ensuivrait qu'il aura dû être auparavant sobre, prudent, grave, etc., mais qu'il ne devra pas l'être à l'avenir.

*Mr. Th.* Je n'aurais pas soupçonné de tels faux-fuyants. Je ne trouve point solides les raisons que l'on allègue en faveur du célibat des prêtres, et par lesquelles on cherche à justifier la loi de l'Eglise romaine à cet égard. « Quand les » Chrétiens étaient tous braves et bons, les évêques pou- » vaient, dit-on, vivre dans l'état du mariage, ils n'avaient » pas tant de peine avec leurs troupeaux; de nos jours, cela » n'existe plus ». — A cela, je réponds que les Chrétiens furent rarement, dans une même paroisse, tous braves et bons. Les épîtres des Apôtres attestent qu'il y avait de leur

(10) 1 Tim. III. IV.



temps, dans les églises, des vices, des désordres, des crimes. Que de peines et de tribulations essuyaient les conducteurs des troupeaux dans le premier âge de l'Eglise ! Cependant plusieurs de ces conducteurs spirituels étaient mariés ; même en parlant des afflictions d'alors, St. Paul n'interdit pas le mariage (11). « Ne détourne-t-on pas, à l'avantage de sa » famille, les soins dûs au troupeau ». Réponse : N'y a-t-il pas tout autant de pasteurs désintéressés et vigilants qu'il peut y avoir de prêtres généreux et fidèles ? — « Les femmes » et les enfants peuvent être en scandale ». Réponse : L'Apôtre avait prévu ce cas dans son épître ; aussi ordonne-t-il qu'alors de tels ministres ne gouvernent plus l'Eglise de Dieu. S'ils peuvent scandaliser, ils peuvent aussi édifier. Quel grand bien peuvent faire et font en effet les épouses d'une foule de pasteurs ! Elles remplacent les diaconesses qui existaient dans la primitive Eglise et qui rendaient aux personnes de leur sexe les soins d'une piété éclairée et d'une charité bienveillante, soins que des femmes, en maintes occasions, peuvent seules donner. Les enfants élevés dans les principes du christianisme peuvent répandre aussi, au milieu de ceux qui les entourent, des germes de foi et de sainteté. — « On néglige les sciences ». Réponse : Il y a eu et il y a encore, à ce que je pense, sans doute toute proportion gardée, pour le moins un aussi grand nombre de pasteurs savants que de curés instruits. — « Les sages de l'antiquité » ont vécu dans le célibat ». Mais c'est là une assertion qui aurait besoin d'être prouvée, je remarquerai seulement que si Platon ne fut pas marié, Socrate son maître le fut. — Sénèque a dit que la vie conjugale brise les âmes fortes. L'histoire ancienne et la moderne fourniraient autant de preuves contre que pour cette proposition.

*Mr. Pr.* J'ajouterai que tant les relations qui s'établissent entre le mari et la femme, surtout lorsqu'ils s'aiment en Dieu et pour Dieu, comme Jésus a aimé son Eglise, que les rapports qui existent entre un père et ses enfants ouvrent le cœur à des affections qui l'élargissent, le font sympathiser davantage avec les humains ; et lui révèlent les mystères d'une charité pleine d'indulgence, de support, de miséri-

(111) Cor. VII, 26-28.



corde. Une femme, des enfants, a dit quelqu'un, sont comme une école où l'on s'instruit à l'humanité; quoique les célibataires, ayant moins de besoins, dussent être plus charitables, ils sont ordinairement plus durs, parce que leur sensibilité n'est pas si souvent mise en action. Si les prêtres inquisiteurs eussent été mariés, leurs entrailles accessibles à la pitié se seraient plus souvent émues à l'aspect des malheureux, leur tribunal de sang aurait égorgé moins de victimes. Je fais cette observation, parce que j'ai eu lieu de remarquer qu'un juge marié était plus porté à la clémence qu'un juge qui ne l'était pas. Pardon de mon interruption.

*Mr. Ern.* Si Bossuet, que j'admire, eût été marié, l'éloquence de cet homme de génie aurait plus souvent trouvé le chemin des cœurs !

*Mr. Th.* Un homme ou un ecclésiastique non marié ne me paraissent pas portés, par cela même, à être plus zélés dans l'accomplissement de leurs devoirs, plus savants, plus charitables, plus désintéressés, plus saints et, de nos jours, plus considérés; au contraire.

*Mr. Et.* Sans doute que le St. Esprit, qui inspirait les écrivains sacrés, savait bien qu'il y avait moins d'inconvénients dans le mariage des évêques et des diacres que dans le célibat; sans quoi, dans l'Evangile, permission ne leur aurait pas été accordée de se marier.

*Mr. Th.* Malgré tout ce que je viens de dire, je ne me dissimule point qu'il y aurait sans doute quelques avantages à ce que et les ecclésiastiques et quiconque est revêtu, dans la société, d'un emploi qui réclame un temps considérable, vécussent dans le célibat. C'est ce que donnent à entendre Jésus-Christ, en St. Matthieu, Ch. XIX (12), et St. Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, Chap. VII. Mais, ni le Sauveur, ni son Apôtre ne veulent imposer aux ministres et aux autres hommes un fardeau qu'il n'est pas possible à tous de porter. Aussi le Christ dit-il : Tous n'en sont pas capables, mais ceux-là seulement à qui le don en a été accordé. Il en est qui ne se marient point parce qu'ils y ont renoncé volontairement pour s'occuper de ce qui

(12) Vers. 10-12.



concerne le royaume des cieux. Que celui qui est capable de cette résolution la prenne. — St. Paul dit : Il serait avantageux à l'homme de ne point se marier..... Au reste, c'est un conseil que je vous donne et non pas un commandement..... Chacun a reçu de Dieu son propre don, l'un pour une chose, l'autre pour une autre..... Il vaut mieux se marier que de brûler..... J'estime donc qu'à cause des afflictions présentes, il est avantageux à chacun de demeurer dans l'état où il est..... Si pourtant tu te maries, tu ne pêches point.

*Mr. Pr.* Vous admettez donc que celui qui peut demeurer pur dans son cœur et dans son corps fera bien de rester célibataire, s'il veut consacrer tout son temps, toutes ses facultés aux services de l'état ou de l'église.

*Mr. Th.* Oui, parce que je crois qu'il en est à qui cela a été donné, mais que le nombre de ces hommes est fort petit (13).

*Mr. Pr.* Plus on étudie l'Evangile et plus on le trouve admirable ! Comme tout en nous encourageant à la perfection, il n'exige pas de tous les hommes ce que ne comporte point la nature humaine en général.

*Mr. Th.* Le concile de Trente fulmine l'anathème contre qui dit que le mariage est préférable au célibat, et qu'il n'est pas plus heureux et plus saint de vivre célibataire que d'être marié (14).

*Mr. Et.* Que de choses il y aurait à dire sur la rigueur avec laquelle ont agi, et agissent encore, des parents avarés

(13) Mr. Théophile ne parle point du v. 4, Chap. XIV de l'Apocalypse. Selon la plupart des interprètes, il s'agit là de l'idolâtrie souillure spirituelle; selon quelques autres, de la paillardise; car il ne peut y être question du mariage qui, loin d'être une souillure, est honorable pour tous les hommes. La première interprétation me paraît la plus plausible; que de fois, dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, l'idolâtrie est nommée adultère, impureté, souillure ! L'ensemble de la doctrine évangélique prouve qu'il ne suffit pas d'être exempt d'impudicité pour entrer dans le royaume des cieux. On peut n'être pas impudique, et cependant ne pas suivre l'Agneau quelque part qu'il aille. Si le mariage était une souillure, les Apôtres mariés et St. Pierre ne seraient donc plus des prémices pour Dieu et pour l'Agneau. — (14) Br. p. 227.



et ambitieux pour forcer ou leurs fils ou leurs filles à embrasser l'état ecclésiastique ou à entrer dans un monastère !

*Mr. Ern.* Je ne puis envisager le célibat de la nonne comme un état plus respectable que celui d'une femme, qui remplit avec un pieux dévouement, tous ses devoirs d'épouse et de mère. La religieuse, dans son couvent, échappe à une tâche souvent très-pénible, la mère de famille s'y soumet. La religieuse a l'air d'une sainte, elle peut l'être en effet ; la mère l'est bien plus souvent, et a plus à souffrir pour l'être. Elle sera sauvée, dit l'Apôtre, si elle demeure dans la foi, dans la sainteté, dans la charité, dans la modestie (15).

*Mr. Pr.* Si nos dames étaient présentes, elles pourraient condamner la vie cloîtrée des nonnes, en disant que la Vierge tant adorée, tant chérie des religieuses, ne vécut pas dans un monastère. Les nonnes imitent bien peu leur plus sainte patronne.

Ce fut Mr. Théophile qui revendiqua la tâche d'examiner ce que les Catholiques disent sur la confession auriculaire. Il avait rompu, à ce sujet, quelques lances avec un prêtre. Il y a quelques années, dit-il, que, revenant de Besançon, dans une voiture publique, j'aperçus, au lever du soleil, un ecclésiastique romain assis vis-à-vis de moi ; on l'appelait Mr. l'abbé. Je demeurai inconnu, voulant éviter la controverse ; entouré, comme je l'étais, d'autres Catholiques dont je n'avais pas envie de courir la chance, d'affaiblir la foi, si j'avais été victorieux, et auquel je ne me souciais pas de donner une idée vicieuse de nos principes religieux, si j'avais succombé. Le coche étant arrivé au pied d'une route escarpée, par pitié pour les chevaux, femmes, moine, vieillards, tout était descendu. Je cheminais seul. L'abbé me suivit, m'assaillit de questions ; j'avais beau répondre par des monosyllabes ; je pus éviter de lui apprendre que j'étais ministre Réformé ; mais non que j'étais de la Suisse française, et huguenot. Cette découverte l'embrasa d'un zèle auquel je rends justice. Nous parcourûmes en peu d'instants toutes les questions controversées entre Rome et Genève, tant il mit de vivacité dans ses assauts ! et tant il

(15) 1 Tim. II, 15. Br. p. 227.



changea souvent de points d'attaque ! Il connaissait les pères et les conciles mieux que moi ; mais j'étais plus fort que lui dans la connaissance des Ecritures ; il citait toujours l'Eglise, et moi toujours l'Evangile. A Ornens, où il prenait une autre route que moi, nous nous séparâmes assez bons amis, et je fus accosté par un monsieur qu'on me dit être un ancien émigré, et qui, nous ayant suivis d'assez près, avait entendu toute notre conversation. Ne croyez pas votre cause bonne, me dit-il, pour avoir vaincu un ignorant. Je suis fâché, lui répartis-je, que nous prenions un chemin différent, sans cela je vous offrirais la revanche. Que la charité du Sauveur adoré de vous et de moi remplisse notre cœur ; elle est l'accomplissement de la loi ; elle vaut mieux que la science qui enfle, que l'intolérance qui persécute, et surtout que la St. Barthélemi et les dragonnades. — Nous nous tournâmes le dos et nous ne nous sommes jamais revus. Je regretterais que l'influence du noble eût pu nuire en quelque manière à notre jeune abbé. J'ai oublié la plupart de ses objections et de mes réponses ; je sais seulement qu'à l'occasion de la transubstantiation, il parla des découvertes modernes de la chimie, et qu'il s'en suivait, de la manière dont il posa sa thèse, que Dieu pouvait se comprimer comme une éponge imbibée de quelque liquide. Ce sur quoi il me sembla le plus fort, et sur quoi j'eus plus de peine à répondre, ce fut la confession auriculaire, dès lors j'ai approfondi avec plus de soin cet important sujet. Je me souviens qu'il commença son attaque contre la Réformation en me disant : Vous avez une religion bien commode. Plus commode, répartis-je, que si elle était embarrassée de commandements d'hommes ; *car*, dit Jésus, *mon joug est aisé, et mon fardeau est léger*. Et pourquoi l'appellez-vous commode ? — Vous n'avez pas la confession. — Nous l'avons aussi. — Mais non pas à un prêtre approuvé. — Mieux que cela ; car nous devons nous confesser à Dieu, non pour lui révéler des secrets qu'il ignore, mais pour reconnaître nos fautes, et pour nous en humilier en sa présence ; nous devons nous confesser à qui que ce soit d'entre nos semblables que nous ayons offensé ; nous devons nous confesser même à l'Eglise entière, si nous l'avons scandalisée ; car, parmi nous, pour des désordres publics, on interdit aux coupables l'approche de la Sainte-Cène, jusqu'à ce qu'ils aient avoué et désapprouvé leurs



iniquités devant le tribunal de l'Eglise, que nous nommons consistoire. — Il soutint que la confession à l'oreille du prêtre était indispensable, et moi je soutins que non. Je convins qu'il pouvait y avoir de l'utilité de demander à toute personne éclairée et pieuse, ecclésiastique ou non, des directions morales, et d'implorer le secours des prières de l'homme de bien; mais que la confession n'était pas obligatoire, aucun mortel n'ayant le droit de connaître notre conduite, maintes fautes commises, ne regardant point le confesseur, maintes révélations de péchés pouvant le scandaliser et non l'édifier. Qu'on avoue ses iniquités à des prêtres, à des pasteurs, en tant que médecins spirituels, on ne trouvera de véritables consolations que quand on les aura avouées à Dieu et à Jésus-Christ, à qui les ecclésiastiques sont toujours obligés de renvoyer les coupables. Que de fois il est arrivé que des questions indiscrettes, indécentes, adressées dans le tribunal de la confession, à des coupables, ont contribué à les démoraliser ! (16) — L'abbé reprit : mais comment les hommes acquerront-ils la connaissance si indispensable de leur cœur, et sans laquelle la régénération est impossible? — En lisant la loi de l'Eternel, qui restaure l'ame et donne la connaissance aux plus simples, avait déjà dit le roi prophète, et en suivant cet ordre de St. Paul : *Que la Parole de Christ demeure en vous avec abondance et vous remplisse de sagesse. Qu'ai-je besoin du ministère des hommes, quand le Très-Haut, dans sa Parole, daigne lui-même m'apprendre à me connaître ? Je n'ai qu'à comparer ma conduite à la loi, et je sais, à n'en pouvoir douter, quel est, devant mon Dieu, l'état de mon ame.* A ce propos, nous traitâmes de la lecture de la Bible. De retour chez moi, n'étant pas encore pleinement satisfait de mes arguments, j'examinai avec plus de soin l'article de la confession. Nulle part, dans l'Ecriture-Sainte, ne se trouve un seul précepte ou un seul exemple de confession auriculaire. C'est toujours

(16) Jur. T. I, Ch. IX. — Dissertat. sur la confession auricul. Genève 1828, p. 108. — Fait récent : Un libertin étant convenu du crime qu'il y a à corrompre l'innocence ou à achever de corrompre ce qui est déjà bien corrompu, dit à celui qui l'avertissait : Je sais, de plusieurs malheureuses pécheresses, qu'elles ont été perverties par les questions à elles adressées au confessional.



à Dieu ou à Jésus-Christ que les coupables avouent leurs fautes, quelquefois c'est aux hommes qu'ils ont affligés ou scandalisés, quelquefois c'est à l'église, en présence de tous les fidèles. Il y est aussi recommandé de s'avouer réciproquement les fautes que l'on a commises, soit pour donner à celui que l'on a offensé des preuves de repentir, soit pour solliciter d'une personne éclairée et pieuse des lumières et des directions. C'est à l'Eternel seul que David confesse son double crime. Nathan l'apprit non du roi, mais de celui qui sonde les cœurs. C'est à Dieu seul que Daniel confesse les iniquités de tout le peuple. C'est à Dieu seul que le péager confesse ses fautes. C'est à Jésus-Christ que la pécheresse confesse ses fautes, si tant est qu'elle les ait confessées, et que le Prophète, Fils unique du Très-Haut, ne les ait pas connues par un effet de sa science divine. Si l'enfant prodigue avoue qu'il a péché contre son père, il confesse aussi qu'il a péché contre le Ciel; il ne va même pas auprès de ses compagnons de débauche pour les détourner de la perdition. Aucun de tous ces pécheurs ne se confessa à l'oreille d'un ministre de la religion. Si la confession auriculaire était obligatoire sous peine de damnation, il serait bien étrange que la Bible ne la prescrivit nulle part, et que, dans tout le livre des Ecritures, on n'en trouvât pas un seul exemple. Aussi n'est-il pas étonnant que l'obligation de se confesser soit, chez les Catholiques, non un ordre de Dieu, mais un commandement de l'Eglise; c'est le troisième :

Tous tes péchés confesseras  
A tout le moins une fois l'an.

Et ce ne fut que l'an 1215 qu'une telle confession devint obligatoire (17). Je pourrais citer des paroles de St. Augustin et de St. Chrysostôme qui ne sont point favorables à cette confession; mais quelque respect que j'aie pour ces grands personnages, leur autorité ne suffit pas pour établir ou pour détruire un dogme ou un devoir, ce serait donner à leurs sentences la même autorité qu'à celles de l'Evangile.

(17) Tur. XIII.<sup>e</sup> siècle.



Ce que l'auteur du Génie du Christianisme dit au sujet de la confession, m'a toujours paru d'une frappante singularité :  
 « Dans quel sein le coupable déchargerait-il le poids de  
 » son cœur ? Serait-ce dans celui d'un ami ? Et qui peut  
 » compter sur l'amitié des hommes ; prendra-t-il des dé-  
 » serts pour confidents ? Les déserts retentissent toujours  
 » pour le crime, du bruit de ces trompettes que le parricide  
 » Néron croyait ouïr autour du tombeau de sa mère. Quand  
 » les hommes et la nature sont impitoyables, il est bien  
 » touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner. Il n'ap-  
 » partenait qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux  
 » sœurs de l'innocence et du repentir. » Après une telle  
 déclaration, comment l'auteur admet-il la confession au-  
 riculaire ? Un prêtre n'est-il pas homme ? Serait-il Dieu ?

— Je ne puis passer sous silence deux passages sur lesquels les Catholiques ont appuyé la confession. Le premier se lit dans les Actes des Apôtres, Chap. XIX, 18 : *Plusieurs de ceux qui avaient cru, vinrent confesser et déclarer leurs mauvaises actions.* — Plusieurs ne sont pas tous. Ceux qui ne vinrent pas ne furent point blâmés ; c'était donc un mouvement libre, et nullement commandé ; la confession fut publique, et non faite à l'oreille d'un prêtre, *ils vinrent déclarer* ; la confession était générale ; sans doute ils ne déclaraient pas toutes les fautes particulières de leur vie ; ce fut une fois pour toutes qu'ils avouèrent leurs péchés ; il n'est point dit qu'ils revinrent une ou plusieurs fois chaque année. — Les réflexions faites sur ce passage, je les applique en partie au verset 6 du Chapitre III de St. Matthieu ; j'ajoute qu'un disciple de Christ n'est pas disciple de Jean-Baptiste. — Le second passage se lit dans St. Jacques, au Chap. V, verset 16 : *Confessez vos fautes les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris.* Il s'agit ici de la confession réciproque que les fidèles doivent se faire de leurs torts quand le cas l'exige, que l'édification le demande, et qu'ils ont besoin de direction. Au lieu d'écouter l'amour-propre, qui vous encouragerait à couvrir vos fautes, convenez-en, avouez-les, et priez que Dieu vous en guérisse. S'il fallait confesser ses fautes au prêtre seul, ce ne serait que pour les prêtres qu'il faudrait prier. Qui ne voit que le sens de ce passage oblige aussi le prêtre à avouer ses fautes à celui qui lui a confessé les



siennes? Ils citent aussi ce passage de St. Jean, I.<sup>re</sup> Ep. Ch. I.<sup>er</sup> :  
 « Si nous confessons nos péchés , il est fidèle et juste pour  
 » nous les pardonner et pour nous purifier de toute ini-  
 » quité. » Il est évident qu'il s'agit là de la confession faite  
 à celui qui est fidèle et juste.

*Mr. Pr.* Une jeune Catholique , amie de pension de ma femme , ne communiait jamais qu'auparavant elle ne se fût lavée dans le bain de la confession ; c'était sa phrase.

*Mr. Ern.* C'est une expression que j'ai lue aussi dans des ouvrages catholiques.

*Mr. Pr.* L'Eglise romaine ne veut pas que ses enfants communient s'ils se sentent chargés de quelque péché mortel , à moins qu'auparavant ils ne se soient purifiés au tribunal de la confession.

*Mr. Ern.* St. Paul , qui doit en savoir autant que l'Eglise , s'est pourtant borné à dire : *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'après cela il mange de ce pain et boive de cette coupe.* Il ne mentionne aucun autre tribunal que celui de la conscience ; c'est devant Dieu , et d'après la loi de Dieu , que chacun doit s'examiner.

*Mr. Et.* Je suis surpris que Mr. Théophile n'ait pas réfuté le grand argument par lequel plusieurs Catholiques romains prétendent établir, non-seulement l'utilité , mais aussi la divinité de la confession. Jamais , disent-ils , un secret confié à un ministre de ce tribunal n'a été violé ; jamais il n'a été révélé , ni par des prêtres scandaleux , ni par des prêtres apostats , ni par des prêtres dans le délire , soit d'une maladie , soit de la folie. N'est-ce pas une preuve que la confession est sous la protection miraculeuse de la Providence? N'est-ce pas une condamnation de ceux qui refusent de se confesser?

*Mr. Th.* J'ignorais qu'on fit , de nos jours , valoir un tel argument.

*Alph.* Un de mes amis entendit le sermon d'un missionnaire catholique dans lequel cette preuve était présentée avec tous les ornements de l'éloquence.

*Mr. Th.* Avez-vous pu être tranquille jusqu'à ce que vous ayez su à quoi vous en tenir à cet égard?

*Alph.* Je me souvenais d'avoir lu dans l'histoire , que les secrets de la confession avaient été plus d'une fois violés , sans que je me rappelasse ni quand , ni où ; mais je me pro-



mis bien de prendre des notes sur ce que je trouverais de relatif à cela. Je n'ai pas tardé à avoir de quoi réfuter les Catholiques. Dans les constitutions synodales de l'Eglise de Constance, on lit, au chapitre des cas épiscopaux, qu'un des cas qui devaient être renvoyés à l'évêque ou à son vicaire, pour qu'on pût avoir l'absolution, était la révélation qu'un prêtre faisait d'une confession (18). Ces révélations n'étaient pas rares dans le diocèse dont nous dépendîmes long-temps ; car entre les nombreux griefs des Lausannois contre leur clergé, l'un est conçu en ces termes : « Qu'ils » (les ecclésiastiques) étaient joueurs publics et blasphémateurs, et qu'ils révélaient les confessions (19) ». Je ne doute pas qu'une personne plus versée que moi dans l'histoire de l'Eglise, ne pût citer maints autres faits qui confondraient l'argument avancé avec tant de hardiesse.

*Mr. Ern.* Aujourd'hui les prêtres sont beaucoup plus discrets. Cependant les violations indirectes du secret de la confession sont innombrables, dit Mr. de Montlosier dans son ouvrage intitulé *Les Jésuites, les Congrégations et le Parti-Prêtre*. Les confesseurs s'abstiennent de nommer ; mais n'est-ce pas le cas de dire avec un poète : Et c'est en nommer cent que ne nommer personne ? L'abus que fit de la confession un prêtre américain, Augustin Colombes, pour découvrir les trésors cachés par l'intrépide mineur Leita, lors de la dernière révolution de La Plata, est une preuve récente d'un secret de confession violé (20).

*Mr. Pr.* Mais, Mr. Théophile, vous ne nous avez dit mot de la pénitence qui doit accompagner la confession ; car la jeune Catholique dont je vous parlais tout à l'heure, après s'être confessée, récitait plus souvent ses prières, à l'aide du chapelet, et tenait davantage à aller à la messe, quoique leur temple ne fût pas très-proche.

*Mr. Et.* De telles pénitences ont encore quelque chose de sensé ; le seul inconvénient que j'y vois, c'est de faire envisager comme une sorte de punition la prière et la fréquentation des saintes assemblées, qui doivent être des besoins du cœur et des plaisirs réels.

(18) Hot. T. I, p. 491, 492. Quilibet sacerdos proditor confessionis. — (19) R. T. I, préf. p. 33, et T. V, p. 16. — (20) La Revue Brit. avril 1829, rapporte les détails de cette affaire, p. 331-338.



*Ed.* C'est une espèce de *pensum*, comme on nous en donnait au collège quand nous avions manqué quelque tâche; cette obligation de récrire un certain nombre de fois ce que nous n'avions pas su, nous dégoûtait des plus beaux passages de Virgile, de Tacite, d'Homère, nous rendait l'étude de ces auteurs, insupportable.

*Mr. Ern.* Tu conviendras, Edouard, que les tâches s'en faisaient ensuite mieux. Je pense néanmoins qu'un châ-timent ne doit pas être tel qu'il inspire de l'aversion contre le devoir, et empêche de l'accomplir avec amour.

*Mr. Th.* Je vais répondre à Mr. Prudent. La confession est en effet suivie de la pénitence et de l'absolution. Voici la formule dont se sert celui qui vient de s'accuser de ses fautes à son curé : « De ces péchés et de ceux dont je ne » me souviens pas, j'en demande pardon à Dieu de tout » mon cœur, et à vous, mon père, pénitence et absolution, » si vous m'en jugez digne (21). » Le confesseur ordonne la pénitence qu'il juge convenable, et il accorde immédiatement, ou retarde, selon les dispositions et les circonstances du pécheur, la grâce de l'absolution, en vertu de l'autorité que le prêtre dit avoir reçue d'absoudre ou de condamner le pécheur, tellement que celui-ci peut regarder les arrêts du confesseur comme autant de décisions ratifiées par le Ciel.

*Mr. Et.* J'avoue que je ne suis pas ennemi de la pénitence.

*Mr. Th.* Ni moi non plus; c'est le devoir de tout chrétien qui a reconnu ses péchés devant Dieu, et, s'il le fallait, devant les hommes; sa pénitence est de se repentir de ses fautes, de les pleurer au pied de la croix de son Sauveur, de les réparer autant qu'elles peuvent se réparer, d'y renoncer. Va, dit Jésus, au paralytique coupable qu'il vient de guérir, va, et ne pèche plus à l'avenir, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pis. La vraie pénitence découle de la foi, elle est raisonnable, nécessaire, et a, entr'autres, pour caractères, de porter l'homme à renoncer à son péché, ainsi que de l'exciter à cultiver la vertu opposée aux vices dont il est souillé. Pour qui se nourrit de l'Évangile, et im-

(21) Expl. du Cat., leçon de la confession.



plote la faveur de l'Esprit de Dieu, la direction d'un prêtre n'est pas indispensable.

*Mr. Et.* En effet, qui de nous ne sait que l'homme colère doit renoncer à sa passion et cultiver la douceur, que l'avare doit renoncer à l'amour de l'argent et être riche en bonnes œuvres?

*Mr. Paul.* Que l'ivrogne doit renoncer à ses excès, ainsi qu'aux maisons et aux compagnies qui le perdent, et vivre dans la sobriété?

*Mr. Ern.* Qui de nous ne sait qu'on est obligé de restituer ce dont on s'est emparé, si l'on veut être pardonné? Et chez les Réformés, sans confession, il se fait des restitutions comme chez les Catholiques.

*Alph.* Rien de tel que de se punir par où l'on a péché; mais c'est le comble du ridicule d'infliger comme pénitence certaines macérations, certaines pratiques extérieures de dévotion, des genuflexions, des pèlerinages, des attouchements de reliques, et d'autres actes de cette nature qui, n'offrant aucun rapport entre la faute et le châtiment, ne sont ni des réparations, ni des expiations, et moins encore des moyens de se corriger de ses défauts. Se jetât-il, comme St. François d'Assise, tout nu dans la neige pour éteindre les feux de la convoitise, il n'amortirait pas sa passion (22).

*Mr. Pr.* Se promenât-il nu-pieds et pendant un certain temps, même dans une saison rigoureuse, sur le froid pavé d'un temple, comme j'ai lu quelque part que cela se faisait en certains cas, un vicieux, le médisant, par exemple, n'effacera point par-là les péchés de sa langue et n'apprendra point par ce singulier moyen à mettre un frein à ses lèvres. Dormît-il sur un lit de fer, ayant sur la poitrine une croix armée de pointes et ne portant qu'une chemise de crin, comme j'ai lu aussi que cela avait lieu quelquefois, un pécheur, le vindicatif, par exemple, n'expiera point par ce moyen les crimes enfantés par sa haine et n'apprendra pas à s'en corriger.

*Mr. Paul.* Allât-il, comme on en voit quelquefois passer dans notre pays, jusqu'à Notre-Dame des Ermites, mendiant son pain sur sa route, il n'effacera pas le mal commis

(22) Abr. de l'H. Un. T. VI, p. 176.



par sa mauvaise foi et par ses larcins, et n'apprendra pas à se corriger de ses vices, à travailler de ses mains à de bonnes choses, quand même il aurait bu de tous les goulots de la sainte fontaine à Einsiedlen.

*Ed.* Le Catholique ne peut-il pas envoyer quelqu'un visiter pour lui les lieux saints?

*Mr. Ern.* Sans doute, il est des gens qui font métier d'aller pour d'autres en pèlerinage, comme il est des Musulmans qui, dit-on, vont à la Mecque pour leurs coreligionnaires; mais j'ignore si quelqu'un peut accomplir pour autrui le sacrement de pénitence en visitant à sa place un lieu vénéré.

*Mr. Th.* St. Paul semble avoir prévu les macérations inutiles de la pénitence, quand il dit (23) « que ce sont des » préceptes qui ne sont fondés que sur des ordonnances et » des doctrines humaines, lesquelles ont, à la vérité, quelque » apparence de sagesse..... en ce qu'elles n'épargnent point » le corps, et n'ont aucun égard à ce qui peut satisfaire la » chair ». Le Chrétien doit mâter son corps et le tenir en servitude, s'imposer des mortifications, des privations, mais non pas seulement quelques heures, quelques jours, quelques mois dans l'année, c'est toute sa vie qu'il doit renoncer aux convoitises criminelles qui font la guerre à son ame; il doit porter sa croix à la suite du Sauveur, mais chacun comprend que ce n'est pas une croix de fer ou de bois; il faut tout sacrifier, tout souffrir par amour pour Christ, non pas en nous créant des douleurs physiques qui ne servent à rien, dont l'Evangile ne dit mot, dont Jésus et les Apôtres ne nous offrent point d'exemple, mais en souffrant comme eux jusqu'au sang et à la mort pour la cause de l'Evangile, mais en n'ayant pas soin de la chair pour satisfaire ses convoitises, mais en ne s'accordant pas le plus léger plaisir quand il réveillerait ou entretiendrait une seule passion coupable.

*Mr. Et.* Vous ne blâmeriez cependant pas des macérations physiques quand vous seriez assuré qu'elles peuvent corriger de quelque péché.

(23) Coloss. II, 22, 23.



*Mr. Th.* Non , pourvu qu'on ne les envisageât pas comme des œuvres satisfactoires et nous méritant le salut.

*Mr. Et.* Pensez-vous qu'il y ait d'autre remède pour se corriger de ses péchés que les remèdes religieux et moraux ?

*Mr. Th.* A la rigueur , non , parce que j'envisage l'abstinence de tout ce qui peut exciter en nous-même une seule pensée coupable , comme un remède spirituel plus encore que physique.

*Mr. Paul.* Permettez-moi de vous raconter quelque chose sur l'inutilité de tels remèdes physiques : un ivrogne , à qui je reprochais ses désordres , me dit avoir tout fait pour se corriger ; j'ai pris le remède , ajouta-t-il , et il m'expliqua que c'était une médecine détestable à avaler , qui devait le dégoûter à jamais de vins et de liqueurs , et que cependant il était toujours le même ; mais il convint qu'il n'évitait ni les cabarets , ni les pintes , ni les joyeux amis de bouteille , qu'il gardait la clef de sa cave , trouvait le vin meilleur hors de la maison que chez lui , et qu'il n'avait recours qu'avec tiédeur aux conseils de l'Évangile et à l'assistance du St. Esprit.

*Ed.* C'est dommage qu'il ne soit pas Catholique , on l'enverrait à la bonne fontaine d'Einsiedlen.

*Mr. Paul.* Croyez-vous qu'il ne bût que de l'eau en allant et en revenant ? Il resterait tel quel , lors même qu'il irait à Rome , fût-ce en l'année du jubilé.

*Mr. Ern.* Ce que j'y verrais de pis , c'est qu'il s'imaginerait , par un tel voyage , avoir expié tous ses excès , et il recevrait l'absolution.

*Mr. Th.* Voici une formule d'absolution telle que je l'ai trouvée je ne me rappelle pas bien où : *Dieu te pardonne , mon frère ! Que le mérite de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ , de la bienheureuse Marie toujours vierge , et de tous les saints ( que le mérite de notre ordre ) (24) ; que ton exacte dévotion , l'humilité de ta confession , la contrition de ton cœur , que les bonnes œuvres que tu as faites et feras pour*

(24) Cette phrase est ajoutée quand le confesseur est un ecclésiastique régulier.



*l'amour de Jésus-Christ, t'obtiennent la rémission de tes péchés, une augmentation de grâce et la vie éternelle ! Amen.*

*Mr. Ern.* C'est un singulier mélange de vérité et d'erreur, de sagesse et de déraison !

*Mr. Th.* Je n'ai pas l'intention d'en analyser les détails, je ne veux considérer que l'absolution en soi, et d'après une autre formule plus authentique que j'ai lue : « *Je vous absous de vos péchés au nom du Père, du Fils et du St. Esprit* (25). » Si elle est conditionnelle, si elle ne peut être obtenue qu'en tant qu'on mène une vie chrétienne, un prêtre n'est pas nécessaire pour annoncer une telle condition de l'alliance de grâce que tout l'Evangile proclame. L'absolution est-elle *absolue*, et Rome l'entend ainsi ; le confesseur devient juge, il usurpe des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu, et au Fils adorable à qui il a remis tout pouvoir de juger. Que les prêtres ou les pasteurs annoncent les jugements de Dieu contre les vicieux impénitents, qu'ils leur déclarent que tant qu'ils ne s'amenderont pas, ils n'auront aucune part aux bienfaits de la rédemption ; qu'ils disent aux hommes : si vous avez la foi et menez une vie conforme aux principes de la foi, vous hériterez, par un effet de la miséricorde divine en Jésus-Christ, du bonheur éternel, les pasteurs et les prêtres agissent conformément au pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu dans l'Evangile ; mais nulle part ne leur est concédé le droit de dire à un homme, leur eût-il même ouvert son cœur : Va-t-en en paix, tes péchés te sont pardonnés, je t'en absous au nom du Père, du Fils et du St. Esprit, ou bien, tes péchés ne te sont point pardonnés. Celui qu'on a offensé est le seul qui peut faire grâce, et c'est de lui seul qu'il faut l'attendre. Le serviteur ne peut remettre des péchés commis contre son maître. Qui est celui qui nous a mérité la vie par le sacrifice qu'il a fait de la sienne, sinon Jésus-Christ ? Vous qui voulez l'imiter en remettant les péchés, souffrez donc pour moi ; mais si vous êtes pécheur vous-même, comment l'huile d'une lampe telle que la vôtre pourrait-elle nous suffire à tous deux ? (26) — Les déclarations de l'Ecriture-Sainte sont, au surplus, très-formelles. *C'est moi qui efface tes péchés pour l'amour de moi*, dit le Seigneur,

(25) Expl. du Cat., leçon XV. — (26) Chrét. prot. p. 153.



*et qui mets en oubli tes iniquités. Il n'y a qu'un législateur qui puisse sauver et qui puisse perdre ; qui es-tu , toi qui condamnes les autres ?* (27)

*Mr. Pr.* Vous connaissez, sans doute, le fameux passage sur lequel les Catholiques appuient le pouvoir qu'ils attribuent aux prêtres de remettre les péchés. Jésus dit à ses disciples : *Recevez le St. Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez , et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (28).

*Mr. Th.* Ce serait fort si l'on prouvait que cette puissance, qui suppose la faculté de lire dans les cœurs, fut accordée, non-seulement aux disciples qui reçurent les dons miraculeux du St. Esprit, mais à tous les prêtres ou pasteurs qui succéderaient aux disciples dans la charge de prédicateurs de l'Evangile. Un pouvoir aussi prodigieux n'a pas dû passer des temps apostoliques aux âges postérieurs. Nous ne voyons nulle part qu'il ait été transmis aux évêques, aux pasteurs, aux anciens. L'Evangile ne leur impose nulle part un tel devoir comme une attribution de leur charge (29).

*Ed.* Je me souviens d'avoir lu dans l'histoire que, plus d'une fois, des personnages qui se confessèrent reçurent l'absolution et communierent pour tromper mieux un ennemi qu'ils voulaient ou massacrer ou faire égorger. Or si le prêtre, qui est juge à la place de Dieu (30), qui examine et interroge à fond le coupable, avait reçu d'en haut, comme les Apôtres, le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, il n'aurait pas donné l'absolution à des scélérats aussi consommés.

*Mr. Pr.* Très-bien, mon fils, et tu aurais pu ajouter, si le prêtre le plus intègre, le plus fidèle observateur de son devoir peut être trompé, le pouvoir d'absoudre est inutile, et devient dangereux, parce que l'homme à qui les péchés sont remis pourra pécher avec assurance, et, comme on dit, à compte nouveau.

*Mr. Ern.* Et que n'y aurait-il pas à dire de l'absolution donnée à des hommes coupables de crimes atroces, d'assassinats (31).

(27) Esaïe XLIII, 25. Jaq. IV, 12. — (28) Jean XX, 22, 23. —

(29) Br. p. 55-58. — (30) Br. p. 79. — (31) Br. p. 26.



*Mr. Th.* Autre singularité : un homme désire l'absolution, elle lui est refusée par un prêtre; il s'adresse à un autre prêtre; il lui fait l'aveu des mêmes fautes, il est animé des mêmes sentiments, et l'absolution lui est accordée. Lequel des deux prêtres a usé légitimement du pouvoir de remettre les péchés?

*Mr. Et.* Combien sont plus conformes à l'Évangile les paroles d'exhortation adressées, dans nos églises, par les pasteurs, à ceux qui désirent s'approcher de la table sainte! tout y est conditionnel; le pardon par Jésus-Christ est promis, non-seulement à ceux qui se repentent, mais aussi à ceux qui s'amendent, à ceux qui veulent beaucoup aimer, parce qu'il leur a été beaucoup pardonné.

*Mr. Ern.* Chez les Catholiques, l'absolution dépend du pouvoir du prêtre, encore plus que des sentiments du pécheur qui la sollicite; par le fait du prêtre, *ex opere operato*, l'absolution est obtenue (32).

*Mr. Et.* C'est un remède qui agit même sans la volonté de celui qui le prend.

*Mr. Paul.* Cela tranquillise, mais démoralise. Le prêtre ouvre infailliblement l'entrée du ciel.

*Mr. Ern.* L'intention pure du prêtre est nécessaire pour qu'un sacrement quelconque qu'il administre soit valide et efficace (33).

*Mr. Paul.* Si donc un prêtre est distrait en administrant un sacrement, et que celui qui le reçoit ait les plus excellentes dispositions, le sacrement reste sans effet. Celui-là est puni qui n'a point péché, qui a même le cœur bien disposé devant Dieu.

*Alph.* Quant à nous Réformés, si nous persévérons dans le mal, après avoir communie, nous avons mangé et bu notre condamnation. *Celui qui n'est pas né de nouveau ne peut entrer dans le royaume des cieux.*

*Mr. Th.* Ne dites pas cela à des Catholiques; car le concile de Trente a condamné ceux qui soutiennent que la meilleure pénitence est de mener une vie nouvelle (34).

*Mr. Pr.* Une autre chose me déplaît encore dans l'absolution; il n'est pas sans exemple que des prêtres l'aient

(32) Br. p. 15, 52. — (33) Br. p. 84. — (34) F. P. Livre IV.



refusée à des gens qui ne professaient pas et ne voulaient pas professer des opinions politiques que les ecclésiastiques avaient ordre de propager. Plus d'une personne en a conclu que la religion et ses ministres étaient des instruments de l'autorité temporelle dans un pays, et se sont détachées du christianisme, et même de toute religion ; plus souvent ces personnes ont cru être sages de se tenir attachées à la religion naturelle qui est si commode, et dont chacun compose les dogmes et les devoirs selon son bon plaisir.

*Mr. Th.* Un second passage que j'ai vu alléguer en faveur de l'absolution est celui-ci : *Dieu nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ, et il nous a donné le ministère de la réconciliation*, dit St. Paul (35). Le ministère de la réconciliation est évidemment la prédication de l'Evangile, qui annonce que, par la croix de Christ, les hommes coupables sont réconciliés avec un Dieu de justice. Ne pas entendre par-là la prédication, ce serait dire que les Apôtres, et non Jésus-Christ, ont réconcilié les hommes avec Dieu. Annoncer aux hommes que leurs péchés leur sont pardonnés à cause du Sauveur, ce n'est pas s'établir juge de chaque homme en particulier, ni lui donner l'absolution au nom du Père, du Fils et du St. Esprit (36).

Il y avait quelques minutes que les dames étaient rentrées lorsque Mad. la Ministre dit : La matière de l'absolution est traitée, Messieurs, ne commencez pas un nouveau sujet ; il faut nous retirer ; la nuit annonce devoir être encore plus orageuse qu'elle ne l'est.

A diverses reprises, au bruit de coups de vent très-violents, plusieurs des membres de la réunion s'étaient levés de leurs sièges ; le clair de la lune leur avait laissé apercevoir, à travers les vitres, une scène d'hiver, la neige tombant à gros flocons, et formant cà et là des amas assez considérables. Les cris de joie des jeunes gens, qui allaient à la veillée, contrastaient avec ces mugissements de la tempête. A l'ouïe de ces clameurs, Mr. l'ancien avait dit : ces ro-

(35) 2 Cor. V, 18. — (36) Une dissertation d'un haut intérêt sur la confession auriculaire, et sur les fâcheux résultats qu'elle entraîne à sa suite, mérite d'être lue. Elle a été composée par M. Bedot, étudiant en théologie à Genève, en 1828.



bustes gaillards trouveraient ce temps trop mauvais pour aller à l'église, et ils vous courent souvent à plus d'une lieue de distance pour s'amuser; ils ne craignent point de tomber malades; ils se moquent de leurs parents qui les avertissent; ils ne profitent pas de l'exemple de plusieurs de leurs camarades, que de telles courses et de tels plaisirs ont tués.

*Mad. Pr.* Neuf heures n'ont pas encore sonné; on ne partira pas qu'on ne se soit fortifié quelque peu contre l'orage.

Il y a de quoi se fortifier beaucoup, dirent plusieurs jeunes gens à la vue de la table où était servie une collation, dans la chambre où les enfants s'étaient récréés. Fatigués des jeux de leur âge, auxquels ils s'étaient livrés d'abord, ils s'étaient mis à chanter; ils répétaient des chansons nationales et des cantiques qu'ils avaient appris à l'école; au moment où leurs parents entrèrent dans la salle, les enfants entonnèrent l'hymne que le régent leur avait fait chanter au temple, le premier jour de l'an. Quelle belle direction donnée à ce goût du chant, qui se remarque déjà dans l'enfance! la poésie et la musique sont rapportées à leur origine primitive quand elles célèbrent les perfections de Dieu, ses œuvres merveilleuses, l'immensité de ses miséricordes par Jésus-Christ, l'excellence de l'Evangile; voilà ce qui est digne d'être chanté par l'homme, parce que cela est digne d'occuper ses pensées et d'exalter ses sentiments. Lorsque la poésie de maints peuples célèbres de l'antiquité était immorale, souvent impie, celle des Hébreux fut toujours sainte; lorsque le vin, l'amour impur, la licence étaient célébrés par les poètes les plus fameux de la Grèce et de Rome, les prophètes du peuple de Dieu ne profanent pas la harpe de Sion en célébrant le vice. C'est pour Dieu et pour sa gloire qu'ils chantent, c'est à lui qu'ils rapportent tout, les malheurs comme les bénédictions, les désastres comme les victoires; c'est à lui qu'ils font hommage de la prospérité; c'est sous sa main paternelle qu'ils s'humilient (37).

(37) On n'avait pas imaginé alors de donner à la voix de l'homme un charme particulier, en le mutilant d'une manière honteuse et barbare, comme cela s'est fait long-temps à Rome, pour fournir d'habiles chanteurs à la chapelle du très-saint père.



Tel fut le résumé des réflexions que l'on se communiqua en se hâtant d'user de quelques-uns des mets qui couvraient la table. On forma des vœux pour qu'à l'exemple des Catholiques romains et de plusieurs églises Réformées, le chant sacré fût soigné parmi nous; on comprit que c'était dans les écoles ou dans les catéchismes du dimanche que la réforme devait commencer. On souhaita également que notre psautier ne restât pas aussi étranger aux sentiments qu'éprouvent les Chrétiens pour leur Rédempteur; mais on sentit combien l'introduction de nouveaux cantiques serait difficile, surtout dans les temps actuels.

On s'enveloppa le mieux que l'on put pour se garantir des rigueurs de la saison, et l'on partit.





---

## CHAPITRE VII.

ENCORE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA COMPOSITION DU PASTEUR. — PIEUX SENTIMENTS DE MARIE. — SA MORT. — SON ENTERREMENT. — ORAISON FUNÈBRE. — VIATIQUE ET EXTRÊME-ONCTION. — PRIÈRES AUPRÈS DES MOURANTS. — CIMETIÈRES. — INVOCATION DES SAINTS. — CULTES EN LANGUE ÉTRANGÈRE. — CULTES À LA VIERGE. — CULTES DES IMAGES. — CONFIANCE AUX RELIQUES. — PÉLERINAGES. — CULTES DOMESTIQUES. — TEMPLES. — CÉRÉMONIES CATHOLIQUES. — MAHOMÉTISME. — MARIAGES MIXTES. — MARIAGE. — VOYAGES.

---

PARTIES avec précipitation de chez Mr. Prudent, les familles amies n'avaient pas pensé à fixer le jour de leur prochaine réunion. La pauvre Marie, morte le jeudi 19 du mois de février, et qui aurait pu, à la rigueur, être inhumée le samedi, ne le fut cependant que le dimanche; on craignit de faire perdre une journée de travail à des personnes pauvres qui venaient de loin. Il n'y eut ni veillée ni repas de fossoyeurs. Le cabinet où gisait le corps mort fut éclairé pendant la nuit par une lampe, et dans la chambre voisine veillèrent, toujours au nombre de deux, quelques-unes des dames qui s'étaient intéressées au sort de Marie. Elles travaillaient, lisaient, conversaient tour-à-tour; la patience, les principes religieux de la défunte étaient le texte favori de leurs discours; chacune avait à en raconter quelques traits remaquables et touchants.

Marie avait reconnu qu'il lui avait été bon d'être affligée, que, sans toutes ses souffrances, elle n'aurait pas élevé son



cœur aux choses d'en haut, ni recherché avant tout le royaume des cieux et sa justice ; et que sont quelques années, que seraient même cent ans d'une douleur continuelle en comparaison du poids éternel de la gloire infiniment excellente que Jésus-Christ a obtenue à ceux qui lui demeurent fidèles !

Quand on pensait la consoler, en lui disant qu'elle avait tant enduré et avec une si grande patience, qu'elle pouvait être assurée de son salut. — Comptez-vous pour rien, répondait-elle, les péchés commis dans le temps de ma jeunesse et de ma santé ? Croyez-vous que l'œuvre de ma patience soit parfaite ? Je suis quelquefois faible et disposée à murmurer dans les crises de ma douleur. J'ai souvent le tort de ne pas penser avec assez de charité aux personnes qui me visitent aujourd'hui moins fréquemment que jadis, je leur applique ce dicton : longue maladie, courte pitié. D'autres fois j'ai la vanité de m'enorgueillir de ce que tant de gens et d'un rang bien supérieur au mien, me visitent et me procurent tant de douceurs. Il m'arrive de prier des lèvres plus que du cœur. Je brusque et je blâme quelquefois ceux qui me servent. Je me laisse aller, avec certaines gens, à la médisance, à des jugements téméraires. — Je m'étonne d'être si long-temps malade, comme si Dieu ne savait pas pourquoi il prolonge mes maux ; cet étonnement prouve que je ne suis pas encore un enfant dévoué à la volonté de mon Père céleste. La pente au mal ne me quitte pas, quand même je suis dans un lit de douleurs ; je transgresse souvent la loi ; je serais sous la condamnation si je ne plaçais tout mon espoir dans mon Sauveur, auquel je m'attache par la foi, et à l'exemple duquel, aidée des secours de son esprit, je m'applique à me conformer. Elle sentait vivement le prix de toutes les faveurs dont la comblait la Providence ; les répités que lui laissait la douleur étaient pour elle des moments si délicieux, qu'elle assurait n'en avoir jamais éprouvé de pareils lorsque sa santé était florissante ; elle en remerciait Dieu avec un cœur profondément pénétré. Elle attachait du prix à une foule de choses qu'on n'apprécie pas dans des circonstances plus heureuses ; l'éclat des astres qu'elle apercevait depuis sa couche à travers les vitres de son appartement, charma plusieurs nuits d'insomnie. Elle désira savoir le nom d'une étoile qu'elle



admira plus que les autres ; c'était Syrius. Sa lumière , qui éclaire aussi ma petite chambre , dit-elle , me semble un messager du ciel qui m'annonce que Dieu veille aussi sur moi. Elle sentait qu'elle devait avant tout de la reconnaissance à son Dieu et à son Sauveur , mais elle en éprouvait aussi pour toutes les personnes qui daignaient la visiter , la soulager , lui procurer des douceurs. Ma charité ne peut pas être active comme je le désirerais , mais je prie avec un redoublement de zèle pour tous mes bienfaiteurs. — Les paroles et l'exemple de cette Chrétienne ne doivent pas être perdus pour nous , se disaient les dames qui veillaient. Dieu , par sa grâce , nous aide à en profiter !

Le dimanche matin arrivèrent , au nombre de six , des proches parents de Marie ; des personnes bienveillantes se les étaient partagés pour leur épargner des frais , ils les traitèrent dans leur maison ; on les conduisit au sermon du matin , ce qui les surprit beaucoup eux-mêmes et beaucoup de gens de la paroisse. Personne n'eût été étonné si les parents fussent restés quelques heures soit dans le domicile de la défunte , soit à l'entour de la maison à s'ennuyer , à fumer , à jaser , à médire , à parler de toute autre chose que des grandes leçons que donne la mort. Ce fut après-midi qu'un nombreux convoi funèbre accompagna , jusqu'à sa dernière demeure , les restes périssables de Marie. Elle fut regrettée. On la croyait , on la disait bienheureuse , on se souvenait du bien qu'elle opérait par son exemple , on aurait voulu pouvoir aller s'instruire et se fortifier à une école si sanctifiante ; elle était pour nous , disaient plusieurs , comme un Evangile vivant.

Dans l'oraison funèbre , Mr. le Pasteur combattit deux fausses opinions trop généralement répandues ; la première , que la santé du corps est le premier des biens : il montra que c'était au contraire la santé de l'ame , puisqu'elle rend l'homme content de son sort dans quelque état qu'il se trouve , même dans la souffrance , ce qui ne fait pas la santé corporelle aussi florissante qu'on la suppose ; la seconde opinion est , qu'il existe des circonstances qui peuvent légitimer le suicide , entr'autres , lorsqu'on est atteint d'une maladie douloureuse , incurable , et que l'on est ainsi inutile au monde et un fardeau pour la société ; et il montra que jamais l'homme , si malheureux fût-il , n'était à ses



semblables d'une inutilité complète, parce qu'il pouvait toujours, aidé de l'Esprit de Dieu, les servir par le bon exemple, et les encourager à la patience et à la sainteté chrétienne; n'est-ce pas être utile au prochain que de le fortifier au milieu des tribulations de la vie? N'est-ce pas lui être utile que de devenir pour lui, par la volonté de la Providence, une occasion d'exercer la charité avec tout le développement et toute la persévérance dont elle est capable? Mr. le Pasteur ne put s'empêcher de faire allusion à un mot que dit à cette pieuse femme mourante une pieuse amie : « Foi et courage, Marie, ce sont les sueurs de la » mort. » Marie remercia par un sourire.

Mr. Prudent, qui avait réuni dans sa maison les parents de Marie, afin de leur départir ses conseils relativement à un héritage chétif, il est vrai, mais qui n'était pas sans valeur pour des gens dans la pauvreté, avait tenu aussi à rassembler chez lui, dans la soirée de ce même jour, les familles qui s'entretenaient du jubilé de la Réformation. Alphonse, qui avait à cœur de n'omettre rien de ce qui se disait d'utile dans ces réunions, y paraissait toujours un des premiers et était toujours muni de papier, de crayon, de plumes, pour prendre des notes sur ce qu'il entendait ou voyait d'intéressant. La conversation s'engagea naturellement sur la mort; puis on vint à parler des cérémonies funèbres usitées chez différents peuples; à cette occasion, le mot d'extrême-onction sortit de la bouche d'un des membres de l'assemblée, puis Alphonse s'empressa de demander à Mr. Théophile s'il n'avait pas touché cette corde lors de son dialogue avec l'abbé.

Non, reprit Mr. Théophile, mais ayant l'habitude, comme vous le savez, de faire autant que possible chaque année un voyage d'une quinzaine de jours, je vous raconterai ce dont je fus témoin dans une ville catholique, en 1818. M'y promenant, un matin, j'entendis des chants dans une rue, et je vis une foule de gens qui se dirigeaient vers un groupe principal; je précipitai mes pas; on me dit que les prêtres portaient le viatique (1) à un gendarme à

(1) On nomme ainsi la communion donnée à un malade mourant ou en danger de mort.



l'agonie ; bien des personnes , à l'approche du saint sacrement , s'agenouillaient ou dans la rue , ou sur le seuil des portes , ou sur le bord des croisées ouvertes ; je fus choqué de voir des hommes , qu'on me dit être Catholiques , rester debout et rire. La cérémonie terminée , les prêtres quittèrent la demeure de l'agonisant , et accompagnés d'une multitude , se rendirent à l'église où une messe et des prières furent chantées , me fut-il dit , pour le moribond. Cela me toucha ; cette communion de prières en faveur d'un mourant ne me laissa pas insensible. Je demandai si le gendarme avait aussi reçu l'extrême-onction ; on ne put me répondre. On ne m'expliqua , non plus , que d'une manière vague les cérémonies qui accompagnent l'administration de ce sacrement. Et de retour chez moi , je m'en instruisis (2). Dans certains diocèses l'administration des saintes huiles précède , dans d'autres elle suit l'administration du viatique. Le but de l'extrême-onction est d'abord de fortifier l'âme dans ses peines et dans sa lutte contre l'ennemi du salut , qui redouble alors d'efforts pour la perdre , puis de soulager le corps , ensuite de remettre les péchés , tant les véniels que , même en de certaines circonstances , les mortels (3) , enfin d'effacer , du moins en partie , les restes des péchés , c'est-à-dire , les défauts qui subsistent encore dans l'âme après qu'elle a été purifiée du péché et qui l'empêchent de s'élever facilement vers Dieu. J'aurais désiré être témoin de l'administration de ce sacrement , mais jamais je ne me suis trouvé dans des circonstances à pouvoir y assister comme simple spectateur sans me compromettre par des actes auxquels je ne consentirais jamais , ou sans courir le risque de scandaliser ou de distraire les Catholiques fidèles. Voici comme la cérémonie a lieu d'après la description que j'en ai lue : On prépare dans la chambre du malade une table que l'on couvre d'un linge blanc et sur laquelle on place deux chandeliers , un crucifix , sept boules de coton et un morceau de

(2) Expl. du Cat. — (3) Un péché VÉNIEL est un péché qui mérite des peines temporelles en ce monde ou en l'autre ; il n'ôte pas entièrement la grâce , mais il l'affaiblit et dispose au péché mortel. Celui-ci mérite une peine éternelle , il donne la mort à l'âme en lui ôtant la vie de la grâce. — C'est là une distinction qu'heureusement ne fait pas l'Évangile.



mie de pain dans une assiette, deux vases dans l'un desquels est de l'eau ordinaire et dans l'autre de l'eau bénite, avec un rameau pour faire l'aspersion. Avant de commencer la cérémonie, le prêtre fait l'aspersion sur le malade et dans la chambre, en disant : Paix à cette maison et à tous ceux qui y sont. — Il récite des prières, s'approche du malade, fait prononcer, au nom de celui-ci, le *Confiteor* (4); il lui impose les mains, prie en même temps pour lui Dieu et tous les saints, imbibe les boules de coton d'huile sainte (5), fait l'onction de sept parties du corps, des yeux, des oreilles, des narines, de la bouche, des mains, des pieds, et si c'est un homme, de la poitrine, en ajoutant à chaque onction ces paroles : « Que par cette sainte onction et par son infinie » miséricorde, le Seigneur vous pardonne tous les péchés » que vous avez commis par cet organe. Ainsi soit-il. » — Les onctions sont faites en forme de croix. Les assistants étant à genoux, le prêtre prie avec eux pour le malade, lui présente le crucifix à baiser et lui donne de saints avis. On a soin de jeter au feu l'eau, le coton, ainsi que la mie de pain avec laquelle le prêtre a essuyé ses doigts.

*Alph.* Je ne vous cache pas qu'excepté la croyance à l'action redoublée du démon, beaucoup de choses me plaisent dans cette cérémonie.

*Mr. Th.* Gardons-nous vous et moi d'embellir, selon les fantaisies de notre imagination, les cérémonies du christianisme; car si nous laissons agir la folle de la maison (6), en quoi n'aurait-elle pas bientôt transformé la religion pure et simple du Fils de Dieu? La composition de Mr. le Pasteur nous en a déjà fourni tant d'exemples.

*Alph.* Mais il est deux passages qui semblent justifier cette pratique, un dans St. Marc et un dans St. Jaques (7).

*Mr. Th.* (tirant une petite Bible de sa poche). Voyons-les. Il lit celui de St. Marc : *Ils, c'est-à-dire les douze Apôtres, oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient.* Vous voyez qu'il s'agit évidemment de guérisons corporelles

(4) C'est une prière en latin, dans laquelle on confesse ses péchés. — (5) Consacrée par l'évêque le jeudi-saint, avec une grande solennité. — (6) C'est ainsi qu'a été nommée par je ne me souviens plus qui, l'imagination. — (7) Marc VI, 13. Jaq. V, 14, 15.



et miraculeuses. Un ecclésiastique qui, de nos jours, en oignant d'huile des malades les guérirait, serait en possession du don des miracles.

*Alph.* Passe pour cet endroit, mais celui de St. Jaques ?

*Mr. Th.* le lit : *Quelqu'un est-il malade parmi vous ? Qu'il appelle les pasteurs (les anciens) de l'Eglise, afin qu'ils prient pour lui, et qu'ils l'oignent d'huile au nom du Seigneur. Alors la prière faite avec foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera; et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés.* Je vous avoue qu'en comparant le passage de St. Marc avec celui-ci, je trouve que le premier explique le second. Le conseil de l'Apôtre me semble particulier à ces temps de la primitive Eglise où les pasteurs, ayant reçu le don des miracles, opéraient des guérisons par la prière et par l'onction d'huile. Cette onction n'était pas la cause de la guérison, c'était un signe propre à mettre dans un plus grand jour le prodige, vu le peu de rapport qui existait entre la cause visible et l'effet produit. Jésus-Christ employa plus d'une fois de pareils signes (8).

*Alph.* Ecoutez pourtant : *Quelqu'un est-il malade ? qu'il appelle les anciens de l'Eglise.*

*Mr. Th.* Je vous arrêterai d'abord ici : Pourquoi Rome, qui fonde un sacrement sur ce passage, n'en observe-t-elle pas à la lettre la teneur ? C'est un seul prêtre qui administre l'extrême-onction. — Je n'ai pas tout dit : *Quelqu'un est-il malade ?* il s'agit de toute maladie indistinctement, et à quelque période qu'elle soit parvenue, tandis que l'Eglise romaine donne la règle suivante : *On doit administrer l'extrême-onction à tous les Catholiques adultes malades qui sont en danger de mort, etc.*

*Alph.* Ces dernières paroles me frappent, quoique vous en disiez : *Et la prière faite avec foi sauvera le malade, etc.*

*Mr. Th.* Permettez-moi de vous assurer que je crois autant que qui que ce soit à l'efficace de la prière. Mais l'Eglise romaine me paraît dans l'erreur si, par ces mots : « la » prière sauvera le malade », cette Eglise entend qu'il meurt en état de salut ; et comment douter que ce soit la croyance de Rome, puisque d'après elle ce sacrement remet

(8) Marc VII, 33. Jean IX.



les péchés ? mais que devient alors la doctrine du purgatoire ? et pourquoi des messes pour les morts, si, par ces mots : « le Seigneur le relèvera », Rome entendait que le malade sera rétabli (et c'est le sens du mot grec), pourquoi attendrait-elle que le patient fût en danger de mourir ? voudrait-elle manifester avec plus d'éclat la puissance miraculeuse de cette onction ? Mais ce n'est pas dans ce sens que le passage est traduit par l'Eglise de Rome : *Le Seigneur le soulagera*, dit-elle.

*Alph.* Comment donc appliquez-vous aux temps actuels ces mots : *Et s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés ?*

*Mr. Th.* Je crois qu'ils ne nous concernent pas plus que les guérisons miraculeuses. Ceux qui avaient le don de guérir le malade par la prière et par l'onction, pouvaient aussi obtenir par leurs supplications le pardon des péchés de ceux pour lesquels ils invoquaient le Seigneur. Le concile de Trente a sanctionné de son autorité, et ordonné cette ancienne et sainte pratique : il n'a pas vu quelle différence existait entre les temps apostoliques et les temps actuels.

*Alph.* Vous ne voulez donc pas qu'on prie pour les malades et les mourants !

*Mr. Th.* Comment pouvez-vous tirer une pareille conséquence de mon explication de ce passage ? C'est au contraire la seule chose qui me plaise de tout ce que je vous ai raconté de cette cérémonie.

Pour en finir sur ce sujet, je dirai que si l'on fait de l'extrême-onction le sacrement du mourant, il faudra faire de la prière le sacrement de l'affligé, et du chant des cantiques le sacrement de l'homme dans la joie ; car dans le texte du passage de St. Jaques, il est parlé de trois états dans lesquels l'homme peut se trouver, et de trois devoirs ; l'accomplissement de l'un de ces devoirs, dans les temps apostoliques, était accompagné de bénédictions miraculeuses (9).

Plusieurs des membres ordinaires de ces assemblées étant entrés, avaient entendu la fin de cette conversation. Mr. Etienne avait parlé du zèle du pasteur à visiter les

(9) Br. p. 238.



malades , et de la tâche qu'il s'imposait à se rendre auprès d'eux à des époques régulières pour converser sur l'état de leur ame , pour leur faire quelque lecture pieuse , ou pour prier avec eux.

*Mr. Paul.* Je crains bien que ce ne soit un excès de zèle qui nous prive du plaisir de l'avoir aujourd'hui parmi nous.

*Mr. Pr.* Serait-il plus malade qu'hier ?

*Mr. Paul.* Il n'est pas mieux ; atteint d'un rhume assez violent , il voulut , malgré la défense du médecin , se relever l'autre jour à une heure de la nuit , pour assister par ses encouragements et par ses prières la mourante Marie. Une voisine ayant demandé à celle-ci : aimeriez-vous voir Mr. le Pasteur ? et la réponse ayant été , oui , on le fit chercher sur-le-champ , et selon moi on eut tort , il n'en eût été ni plus ni moins pour le salut de Marie.

*Mr. Pr.* Je le crois aussi. Cependant les dernières prières qui se prononcent près du lit d'un mourant ont toujours été pour moi une source d'édification. La vue d'un de mes semblables près de paraître devant son Juge suprême , recevant les derniers conseils de son pasteur , écoutant les dernières prières que ce pasteur et toute une famille à genoux adressent à l'Auteur de toutes consolations , remue mon cœur , me porte à réfléchir à ma dernière fin ; je sors meilleur de la maison où se célèbre un tel culte. — J'aurais aimé assister à la prière faite pour la bonne Marie. Y avait-il beaucoup de monde ?

*Mad. Paul.* Beaucoup pour l'heure. Les adieux du pasteur à Marie furent des plus touchants. Sa prière nous arracha à tous des larmes. Il fut obligé de se retirer. Mad. la Ministre et Sophie entretinrent jusqu'à la fin par des lectures , des prières et de bonnes paroles , les pieux sentiments de Marie. Elle ne mourut que dans la matinée , dans leurs bras.

*Mr. Paul.* Et dans les tiens , car tu fis bien ta bonne tâche ; et tant mieux , car tu n'as fait que ton devoir.

*Mr. Pr.* Je suis bien aise que la pratique d'appeler les pasteurs auprès des agonisants ne se perde pas , et que les voisins accourent pour entendre la prière.

*Mr. Th.* Pourvu que de là ne naissent pas des croyances superstitieuses et qu'on ne s'imagine pas que le mourant , auprès de qui le pasteur aura prié , peut être certain de son



salut. La foi au Rédempteur et les bonnes œuvres, fruits inséparables d'une telle foi, voilà ce qui nous sauve.

*Mr. Et.* Que pensez-vous de l'usage des moraves, d'entonner des cantiques autour du lit des mourants?

*Mr. Th.* Ils chantent l'hymne du délogement, ils se réjouissent de ce qu'un frère quitte la vallée du péché pour entrer dans le séjour de la gloire. C'est une sublimité de foi dont tous les humains ne sont pas capables, et que le Seigneur n'exige pas. Quel pieux courage il faut avoir pour chanter, même un saint cantique, auprès d'une mère mourante, qui laisse des enfants en bas-âge!

*Mr. Et.* Il est vrai. Pour moi j'aimerais mieux que parmi nous, comme dans quelques églises Réformées, on portât la communion aux malades et aux mourants.

*Mr. Th.* Cela ne serait pas non plus sans inconvénients. Au reste, où n'y en a-t-il pas? Que j'aime ce mot d'un pieux Chrétien à un fidèle, qu'une maladie empêchait de s'approcher de la table du Seigneur : Crois, et tu l'as mangé!

*Mr. Pr.* On ne remédiera jamais à tout. J'aime mieux un discours funèbre avec ses inconvénients, que l'absence de tout discours, comme cela a lieu dans maintes églises Réformées. La muette éloquence des tombeaux est instructive, mais il est si peu de gens qui la comprennent sans interprète.

*Mr. Et.* Il faut convenir que l'usage admis à Neuchâtel est le moins heureusement imaginé. On lit dans le temple la collecte pour les enterrements, et aucun des parents du défunt ne l'entend; même, à moins qu'on n'enterre le dimanche, elle n'est entendue pour l'ordinaire d'aucun de ceux qui assistent au convoi funèbre. — (A l'ancien). Vous souriez, vous alliez dire une malice.

*Mr. Paul.* Comme vous me jugez!

*Alph.* Ne pourriez-vous, Mr. Théophile, rien nous dire des enterrements des Catholiques?

*Mr. Th.* Vous savez, ainsi que moi, qu'un Protestant ne peut que difficilement être inhumé dans un cimetière catholique; on ne consent pas que le cadavre d'un hérétique repose dans une terre bénite; la dépouille mortelle de la pieuse Marie en eût été repoussée, on eût peut-être permis de la déposer au-devant du cimetière. Qui sait jusqu'où ses



parents et ses amis eussent dû porter son cadavre, s'ils eussent voulu lui donner une sépulture honorable? Mais j'ignore absolument les cérémonies usitées dans les enterrements des Catholiques; il doit y en avoir, elles sont dans l'esprit d'une religion qui parle tant aux sens; conduirait-on sans pompe le cadavre dans un cimetière qui souvent n'est pas sans luxe!

*Mr. Paul.* J'aime encore mieux à cet égard un peu d'excès que ces cimetières qui, comme il s'en trouve dans notre pays, servent de sentiers publics, d'endroits où l'on sèche le linge, de lieu de divertissement pour les enfants, et qui plus est, même de pâturage au bétail. Les morts, je le sais, n'en sentent rien; mais chaque fois que je vois de telles choses, j'y trouve un je ne sais quoi qui me blesse et me scandalise.

*Mr. Pr.* Je crois qu'un règlement de police interdit de tels abus; il faut que je fasse des recherches à cet égard.

*Mr. Paul.* Il en sera peut-être de ce règlement comme de celui des cabarets; il existe, mais il est des endroits où on ne l'observe guère (on sourit).

*Alph.* Toujours à attaquer vos ennemis, Mr. l'ancien.

*Mr. Paul.* Ce ne sont pas les miens, ils ne me font point de mal, je n'y vais jamais; mais ce sont les ennemis du bien public, je leur ai déclaré une guerre à mort.

*Alph.* Vous serez plus favorable aux oraisons funèbres.

*Mr. Paul.* Oui, pourvu que ce ne soit pas toujours la même collecte qu'on lise. N'y aurait-il pas moyen d'en composer un certain nombre, selon les divers cas qui se présenteraient?

*Mr. Pr.* Et même de laisser aux pasteurs la liberté de prononcer un discours funèbre chaque fois qu'ils le jugeraient convenable d'après les circonstances.

*Mr. Th.* A cet égard, permettez-moi de vous dire ma manière de voir là-dessus : *des oraisons funèbres pour chacun ou pour personne*, sinon les pasteurs courraient infailliblement le risque de mécontenter des parents ou de favoriser certains préjugés.

*Mr. Pr.* Vous avez raison. Je vous avoue que le ministre de la religion me paraît rarement plus à sa place que quand, du bord d'une fosse ouverte, il adresse à l'assistance des paroles de consolation, d'encouragement, d'avertissement,



et qu'il dirige, dans un moment où la foi est sujette à chanceler, les espérances des mortels vers les cieux, patrie éternelle des âmes sauvées.

*Mr. Th.* A quoi j'ajoute qu'une oraison funèbre ne doit renfermer ni éloge, ni censure du défunt; ce serait usurper la fonction du Juge suprême. Souvent ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu; souvent celui qui est condamné au tribunal des humains est absous devant le trône de la miséricorde divine.

*Mr. Et.* Il est des gens qui comprennent si mal, il en est qui aiment à juger si mal, qu'une oraison funèbre est toujours expliquée dans le sens de leur passion. Le pasteur parle-t-il en général d'un vice ou d'une vertu, ces gens regardent cela comme une allusion à la conduite du défunt.

*Mr. Th.* J'aime à penser que les réflexions présentées par Mr. Guillebert, dans un de ses sermons sur la mort, contribueront à amener en ville quelque heureuse innovation à cet égard, ou à rétablir la pratique ancienne que des vieillards se rappellent encore.

*Mad. Pr.* Nous serons privés du plaisir d'avoir Mr. le Pasteur et Madame; il n'est pas assez bien, a-t-il mandé, pour assister à notre réunion; il prie qu'on veuille cependant terminer les discussions relatives aux sujets traités dans son ouvrage.

*Plusieurs voix.* Il a raison de se ménager; il se fatiguerait à nous instruire.

*Alph.* Sans doute. Mais qui reverra mes notes.

*Mad. Et.* Tu es bien embarrassé, Mr. Théophile ne te refusera pas ses services.

*Mr. Th.* Non assurément, quoique je me sente moins propre à cela que Mr. votre Pasteur.

*Ed.* Comme on parlera peut-être de matières qu'il nous a expliquées dans nos leçons, nous nous en souviendrons, et nous aurons ses excellentes idées à défaut de sa personne.

*Mad. Et.* Lequel des sujets traités dans la composition as-tu le plus présent à l'esprit? Je voudrais qu'on le choisît avant tout.

*Ed.* Mais, Madame, il n'est pas honnête que mes idées prévalent dans une société de gens tous plus âgés que moi.

*Mr. Paul.* Je vote pour qu'à cause de la modestie de Mr. Edouard, on lui laisse le choix du sujet.



( Nous en sommes tous ).

*Ed.* J'aimerais donc que nous examinassions si la raison et la Sainte-Ecriture sont favorables à l'invocation des saints, recommandée par l'Eglise romaine.

*Mr. Pr.* Eh bien ! développe-nous les principes que ta mémoire te rappelle là-dessus.

*Ed.* Je me bornerai à les indiquer, votre intelligence fera le reste. L'Ecriture-Sainte ne commande de prier que Dieu seul. Quand Jésus enseigne à ses disciples à prier, c'est notre Père qui est aux cieux qu'il leur prescrit d'invoquer ; jamais, dans tout le cours de son ministère, Jésus ne dit qu'on doive adresser des supplications à des anges ou à des saints. Rien de pareil ne se trouve non plus dans les écrits des Apôtres. Les prières de beaucoup de personnages, vivant sur la terre, sont citées dans la Bible ; aucune n'est adressée à d'autres qu'au Père, au Fils ou au St. Esprit ; aucune n'est présentée aux Enoch, aux Abraham, aux Moïse. Pour que les anges et les saints pussent entendre nos prières, il faudrait qu'il fût prouvé qu'ils sont à la fois dans le séjour des bienheureux et présents partout sur cette terre ; comment soutenir une telle assertion, puisque l'Ecriture garde là-dessus le silence ? Voilà les points que Mr. le Pasteur nous a développés avec beaucoup de détails.

*Mr. Pr.* Ne pourrais-tu pas nous citer quelques passages où l'invocation des saints soit directement condamnée ?

*Ed.* Pierre et Paul refusent les hommages qu'on veut leur rendre comme à des saints (10). Si une telle invocation avait dû devenir une obligation du Chrétien, c'était le moment où les Apôtres auraient dû dire aux Païens : *Vous nous invoquerez après notre mort.*

La défense d'offrir un culte aux anges, qui doivent avoir au moins autant d'influence auprès de Dieu que les saints, semble condamner aussi les prières adressées à ces derniers. « *Que personne ne vous fasse perdre le prix de votre course, voulant, sous prétexte d'humilité, que vous rendiez un culte aux anges* (11). »

*Mr. Th.* Le catéchisme du concile de Trente recommande positivement l'invocation des anges (12).

(10) Actes X, 26. XIV, 15. — (11) Coloss. II, 18. Apoc. XXII, 9.  
— (12) Br. p. 202.



*Mr. Pr.* J'aimerais , Edouard , une réponse plus directe à ma question.

*Ed.* Je la trouverai , ce me semble , dans la doctrine de l'Évangile , qui annonce , en plus d'un endroit , que Jésus est notre seul intercesseur auprès du Père. Je ne veux pas vous répéter ici des passages que vous savez tous.

*Sophie.* On aime toujours entendre des sentences du livre de vie.

*Ed.* Il y a un seul Dieu et un seul Médiateur entre Dieu et les hommes , Jésus-Christ homme. Si quelqu'un a péché , nous avons un avocat auprès du Père , Jésus-Christ le juste. Il peut sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui , étant toujours vivant pour intercéder pour eux. Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie. Qui les condamnera ? Christ est mort , et de plus il est ressuscité , il est même à la droite de Dieu et il intercède pour nous. C'est par lui que nous avons , les uns et les autres , accès auprès du Père , en un même esprit. Nul , dit Jésus , ne vient au Père que par moi. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu , et tu le serviras lui seul.

*Mr. Paul.* Comment s'y prend-on pour mettre au nombre des saints quelqu'un d'autre que ceux que , d'après la Bible , nous regardons comme tels , quoique nous ne les invoquions pas ?

*Mr. Th.* Voici , autant qu'il m'en souvient , d'après mes lectures , comment les choses se passent : au bout d'un temps plus ou moins long , après le trépas d'un personnage saint , ou qu'on fait passer pour tel , une demande de canonisation est faite à la cour du souverain pontife , qui ordonne qu'une enquête soit dressée dans les lieux où ces gens ont vécu ; des informations sont prises sur leur vie et sur leurs mœurs ; chose facile au bout , quelquefois , de cent ans ! Le tout est rapporté au pape et à son consistoire , qui décident de cette sorte d'apothéose. Et comme le sénat de Rome païenne avait le pouvoir de mettre une créature humaine au rang des dieux , le chef et le conseil suprême de Rome moderne ordonnent qu'on inscrive dans le catalogue des saints , l'homme ou la femme jugés dignes d'un tel honneur. Ils sont , dès lors , invoqués dans les prières publiques ; des temples , des autels sont dédiés à leur mémoire ; on leur offre le sacrifice de la messe ; ils ont , leur jour de fête , une auréole , sym-



bole de la gloire céleste, orne leurs images, on recherche et on honore leurs reliques (13).

*Mr. Paul.* Sont-ce au moins des gens vertueux que l'on honore ainsi?

*Mr. Th.* De grands services rendus à la cour de Rome sont, pour obtenir la canonisation, des titres bien puissants. Dominique, le persécuteur de tant de milliers d'Albigéois, en est une preuve. Charlemagne, quoique doué d'un puissant génie, et quoique grand monarque, était loin de mériter un brevet de sainteté; la guerre de trente-deux ans qu'il fit aux Saxons, pour les contraindre à entrer dans l'Eglise, déshonore sa vie; mais il avait contribué à l'accroissement du pouvoir des papes, Rome ne devait-elle pas récompenser dans les cieux celui qui l'avait si bien servie sur la terre? La légende, c'est-à-dire la vie des saints, offre bien d'autres exemples d'une canonisation non méritée. De là ce mot d'un ancien : On honore comme saint sur la terre tel homme qui souffre dans les enfers (14). Où d'ailleurs l'Ecriture-Sainte accorde-t-elle à des mortels le droit de canoniser, même le plus vertueux des humains?

*Alph.* Ajoutez, Monsieur, que ce n'est pas sans argent que s'achètent ces lettres d'une céleste noblesse. On pourrait souvent appliquer à des hommes de bien la réflexion de Muller sur le pacificateur de Stantz : « Nicolas de Flühe » fut un saint si jamais il en fut; mais Unterwald ne fut » pas assez riche, ni Rome assez noble pour le canoniser (15).

*Mr. Pr.* Les Catholiques n'ont-ils pas à alléguer, en faveur de cette invocation, des passages de la Bible qui aient quelque apparence de force?

*Ed.* J'en ai vu dans le Bon Père, ou le Chrétien Protestant; mais ils m'ont paru d'une extrême faiblesse; jugez-en (16) : « *Les anges voient sans cesse, dans les cieux, la*

(13) Conf. Ch. VII. — (14) R. T. I. Préf. p. 4. — (15) Mul. Livre V, Ch. II. La canonisation de Clotilde de France, reine de Sardaigne, a coûté naguères, à la cour de Turin, cent mille écus romains (Nouvelliste Vaudois). L'Apôtre qui n'avait ni argent ni or, courrait, de nos jours, grand risque de n'être pas mis au nombre des saints. — (16) Matth. XVIII, 10. Hébr. I, 14. Luc XV, 10. XVI, 22. Gen. XLVIII, 16. Dans quelques versions, il y a Roi, c'est-à-dire DIEU, au lieu d'ANGE. Job. V, 1. XLII, 7. 2 P. I, 15. Apoc. V, 8.



*face de mon Père céleste.* Les anges doivent-ils, pour cela, être invoqués? J'ai déjà montré que St. Paul et St. Jean le défendent. Si les anges ne doivent pas être invoqués, eux qui connaissent ce qui se passe où Dieu les envoie, on peut certainement en conclure que l'on ne doit pas prier les saints, eux dont il n'est dit nulle part, *qu'ils sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent hériter le salut.* Je réfute de la même manière le passage qui précède l'histoire de l'enfant prodigue. *Il y a de la joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui s'amende,* et celui-ci de la parabole du mauvais riche : *Les anges portèrent le pauvre dans le sein d'Abraham.* Je n'en dis pas moins de ce passage de la Genèse : *Que l'ange qui m'a délivré de tout mal bénisse ces enfants !* Pour s'appuyer sur ce passage du livre de Job : *Vers lequel des anges vous tournerez-vous ?* Il faut avoir beaucoup de confiance dans l'infailibilité d'Eliphaz ; Dieu ne l'a-t-il pas condamné? Le passage de St. Pierre : *Je ferai tous mes efforts pour qu'après mon départ vous conserviez toujours le souvenir de ces choses,* que prouverait-il en faveur de l'invocation des saints, en admettant même que la pensée de l'Apôtre fût de promettre à ceux à qui il écrit de prier, après sa mort, Dieu pour eux? Le verset de l'Apocalypse : *Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints ;* ce verset, dis-je, ne me laisse apercevoir aucun rapport entre les prières des saints dont il est parlé, et celles que, selon les Catholiques, on doit leur adresser.

*Mad. Pr.* En effet, ces passages ne prouvent rien ; il en faudrait de plus clairs et des ordres plus positifs pour fonder une doctrine qui donne aux saints une puissance qui approche de celle du Sauveur.

*Mad. Pr.* L'amie de pension dont mon mari vous a parlé appuyait sa confiance dans les prières qu'elle adressait aux saints, et surtout à sa patronne Ste. Cécile, sur une autre raison. Vous vous recommandez, me disait-elle, aux prières des saints qui sont sur la terre, pourquoi ne vous recommanderiez-vous pas à celles des saints qui sont dans les cieux?



*Mr. Pr.* L'argument n'est pas sans force, que lui répondais-tu ?

*Mad. Pr.* Je fus long-temps embarrassée, je priai Dieu de m'éclairer, enfin il me vint dans l'esprit cette réponse : les saints, sur la terre, me connaissent et m'entendent ; ils savent ce qu'ils doivent demander à Dieu pour moi, en puis-je dire autant de ceux qui sont déjà glorifiés ? Il faudrait que la Bible m'en instruisît, or elle nous prescrit de prier les uns pour les autres, elle nous offre des exemples de personnages qui se recommandent aux prières de ceux qui vivent ; mais trouve-moi des ordres d'invoquer les saints qui sont morts, ou un seul exemple de cette invocation. Et nous en restions là. — Et ce qui me fait plaisir, quand j'y pense, nous ne nous boudions point, malgré la différence de religion, nous nous aimions au Seigneur, et quand l'une manquait à son devoir de Chrétienne, l'autre la reprenait.

*Sophie.* Pourquoi une pareille concorde est-elle si rare entre les membres des diverses communions chrétiennes ! L'Apôtre n'a-t-il pas dit : *Trois choses demeurent, la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus excellente est la charité ?*

*Mad. Pr.* Vous avez bien raison. Si cette chère amie vivait encore ! Elle est morte jeune ; son sort a été, selon le monde, assez triste ; mais elle est, je l'espère, près de son Dieu.

*Mr. Pr.* Je trouve que tu ne répondais point mal à l'argument de ton amie. Que vous en semble, Mr. Théophile ?

*Mr. Th.* Tout ce que l'on peut dire contre l'invocation revient aux raisons qui furent inspirées à Madame. Heureux qui a des inspirations si précieuses ! Je les crois plus fréquentes chez l'homme pieux que chez le savant.

*Sophie.* Et si l'on joignait le savoir à la piété, y aurait-il moins lieu à de telles illuminations ?

*Mr. Th.* Au contraire, Mademoiselle ; mais souvent l'homme pieux est enclin à tout attendre de communications mystérieuses avec l'Esprit de Dieu, et le savant, au contraire, compte trop exclusivement sur les forces naturelles de son ame. Il y a, je crois, du danger dans ces deux extrêmes, la sagesse tient une voie intermédiaire.

*Mr. Et.* Je m'étonne que les Catholiques n'appuient pas



la doctrine que nous examinons sur ce que les prières adressées à leurs saints ont été plusieurs fois exaucées.

C'est vrai, disent plusieurs voix.

*Alph.* Ils ont raison de se taire là-dessus; car si cet argument était concluant, on prouverait aussi par-là l'existence des divinités du paganisme. Les Païens soutiennent avoir été aussi exaucés plusieurs fois. Ils présentaient des *ex-voto*, des offrandes à leurs dieux et à leurs déesses, qui, selon eux, n'avaient pas été sourds à leurs prières à l'heure du danger (17).

*Mr. Th.* Quelque ridicule que je puisse vous sembler en vous parlant toujours de ce que j'ai vu dans mes petits voyages, je me rappelle qu'au couvent du grand St. Bernard, en 1822, Mr. le professeur en théologie de l'hospice me montra des fragments d'*ex-voto* trouvés non loin du couvent, et consacrés à des divinités païennes : ce qui attestait la gratitude de personnes délivrées de quelque péril en traversant les Alpes. Le savant professeur croyait que, dans les temps antérieurs au christianisme, la pitié avait déjà ouvert un asile au voyageur dans ces régions glacées.

*Mr. Paul.* Mais alors le vrai Dieu aurait exaucé les prières qui ne lui étaient pas adressées ?

*Mr. Pr.* Je ne crois pas qu'il soit possible de dire autrement que oui. Dieu bénit la confiance que des peuples ignorants et superstitieux avaient en des êtres qu'ils considéraient comme participants à la nature divine.

*Alph.* Qui sait, au reste, si Dieu n'aurait pas délivré du péril les malheureux, quand même ils n'auraient pas invoqué, les uns les divinités païennes, les autres les saints de l'Eglise romaine ? C'est un grand mystère.

*Sophie.* La foi, quoique mêlée d'erreurs, me paraît quelque chose de si beau, de si saint, de si consolant, que je préférerais la supposition de Mr. Prudent à la tienne, mon frère.

*Mr. Th.* Mademoiselle ne damnerait pas les Païens ?

*Sophie.* Je laisse un tel soin à des gens plus habiles que moi à lire dans les décrets du Très-Haut. J'ai entendu de mes amies discuter le pour et le contre, et j'avoue que plus



elles agitaient la question et moins je la comprenais; dès lors je ne m'en occupe plus. Le Seigneur jugera plus charitablement que les hommes.

*Mad. Paul.* Vous ne vous en occupez plus, cependant vous priez pour la conversion des peuples non chrétiens.

*Mad. Pr.* De tous les saints et de toutes les saintes, c'est à la Vierge que les Catholiques rendent les plus grands hommages, et adressent les plus ferventes prières.

*Mr. Th.* Ils lui présentent le fameux *Ave, Maria*, ou, comme ils le nomment, *la salutation angélique*; et les fidèles prient la Vierge, afin qu'à son tour elle prie Dieu pour eux.

*Ed.* J'aimerais à connaître toute l'étendue de cet *Ave*; ne le sauriez-vous point, par hasard, Monsieur?

*Mr. Th.* Eh! vous le savez à peu près tout entier; il commence par les paroles de l'ange Gabriel à la Vierge: *Je te salue (Marie) pleine de grâces, le Seigneur est avec toi: tu es bénie entre toutes les femmes*. Il est suivi de ces mots d'Elisabeth: *Le fruit de tes entrailles est béni*. L'Eglise y a ajouté les paroles suivantes: Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il (18).

*Mad. Paul.* Pourquoi appellent-ils donc cette prière *Ave, Maria*?

*Mr. Th.* Ce sont les mots en latin du commencement de la prière, ils signifient: *je vous salue, Marie*; car vous savez, Madame, que bien des portions du culte particulier et du culte public des membres de l'Eglise romaine, se célèbrent en latin.

*Mad. Paul.* Fort obligé de cette explication, Monsieur. Pour leur latin, je les en remercie; nous autres gens de la campagne, qui n'avons pas tous une grande éducation, nous sommes bien aises de savoir assez de français pour lire et comprendre la Parole de Dieu, faire de bonnes lectures, et entendre la prédication de nos ministres. — N'y a-t-il pas des ordonnances de St. Paul à l'égard des langues étrangères?

*Mr. Th.* Oui, dans la I.<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, Ch. XIV: Celui qui parle une langue inconnue ne parle pas aux

(18) Luc I, 28, 42. Expl. du Cat. p. 432.



hommes, mais à Dieu, puisque personne ne l'entend, et que, s'il prononce des mystères, ce n'est que pour son esprit..... Il n'édifie que lui-même..... si vous parlez dans une langue qui ne soit pas entendue, comment saura-t-on ce que vous dites? vous ne ferez que parler en l'air.... C'est pourquoi, que celui qui parle dans une langue étrangère prie pour avoir le don d'interpréter; car si je prie dans une langue étrangère, c'est mon esprit qui prie; mais les pensées que j'ai ne sont d'aucune utilité aux autres.... J'aimerais mieux ne dire, dans l'église, que cinq paroles en me faisant entendre, pour instruire les autres, que d'en dire dix mille dans une langue qu'on n'entendrait point, etc. — D'ailleurs Jésus parla dans la langue du pays où il daigna vivre.

*Mr. Pr.* Je suppose que c'est pour conserver un usage ancien que les Catholiques célèbrent en latin quelque partie de leur culte; mais alors, que ne parlent-ils la langue du Sauveur? ou celle dans laquelle le Nouveau-Testament fut écrit, le grec? Ils se rapprocheraient beaucoup plus des temps apostoliques.

*Mad. Et.* Les Apôtres ne reçurent le don des langues que pour pouvoir prêcher l'Evangile intelligiblement à toutes les nations; ils auraient parlé français, si le français eût été alors connu.

*Mr. Th.* Je suppose que le latin est préféré, parce que c'était la langue en usage autrefois à Rome, séjour du souverain pontife; peut-être est-ce aussi parce que la Vulgate, la Bible des Catholiques, est en latin.

*Alph.* Je m'étonne que des gens qui tiennent à conserver les coutumes antiques vousoient Dieu, Jésus-Christ, tous les saints et toutes les saintes qu'ils invoquent; on sait bien que les Juifs, les Grecs, les Latins et d'autres peuples de l'antiquité ne vousoient pas quand ils ne s'adressaient qu'à une seule personne; le tutoiement est dans toute la Bible.

*Mr. Th.* Il y aurait ici quelque chose à vous rétorquer; mais, qu'il n'y eût que cet article qui nous séparât des Catholiques, nous tomberions bientôt d'accord. Qu'on parle à Dieu et au Sauveur en singulier ou en pluriel, la chose importe peu, — l'essentiel est qu'on soit animé, pour le Père, le Fils et le St. Esprit, des sentiments de respect et d'amour que leur doivent des créatures rachetées et sanctifiées par la bonté infinie.



*Mr. Et.* On s'accordera là-dessus avant qu'il en soit de même pour le culte à offrir à la Vierge.

*Mr. Pr.* Les Catholiques tiendront d'autant plus à cette dernière croyance, qu'ils ont moins de raisons pour l'appuyer. En relisant la composition de Mr. le Pasteur, j'ai été frappé de la considération dont la Vierge était entourée dans l'Eglise romaine. J'ai recherché tous les endroits où elle était nommée dans le Nouveau-Testament, et je n'y ai rien trouvé qui puisse légitimer les hommages et les prières des Catholiques; c'est plutôt le contraire. Je vois bien que Jésus enfant était soumis à Joseph et à Marie. Si elle espère que tous les siècles l'appelleront bienheureuse, Jésus appelle plus heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent. Il envisage comme étant membres de sa famille, et comme lui étant chers à l'égal de sa mère et de ses frères, ceux qui font la volonté de Dieu. Ces paroles me semblent une sauve-garde contre la tentation d'un culte offert à la Vierge. Et si elle était digne et capable de recevoir de tels hommages, d'où vient qu'il n'en est fait mention nulle part, qu'elle n'est jamais appelée mère de Dieu, reine du ciel? D'où vient qu'il n'est jamais prescrit de l'honorer ni de l'adorer? qu'il n'est jamais parlé de sa nature divine? Cette omission serait, selon moi, impardonnable; rien de tout cela n'est oublié au sujet du Fils unique du Père.

*Sophie.* Convenez, Monsieur, que Marie est un rare modèle de foi, d'humilité, de détachement du monde, de simplicité, d'affection pour Jésus!

*Mr. Pr.* D'accord, je dis même qu'on doit l'imiter en cela, prononcer son nom avec respect; mais il y a loin de là à l'hyperdulie!

*Sophie.* Je ne prétends pas l'adorer; mais je craignais que vous ne rabaissassiez trop cette mère pieuse.

*Mr. Th.* J'ai lu, il y a peu de temps, une réfutation fort simple de l'*Ave, Maria*, de la partie, au moins, de cet *Ave*, tirée de l'Evangile: *Je te salue!* Cela indique-t-il un culte futur à lui rendre? Parce que Jésus, supérieur à l'ange Gabriel, adresse la même salutation aux saintes femmes (19), en conclura-t-on qu'elles ont droit au même culte que la

(19) Matth. XXVIII, 9.



Vierge? Les Catholiques, eux-mêmes, n'en déduisent au moins pas cette conséquence, *Pleine de grâce!* c'est-à-dire, comblée de bénédictions; qu'y a-t-il encore qui dénote un culte à offrir, à moins que tout Chrétien n'en doive devenir l'objet, puisque la même expression se trouve dans l'épître aux Ephésiens (20), et est appliquée aux fidèles *que Dieu a remplis de grâce par son bien-aimé. — Le Seigneur est avec toi!* L'Écriture dit qu'il fut aussi avec Gédéon, avec Moïse (21), et je ne sache pas que, pour cela, les Catholiques offrent des honneurs semi-divins, pareils à ceux que reçoit la Vierge, à ce héros et à ce législateur du judaïsme; l'Esprit de Dieu dont un homme est rempli lui donne-t-il des droits à des hommages de la part des autres hommes! *Tu es bénie entre toutes les femmes!* qui lit l'original voit que cette expression *bénie* pourrait aussi être traduite par *louée, célébrée*; mais, en la prenant dans le sens de *comblée de bénédictions*, elle montre que Marie fut distinguée, par les grâces du Très-Haut, entre toutes les femmes.

Qu'en conclure pour l'invocation? Ce même terme est employé à l'égard de Jahel (22). Tout cela réuni ne saurait rien prouver en faveur de la thèse des Catholiques. Si aucune des paroles détachées de la salutation angélique n'ordonne l'adoration, le tout ensemble l'ordonnerait-il? Un dogme aussi important que le serait tout ce qui tient à cette adoration, devrait être appuyé sur des commandements et des exemples plus clairs et plus positifs.

*Mad. Pr.* N'exagérons cependant rien; les Catholiques disent qu'on ne doit pas prier Dieu comme on prie les saints.

*Mr. Th.* C'est ce que j'ai lu dans leur catéchisme; une autre fois je vous lirai ce morceau, et j'espère y joindre un second morceau qui réfutera le premier.

Mr. Théophile les lut en effet, et Alphonse crut devoir les placer ici :

*Premier morceau.* « Dieu seul est digne du culte suprême.  
» Nous ne le rendons pas aux saints. Le culte que nous  
» leur rendons, quoiqu'il soit religieux, lui est infiniment

(20) Eph. I, 6. — (21) Juges VI, 12. Exode III, 12. — (22) Juges V, 24.



» inférieur. En invoquant les saints, c'est Dieu que nous  
 » invoquons par leur organe. Nous disons à Dieu : accor-  
 » dez-nous, et nous disons aux saints : obtenez-nous. In-  
 » voquons en général tous les saints ; invoquons en parti-  
 » culier ceux qui nous ont été donnés spécialement pour  
 » protecteurs, ainsi que le saint du jour ; mais ne man-  
 » quons jamais, matin et soir, de payer un tribut de  
 » louanges à Marie, la reine des saints, qui a droit à un  
 » culte spécial supérieur à celui qui est dû aux saints (23). »

*Second morceau.* Prière adressée, par le général des Augustins, aux Apôtres Pierre et Paul, à l'ouverture du concile de Latran, en présence du pape Jules II, et d'une élite de prélats de l'Eglise romaine : « Protégez-nous donc, ô  
 » grands saints ; secourez cette Eglise arrosée et baignée de  
 » vos sueurs et de votre sang, cette vigne plantée et culti-  
 » vée par vos soins, cet héritage que Jésus-Christ, notre  
 » divin Maître et le vôtre, a rendu fertile. Ne souffrez pas  
 » qu'une religion que vous avez fait triompher, et rendue  
 » victorieuse de la cruauté et de la rage des tyrans, par  
 » votre courage héroïque, soit détruite et périsse par les  
 » mains de ceux qui font profession et gloire d'être vos  
 » enfants. Communiquez votre zèle à tous ces saints et  
 » doctes prélats.... Favorisez-les d'une protection spéciale,  
 » animez-les de votre esprit. »

Dans le Missel Parisien se trouve cette prière adressée aux mêmes Apôtres : « O Pierre, source de l'unité, et vous  
 » Paul, splendeur de la vérité, qui réglez au-dessus des  
 » autres, gouvernez-nous, du haut du ciel, par cette puis-  
 » sance qui vous a été donnée ; unissez-nous à Dieu, nous  
 » que vous avez engendrés dans la foi, formés par vos pré-  
 » ceptes, enseignés par votre exemple, et arrosés de votre  
 » sang. »

Dans les offices de la Vierge se lisent les passages suivants :  
 « Trinité sainte, ouvrez mes lèvres, et ma bouche annou-  
 » cera vos louanges et les grandeurs de Marie ( cela est  
 » répété huit fois, une fois en tête de chaque office. ) Nous  
 » vous consacrons tout ce que nous sommes, nos esprits  
 » pour étudier vos grandeurs, nos cœurs pour connaître

(23) Expl. du Cat. p. 442.



» vos bienfaits, nos bouches pour célébrer vos louanges et  
 » vous attirer des serviteurs, nos actions pour célébrer  
 » l'exemple de vos vertus. — Autour de nous tout est piège,  
 » Vierge puissante, volez à notre secours, soyez toujours  
 » avec nous...., délivrez-nous de la mort éternelle.... Par  
 » votre sainte virginité, ô Vierge pure ! accordez-moi la  
 » pureté de l'ame, au nom du Père, du Fils et du Saint-  
 » Esprit.... » Elle y est nommée reine de miséricorde dans  
 tous les temps. On l'appelle notre joie, notre vie, notre  
 espérance. — Pie VII accorde trois cents jours d'indulgence  
 à ceux qui diront dévotement : *Jésus, Marie et Joseph, je*  
*vous donne mon cœur, mon esprit, ma vie* (24).

Mr. Théophile ajouta à la lecture de ces morceaux quelques réflexions, puis l'ancien dit : vous dépouillez les saints de tous leurs honneurs. Mr. Théophile reprit : voici, à leur égard, la doctrine des Réformés : *imitons les saints dans tout ce qu'ils ont fait de conforme à l'Evangile ; mais ne les adorons et ne les prions jamais.*

Mr. Et. Je voulais aussi, dans cet entretien, contribuer quelque peu à l'examen des questions controversées entre les Catholiques et nous ; j'avais fait quelques notes sur les images ; mais voilà qu'en montrant l'erreur de l'invocation des saints, on a montré la vanité du culte des images ; on m'a coupé l'herbe sous les pieds.

Sophie. Eh bien ! le gazon n'en sera que plus uni pour toi, mon père ; communiquez-nous tes notes ; maman, qui les a lues, les a trouvées intéressantes ; elle est un bon juge, elle parle peu ; mais ses avis ont toujours été appréciés par toi.

Mr. Et. Je ne me ferai pas prier. Vous verrez que quelquefois j'ai été embarrassé. Il lit.

Premièrement. On ne peut représenter Dieu ; car la peinture, la sculpture, l'industrie humaine, ne retracent que l'extérieur, ce qui est matériel ; mais ce qui est esprit échappe au pinceau et au ciseau de l'artiste ; comment donc pourrait-on mettre sous nos sens l'esprit infini du Très-Haut ? Aussi l'Ecriture défend-elle formellement toute image, toute figure par laquelle on voudrait représenter Dieu. Exemple : Comme vous ne vîtes aucune figure lors-

(24) Rép. à l'Ev. p. 90-92.



que l'Eternel vous parla du milieu du feu à Oreb, vous prendrez bien garde de ne pas vous laisser corrompre, et de ne faire aucune idole, ni aucune figure, etc. A qui feriez-vous ressembler le Dieu, et quelle ressemblance lui approprieriez-vous? Puisque nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or ou à de l'argent, ou à de la pierre dont l'art et l'industrie des hommes a fait des simulacres. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité (25). Or l'Eglise romaine viole, en ce point, l'ordre de l'Ecriture, parce que cette Eglise, au jour de la Fête-Dieu, fait porter, à l'ombre d'un dais magnifique, le saint de la fête; c'est-à-dire Dieu, représenté par une hostie placée au centre d'un soleil. Est-ce que je me trompe en parlant de cette fête?

*Mr. Th.* Non, Monsieur; car, étant enfant, j'allai voir cette solennité catholique, avec des camarades, et, mal appris que nous étions, nous voulions courir avant le dais; un homme, armé d'un long bâton, nous poursuivit, j'esquivai le coup; un de mes compagnons ne fut pas si heureux. Etonnés de ce qui nous paraissait une criante injustice, nous demandâmes à des Catholiques la cause d'un tel outrage: Vous ne deviez pas aller avant le Bon-Dieu, cette hostie qui était dans l'ostensoir (\*).

*Mr. Et.* Secondement. On ne doit faire aucune image quelconque dans le but de lui offrir un culte, ou service religieux. La défense est positive dans le second commandement que vous connaissez; mais la plupart des Catholiques ne le connaissent pas si bien; car les chefs de l'Eglise ont réuni le premier et le second en ces mots:

Un seul Dieu tu adoreras.  
Et aimeras parfaitement.

Et pour retrouver le nombre dix du Décalogue, ils ont divisé en deux un autre commandement. N'est-ce pas pro-

(25) Deut. IV, 15. Esaïe XL, 18. Hab. II, 18, 20. Jean IV, 24. Act. XVII, 29.

\* OSTENSOIR, pièce d'orfèvrerie dans laquelle on expose l'hostie.



noncer soi-même sa condamnation ? Il est aussi écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Mes chers enfants, gardez-vous des idoles. Maudit soit celui qui fera une idole sculptée ou jetée en fonte, et qui la mettra dans un lieu secret ; c'est l'ouvrage d'un homme, c'est une abomination à l'Eternel. Pour vos idoles, c'est de l'argent, de l'or, l'ouvrage de la main des hommes ; elles ont une bouche, et elles ne parlent point ; des yeux, et elles ne voient point ; elles ont des oreilles, et elles n'entendent point ; un nez, et elles ne respirent point les parfums ; elles ont des mains, et ne touchent point ; des pieds, et ne marchent point : elles sont muettes : tous ceux qui les font, et se confient en elles, leur ressemblent ! (26) Que l'on appelle le culte rendu aux saints, devant leurs images, *dulie*, ou *hyperdulie*, n'importe comme on le différencie d'avec celui de Dieu, tout cela est défendu dans ces passages. Je ne trouve aucune distinction entre l'adoration suprême, qui ne convient qu'à la nature divine, et le salut ou l'adoration d'honneur qui ne convient qu'aux saints.

*Mr. Pr.* Mais d'où savez-vous toutes ces distinctions ?

*Mr. Et.* Je les ai trouvées dans une déclaration du second concile de Nicée, rapportée dans un ouvrage à moi prêté par Mr. Théophile (27).

Troisièmement. J'ai lu, dans la vie de Zwingle, les réflexions suivantes sur nos temples sans images (28). « Pour toute décoration, on lit sur les murs de leurs temples quelques passages de l'Ecriture qui invitent au recueillement. Rien n'y frappe les sens, rien ne détourne l'ame de la contemplation de son Créateur. L'Eternel seul remplit ces lieux de sa majesté invisible, et ne partage pas son règne avec l'homme mortel ; tout enfin annonce un Dieu qui n'a rien de terrestre. » — Voilà de ces phrases qu'il est difficile d'oublier, c'est de la raison et du sentiment. Mais dans les temples catholiques, le culte de la créature est associé à celui du Créateur ; et très-souvent on oublie le Créateur pour ne penser qu'à la créature ; témoin

(26) Mat. IV, 10. 1 Jean V, 21. Deut. XXVII, 15. Ps. CXV.

— (27) Rép. à l'Ev. p. 100. — (28) Hess, p. 200.



en soit ce fait arrivé dans le moyen-âge (29). En Angleterre, dans un même temple, étaient trois autels, un dédié à Jésus-Christ, un à la Vierge, un à St. Thomas Becket. Dans une année, le 1.<sup>er</sup> reçut L. st. 41, le 2.<sup>e</sup> L. st. 822, le 3.<sup>e</sup> L. st. 10,000. L'année suivante, le 1.<sup>er</sup> reçut L. st. 0, le 2.<sup>e</sup> L. st. 37, le 3.<sup>e</sup> L. st. 12,000.

*Mr. Paul.* Comme vous avez de la lecture, Mr. Etienne.

*Mad. Pr.* Permettez-moi de citer un trait assez semblable à celui-là. Assistant, avec mon amie défunte, à la fête du patron du lieu, dans une paroisse de campagne, le prêtre prodigua les plus pompeux éloges au saint protecteur. La péroraison, faite avec talent, arracha à l'auditoire des larmes de reconnaissance, et à moi des larmes de pitié; voici quelle en était l'idée : Si jusqu'à ce jour vous avez été garantis de tout mal, bénis dans vos familles, dans vos champs, dans votre travail, si vous avez été comblés de bénédictions spirituelles, à qui le devez-vous? Je m'attendais que le prêtre rendrait quelque hommage à Dieu et à J. C. ; non, c'était au saint patron que l'on devait tout; dès lors c'était lui qu'il fallait prier, adorer, etc.

*Mr. Et.* Je vais réfuter quelques objections. *Dieu n'a pas défendu*, dit-on, *toutes sortes d'images* ! Nous le savons bien; il n'a pas condamné tout portrait, toute statue par lesquels on représente quelquefois des objets de la nature, des parents, des amis, de grands hommes, même des gens de bien, pourvu qu'on n'attribue à ces images aucune vertu divine, qu'on ne leur rende aucun culte, et qu'il n'y ait en elles, comme le dit le Catéchisme, rien de contraire à la pureté et à la piété. Avis en passant à plusieurs personnes qui ont dans leurs maisons des portraits peu décents, ou des livres avec des gravures peu séantes.

*Mr. Pr.* Je profiterai de votre conseil, brave Etienne; je bataille depuis quelques semaines avec ma conscience au sujet de deux portraits semi-indécents, et qui vous choquent; ils sont si bien faits, et d'un si grand maître! ils m'ont coûté quarante francs chacun; mais c'est une souil-

(29) Leçons données à l'Athénée de Paris, par Mignet [Courrier Français, janvier 1823]. Abr. de l'H. Un. VII, 55.



lure dans une maison chrétienne, où tout doit être pur ; demain ils seront brûlés.

*Mr. Paul.* Voilà de l'énergie. Il y a plus d'une maison où l'on devrait en faire autant. Et je voudrais qu'on pût agir à ma guise contre les personnes qui débitent ou fabriquent, en tout ou en partie, des peintures, des gravures, des pièces d'horlogerie contraires aux bonnes mœurs ; ces gens font un damnable abus de leurs talents, entretiennent en eux le goût du vice, l'excitent ou le développent dans autrui, désobéissent formellement aux préceptes de l'Évangile qui recommandent la pureté du cœur et de toute la conduite.

*Mr. Pr.* Vous pouvez ajouter qu'ils désobéissent aux lois civiles qui, dans bien des endroits, condamnent et punissent une telle industrie, et qu'ils déshonorent leur pays.

*Mr. Th.* Ces gens-là propagent le scandale, ils exercent une mission d'impureté et de libertinage. J'ai cherché à détourner, de tels travaux, certains ouvriers. Ils m'objec- taient qu'ils ne pouvaient pas vivre, mais je leur montrais qu'avec leurs talents ils auraient gagné largement leur vie à un travail honorable ; je leur montrais qu'il valait mieux ne pas vivre que de vivre d'un métier infâme opposé aux lois de la religion et de la charité, que gagner peu et hon- nêtement était préférable à faire des profits plus grands mais illicites, que Dieu bénissait ceux qui, par piété et par charité, renonçaient à de semblables professions. Il y a tant d'autres gens qui travaillent de la sorte, me disait-on quelquefois ; ma réponse était simple : *N'imité pas ce qui est mauvais, mais imite ce qui est bon. — Ne suis pas la multitude pour faire le mal.* — Si ton prochain se damne, dois-tu te damner ? — On vous interrompt souvent, Mon- sieur.

*Mr. Et.* Je suis charmé que mes notes donnent lieu à des réflexions aussi intéressantes. Je poursuis ma réponse à l'objection : Nous voyons même Dieu ordonner certaines images ou figures pour l'embellissement de l'arche et du tabernacle, entr'autres des chérubins d'or battu et des bro- deries sur des étoffes. Le premier et le second temple avaient aussi des figures qui les ornaient, mais ces orne- ments ou ces emblèmes ne représentaient pas Dieu ni aucun



être qu'on dût adorer (30); jamais Israël, quelque enclin qu'il fût à l'idolâtrie, ne fléchit le genou devant eux. Dieu manifestait sa volonté entre les Chérubins, mais ces Chérubins ne représentaient pas Dieu, et ils étaient dérobés aux regards du peuple, même à ceux des Lévites et des prêtres; le souverain sacrificateur lui seul les apercevait quand il entrait dans le sanctuaire. Quant au serpent d'airain dont les Catholiques font aussi grand bruit, il avait été conservé comme un souvenir de la guérison miraculeuse opérée dans le désert. Ezéchias, un des rois les plus pieux de Juda, est loué d'avoir détruit cet ouvrage d'airain à l'honneur duquel les Israélites brûlaient de l'encens. Ce serpent était un type de Jésus, mais un type ne doit pas être adoré. Autre objection. Nous n'adorons pas les images, disent-ils, mais ce qu'elles représentent; l'honneur que nous rendons à l'image passe à l'original. C'est justement ce qu'ont cherché à faire entendre les auteurs d'une inscription qui se trouve au pied d'une image du Christ à l'entrée du village de Cressier:

L'image n'est pas Dieu, mais bien de Dieu l'enseigne,  
Adore dans ton cœur celui qu'elle t'enseigne.

Je ne veux pas redire ce que vous avez si bien traité touchant l'invocation des saints, et qui est une réponse à la présente objection; je me bornerai à vous lire ces phrases: Les Israélites, au pied du Sinäi, adorèrent non le veau d'or, mais le Tout-Puissant, qu'ils s'étaient représenté à la façon des divinités de l'Egypte; ils disaient: *Il y aura une fête solennelle à l'Eternel*. Personne n'ignore comment ils furent punis de cette infraction à la loi. Que Dieu soit représenté sous la forme d'un animal qui broute, ou sous celle d'un homme, c'est toujours une image proscrite par la loi de l'Eternel. Les mêmes réflexions peuvent se faire à l'égard des deux veaux d'or de Jéroboam qui furent, pour tout Israël, une source d'idolâtrie, de condamnation de la part

(30) C'est peut-être par ces diverses raisons que certaines églises luthériennes admettent dans leurs temples des statues, mais on ne rend aucune adoration quelconque ni à elle ni aux saints qu'elles représentent.



des prophètes, et enfin de ruine. — Quant à l'inscription de Cressier, quelque séduisante même qu'elle ait paru à plus d'un Protestant, n'est-elle pas en opposition à l'esprit et à la lettre de la loi divine. *L'image n'est pas Dieu!* Cela a-t-il besoin d'être dit? Le Païen stupide lui seul pourrait avoir besoin d'un tel avertissement. *Mais bien de Dieu l'enseigne!*... L'enseigne de Dieu! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce un indice servant à le faire connaître. Mais c'est en lisant l'Évangile que j'apprendrai à connaître le Dieu de l'Évangile; car l'image par elle-même ne m'apprendra rien. *Adore dans ton cœur celui qu'elle t'enseigne!* Elle est muette, que pourrait-elle m'enseigner?

Je ne puis mieux répondre à l'objection, *que les images sont des échelons qui élèvent l'âme jusqu'à la divinité*, qu'en vous lisant les réflexions que fait là-dessus Mr. Hess (31). « Il semble que la religion chrétienne, telle que son divin » Fondateur l'a enseignée, satisfait assez aux besoins de » notre faiblesse, en nous montrant un Médiateur entre » Dieu et les hommes, uni à Dieu par sa nature éternelle, » assimilé aux hommes par la forme mortelle qu'il revêtit » au milieu d'eux. En lui, le sage voit briller l'éclat tout » entier de la divinité; le faible est rassuré par une appa- » rence humaine, et il peut comprendre, il peut aimer un » Sauveur qui a ressenti les peines et les douceurs de la » vie, qui rattache la terre au ciel, le temps à l'éternité ». — Après des choses si bien dites, j'ai presque honte d'y joindre une idée juste à mes yeux, mais qui paraîtra simple, même triviale, c'est que Dieu est aussi bien présent au pied de la statue ou au bas du portrait qu'au haut de ces figures; ne remplit-il pas tout de son immensité?

Dernière objection. *Il faut au peuple des images, c'est le moyen de le tenir attaché à la religion.* Réponse: Il est bien singulier que les Catholiques romains veuillent en savoir là-dessus plus que Dieu, qui interdit des images au peuple juif, passablement ignorant et grossier tant au sortir de l'Égypte que même long-temps après.

On sait que les Mahométans, qui ne passent pas pour gens instruits, tiennent fortement à leur croyance, quand

(31) Hess, p. 202.



bien même ils n'ont pas d'images. Il est encore notoire que les Juifs, depuis la captivité de Babylone, ont donné de grandes preuves d'attachement à leur loi, sans que des images leur aient inspiré cette affection. Ou bien le peuple, dans l'Eglise romaine, serait-il moins éclairé sur sa religion que les Israélites et les Musulmans. Je crois pouvoir dire aussi, sans flatterie, que nous autres Chrétiens réformés, nous sommes attachés à notre culte autant que les Catholiques au leur, sans que nous ayons besoin d'images pour fortifier notre foi et notre charité. Qu'on éclaire l'intelligence du peuple sur les vérités et les devoirs de la religion; qu'on parle à sa conscience, et on ne sera pas obligé de transgresser la loi divine pour retenir le peuple au christianisme par des images et autres choses de cette nature. Nous avons l'Evangile et la grâce de Dieu, cela n'est-il pas suffisant?

*Mr. Pr.* Vos notes sont fort intéressantes, Mr. Etienne, je ne vous connaissais pas un tel genre de lumières.

*Mr. Et.* Ne suis-je pas Français réfugié?

*Mr. Pr.* Je comprends, en effet, qu'outre la piété qui doit être un des traits essentiels d'un descendant de réfugiés, on se soit transmis, de père en fils, l'obligation d'étudier les matières de controverse; elles étaient, pour les Réformés de France, d'un haut intérêt; et exilés de leur patrie, ils durent s'occuper long-temps de semblables sujets, pour être toujours prêts à rendre raison de leur foi.

*Mr. Et.* Celui de mes aïeux qui émigra dans le pays hospitalier de Neuchâtel, n'avait jamais voulu adorer la Vierge ni se prosterner devant son image; et dans une thèse qu'il soutint en particulier contre un Catholique de ces temps, il se moqua des prétendus miracles attribués à la reine du ciel; il déclara que toutes les guérisons qu'on disait avoir été opérées dans ses temples ou auprès de ses reliques, étaient d'adroites impostures. Vous vous repentirez d'un tel propos, lui dit-on. Il craignit l'effet d'une telle menace; il vit combien était gênée la liberté de conscience. La révocation de l'édit de Nantes venait d'avoir lieu, et se rappelant cette exhortation du Sauveur : *Quand vous serez persécutés dans une ville, fuyez dans une autre*; se confiant en la parole de celui qui est fidèle, il se hâta de réaliser en numéraire tout ce qu'il put de ses biens; et il partit avec sa



femme et un enfant de cinq ans, sans savoir où il allait, conduit par la foi et non par la vue. Il arriva dans ces contrées, d'où il jeta sans doute souvent des regards en arrière sur la terre natale; mais la mère-patrie n'est-elle pas celle où l'on peut pratiquer en paix la religion que l'on croit véritable? Une tradition domestique m'a appris qu'il était versé dans les sujets de controverse; mon père y était plus habile que moi, et le jubilé m'a fait réfléchir à des raisonnements que j'avais assez perdus de vue.

*Mad. Paul.* Nous qui ne croyons pas à la puissance des saints, nous croyons moins encore à la vertu de leurs os et de quels que ce soient de leurs restes.

*Mr. Th.* Que vous êtes éloignée du catholicisme! Un membre fidèle de l'Eglise romaine doit adorer les os, les cendres, les haillons, le sang et les tombeaux des martyrs (32).

*Mr. Paul.* Vous, Monsieur, qui avez vu tant de choses dans vos voyages, n'avez-vous point vu de reliques?

*Mr. Th.* À peine, dans mes excursions, suis-je sorti de l'enceinte de la Suisse, et je doute que, dans les cantons catholiques, on ait grande foi à ces restes du moyen-âge: le bon sens helvétique fait justice de ces hochets de la superstition. Si jamais je vais en Italie, je pourrai vous parler de la Santa-Casa (33), du sang de St. Janvier (34) et de tant d'autres jolies choses.

*Mad. Pr.* J'ai été plus heureuse que vous; dans un couvent, une nonne m'a montré une relique; c'était un os fort petit, qu'elle tenait dans une croix d'argent qui s'ouvrait.

*Mr. Pr.* Il est évident que l'adoration de ces objets est aussi formellement condamnée dans l'Ecriture que l'adoration des saints et le culte des images.

(32) Second concile de Nicée. Rép. à l'Ev. p. 98. — (33) C'est, disent les Catholiques, la maison de la Vierge, apportée par les anges depuis Nazareth à Lorette. Les Français y ont-ils laissé cette vénérable relique lors des guerres de la révolution? — (34) Ce saint est le patron de la ville de Naples; chaque année, à une même époque, son sang coagulé, conservé dans une fiole, se liquéfie à la vue du peuple. Je suis dans le secret, dit un prêtre, à un Français qui manifestait son étonnement de ce prodige.



*Mr. Th.* Les Catholiques croient cependant fonder cette adoration sur des faits bibliques ; par exemple , sur la résurrection d'un homme dont le corps toucha les os d'Elisée (35).

*Ed.* Je connais ce trait d'histoire ; il n'y eut aucune prière offerte à Elisée ou à ses ossements, il n'y eut aucune adoration ; ceux qui inhumaient le mort le jetèrent avec précipitation dans le tombeau du prophète , saisis qu'ils furent de terreur à la vue de soldats Moabites, s'il m'en souvient bien ; c'est un prodige unique en son genre , opéré par la toute puissance divine. D'ailleurs , où sont les os d'Elisée ?

*Mr. Th.* On s'appuie aussi sur l'exemple de l'Hémorroïsse qui espérait sa guérison , pourvu qu'elle touchât la robe de J. C. ; sur des Chrétiens qui guérissaient des malades en leur appliquant les linges qui avaient touché le corps de St. Pierre ; sur d'autres fidèles qui mettaient des infirmes dans les rues , afin que l'ombre de St. Paul les délivrât de leurs maux (36). Que répondriez-vous, Edouard ?

*Ed.* Je ne saurais que répondre , si ce n'est que l'on n'a plus ni la robe de Christ, ni les linges de St. Pierre, moins encore l'ombre de St. Paul.

*Alph.* Et que le Sauveur et les Apôtres étaient vivants sur la terre quand de tels prodiges avaient lieu, et que ce n'était pas par leurs vêtements ou par leur ombre que ces miracles s'opéraient.

*Mr. Th.* La foi au Fils de Dieu et aux Apôtres envoyés par lui , était ce qui attirait sur les Chrétiens de telles bénédictions. Nulle part l'Ecriture ne dit un mot duquel nous puissions conclure que les reliques doivent être conservées, et qu'elles opéreront des guérisons miraculeuses.

*Mr. Pr.* Si l'on veut lire quelque chose de ridicule , c'est l'histoire de la découverte de ces reliques ; et je ne doute pas que si l'on ouvrait, de nos jours, les châsses comme au XVI.<sup>e</sup> siècle, on n'y trouvât souvent toute autre chose que ce qu'on dit y être contenu.

*Sophie.* Il me vient une idée : Un bon Catholique ne devrait jamais consulter de médecin, il devrait n'avoir recours qu'aux reliques , et si le pouvoir de ces restes vénérés était

(35) 2 Rois XIII, 21. — (36) Matth. IX, 21. Act. V, 15. XIX, 12.



insuffisant, n'y aurait-il pas, de la part des fidèles de cette Eglise, impiété de demander à la science humaine des remèdes pour des maux que la puissance divine n'aurait pas voulu guérir !

(Sophie, qui avait dit tout cela avec bonhomie, fut étonnée des éclats de rire de l'assemblée).

*Alph.* Pourquoi quelqu'un n'a-t-il pas soufflé à Molière cette idée ? il s'en fût servi pour nuire, ou au moins pour faire pièce aux médecins.

*Mr. Paul.* Un bon Catholique, quand il est malade, devrait au moins commencer toujours par approcher de lui les reliques.

*Mr. Pr.* A peu près comme le nègre africain qui, en cas pareil, se fait apporter son fétiche.

*Sophie.* Catholique, je le ferais.

*Mad. Pr.* Et vous iriez donc aussi en pèlerinage aux lieux saints.

*Sophie.* Sans doute ; je respecte trop quiconque agit conformément à sa foi, pour que je n'eusse pas alors agi en conséquence. Mais, Dieu soit béni ! j'ai une Providence et un Sauveur, et je n'ai pas besoin de tous ces accessoires de la rédemption.

*Ed.* Dans ses leçons, Mr. le Pasteur nous a fort bien expliqué les paroles de Jésus à la Samaritaine : « Voici le » temps que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne (le mont Garizime), ni dans Jérusalem.... Le temps » vient, et il est même déjà venu, que les vrais adorateurs » adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les » adorateurs que le Père demande. » Par ces paroles, le Sauveur enseigne quelle est la véritable adoration que le Père exige, et il condamne les visites rendues à de certains temples, Dieu n'étant pas plus exclusivement dans un endroit de prières que dans un autre.

*Mr. Th.* Le Sauveur annonce, dans ce passage, la chute du culte lévitique qui ordonnait aux Hébreux de se rendre, chaque année, dans le lieu où était l'arche de l'Eternel. Le christianisme n'est plus astreint à cette observance utile jadis, mais qui ne devait durer qu'un temps. Cependant, hélas ! les pèlerinages continueront tant que subsistera la croyance au pouvoir des saints, et à un pouvoir de ces saints, plus particulièrement actif, en de certains lieux.



*Mr. Pr.* Je vois, dans ces pèlerinages, une source de désordres pour nombre de pèlerins qui contractent l'habitude de la paresse, du vagabondage, de la mendicité.

*Alph.* Et une source de richesses pour les lieux vénérés. Einsiedlen, Lorette, St. Jacques de Compostelle, et bien d'autres églises, ne se sont pas appauvries par les visites des riches pèlerins, ou par les dons de ceux qui, n'y allant pas, envoient quelqu'un à leur place.

*Mr. Th.* J'ai vu de ces pèlerins, couverts de haillons, entrer, rendus de fatigue, dans un temple beau et riche, s'y agenouiller devant des images, répéter, d'un air distrait, des prières à l'aide du chapelet (37), puis s'en retourner et quêter dans la ville qu'ils traversaient. Qu'a-t-on fait du christianisme? Que ne met-on moins de gens dans le cas de demander l'aumône, et que n'y a-t-il plus de véritable charité?

*Mad. Et.* C'est à la croyance qu'ils ont que, certains temples offrent une source *plus abondante* de bénédictions que d'autres temples, qu'est due, peut-être, l'importance qu'ils attachent à y aller faire leur dévotion.

*Mr. Th.* J'ai été une fois grand admirateur de ce culte que chaque matin, et même souvent chaque soir, des Catholiques allaient rendre à Dieu, dans le temple; et j'étais de mauvaise humeur de voir, en ville, les prières publiques si peu fréquentées. Mais j'ai changé d'avis, et c'est encore dans mes voyages. Passant dans un village catholique, je m'arrêtai au bord d'une fontaine pour m'y désaltérer, j'entrai dans une maison pour emprunter un verre à boire; sur le seuil de la porte, j'entendis les gémissements d'une

(37) C'est un certain nombre de grains enfilés, sur lesquels on dit des Avé-Maria, et à chaque dizaine desquels il y en a un plus gros sur lequel on dit le Pater [Notre Père]. Le rosaire est un grand chapelet, qu'on dit en l'honneur de la Vierge; il est composé de quinze dizaines d'Avé, chacune précédée d'un Pater. Des indulgences sont attachées à la récitation de l'Angelus, qui renferme trois Avé-Maria, lorsqu'on le récite le matin, à midi et le soir, au son de la cloche, en l'honneur du mystère de l'incarnation. L'Eglise promet beaucoup de grâces à ceux qui disent tous les jours avec dévotion le chapelet, surtout si c'est un chapelet béni. Expl. du Cat. p. 439.



femme et les cris d'un enfant. C'était une mère qui était à un bout et un enfant qui était à l'autre bout d'une vaste chambre. Après quelques questions, je sus que la femme, souffrant d'un rhumatisme, était hors d'état de donner aucun soin à l'enfant au berceau, que la fille aînée s'était rendue au temple, éloigné de trois quarts d'heure, pour prier en faveur de sa mère. Indigné d'une dévotion si superstitieuse, je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Le bon Dieu aurait tout aussi bien entendu les demandes de votre fille dans cette chambre que dans l'église de là-bas.* — Cela peut bien être, fut la réponse de la femme. — Une autre fois, franchissant la Gemmi avec un savant Zuricois, je ne sais comment nous en vîmes à parler du culte rendu chaque jour, dans le temple, par les Catholiques; je me fis leur avocat. Tout cela est beau en poésie, me dit-il; mais, dans la réalité, il en résulte de graves inconvénients. Pensez quelle perte de temps est occasionnée quand un père, une mère, un ouvrier, un domestique, sont obligés de quitter, le matin, leur atelier, leur ménage; plusieurs ne manquent pas de faire une petite toilette; on ne va pas, on ne revient pas sans jaser, sans s'arrêter souvent plus qu'on ne devrait; l'ouvrage est retardé, et une demi-heure perdue le matin ne se regagne pas de toute la journée. Si, le soir, les inconvénients sont moindres, ils existent cependant. Je lui avouai que j'étais choqué de l'entendre appeler *temps perdu* des moments consacrés à la prière. Dieu me garde, répliqua-t-il, de blâmer en soi la prière ou d'autres actes de dévotion; car je voudrais que, hormis le culte public du dimanche, qui rappelle plus particulièrement aux hommes leur confraternité chrétienne, les dogmes de la foi et les devoirs de la morale, hormis, peut-être, encore trois ou quatre heures destinées, dans les jours ouvriers, à des services publics de dévotion, il y eût, dans chaque famille, un culte domestique célébré sans tant de dérangement, le matin, pour consacrer à Dieu la journée; le soir, pour la passer en revue. Je ne me rendis point encore; mais plus je réfléchis à ce que m'avait dit cet homme sensé, plus je trouvais qu'il avait raison, et j'en vins même à voir de la poésie dans le culte domestique, dans ces maisons particulières transformées en temples, dans ces réunions peu nombreuses où Jésus avait promis d'être, quand même il n'y aurait que deux ou trois per-



sonnes assemblées en son nom ; dans ce père devenu ministre du Très-Haut , bénissant et instruisant sa famille , donnant à ses enfants et à ses serviteurs un exemple de piété ; et ce qui me parut valoir encore mieux que de la poésie , c'est la connaissance de l'Ecriture-Sainte se répandant par là dans le cœur des enfants , s'entretenant dans le cœur des adultes ; c'est la destruction de ce préjugé , encore trop général , que la religion est une affaire destinée à de certains jours , à de certains lieux , et dont doivent s'occuper exclusivement certaines personnes dont c'est le métier.

*Sophie.* Vous et ce monsieur de Zurich , vous avez commenté ce beau passage de Josué : *Pour moi et ma maison , nous servirons l'Eternel.*

*Mr. Pr.* N'avez-vous jamais été partisan de la somptuosité des temples catholiques ?

*Mr. Th.* Non. J'aime à voir un temple propre , mais sans luxe.

*Mr. Paul.* Chaque année , dans notre pays , on a la satisfaction d'apprendre que des temples se réparent ou se reconstruisent , et certes , plusieurs en avaient grand besoin ; quelques-uns étaient par trop négligés.

*Mr. Pr.* J'aime mieux cet excès que le faste ; j'aime mieux entendre un Catholique me dire : vos temples sont trop nus , que de les voir meublés magnifiquement aux dépens des bourses particulières. Que d'argent inutile repose sur ces tableaux , ces statues , ces autels , ces flambeaux des églises ! mieux employé , il féconderait l'agriculture , les arts utiles , favoriserait les établissements d'instruction publique , etc. Un temple est toujours assez beau quand il présente le touchant spectacle d'hommes pécheurs et mortels , réunis avec dévotion , devant leur Dieu et leur Rédempteur. La pompe du culte lévitique a été abolie et doit être remplacée par la simplicité du culte évangélique. Les beaux dons du temple de Jérusalem ne prévinrent pas sa destruction , ni la perversité des mœurs publiques ! Qu'importe qu'un Catholique nous reproche que nous ne faisons point cas de la croix , parce qu'il n'y en a point dans nos temples , ni dans nos rues , ni sur nos grands chemins , si la croix de Christ est notre unique et entière espérance ? Ceux de l'Eglise romaine n'en peuvent dire autant , malgré le symbole de la rédemption qu'ils plantent partout , puisqu'ils ont aussi re-



cours à l'intercession et aux mérites des saints et de la Vierge.

*Mr. Et.* Eh ! Mr. Prudent, quel zèle !

*Mr. Pr.* C'est pourtant vrai ; n'y a-t-il pas de quoi s'indigner de voir, dans tant de villages catholiques, une église splendide, et dans les maisons environnantes, la misère ? Dieu veut-il qu'on appauvrisse ses enfants pour enrichir son temple ?

*Alph.* On m'a assuré qu'une ville assez connue dans le monde catholique, s'est ressentie long-temps des dépenses considérables occasionées par la construction de sa superbe cathédrale. — Un bel habit, le gousset vide.

*Mr. Th.* Les économes politiques vous diront que cette pompe du culte nourrit l'industrie d'une certaine classe de la société, et entretient beaucoup de gens.

*Mr. Pr.* Je n'entends pas grand chose à l'économie politique ; mais j'ai toujours vu que le luxe ne valait rien, et j'ai toujours pensé qu'il vaudrait mieux que tels et tels métiers tombassent, que de ce qu'ils fussent florissants aux dépens de l'aisance générale. Grande est la Diane des Ephésiens ! disaient Démétrius et ses ouvriers ; fallait-il donc que St. Paul cessât de tonner contre les divinités et les idoles païennes ? (38)

*Mr. Th.* De bonnes gens vous diront ce que me dit une femme sauvée des eaux, lors du débordement d'une rivière : *Je dédie ce portrait, où l'on me voit délivrée de la mort, à Notre-Dame du Bon-Secours.*

*Mr. Pr.* Que ne lui disiez-vous : l'argent qu'a coûté ce tableau, donné à une famille laborieuse, mais pauvre, eût été d'un plus grand prix devant le Seigneur, et même aux yeux de la Vierge que vous honorez ; elle n'a que faire de ces peintures ?

*Mr. Th.* Je le lui dis bien aussi, mais avec moins de feu que Mr. Prudent ne l'eût fait ; je cherchai à lui faire com-

(38) Actes XIX. Villers, p. 132, 275, 280, montre que la Réformation a été loin de nuire aux véritables progrès de l'industrie. Hottinger, T. I, p. 324, 328, indique quelles sommes prodigieuses coûtèrent la construction et l'embellissement de la cathédrale de Berne ; au-delà de cent cinquante mille florins, seulement pour construire ce temple et pour élever la plate-forme.



prendre que les saints n'ayant besoin de rien , c'était , non leurs temples qu'on devait parer , mais notre cœur qu'il fallait orner de leurs vertus ; que la meilleure manière de témoigner à Dieu notre gratitude pour ses grâces sans nombre , était de tendre , avec l'aide de son Esprit , à la sainteté dont Jésus nous a donné le modèle vivant. L'Évangile , ajoutai-je , recommande partout l'amour de Dieu et la charité , et nulle part des dons pareils à celui que , par dévotion , vous offrez , Madame. Mais tandis que je lui exposais ma doctrine , elle admirait son tableau et n'écoutait guère les paroles d'un hérétique.

*Alph.* Une des idées que j'ai eu le plus de peine à comprendre dans la composition de Mr. le Pasteur est : que le catholicisme a transporté dans les sens la religion , qui est essentiellement une affaire du cœur ; il eut la complaisance de me prêter la réponse de Mr. le Pasteur Manuel à la lettre de Mr. C. L. de Haller à sa famille , et j'y vis cette idée fort bien développée. Il y est montré que plus un culte nous unit à Dieu et à Jésus-Christ , sans intermédiaire , sans images , sans pompe , sans cérémonies , et plus on sert Dieu et Jésus-Christ avec pureté et intégrité ; tout ce qu'on ajoute d'inutile est pris sur l'essentiel , l'obéissance et l'amour. On ne compose pas alors à meilleur compte avec le Ciel. Mais si , pour faire son devoir avec foi , il faut invoquer la Vierge , se prosterner devant un saint , aller dans des terres lointaines en pèlerinage , redire un certain nombre de fois chaque jour son chapelet , etc. , on sera fatigué après toutes ces choses , on croira avoir fait sa tâche et on négligera la piété réelle pour la dévotion formaliste. Les cérémonies romaines sont plus morales , sans doute , que les païennes ; mais elles exaltent trop l'imagination sans faire naître assez d'idées et développer assez le sentiment ; en attachant aux choses visibles , elles nuisent au recueillement , à la méditation. La cérémonie terminée , tout est fini. Le Réformé n'éprouve pas des sensations religieuses , mais des sentiments religieux ; et s'il ne voit Jésus-Christ en bois ou en peinture , il le sent vivre dans son cœur.

*Mr. Pr.* L'histoire du moyen-âge offre des preuves frappantes de cette vérité ; un culte pompeux captivait les sens et non le cœur , et quelle immoralité régnait alors au milieu



de cette multitude d'images , de ces temples somptueux , de ces rites brillants ! Et la moderne Italie !

*Alph.* Vous n'en voulez pas parler , de peur d'en dire autant.

*Mad. Et.* La description des fêtes du papisme , tracée par Mad. de Staël , dans sa Corinne , ne m'a point réconciliée avec les cérémonies de l'Eglise romaine. Que la simplicité du culte protestant , que l'auteur met en contraste , me semble plus noble , plus touchante et plus poétique !

*Ed.* S'il m'était permis de hasarder une seule remarque sur la composition de Mr. le Pasteur , je dirais que je trouve qu'il dit trop de bien du catholicisme.

*Mr. Th.* Quand tu connaîtras mieux l'histoire , tu verras que le christianisme a , en lui-même , un tel esprit de vie , qu'il ne put manquer d'être bienfaisant au milieu de la corruption , et qu'il ne put être étouffé par deux de ses plus redoutables ennemis , l'ignorance et la superstition. Celui qui avait fondé l'Eglise ne permit pas que toute idée de Dieu , de rédemption , de foi , de charité , fut anéantie.

*Alph.* Bien des temples , bien des fondations pieuses , ont dû leur origine au besoin qu'avaient les hommes de se réconcilier avec le ciel , ou de témoigner leur reconnaissance des bienfaits reçus du ciel. Notre pays en offre plus d'un exemple.

*Mr. Th.* Ne connaissant pas assez l'Evangile , les hommes d'alors cherchaient , en tâtonnant , les moyens de satisfaire aux exigences les plus impérieuses du cœur humain. Elever des autels , bâtir des temples , fonder des couvents , doter des congrégations religieuses , était une conséquence de cette religion toute extérieure qui dominait. Il est plus facile de faire de telles choses que de se régénérer , et l'orgueil humain en est plus flatté. Vous trouverez toujours plus de gens charmés de montrer leur foi et d'apaiser leur conscience en sacrifiant de l'argent qu'en renonçant à leurs convoitises.

*Mr. Paul.* Les deux sont bons ; car convenez que , lors de la Réformation , il a été commode à bien des paroisses d'avoir des temples tout bâtis et des pensions de pasteurs toutes faites.

*Mr. Th.* Commode , si vous voulez ; mais il eût mieux valu avoir de moins beaux temples , un clergé moins richement doté , et plus de piété réelle ; la Réformation n'eût



alors pas été nécessaire. Un cœur pur, un cœur saint, voilà ce qu'avant tout le Chrétien offre à son Sauveur et à son Dieu. Est-on trop pauvre selon le monde? Une chambre suffit, comme du temps des Apôtres, pour la célébration du culte; la lecture de la Parole de Dieu, d'ouvrages de dévotion, le chant de cantiques, remplacent, pour un temps, des instructions plus régulières. Acquiert-on quelque aisance, on bâtit un temple pour l'utilité et non pour l'apparence, on salarie un pasteur, on fonde une école, et l'on est loin de se croire sauvé, loin de s'imaginer avoir trouvé le repos de son ame en contribuant par des dons à l'établissement de telles institutions. Le vrai Chrétien ne se trouve jamais assez reconnaissant pour les bienfaits de Dieu, et il ne se lasse jamais de tendre à la perfection.

*Mr. Pr.* Ce que vous dites est en effet ce qu'on voit dans les lieux où s'établissent des Chrétiens réformés; les Etats-Unis en offrent maints exemples; il est telle petite ville de l'Union qui a trois ou quatre temples, parce qu'elle renferme des membres de trois ou quatre communions différentes; et ces églises ont chacune un pasteur, et souvent chacune une école.

*Mr. Th.* Dans notre petit pays, depuis la Réformation, combien il s'est fondé d'églises! que d'offices de pasteurs ont été créés! Et à côté de chaque église, presque toujours, on a établi des écoles. Les communes ne pouvaient toujours suffire à de telles dépenses, nos souverains ont alors doté ces institutions; des compatriotes dans l'aisance ont aidé leurs compatriotes moins fortunés; mais il n'est, pour ainsi dire, aucun paroissien qui n'ait concouru à de telles œuvres pies; dans certains endroits, on s'est imposé la redevance annuelle d'une ou même de deux émines de grains par feu tenant; quelquefois les paroisses qui se grévaient de cette manière ne renfermaient que peu, ou ne renfermaient aucun particulier aisé. A Neuchâtel, le temple neuf; dans le vignoble, Bôle et Rochefort; dans le vallon arrosé par la Reuse, Fleurier, Couvet, Boveresse et Noiraigue; dans la région des montagnes, la Côte aux Fées; les Bayards, les Planchettes, sur ces mêmes sommités; au bord de vallées marécageuses, la Brévine, Bémont, la Chaux-du-Milieu, les Ponts-de-Martel; et dans le Val-de-Ruz, les Hauts-Geneveys fournissent des preuves



de ce que j'ai allégué. Il est aussi bon de remarquer que , parmi nous , les paroisses antérieures à la Réformation sont , encore aujourd'hui , chargées , toutes plus ou moins , de l'entretien de leur pasteur , et de ce qui est relatif au culte public.

*Mr. Pr.* J'aime autant ces temples , monuments de la piété reconnaissante des fidèles , que ces édifices majestueux dus à l'opulence des grands de la terre. Ces cathédrales gothiques me rappellent ces populations de serfs qui allaient y travailler à la corvée , ces ouvriers qu'on y attirait en leur promettant des indulgences , les sommes d'argent que coûtèrent ces constructions , les espérances de paix pour leur âme que nourrissaient les fondateurs de ces temples ; en deux mots , ces chefs-d'œuvre des arts me retracent rarement des siècles de bonnes mœurs.

*Mr. Th.* Quelle hardiesse dans ce jugement ! Toutefois il est vrai de dire , que dans la comparaison du protestantisme avec le catholicisme , celui-là le cède en gloire à celui-ci pour certains beaux arts ; mais la peinture , la sculpture , l'architecture , la musique , contribuent peu au bonheur des peuples , si même ils ne lui sont pas quelquefois contraires.

*Mad. Et.* Il y a long-temps que neuf heures ont sonné. Si vous voulez ne quitter qu'après avoir discuté chacun des articles de la composition de Mr. le Pasteur , vous deviez vous établir chez Mr. Prudent.

*Mad. Paul.* J'avais envie de faire une petite observation.

*Mad. Et.* Et moi , une demande à Mr. Prudent , s'il n'était pas aussi tard.

*Alph.* Je voulais prier Mr. Théophile d'une grâce.

*Mad. Pr.* Il y aura un moyen de vous tous satisfaire , si vous nous accordez encore un moment dans la chambre voisine.

Là était préparée la collation d'usage. C'était Mr. Prudent qui traitait le mieux les membres de ces réunions de familles ; il était assez riche et avait été élevé dans une grande aisance ; ces convives eurent la sagesse de ne pas faire , avec lui , assaut de dépenses , et de ce qu'on appelle politesse dans un certain monde ; ils le recevaient comme si sa fortune eût été égale à la leur. Et Mr. et Mad. Pru-



dent étaient des gens à reprocher franchement , à leurs hôtes, des dépenses de vanité.

*Mad. Et.* Quelle observation avez-vous à nous présenter , *Mad. l'ancienne?*

*Mad. Paul.* Je ne sais pas si je ne suis point un peu hardie. J'aurais aimé à entendre, dans l'ouvrage de Mr. le Pasteur, quelque chose du faux prophète Mahomet; il y a tant de pays que, dans le Testament, nous voyons avoir été chrétiens autrefois, et qui, maintenant, sont turcs. C'a été un grand coup porté à la vraie religion. Comment ça s'est-il passé?

*Mr. Pr.* La remarque ne manque point de justesse.

*Mr. Th.* Pour vous satisfaire, il faudrait toute une longue histoire, et c'est, je suppose, pourquoi la composition, déjà fort longue, de Mr. le Pasteur, n'a parlé du mahométisme qu'indirectement.

*Mad. Paul.* J'aimerais en savoir quelque chose.

*Mr. Th.* Je veux vous satisfaire, Madame, dans la huitaine; je mettrai par écrit, là-dessus, ce que je croirai pouvoir vous intéresser.

*Mr. Théophile* tint parole; moi, Alphonse, j'ai trouvé que cet abrégé méritait une place dans le journal de nos séances, et je l'ai copié ici :

Mahomet naquit en Arabie, l'an 570, d'une famille honorable et puissante de la Mecque; de bonne heure orphelin, il s'adonna au commerce, voyagea et acquit une grande fortune par son mariage. L'idolâtrie de ses concitoyens le scandalisa. Les persécutions mutuelles des Juifs et des Chrétiens, les divisions de ceux-ci entr'eux, ne durent pas moins le révolter. Il forma le projet de fonder une religion qui détruisît l'idolâtrie des Arabes, et qui réunît les sectateurs du judaïsme et du christianisme. Il feignit d'être en communication avec l'ange Gabriel, et de recevoir de lui des révélations célestes. Prudent et rusé, il commença par attirer dans son parti des personnages d'un haut rang, distingués par leurs talents, leurs richesses, leur crédit, entr'autres, Aboubekre et Ali. Il dit que sa religion était la même que celle d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Ismaël, auteur de la race des Arabes, de Moïse, législateur des Juifs, et de Jésus, législateur des Chrétiens, et qu'il se bornait à y épurer ce que la suite des âges y avait altéré et corrompu.



On comprend que , par-là , il dut se rendre favorables les trois partis religieux qui divisaient quelques contrées de l'Orient. Tant qu'il n'eut recours qu'à la persuasion , le nombre de ses prosélytes fut bien petit. Obligé de s'enfuir de sa ville natale , où ses concitoyens voulaient se saisir de lui , il parvint , à l'aide d'une association politique , à s'introduire dans la cité de Médine , troublée par des factions. Il s'annonça comme capable de pacifier leurs différends , et il fut reçu en souverain. Bientôt après , il eut une armée. Capitaine heureux autant qu'habile , il attira , sous ses drapeaux , une multitude de ces Arabes , de tout temps amis du pillage , et auxquels il partageait un riche butin. Il les remplit d'un zèle fanatique pour la religion qu'il disait avoir reçue du ciel ; il refusa de faire des miracles , mais il nomma ses victoires des miracles. Il promit d'ailleurs un paradis voluptueux à des nations amies des voluptés ; il épouvanta des peuples d'une imagination ardente par les tableaux qu'il traça de l'enfer. Les plus belles places , dans son paradis , sont pour ceux qui combattront pour la religion. L'épée , dit-il , est la clef du paradis et de l'enfer ; les péchés seront pardonnés à quiconque périra dans la bataille. La doctrine du fatalisme acheva d'exalter le courage de ses partisans. Tout idolâtre qui persistait dans son idolâtrie devait être massacré. Les Juifs et les Chrétiens , traités plus doucement , avaient le choix entre le Coran , le tribut , l'exil ou l'épée. Le siècle où il vivait était un siècle de ténèbres et de corruption. Des Juifs et des Chrétiens , en grand nombre , apostasièrent. Par ses armes , Mahomet fonda un empire ; par son génie , il lui donna des lois. Les restrictions qu'il a mises à la polygamie , l'obligation du jeûne du Ramadan et du pèlerinage de la Mecque , l'interdiction du vin , ne paraissent des ordonnances rigides qu'à ceux qui ne connaissent point les lois du Coran à cet égard , ni les mœurs des Orientaux. Plusieurs de ces lois ont eu de funestes conséquences , et Mahomet n'y fut pas toujours fidèle. Il maintint plusieurs préjugés , entr'autres , la vénération des Arabes pour le Caabah , prétendu oratoire d'Abraham. L'islamisme , qui a beaucoup emprunté à la loi de Moïse et à l'Evangile , est , sans doute , de beaucoup inférieur à ces deux codes religieux ; mais il est bien préférable au paganisme et aux superstitions des Arabes. L'unité



de Dieu , entr'autres , est un dogme commun aux Juifs , aux Chrétiens et aux Mahométans. Il viendra un temps où les fils d'Ismaël , comme les descendants de Jacob , entreront , avec la plénitude des Gentils , dans l'Eglise du Christ. Selon la prédiction des saints oracles , tous les peuples ne formeront qu'un seul troupeau , sous la garde d'un seul berger. Devant Dieu , mille ans sont comme un jour , et un jour comme mille ans (39).

*Mad. Et.* Ce sera à l'instant même que *Mad. Prudent* , si elle n'y trouve point d'inconvénients , nous racontera l'histoire de son amie catholique , dont elle nous a cité quelques traits.

*Mad. Pr.* Je vous en dirai ce qui a été de notoriété publique , ce qu'aucune des deux familles n'a dissimulé , ce qui les a affligées toutes deux. Le mariage fut la cause du malheur de cette amie. Attachée à sa religion , elle épousa un Protestant , zélé pour la sienne. Tout alla bien les premières années de leur union ; ils célébraient un culte domestique ; ils conversaient de religion , mais ils avaient établi pour règle de ne jamais parler entr'eux des points controversés. Ils ne lisaient pas ensemble l'Evangile ; le prêtre en avait défendu la lecture à mon amie. Les fils issus de ce mariage devaient être élevés dans la religion du père , et les filles dans celle de la mère. Mon amie ne put surmonter la douleur qu'elle ressentit de voir ses deux fils instruits dans une religion différente de celle de sa fille. Quand ils vont , avec leur père , au sermon , disait-elle , et que je me rends , avec ma petite Cécile , à la messe , c'est pour moi comme un coup de poignard. Elle ne pouvait penser , sans tristesse , à ce que ses enfants prononçassent des prières , et observassent des pratiques religieuses différentes les unes des autres. Elle les entendait quelquefois se moquer , et même se quereller au sujet des matières controversées , et ce n'était pas alors que le cœur tendre de la mère était le moins déchiré. Une mélancolie sombre s'empara d'elle ; ses principes religieux la détournèrent de l'affreux parti d'attenter à ses jours. Elle passa deux années dans une pénible langueur ; elle mourut en bénissant son mari et ses enfants ;

(39) Paley. Vertot. Voyages de Bourcard. Coran.



elle répéta plus d'une fois : *Que Dieu préserve chacun des mariages mixtes !* Je n'aurais pu avoir un mari plus religieux, plus vertueux ; la différence des religions a hâté ma fin et m'a empêché de donner tous mes soins à mes chers enfants.

*Mr. Th.* Quoiqu'en aient pu dire de pieux Chrétiens d'entre les Réformés et d'entre les Catholiques, et quels que soient les illustres exemples qu'on m'ait cités, je n'ai jamais pu approuver les mariages mixtes. La loi qui interdisait autrefois dans notre pays de telles unions, m'a toujours paru regrettable.

*Mr. Pr.* La liberté actuelle ne contraint personne. Il est évident que ces mariages ont contr'eux des chances de moins de bonheur. Aux périls et risques de ceux qui veulent courir de telles chances (40). Il est bien difficile qu'ils ne soient qu'un cœur et qu'une ame.

*Mad. Et.* Mais le mariage n'est-il pas un sacrement de l'Eglise romaine ?

*Mr. Th.* Oui. Il m'a paru toujours fort étrange qu'elle ait fait un sacrement chrétien d'une institution qui date des premiers âges du monde, qui se trouve établie chez presque tous les peuples, qui ne rappelle aucune des grâces que Dieu nous accorde par Jésus-Christ et aucune des conditions de notre alliance avec le ciel, qui même, selon les opinions des Catholiques, est si loin de communiquer aux hommes des grâces excellentes, que les prêtres et les religieuses ne doivent point participer à ce sacrement. Un seul passage mal interprété (41) a donné lieu à transformer en un sacrement une pratique respectable et utile : *ce mystère est grand, je dis cela par rapport à Christ et à l'Eglise* ; ce qui signifie que l'amour de Jésus pour son épouse spirituelle, l'Eglise, offre quelque chose de mystérieux (42).

*Mad. Et.* Hâtons-nous ; Alphonse, que voulais-tu demander à Mr. Théophile ?

*Alph.* Comment avez-vous fait, Monsieur, pour voir toutes les choses que vous nous avez racontées ?

(40) Br. p. 62, etc., fait là-dessus les plus sages réflexions. — (41) Eph. V, 32. — (42) Le savant Mr. Bellot, de Genève, a montré comment le mariage est devenu peu à peu une affaire d'Eglise, puis un sacrement. Annales de législation, année 1822.



*Mr. Th.* Je m'arrange pour faire à pied chaque année, autant que possible, un voyage d'une quinzaine de jours. Toutes les semaines, je mets à part quelque chose de mes bénéfices, je me restreins sur mes dépenses; la santé, l'instruction, le plaisir que me procurent mes courses, me dédommagent largement de mes sacrifices hebdomadaires; je suis étonné qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de jeunes gens qui se procurent ce genre de récréation; ils font souvent tant de dépenses qui ne leur laissent aucun doux souvenir. Dans un de mes voyages, j'ai rencontré une famille composée d'un père, d'une mère et de deux fils qui, pendant les vacances des jeunes gens, allaient habiter alternativement, dans un chef-lieu ou dans une ville principale d'un canton Suisse, et de là exploraient les contrées environnantes, célèbres dans l'histoire de la patrie, ou remarquables par quelque curiosité ou phénomène de la nature. Toutes les familles ne peuvent pas en faire autant; mais c'est pour moi un idéal des récréations que des parents aisés devraient accorder à leurs enfants pour les récompenser. Que d'avantages de tout genre en résulteraient!

Avant qu'on se retirât, il fut décidé que l'on ne se réunirait que lorsque Mr. le Pasteur serait rétabli, et que la composition sur la Réformation de l'Eglise aurait circulé.





---

## CHAPITRE VIII.

PROTESTATIONS DANS LE MOYEN-AGE CONTRE LES ERREURS DU CATHOLICISME. — VAUDOIS. — CAUSES DE LA RÉFORMATION. — LA RÉFORMATION ÉCLATE. — VENTE DES INDULGENCES. — TETZEL. — LUTHER. — SAMSON. — ZWINGLE.

---

MONSIEUR le Pasteur qui, dans son Abrégé de l'Histoire de l'Eglise avant la Réformation, avait recueilli bien des faits relatifs à ce grand mouvement religieux, se laissa engager à le décrire pour l'instruction de notre société. — Voici l'ouvrage tel qu'il circula entre les membres qui la composaient :

Au sein des ténèbres qui couvraient son Eglise, le Seigneur avait presque toujours fait luire quelques lumières. Les hommes qui furent des flambeaux au milieu de l'obscurité ne nous sont pas tous connus. L'histoire ne nomme que ceux qui parurent sur la scène du monde (1). Bérenger, doublement recommandable par la sainteté de ses mœurs et par la force de sa dialectique, s'était montré un redoutable adversaire de Rome. Arnold de Brescia paya de sa vie la généreuse hardiesse avec laquelle il voulut ramener le christianisme à sa pureté primitive. Sa doctrine, prêchée à Berne, à Zurich, dans le Pays-de-Vaud, y trouva beaucoup de partisans. Dans la France méridionale, Pierre de Brueis et Henry son disciple souffrirent aussi le martyre pour la cause de la vérité. Un docteur de Paris, Guillaume de St. Amour, courageux censeur des moines, n'eut à endurer que la con-

(1) Consultez Tur. — Vill. — Ch.



damnation des livres où il signalait les dangers des temps. Nicolas de Lyre, au sein de l'université de Paris, s'opposa aux prétentions des papes, et commenta publiquement l'Ecriture-Sainte. En Angleterre, le savant curé Viclef combattit avec intrépidité les erreurs de l'Eglise romaine et traduisit la Bible en langue vulgaire. On sait que, dans le XV.<sup>e</sup> siècle, Jean Huss et Jérôme de Prague, qui propageaient les principes de Viclef, parce qu'ils les croyaient conformes à l'Evangile, furent condamnés aux flammes par le concile de Constance, où ils s'étaient rendus, munis du sauf-conduit de l'empereur. Le dominicain Savonarole, prédicateur fameux, osa qualifier du titre de Babylone la cité des papes; il expia cette audace à Florence, sur un bûcher. Parmi les savants d'alors, il faut nommer le pieux auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ, livre qui sera dans tous les âges de l'Eglise, pour quiconque le méditera, une source de sanctification. Au pied des Alpes, du côté de l'Italie, dans des contrées peu fertiles, un petit peuple vécut exempt de bonne heure des superstitions et des erreurs de l'Eglise romaine. Dans le IX.<sup>e</sup> siècle, un évêque de Turin, Claude, avait répandu ou entretenu chez ces hommes simples l'amour de l'Evangile dans sa pureté primitive. Cette peuplade ne courba, dit-on, jamais la tête sous le joug des papes. Ces Chrétiens sont appelés les Vaudois (Valdenses), soit qu'ils aient été ainsi nommés parce qu'ils habitaient des vallées, soit parce qu'ils furent envisagés comme les disciples de Pierre Valdo, riche négociant de Lyon, qui, dans le XII.<sup>e</sup> siècle, donna tous ses biens aux pauvres, fit traduire en langue vulgaire plusieurs livres des Saintes-Ecritures, et prêcha la doctrine de l'Evangile. Que de malheurs les Vaudois ont enduré pour la cause du christianisme! combien d'entr'eux furent massacrés! combien s'enfuirent dans des contrées étrangères! Mais ces vallées alpines me semblent un foyer d'où les flammes de la vérité, emportées par le souffle des persécutions, allumèrent dans d'autres climats le feu sacré de la foi évangélique (2). Les lumières et le zèle de quelques hommes pieux, la vie chrétienne d'une peuplade pauvre, étaient bien une protes-

(2) Hist. des Vaudois, par Léger.



tation contre les abus dominants; ces amis de l'Évangile, que nous avons cités, trouvaient bien çà et là quelques disciples; mais le glaive des croisades dirigé contr'eux, les bûchers de l'inquisition, et plus que tout le reste, l'ignorance, rendirent long-temps inutiles de généreux efforts.

Pour être capable de recevoir la vérité et de se sacrifier pour elle, il faut être en état de la comprendre. La Providence suscita des événements qui dissipèrent peu à peu les nuages qui enveloppaient l'esprit humain et le réveillèrent de sa léthargie (3). Les croisades contre les Musulmans, avaient déjà contribué à développer le génie de l'homme en le rendant observateur, et en créant, entre les seigneurs et les serfs, une classe moyenne qui jouissait d'importants privilèges et s'accoutumait à réfléchir, ne fût-ce que pour conserver des droits précieux. La découverte du Cap-de-Bonne-Espérance, celle de l'Amérique, concoururent à étendre les facultés de l'ame humaine.

Mais tout cela aurait été peu de chose si l'admirable invention ne l'imprimerie n'avait popularisé les lumières, et rendu les découvertes et les sciences de l'individu, la propriété du genre humain. Ce ne fut plus seulement des hommes riches et d'opulents monastères qui possédèrent des livres, l'acquisition en devint facile et à la portée du grand nombre. Des prêtres zélés n'eurent plus à gémir de ce que tout le revenu de leur cure ne suffît pas à l'achat d'un Nouveau-Testament pour leur paroisse. La Suisse eut aussi des imprimeries, celle de Bâle est la plus ancienne et remonte peut-être à l'époque de l'établissement de l'université de cette ville; il n'est pas étonnant d'en voir dans les grandes cités de Zurich et de Genève; on est surpris davantage d'en trouver d'assez bonne heure dans de petites villes, comme à Berthoud et dans un village de notre pays: à Serrières, où Pierre de Wingle imprima la première Bible française, qu'avait traduite un Vaudois de la Picardie, parent de Calvin, Robert Olivetan (4). Une telle traduction suppose l'étude de l'hébreu, qui est la langue de l'Ancien-Testament, et du grec, qui est celle du Nouveau. Dès l'an 1453, des savants grecs, fuyant avec des milliers de leurs concitoyens, Constantinople tombée sous le joug de

(3) Roberts. — (4) R. T. I, p. 139. St. p. 72.



Mahomet II, avaient apporté le goût des langues anciennes en Italie, d'où elles ne tardèrent pas à se répandre dans le reste de l'Europe. De jeunes Suisses fréquentèrent les universités de Pise, de Bologne, de Pavie. Celle de Bâle devint florissante (5). Le livre que l'on étudia avec le plus de soin fut la Bible; traduite en langue vulgaire, elle fut lue par le peuple; éclairé par ce flambeau de la vérité, il compara les principes religieux qui lui étaient enseignés avec ceux que proclament les Ecritures, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne marchait pas dans le chemin qui mène à la vie; il fut plus en état d'apprécier les discours et les écrits de ces hommes courageux qui s'élevèrent contre les abus introduits dans le christianisme; le besoin d'une réforme générale tant dans le chef que dans les membres, fut plus généralement senti.

Cette réformation avait été demandée, mais en vain, dans les célèbres conciles de Pise, de Constance, et de Bâle. Plus tard, des princes la réclamèrent, entr'autres, Louis XII et le savant Pic, comte de la Mirandole (6). Le premier avait frappé une médaille avec cette audacieuse inscription latine : *Je perdrai le nom de Babylone*; le second s'éleva, avec force, dans le concile de Latran, contre la corruption de la cour de Rome. Dix griefs, contr'elle, furent présentés, par les Allemands, à l'empereur Maximilien. Même des princes de l'Eglise (neuf cardinaux) s'étaient joints à Maximilien et à Louis XII, pour convoquer un concile à Pise, dans le but de remédier aux abus (7). Les évêques de Constance, de Bâle, de Lausanne, de Sion, firent aussi l'aveu de la nécessité d'une réforme (8). Neuf cantons catholiques, assemblés à Lucerne, par députés, en 1524, publièrent un édit de réformation; voyant, disaient-ils eux-mêmes dans cet acte, que le souverain pasteur et les supérieurs ecclésiastiques dormaient au milieu des troubles de l'Eglise (9). Même les peuples qui tenaient le plus à leur culte, espéraient une réformation, et se proposaient de l'embrasser quand elle serait opérée (10).

(5) Hot. T. I, p. 298, etc. — (6) R. T. I, p. xlv. Tur. — (7) R. T. I, p. lII. — (8) R. T. I, p. 212. Kirchofer, Vie de B. Haller, p. 105. — (9) R. T. I, p. 268. Hot. T. II, p. 159. — (10) Kirchofer, Vie de B. H. p. 108.



Un homme que l'on envisage comme ayant puissamment préparé les esprits à la recevoir, fut le célèbre Erasme, dont le caractère, sans doute, fut faible; mais dont les écrits, mélange singulier d'érudition, d'esprit, d'éloquence, de malice, dévoilant les erreurs, l'ignorance, les vices de l'Eglise romaine, étaient généralement lus et admirés. L'histoire de ces temps ne nous offre que trop de preuves à l'appui des jugements portés par le satyrique de Rotterdam (11).

Les prêtres, dont le premier devoir est de s'instruire dans la connaissance des saintes lettres, afin d'être propres à enseigner, étaient, la plupart, bien ignorants. L'étude des langues sacrées était négligée. Entendre le grec rendait un homme suspect d'hérésie, et apprendre l'hébreu, le rendait suspect de judaïsme (12). Le dernier évêque de Lausanne, Sébastien de Mont-Faucon, invité, en 1527, par les Berinois, à assister, soit par lui-même, soit par quelque prêtre ou théologien de son diocèse, à la dispute de religion qui devait se tenir à Berne, répondit naïvement, qu'il n'avait, pour cela, personne d'assez versé dans la connaissance de l'Ecriture-Sainte. Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance, dit qu'on aurait bien pu vivre en paix, quand même il n'y aurait point eu d'Evangile au monde; un cardinal déclara que les affaires de l'Eglise seraient sur un meilleur pied, si jamais aucun Evangile n'avait été écrit. En Suisse et ailleurs, des docteurs en théologie n'avaient jamais lu la Bible; des curés ne l'avaient même jamais vue. Les monastères, destinés à être des pépinières de savants, étaient des asiles de l'ignorance. On citait Aristote de préférence à St. Paul, la tradition au lieu de la loi divine, la vie des saints canonisés à la place de l'exemple de Jésus-Christ (13). Un point sur lequel ils étaient habiles, c'était la tenue de leurs rentiers; dans notre pays, des ecclésiastiques en portaient la note en marge de leur Missel (14). Faut-il s'étonner si la doctrine chrétienne fut corrompue? où devaient s'égarer les brebis, si tel était l'aveuglement des bergers?

Qu'était devenue la religion? Une œuvre dont des cérémonies vaines et des pratiques inutiles faisaient, à peu près,

(11) Roberts. T. III, p. 231. Hot. T. I, p. 303. — (12) Vill. p. 64. — (13) R. Préf. p. vii. Hess, p. 244. Hot. T. I, p. 251. — (14) M. de H.



toute l'essence. J'en ai, dans mon travail précédent, cité trop d'exemples pour que j'en rapporte encore ; je n'ajouterai, à cet égard, que peu de choses. La prédication était déshonorée par des discours ridicules et par des propos, ou plutôt des farces, dignes, à peine, des tréteaux (15). Encourager le culte des images et des reliques, chercher à avoir des messes à dire, étaient, pour les prêtres, les affaires les plus importantes (16); avoir visité les lieux saints, Jérusalem, Rome, St. Jacques en Galice, etc., mettaient une personne en odeur de sainteté. On avait recours à des usages superstitieux, et non aux ressources qu'indiquent la saine raison et une piété éclairée pour éloigner les fléaux. Le canton d'Uri, incommodé par des chenilles, fit venir, de St. Gall, le bras d'un saint nommé Magnus, dans l'espérance de dissiper ces insectes à l'aide de cette relique (17). Dans l'année 1479, l'évêque de notre diocèse, Bénédict de Montferrand, accorda, sur la demande du conseil de Berne, au prêtre de la cathédrale de cette ville, le pouvoir d'excommunier les hannetons qui endommageaient les fruits de la terre. Pour que rien ne manquât à une telle cérémonie, on suivait les formes employées, dans les procédures, par la jurisprudence. Les insectes étaient solennellement sommés à paraître en jugement, la citation leur était adressée au bord des eaux, dans les champs et dans les vignobles ; au jour fixé, quelques insectes étaient portés devant le tribunal ; on leur nommait un défenseur officieux, le peuple souffrant avait son avocat, et ce n'était qu'à l'issue de la plaidoirie que l'anathème était prononcé. Si ce moyen ne réussissait pas, c'était, disait-on, à cause des péchés du peuple. Cette croyance était si universellement admise, que les docteurs même de l'université d'Heidelberg l'avaient sanctionnée. Pour se conformer donc à une telle coutume, le prêtre Schmith, accompagné d'une multitude de peuple, se rendit, avec solennité, sur le cimetière, près de la cathédrale de Berne. Il ordonna aux hannetons, de la part de son gracieux seigneur l'évêque de Lausanne, et par l'obéissance due à la sainte Eglise, de se retirer, dans l'espace de six

(15) R. G. B. p. 502. Hot. T. I, p. 252. — (16) Hot. T. I, ibid.  
— (17) R. T. I, p. 91.



jours, de tous les lieux où croît de la nourriture pour l'homme ou pour le bétail. En cas de désobéissance, il leur était enjoint de paraître, au sixième jour, à une heure de l'après-midi, à Avenches, devant l'évêque lui-même. Afin d'user de bienveillance à leur égard, un sursis leur fut accordé, et au second jour déterminé, l'avocat Jean Perrodet, chargé de plaider en faveur des hannetons, perdit leur cause. Intervint ensuite la sentence de monseigneur, conçue en ces termes : « Nous Bénédicte de Montferrand, » évêque de Lausanne, nous excommunions et maudissons » les hannetons, insectes dangereux ; qu'il n'en reste au- » cun, si ce n'est ce qui peut en servir à l'usage de l'hom- » me. » Le gouvernement avait ordonné qu'on lui fit rapport des résultats de cette excommunication. Les chroniques disent qu'elle n'en produisit aucun (18). En eût-on remarqué, le temps qu'avait duré la procédure aurait pu suffire pour amener la disparition de ces animaux.

Les mœurs devaient se ressentir de ce relâchement des principes et de la dépravation des doctrines du christianisme. La licence du clergé était révoltante. Quelque corrompu que soit le peuple, il veut que les ecclésiastiques honorent leur ministère par leur conduite. Les ecclésiastiques immoraux sont méprisés, et le mépris qu'on a pour eux passe souvent à la religion dont ils sont les ministres. Cela devait arriver à l'époque dont je parle, ou jamais ; « car il n'y avait plus, suivant les témoignages de tous » les auteurs contemporains, ni sévérité dans les tribu- » naux ecclésiastiques, ni discipline dans les mœurs du » clergé, ni connaissance des sciences sacrées, ni respect » pour les choses divines ; il ne restait enfin presque plus » de religion. » Qui tient un pareil langage ? Un auteur dont l'aveu n'est certainement pas suspect, le cardinal Bellarmin (19). Il aurait fallu, j'en conviendrai, toute la puissance morale que donne un christianisme épuré pour que les ecclésiastiques ne succombassent pas aux tentations qui les entouraient.

Les richesses du clergé étaient immenses. En Allemagne, il possédait plus de la moitié des biens de la nation (20).

(18) St. p. 47-48. -- (19) Rob. T. III, p. 201. — (20) Ibid. p. 205.



Un état abrégé des biens de l'Eglise de France, dressé au XVI.<sup>e</sup> siècle, indique une rente de 12,400,000 livres, sans le casuel (21). Le chapitre des chanoines de Neuchâtel jouissait de revenus considérables en propriétés foncières, dîmes et droits lucratifs, dans le pays et hors du pays. Les autres prieurés et abbayes des deux comtés, sans être aussi opulents, étaient loin de languir dans l'indigence (22). Le clergé de notre pays possédait au moins autant de revenus que le comte et tous les autres seigneurs séculiers du pays, pris ensemble (23).

La soif de l'or ne s'éteint guère. Tout était si habilement organisé que l'argent du peuple arrivait par toutes sortes de voies entre les mains des ecclésiastiques. Les sacrements, les prières des prêtres, le pardon des péchés, ce don de Dieu, le ciel même, s'achetaient avec de l'argent (24). Un catholique, le chancelier de l'Hôpital, ne le dissimula point au colloque de Poissy : « Je trouve aussi que les ministres de l'Eglise, nonobstant leurs grands revenus, prennent de l'argent pour l'administration des sacrements. On ne peut naître, ni mourir ; être mari, ni père ; faire du bien, ni se repentir du mal, sans leur payer tribut : ils vendent toutes choses, l'eau et la terre, l'absolution et l'anathème, leurs prières et leurs malédictions, et ils cherchent tous les jours des inventions nouvelles pour tirer de l'argent (25). » En de certains lieux, un testament n'était valide que quand il renfermait quelque legs pieux pour l'Eglise. Dans notre pays, presque tous ceux qui disposaient de leurs biens faisaient un don au chapitre de Notre-Dame, pour recevoir de lui, en échange, quelques-uns de ces services célébrés en faveurs des morts (26). Ceux qui se disaient les pasteurs des fidèles ne rougissaient pas d'avoir même, quelquefois, recours à des actes de la plus coupable avarice. Des évêques firent frapper de la monnaie d'un faux aloi ; cela même eut encore lieu à Lausanne en 1531 (27). L'abbé et les moines de Fontaine-

(21) *Globe*, novembre 1826, p. 195-202. On y voit aussi ceux du clergé de l'Amérique méridionale. En Portugal, le clergé possède les deux tiers des biens-fonds du royaume. *Globe*, mai 1825. — (22) M. de M. — Coll. — (23) M. de H. — (24) R. T. I, Préf. p. 23. — (25) *Revue Encycl.* janv. 1829. — (26) Coll. — (27) R. T. IV, p. 86.



André, quoique largement partagés, ne trouvant pas leur lot assez considérable, tentèrent plus d'une fois de l'accroître, et ils en appelèrent un jour du comte Louis, qui les condamna, au pape Innocent VI, qui leur fut en vain favorable (28). Un curé de Neuchâtel prétendit retirer les legs et dons placés sur la chapelle des lépreux; il fallut qu'en 1524, sur les plaintes de la municipalité, les ambassadeurs des douze cantons adjugeassent ces aumônes aux lépreux, et décidassent que le prêtre n'aurait droit qu'aux offrandes posées sur l'autel pendant la célébration de la messe (29).

Afin de s'attacher un plus grand nombre de créatures, les papes avaient soin de donner ou de vendre, en chaque pays, les charges ecclésiastiques les plus lucratives, surtout à des étrangers, qui, indifférents aux intérêts du peuple au milieu duquel ils vivaient, ne pensaient qu'à accroître leurs trésors. Rome sut éluder toutes les restrictions qu'on avait cherché à mettre à un pareil abus; elle poussa même l'impudence jusqu'à vendre, en gros, les bénéfices (30) de l'Allemagne, à des commerçants, qui en trafiquaient et les cédaient, non aux plus dignes, mais aux plus offrants (31). La Suisse n'eut aussi que trop de ces ecclésiastiques méprisables, souvent même simoniaques (32), appelés, par dérision, *courtisans*, et dont quelques-uns possédaient, à la fois, plusieurs bénéfices. Les cantons ne craignirent pas d'en faire, l'an 1520, le sujet d'une grave admonition au pape Léon X, représenté par le nonce Pucci. « Notre pays, » disent-ils, est accablé par les courtisans..... les bénéfices » sont donnés aux soldats de la garde du pape, qui les revendent ensuite. Des prêtres accusés et convaincus de » meurtre, d'hérésie, et mis en prison, sont absous par » l'évêque, et rétablis dans la dignité sacerdotale » (33). A Genève, en 1527, de tous les chanoines de la cathédrale, un seul n'était pas étranger (34).

Rome savait aussi prélever, sous différents noms et

(28) M. de M. — (29) Coll. — (30) Un bénéfice désigne quelquefois une charge ecclésiastique, à laquelle sont attachés des revenus. — (31) Roberts. T. III, p. 221. — (32) On appelle de ce nom celui qui, par des voies illicites, obtient des emplois dans l'église. — (33) R. T. I. R. G. B. p. 501. — (34) R. T. I, p. XIX.



divers prétextes , des taxes sur les ecclésiastiques eux-mêmes (35). Comment , à l'exemple du maître , les serviteurs n'auraient-ils pas ambitionné des trésors ?

Les couvents , les églises , les communautés religieuses , ne voyaient souvent pas sans dépit l'accroissement de la considération et de la fortune d'autres corporations ecclésiastiques. C'était à qui attirerait à soi les dons et les honneurs que la multitude ignorante prodiguait à un saint ou à une sainte dont on célébrait la puissance (36). Ainsi , une chapelle ayant été établie à Neuchâtel , sous le patronat de St. Antoine et de St. Sébastien , quarante jours d'indulgence avaient été accordés à ceux qui la visiteraient , dans de certaines heures , aux jours des grandes fêtes. Les chanoines de la collégiale , alarmés pour leurs revenus , obtinrent d'accorder cent jours d'indulgence à ceux qui fréquenteraient , à l'époque des mêmes solennités , la cathédrale , et y invoqueraient les deux mêmes saints , qui y avaient aussi des autels ; cela eut lieu entre 1515 et 1518 (37). Ainsi , encore les Franciscains qui soutiennent l'opinion de l'immaculée conception de la mère de Dieu , c'est-à-dire , qu'elle n'a pas été conçue dans le péché , avaient supposé des miracles pour appuyer leur doctrine. Les Dominicains , qui professent là-dessus des principes opposés , voyaient avec douleur s'accroître le crédit des Franciscains. Il fut décidé qu'à Berne les disciples de St. Dominique , pour relever la dignité de leur ordre , feindraient des révélations célestes qui condamneraient la doctrine des disciples de St. François. En 1506 et 1507 , une scène , mélange de fourberie , de cruauté et d'impiété , fut jouée dans le couvent des Dominicains , par les chefs qui le dirigeaient ; mais , ni les larmes de sang que l'on disait tomber des yeux de la statue de la Vierge , ni le pauvre garçon tailleur , Jean Jetzer , que l'on avait choisi comme un instrument docile aux vues que l'on se proposait , ne servirent l'imposture. Elle fut découverte ; les quatre moines furent brûlés vifs , et Jetzer , que les Dominicains avaient traité avec barbarie , et que les juges avaient mis à la torture pour obtenir des aveux , fut promené dans les rues de la ville , exposé publiquement aux

(35) Roberts. T. III, p. 222. — (36) R. T. I, p. xxiv. — (37) Coll.



regards , sur une échelle , et banni de la Suisse et de l'Allemagne (38).

La loi affranchissait le clergé de toute taxe , et ses biens de toute redevance ; si , à l'occasion de besoins extraordinaires de l'état , les ecclésiastiques daignaient lui faire des dons , c'était selon leur bon plaisir. Ils pouvaient refuser sans qu'on eût droit de rien exiger. Le clergé , la portion la plus riche de l'état , était celle qui supportait la plus faible partie des charges publiques (39). On comprend qu'un chancelier neuchâtelois , ardent ami de sa patrie , et qui , en écrivant quelque partie de notre histoire , avait gémi de ces absurdes exemptions , ait dit , dans son franc et énergique langage : « Le clergé , particulièrement le chapitre » de Notre-Dame , les abbayes et les prieurés , qui pos- » sédaient le meilleur et le plus clair revenu du pays , pré- » tendaient ne devoir supporter aucune charge , par un » droit que ces braves gens nommaient *immunités de l'Eglise* , » lequel droit ils étendaient sans bout et sans fin ; si bien » qu'il n'y avait pires sujets et en plus mauvais exemple » que ces gens d'Eglise , mangeant et buvant le meilleur , » du reste inutiles à tout bien » (40).

L'Eglise pouvait sans cesse acquérir des biens et des privilèges ; une fois acquis , ils étaient inaliénables , on n'aurait pu , sans crime , enlever ce qui était envisagé comme un don fait au Seigneur.

Qu'il est difficile d'être modéré , quand on joint à l'opulence ou un peu plus de lumières , ou un peu plus de savoir-faire , qu'une multitude , en général , ignorante ! On est tenté de se mêler de tout. Les affaires spirituelles ne satisfaisant point l'ambition du clergé , il ne laissait échapper aucune occasion de juger des affaires mixtes ; c'est-à-dire , celles où le spirituel est mêlé avec le temporel , puis même d'attirer à lui tout ce qui n'est évidemment que du ressort des tribunaux civils (41).

Entre la prétention à être le juge de tout , et la prétention à ne pas être jugé par ceux que l'on regarde comme des inférieurs , il n'y a qu'un pas. Le clergé ne voulut pas être soumis aux mêmes juges et aux mêmes lois que le reste

(38) R. fin du 6<sup>e</sup> volume. — (39) Roberts. T. III, p. 215. — (40) M. de M. — (41) Roberts. T. III, p. 212.



des hommes. Consacré à Dieu pour exercer, parmi les humains, une magistrature spirituelle, l'ecclésiastique se serait cru avili, si, pour des affaires temporelles, il avait dû comparaître devant un juge temporel. De là naquit une nouvelle espèce d'immunité, attachée plus particulièrement à la personne du prêtre. Il n'était justiciable des magistrats laïques que quand il avait été dégradé par une cour ecclésiastique. Mais, comme une telle dégradation était difficile à obtenir, la punition d'un membre coupable du clergé était rare. On se plaignait, en Allemagne, de ce que des *malfaiteurs oints* eussent le privilège d'échapper souvent au dernier supplice (42). Dans notre pays, cependant un chanoine, nommé Leschet, ne put échapper à la juste peine qu'il s'était attirée en favorisant Vauthier, de Rochefort, dans ses projets ambitieux, et dans sa rébellion contre son suzerain, Conrad, de Fribourg. Si la tête du fier baron tomba sous le glaive de la justice, le chanoine porta aussi la juste peine de son forfait. Mais c'est là une exception à la règle observée généralement à l'égard des ecclésiastiques coupables. Au besoin, ils pouvaient, avec de l'argent, se racheter de leurs crimes.

La cour de Rome, au lieu de s'opposer à un usage admis, autrefois, par plusieurs tribunaux, de remettre la peine des fautes les plus graves, moyennant une amende pécuniaire, avait tiré parti de cette coutume lucrative, mais exécrationnelle, et l'avait sanctionnée par son autorité, en déterminant, avec exactitude, la somme que devait payer le coupable pour détourner de sa tête le châtiment des lois. Les ecclésiastiques n'avaient pas moins que les laïques part à cette indulgence, source de relâchement. Un diacre meurtrier était absous pour vingt écus; un évêque et un abbé pouvaient assassiner pour trois cents livres; le tiers de cette somme, ou moins encore, suffisait à un membre du clergé pour expier les excès les plus graves, ainsi que les crimes les plus honteux de l'impureté (43). Dans notre pays, les ecclésiastiques qui encouraient souvent des peines pour de certains délits, pour des coups de couteau, étaient, par respect pour leur office, renvoyés, par les juges, au tribu-

(42) Roberts. T. III, p. 211. — (43) Ibid. p. 205.



nal du comte ; puis , à cause du caractère sacré du prêtre , il n'en était plus question. Le comte évoquait même à lui , de son propre mouvement , de semblables affaires (44).

Qui , après cela , serait surpris des vices qui , avant la Réformation , déshonoraient un grand nombre de membres du clergé ? Qui serait surpris du peu de vigilance exercée , par eux , sur les troupeaux commis à leurs soins ? Les chanoines passaient , en général , leur vie dans les délices (45). Ceux de la collégiale de Neuchâtel faisaient bonne chère ; mais aucun ne prêchait l'Évangile ; ils ne salariaient même pas un prêtre pour enseigner à leur place ; ce qui , en 1522 , excita le mécontentement des cantons suisses , alors maîtres du pays , et les porta à tenter de remédier à un tel désordre (46). En 1526 , les cantons fixèrent la pension que le chapitre devait payer annuellement aux chapelains , lesquels , subordonnés aux chanoines , et appelés à de nombreux services , étaient bien mal payés (47). Qui serait surpris que les prêtres fussent amis de la danse , des festins , qu'ils donnassent l'exemple de l'ivrognerie (48). Il n'était pas rare de voir les hommes qui devaient chanter au chœur , y arriver en chancelant , et retourner ensuite à la taverne , où ils entonnaient alternativement les hymnes de la débauche et de saints cantiques (49). Un petit nombre de frères consumaient les grands revenus des maisons religieuses (50). Le célibat forcé , auquel les ecclésiastiques étaient soumis , eut , sur leur conduite , la plus pernicieuse influence. Une foule d'entr'eux étaient concubinaires , au grand scandale des gens qui tenaient encore au catholicisme , et malgré les oppositions réitérées de magistrats intègres (51). Le clergé du diocèse de Lausanne avait des mœurs si dissolues , que je n'ose rapporter les détails que l'histoire en a conservés. Le dernier abbé de Fontaine-André eut une fille illégitime (52). L'évêque Sébastien de

(44) Coll. — (45) Hot. T. I, p. 250. — (46) R. T. I, p. XXI et 94. — (47) Coll. — (48) R. G. B. p. 502. Hot. T. II, p. 150. — (49) Hot. T. I, p. 331. — (50) R. G. B. p. 502. Hot. T. I, p. 260. — (51) R. G. B. p. 503. R. T. I, p. 109, 421, 480. T. III, p. 63. T. IV, p. 116, 119, 121, 163, 343. T. V, p. 321, 326. — (52) Coll. A. de B. 1539. R. T. I, p. xxx, 487. T. IV, p. 241. T. V, p. 660.



Montfaucon était loin d'être un modèle de chasteté chrétienne. L'évêque de Genève, Pierre de la Baume, brava toutes les lois de la décence, en faisant enlever une jeune personne durant le carême, en 1527 (53). Il n'est sorte de moyens et d'impostures que les religieux et les religieuses n'inventassent pour assouvir leurs passions (54). C'était pour prévenir des crimes honteux que le concubinage des ecclésiastiques était toléré (55). Les curés n'avaient pas toujours la bonne foi de reconnaître et d'élever leurs enfants (56). Tous ne reniaient cependant pas leur sang. Léon Jude et Henri Bullinger, qui ont bien mérité de la Réformation, et surtout de l'Eglise de Zurich, étaient fils de prêtres, qui, par l'éducation qu'ils donnèrent à leurs enfants, réparèrent, à de certains égards, leurs fautes (57). Quelquefois la toute-puissance de l'autorité des magistrats fut même nécessaire pour arrêter la licence. Les chanoines de Bâle, réfugiés, après la Réformation, à Fribourg en Brisgau, furent contraints d'obéir aux sages règlements du conseil de cette ville. Dans le prieuré de Granson, et dans les monastères de Fribourg, de Gottstadt, de St. Jean, se commettaient des excès tels, que ces maisons furent placées, par le bras séculier, sous une surveillance spéciale. Le couvent des religieuses d'Interlaken fut fermé à cause de la vie libertine que ces nonnes y menaient (58). A Lausanne on chassa, des demeures des chanoines, des Dominicains et des Cordeliers, les concubines qui y étaient entretenues. Ces moines eurent la honte d'entendre l'exhortation de cinq conseillers, qui leur recommandèrent de vivre honnêtement, et selon Dieu (59). Si tant de désordres souillèrent les habitants des cloîtres, plus encore, peut-être, que les autres ecclésiastiques, l'opulence des monastères en fut une cause. *La piété a enfanté leurs richesses*, dit un Chartreux, *et les filles ont étouffé la mère*.

Les religieux du St. Bernard, par l'hospitalité qu'ils

(53) R. T. I, p. 96, 340; p. xxxv. T. II, p. 276. — (54) R. T. II, p. 373. T. III, p. 147. — (55) R. G. B. p. 503. — (56) R. T. VI, p. 277. — (57) R. G. B. p. 503. Le père de Bullinger embrassa la Réformation, et à soixante ans, il épousa la mère de ses enfants. — (58) R. T. I, p. xxx. Hot. T. I, p. 253, etc., etc. — (59) R. T. II, p. 333.



exerçaient dans la région des neiges éternelles, soutenaient le lustre de leur ordre, terni ailleurs par les vices des disciples de St. Augustin (60).

Qu'en conséquence de tant de vices, les prêtres fussent généralement méprisés par le peuple, rien de plus compréhensible. La Suisse, dans une demande de troupes que lui faisait Léon X pour marcher contre les Turcs, osa joindre à l'offre de dix mille hommes, cette ironique réponse : *Nous enverrons même, si le pape l'exige, deux mille prêtres* (61). Ou bien était-ce une critique d'habitudes peu dignes d'un ministre de paix, qui se remarquaient alors encore chez les ecclésiastiques? On sait que, plus d'une fois, ils endossèrent la cuirasse, manièrent la lance et commandèrent des corps d'armée; dans le siècle dont nous parlons, le prêtre portait, suspendue à son côté, l'épée, de laquelle il savait frapper qui le contredisait; même quelquefois, il ne la quittait pas quand il montait dans la chaire (62). Au reste, on sait qu'en maintes occasions les Suisses s'étaient moqués des bulles et des anathèmes des souverains pontifes (63).

De quel grand courage il fallait être armé pour s'élever ouvertement contre les vices du clergé! Les foudres de l'excommunication qu'il tenait en main et qu'il lançait contre quiconque s'opposait à lui, arrêtaient plus d'un élan généreux; la crainte d'être signalé comme hérétique, d'être repoussé du sein de l'Eglise et de la société civile, firent reculer plus d'un de ces hommes intègres et droits, il est vrai, mais timides et d'un zèle peu durable.

On aurait pu espérer quelque remède à une telle dépravation, censurée par de bons Catholiques (64), si les papes eussent marché sur les traces de celui dont ils se disent les vicaires. Mais, que nous dit un grand publiciste qui avait vu de près la capitale du monde chrétien quelque temps avant la Réformation? (65) « Plus les peuples sont proches » de Rome, moins ils ont de dévotion. Quand on exami- » nera les fondements de notre religion, et combien ils

(60) Hot. T. I, p. 257. — (61) Hot. T. I, p. 4. — (62) R. G. B. p. 488. — (63) R. T. I, p. 52, 338, etc. — (64) Rev. Britann. mars 1828. — (65) Machiavel, secrétaire de la république de Florence. R. T. I, p. xxxi.



» sont opposés à ce qui se pratique dans ce siècle, on  
 » n'aura pas de peine à se persuader qu'elle est sur le bord  
 » de sa ruine, ou à la veille de voir tomber sur elle de  
 » grands orages. Les exemples scandaleux et les crimes qui  
 » règnent dans la cour de Rome, ont été la cause que  
 » l'Italie a perdu entièrement tous les principes de la piété  
 » et tout sentiment de religion. Nous avons donc, nous  
 » autres Italiens, cette première obligation à l'Eglise et aux  
 » prêtres d'être devenus des impies et des scélérats. Si l'on  
 » pouvait obliger la cour de Rome à aller demeurer chez  
 » les Suisses..... ce transport, chez eux, d'une cour rem-  
 » plie de tous les scélérats qui la composent, y produirait  
 » bientôt beaucoup plus de désordres que tous les accidents  
 » et tous les malheurs qui pourraient jamais tomber sur ce  
 » bon peuple, de quelque part qu'ils pussent venir. »  
 L'histoire ne justifie que trop l'indignation qu'exhale le  
 secrétaire de Florence. Le schisme qui, sur la fin du XIV.<sup>e</sup>  
 et au commencement du XV.<sup>e</sup> siècle, déchira l'Eglise, et  
 qui offrit au monde chrétien le spectacle de deux, même de  
 trois papes prétendant à la tiare, s'anathématisant les uns  
 les autres, mendiant les suffrages des princes et des peuples,  
 devait inspirer aux moins clairvoyants des doutes sur  
 l'infailibilité de ces lieutenants du Christ. Les conciles de  
 Constance et de Bâle durent accroître ces doutes quand on  
 les vit détrôner, élire des papes et prononcer que l'autorité  
 du concile est supérieure à celle du chef de l'Eglise. La  
 plupart de ceux qui occupèrent peu après le trône pontifi-  
 cal, l'avalirent au lieu d'en relever la gloire. Pie II, devenu  
 pape, démentit les principes qu'il avait soutenus au concile  
 de Bâle. Innocent VIII eut seize enfants naturels, auxquels  
 il prodigua les biens de l'Eglise (66). Alexandre VI rappelle  
 tout ce que le libertinage a de plus dégoûtant, et l'astuce de  
 plus perfide et de plus cruel. Jules II, dévoré d'ambition,  
 oublia son ministère de paix pour mettre l'Europe en feu ;  
 apostat du Dieu de charité, il eût occupé un emploi con-  
 forme à ses goûts, s'il eût été un de ces capitaines (Con-  
 dottieri), dont alors abondait l'Italie. Le brillant Léon X  
 se livra à des guerres coûteuses, à de grandes dépenses, et

(66) R. T. I, p. xxxviii.



à l'achèvement de l'église de St. Pierre. S'il a eu la gloire d'être favorable aux beaux arts, il ne visa pas à la gloire plus grande, d'être favorable à la piété et aux mœurs ; et c'était cependant de piété et de mœurs dont la chrétienté avait alors surtout besoin.

Ce fut sous le pontificat de Léon X que la Réformation, préparée par tant de causes, éclata. Les esprits étaient mûrs pour la recevoir. Les peuples en sentaient le besoin. Le Seigneur voulut le satisfaire ; car c'était un besoin en harmonie avec la dignité de l'ame humaine, relevée par l'Evangile ; mais dégradée par le catholicisme. Le Seigneur purifia son Eglise. Il anima d'intrépidité quelques hommes ; il les pénétra de l'amour de la vérité et de la piété. Les papes, à qui tous les Chrétiens occidentaux rendaient hommage, dont on ne contestait point l'autorité dans les affaires spirituelles, quoiqu'on leur reprochât d'en abuser, se virent arracher, par quelques hommes obscurs, des peuples soumis à leur domination. Ainsi, *Dieu choisit encore les choses faibles du monde pour confondre les fortes !* La vente sacrilège des indulgences fut l'étincelle qui, allumant les matières combustibles imprudemment amassées dans l'Eglise de Rome, consuma une partie de cet édifice, ouvrage de bien des siècles, monument d'un plan artificieusement combiné ! *Dieu surprend les sages du monde dans leur finesse, et leurs raisonnements ne sont que vanité.*

Dans l'origine, les indulgences étaient des amendes pécuniaires, imposées, par les évêques, aux coupables qu'ils dispensaient alors des châtimens ecclésiastiques. Ces amendes devinrent, dans la suite, une source de revenus pour les papes. Dans le but de justifier la vente des indulgences, et d'en assurer la propriété au chef de la chrétienté, des théologiens subtils, surtout Thomas d'Aquin, imaginèrent une doctrine que Clément VI, dans la bulle *Unigenitus*, et Innocent VIII sanctionnèrent. Ces avocats officieux établirent que les saints avaient opéré des bonnes œuvres au-delà de ce qui était absolument nécessaire pour leur salut ; ils les appelaient *œuvres surrétrogatoires* ; quoique Jésus ait dit : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, » dites : nous sommes des serviteurs inutiles, parce que » nous n'avons fait que ce que nous étions obligé de faire. » Ces œuvres, jointes aux mérites infinis de Jésus-Christ,



forment un trésor inépuisable, sous la garde des successeurs de St. Pierre, seuls possesseurs des clefs de ce coffre précieux; seuls maîtres de transporter, à prix d'argent, une portion de ces œuvres superflues sur un fidèle, soit pour apaiser sa conscience, en lui accordant le pardon de ses péchés en ce monde ou en l'autre, soit pour délivrer du purgatoire une ame à qui ce fidèle s'intéresse (67). Les indulgences accordées, en certaines occasions, par quelques papes, furent aussi vendues par les ordres Léon X, qui avait besoin d'argent; ce fut principalement sur les nations de l'Europe, qu'on regardait comme les plus simples et les plus crédules, que le pontife voulait prélever cet impôt; sur les Suédois, de qui Arcembold n'emporta pas moins de deux millions de florins (68); sur les Allemands, auxquels fut envoyé le Dominicain Tetzel; et sur les Suisses, à qui fut député un moine de l'ordre de St. François, Bernardin Samson, Milanais, habile dans ce genre d'industrie, qu'il avait heureusement exercé sous deux autres papes (69). Il ne paraît pas qu'on s'opposât, en Suède, à ce trafic aussi impie que ridicule. Il n'en fut pas de même en Allemagne. Tetzel disait à la multitude ignorante, en lui donnant l'absolution qu'elle avait achetée : « Que notre Seigneur Jésus-Christ » vous pardonne et vous absolve par les mérites de sa sainte » passion : et moi, par son autorité, par celle des bienheureux apôtres St. Pierre et St. Paul, et celle de notre saint » père le pape, qui m'est donnée et confiée en ce pays, je » vous absous, 1.<sup>o</sup> de toutes les censures ecclésiastiques, » de quelque manière que vous ayez pu les encourir; 2.<sup>o</sup> de » tous vos péchés, transgressions et excès, quelque énormes » qu'ils puissent être, et même de ceux qui pourraient être » réservés à la connaissance de Sa Sainteté, et aussi loin » que les clefs de la sainte Eglise peuvent s'étendre; je » vous remets toutes les peines que vous mériteriez pour » expier ces péchés dans le purgatoire, et je vous rétablis » dans la participation des saints sacrements de l'Eglise, » dans l'union des fidèles, et dans cette innocence et cette » pureté que vous aviez reçues du baptême; ensorte qu'à

(67) Roberts. T. III, p. 153. — (68) Abr. de l'H. Un. T. VII, p. 63. — (69) Hot. T. I, p. 287.



» l'article de votre mort, les portes de l'enfer seront fermées, et celles du paradis ouvertes ; et si vous ne mourez pas à présent , ces grâces demeureront dans toute leur force jusqu'au jour de votre mort : au nom du Père , du Fils et du St. Esprit » (70).

Un homme se trouva, qui, saisi d'une généreuse indignation, ne put souffrir qu'on abusât ainsi de ce qu'il doit y avoir de plus sacré parmi les mortels, de la religion, et de ce qu'il doit y avoir de plus propre à inspirer une charité compatissante, l'ignorance crédule d'un peuple corrompu. Cet homme, né à Eisleben, en Saxe, dans l'année 1483, de parents pauvres, qui ne négligèrent rien pour son éducation, fut Martin Luther. Un exemplaire de la Bible, qui gisait ignoré dans la bibliothèque d'un couvent d'Augustins, dans lequel il était entré, devint l'objet des méditations de ce jeune homme. A la source de la vraie science, il commença à puiser des idées saines sur le christianisme. Nommé professeur à l'université de Vittemberg, il foudroya, du haut de la chaire de la grande église, avec une éloquence mâle et populaire, les indulgences. Il publia, sur ce sujet, nonante-cinq thèses, qu'il appuya sur des arguments tirés des Saintes-Ecritures ; lues et admirées par ceux dont les yeux s'ouvraient à la vérité, elles furent attaquées, mais non réfutées, par les partisans de l'infaillibilité des pontifes romains. Le saint siège, à qui Luther était encore fidèle, et qui, d'abord, ne vit, dans ce débat, que des querelles de moines intéressés ou jaloux, fut contraint de s'en occuper. Sommé de comparaître à Rome, Luther obtint de pouvoir exposer sa doctrine à Augsbourg, devant le légat du pape, le cardinal Cajetan, qui, au lieu de le réfuter, lui ordonna, avec menace, de rétracter ses erreurs. L'ardent amour de la vérité, et la franchise d'un noble caractère, ne permirent pas au professeur de Vittemberg d'obéir à une pareille injonction ; il attendit tout du pape, mieux informé. Frédéric, électeur de Saxe, ne se soumit point non plus à l'ordre qui lui fut donné, de bannir de ses états, et d'envoyer à Rome, Luther, appelé déjà, par le pape, *enfant d'iniquité*. Laisse tranquille pen-

(70) Roberts. T. III, p. 155.



dant l'inter règne occasioné par la mort de l'empereur Maximilien , le savant professeur découvrit successivement les erreurs du papisme , et comment l'autorité des pontifes s'était formée et étendue. Ayant reconnu qu'elle ne reposait sur aucune base solide , il ne balança pas à braver Rome. Une bulle condamnait , comme contraires aux bonnes mœurs , quarante-une propositions extraites des écrits de Luther , ordonnait de jeter au feu ses ouvrages , en déclarait l'auteur hérétique obstiné , livrait son corps à Satan , et ordonnait aux princes de le punir , ainsi que le méritaient ses crimes. Luther usa de représailles en poussant l'audace jusqu'à nommer le pape *Antechrist* , et à jeter dans les flammes , près des murs de Vittemberg , en présence d'une multitude immense , la bulle d'excommunication , et les livres du droit canonique , dont il avait attaqué des maximes ; enfin il fit un appel , non plus comme précédemment à un concile général ; mais aux princes chrétiens , les excitant à briser le joug oppressif de Rome. Une diète ayant été convoquée à Worms , par Charles-Quint , pour s'occuper , surtout , des nouvelles opinions religieuses , Luther obéit à la citation qui lui fut faite de s'y rendre , et qui était accompagnée du sauf-conduit nécessaire. Ses amis , craignant , pour lui , le sort de Huss , il leur répondit : « Je » suis légalement sommé de comparaître à Worms ; et je » m'y rendrai au nom du Seigneur , dussé-je voir conjurés » contre moi autant de démons qu'il y a de tuiles sur » les toits des maisons. » Il ne s'enorgueillit point des honneurs dont il fut comblé. Il convint , au sein de la diète , des torts qu'il avait eus dans la forme et dans le ton de ses écrits de controverse ; mais il déclara qu'il ne renoncerait à ses opinions qu'autant qu'on les réfuterait par la Parole de Dieu. Excommunié par cette assemblée , dépouillé de tous ses privilèges , comme sujet de l'empire , il eût pu être victime de l'anathème fulminé contre lui , si l'électeur , qui le protégeait , ne l'eût fait enlever par des cavaliers masqués qui le conduisirent dans le château de Vartbourg , où il fut enfermé durant neuf mois , et où , ne manquant de rien , il composa des écrits savants et pieux , dont plusieurs ranimèrent le courage de ses amis , long-temps inquiets sur son sort. Sorti de cette prison protectrice , il servit , avec une bonne foi et un zèle qui ne se démentirent jamais , la



cause de la vérité. Sa traduction de la Bible en langue allemande fut, plus que tout le reste, utile à la propagation du pur christianisme. Si Luther erra à quelques égards, il proclama ce principe, sauve-garde des libertés et des espérances du Chrétien : « *L'Écriture-Sainte est l'unique règle de la foi et des mœurs.* » Les siècles à venir sanctionneront de plus en plus la sagesse de ce principe, si simple, si longtemps méconnu, et auquel il est étonnant que ceux qui se réclament du nom de Chrétiens ne rendent pas encore tous hommage. Rien ne put anéantir ce principe, même déjà du vivant de celui qui l'avait promulgué, ni la ferveur imprudente de quelques-uns de ses partisans, ni l'abus qu'en firent d'ignorants sectaires, ni la condamnation de sa doctrine par des universités célèbres, ni les efforts de princes puissants, et surtout de Charles-Quint, ni même les torts, les démarches précipitées et les imprudences qu'on a quelquefois reprochées à Luther. Il goûta la sainte joie de voir la Réformation établie dans une partie de l'empire et des états voisins. Des princes et des villes d'Allemagne eurent le courage de refuser de se soumettre, en 1529, à l'édit de la diète de Spire, qui défendait toute innovation dans la religion, et surtout l'abolition de la messe, avant la convocation d'un concile général. C'est de cette protestation que les disciples de l'Évangile ont reçu le nom de Protestants. L'année suivante, ils présentèrent, dans Augsbourg, à Charles-Quint, leur confession de foi, rédigée par un ami du professeur de Wittemberg, le pieux et doux Mélancthon; c'est de là qu'elle a été appelée la *Confession d'Augsbourg*. Cette courageuse déclaration de leur foi attira sur eux les armes de l'empereur. Celui-ci fut cependant enfin forcé de signer le traité de Passau, qui assura aux Protestants de l'Allemagne le libre exercice de leur religion; c'était en 1552. Luther ne vit pas cette époque fortunée. Depuis six ans déjà, il était dans le séjour où la vérité brille, dans tout son lustre, aux yeux de ceux qui l'ont aimée (71), et se sont dévoués pour elle.

En Suisse, les mêmes causes, à l'occasion d'un même

(71) Cet abrégé de l'Histoire de Luther est en grande partie un extrait de Robertson.



événement, produisirent les mêmes effets. Adroit, hardi, babillard, Samson franchit les Alpes, en 1518, pour rendre les habitants de l'Helvétie participants des grâces papales, et pour retirer d'eux, en échange des assurances du salut éternel, soit l'argent du riche pécheur, soit le fruit de l'économie de la mère de famille, soit même la pite du pauvre(72). Dans tous les lieux où il pensait à exercer son industrie, il cherchait principalement à se concilier la faveur des gens en crédit. Quoiqu'il ne refusât les deniers de personne, il faisait publier par ceux qui l'assistaient dans son ministère : *Laissez approcher d'abord ceux qui ont de l'argent, les pauvres auront ensuite leur tour.* Malheureux à Schwitz, où une voix éloquente tonnait, du couvent d'Einsiedlen, contre une telle abomination, il fut, à Zug, plus fortuné. Par Lucerne, l'Underwald, l'Oberland, il se dirigea sur Berne, où il ne put entrer qu'à force d'intrigues, de puissantes recommandations et de magnifiques promesses. Avec des indulgences du prix de quatre sols, sur du simple papier, pour les pauvres; et sur du parchemin, au taux d'une couronne, pour les riches, on était assuré du pardon des péchés commis et des péchés à commettre, soit par actions, soit par paroles, soit par pensées, et l'on participait à de semblables grâces à l'instant où l'argent résonnait dans le tronc destiné à le recevoir. On pouvait acheter de telles faveurs pour les morts. On pouvait être dispensé de l'exécution de ses promesses, et être absous du parjure. Certaines indulgences, et surtout celles qui étaient accordées à des corporations et des communautés, étaient d'un prix plus élevé. Un d'Arnay, gentilhomme d'Orbe, en paya une cinq cents ducats. Le capitaine Jacques de Stein donna un beau cheval gris contre une bulle d'indulgences, pour lui, pour ses aïeux, pour sa compagnie de cinq cents hommes, qui avaient fait les guerres d'Italie, pour tous les sujets de sa terre de Belp. Avant de quitter Berne, il célébra un service solennel et annonça que tous ceux qui, ce jour-là, se soumettraient à de certaines pratiques extérieures de dévotion, auraient l'absolution plénière de leurs péchés, seraient purs comme au sortir du

(72) Hot. T. I, p. 287.



baptême , pouvaient tirer une ame du purgatoire et soulager les trépassés. La cérémonie terminée ; maintenant , s'écria-t-il entr'autres , les ames de tous les Bernois sont délivrées, non-seulement des tourments du purgatoire, mais même de ceux de l'enfer, et sont montées au ciel. Il paraît qu'il fût , vers ces temps-là , à Neuchâtel ; mais qu'on l'y reçût fort mal (73). Dans l'Argovie , le curé de Stauffberg , et Bullinger , doyen de Bremgarten (c'est le père du réformateur) , dociles aux ordres de l'évêque de Constance , fermèrent leurs églises au moine franciscain ; le pusillanime curé de Baden céda à ses menaces. Là , chaque jour , après la messe , et une procession sur le cimetière , Samson , comme s'il eût vu sortir les ames du purgatoire , par la vertu des indulgences , s'écriait : *Voyez comme elles volent !* De Zurich , où il espérait faire de nouvelles dupes ; mais d'où la diète lui ordonna de sortir de la Suisse , il retourna en Italie avec les trésors dont il avait rempli ses coffres. Il fut bien reçu par le pape , qui l'avait rappelé à la sollicitation des cantons ; néanmoins le souverain pontife , dans la réponse qu'il leur adressa , leur ordonna de croire aux indulgences , sous peine d'excommunication. Si beaucoup de gens cherchèrent à calmer leur conscience , par l'achat des œuvres surrétogatoires , beaucoup aussi furent révoltés de ce trafic. Un auditeur de Samson osa tourner en ridicule ses momeries ; du haut de la tour du temple de Baden , il secoua les plumes d'un oreiller , en disant : *Voyez comme elles volent !* Si l'on n'eût fait passer pour fou ce rusé ma-tois , il payait de sa tête cette impertinence sacrilège (74). Mais personne ne flétrit plus ce commerce que le célèbre Ulrich Zwingle.

Né en 1484 , à Vildhaus , dans le Tockenbourg , d'un paysan , premier magistrat de son village , il fut , à cause de ses heureuses dispositions , destiné à l'Eglise. Il étudia , en divers lieux , les belles-lettres et la philosophie , telles qu'on les enseignait alors ; il puisa ses connaissances en théologie dans la source seule pure d'où elles puissent dé-

(73) A. de B. 1518. — (74) Extrait de R. T. I. Hot. T. I , et de Hess. C'est aussi de ces trois auteurs surtout , qu'est extrait ce qui va être dit de Zwingle.



couler ; l'étude de la Bible , faite avec soin et persévérance , l'éclaira et lui fit voir les erreurs qu'on prêchait au peuple. Dix ans curé à Glaris , il appuyait toutes ses prédications sur l'Ecriture-Sainte. La musique était le seul délassement qu'il s'accordât au milieu des devoirs de son ministère. Témoin , comme aumônier des troupes suisses , en Italie , des maux de tout genre qu'entraîne le service étranger , il ne cessa de le condamner , et d'en détourner ses compatriotes. S'il réussit quelquefois dans ce noble dessein , ses efforts furent souvent paralysés par l'or que l'on faisait briller aux yeux d'hommes trop souvent avides , et par les intrigues de princes de l'Eglise , et surtout du fameux cardinal évêque de Sion , Matthieu Schinner.

La réputation de Zwingle le fit nommer curé d'Einsiedlen. Il y introduisit d'utiles changements , et ne perdit point de vue le but de tout vrai pasteur , l'instruction du peuple. De belles occasions lui étaient offertes d'enseigner que le christianisme consiste , non dans de vaines pratiques ; mais dans la régénération du cœur d'après les principes de l'Evangile , et il s'appliquait à inculquer ces vérités dans l'ame des pèlerins attirés par la sainteté du lieu. Le jour anniversaire de celui où les anges avaient , dit-on , consacré la chapelle , il s'éleva , avec force , contre les croyances superstitieuses d'alors , et il exhorta ses auditeurs à ne mettre leur confiance qu'en Dieu , à n'invoquer que Jésus-Christ , qui nous a sauvés au prix de son sang , et qui est le seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Les ennemis que , par-là , il se créa parmi les moines , n'empêchèrent pas qu'il ne reçut des faveurs du pape , et qu'il ne fût désiré comme pasteur à Zurich.

Il accepta l'élection du chapitre de cette ville , et le 1.<sup>er</sup> janvier 1519 , il y prononça son premier sermon ; il se conforma , dès lors , à une coutume de l'Eglise primitive , d'expliquer , de suite , un livre du Nouveau-Testament ; il en répandit ainsi la connaissance dans toutes les classes de la société , attirées à ses sermons par l'édification qu'il procurait ; il n'avancait rien qu'il ne pût prouver par la Parole de Dieu. On comprend comment le prêcheur d'indulgences , Samson , dût être accueilli dans des contrées que l'Evangile commençait à éclairer de sa lumière. Ni Einsiedlen , ni Zurich ne grossirent , à cette occasion , les trésors du pape.



Il est digne de remarquer que, sans s'être entendus, sans même se connaître, Zwingli et Luther introduisirent la Réformation, en suivant des voies peu différentes. Faire connaître à tous l'Évangile par des discours et par des écrits, fut leur principal moyen. Le nouveau pasteur de Zurich composa divers traités pour se justifier des accusations que l'on dirigeait contre lui, et pour prouver que ce qu'il enseignait était conforme à l'Évangile; dans un de ses ouvrages, il établit un principe qui n'aurait dû jamais être oublié : « que l'Évangile seul est une autorité irrécusable, » à laquelle il faut recourir pour terminer toutes les incertitudes et décider toutes les disputes; et que les décisions de l'Eglise ne peuvent être obligatoires qu'autant qu'elles sont fondées sur l'Évangile. » Vu de mauvais œil par les cantons, parce qu'il avait détourné Zurich des services étrangers, et parce qu'il prêchait une doctrine *nouvelle*; c'est-à-dire, une doctrine qui n'approuvait pas le clergé dominant, Zwingli adressa aux gouvernements un exposé de sa croyance, avec la prière de laisser libre la prédication de l'Évangile; l'arrestation faite au nom de la diète, du pasteur d'un petit village de l'Argovie, convaincu d'hérésie, parce qu'il prêchait la nouvelle doctrine, avait encouragé Zwingli à cette démarche. Dans une autre requête, il pria l'évêque de Constance de se mettre à la tête de ceux qui voulaient entreprendre la réforme, si nécessaire, de l'Eglise. Lui et neuf de ses amis signèrent ces deux requêtes. Ils n'obtinrent rien. Le gouvernement de Zurich, désirant connaître la vérité, et persuadé qu'elle paraîtrait au grand jour dans des disputes publiques, où seraient entendus les partisans de l'ancienne et ceux de la nouvelle doctrine, accorda à Zwingli la demande qu'il lui en avait faite.

Deux disputes eurent lieu en présence de tout le conseil et d'une foule de spectateurs. Des précautions furent prises pour que l'ordre et la bienséance y fussent observées. Dans la première, Zwingli s'était chargé de défendre soixante-sept propositions; Faber, grand-vicaire de l'évêque de Constance et représentant de ce prince de l'Eglise, engagea, par inadvertance, le combat que lui et ses adhérents avaient eu le dessein d'éviter. La seconde dispute roula essentiellement sur le culte des images et sur la messe. Neuf cents



personnes y assistèrent. Dans toutes deux, la cause de l'Évangile fut soutenue par Zwingle et Léon Jude avec tant de douceur, de clarté et de fermeté, qu'au commencement de 1524, on procéda avec une sage lenteur à la réforme de l'Eglise; des ordres avaient été donnés pour qu'elle s'exécutât avec calme et dignité. Des bourgeois, qui naguère avaient de leur propre mouvement, renversé un crucifix à la porte de la ville, furent punis; le chef de cette entreprise peu réfléchie, Nicolas Hottinger, simple artisan, banni pour deux ans du canton, endura avec une résignation chrétienne la mort à laquelle il fut condamné à Lucerne, parce que dans le comté de Baden, il avait déclaré que l'adoration des images et l'invocation des saints étaient contraires à l'Évangile. Avant de recevoir le coup mortel : « Si, dit-il entr'autres, j'ai offensé quelqu'un d'entre » vous, qu'il me pardonne, ainsi que j'ai pardonné à mes » ennemis. Demandez à Dieu de soutenir ma foi jusqu'au » dernier moment; quand j'aurai subi mon supplice, » vos prières me seront inutiles ». Il fut, en Suisse, le premier qui mourut pour la cause de la Réformation. Les images des saints qu'on enleva des temples perdirent leur crédit auprès de ceux qui conservaient encore pour elles quelque respect, lorsqu'ils virent qu'elles ne retournaient pas à leur place, comme le croyaient de superstitieux ignorants. Zurich fut dès lors vu avec plus d'indignation encore par les Etats confédérés. Le jugement sévère prononcé par la Diète contre le baillif Wirth et son fils aîné, l'un et l'autre peut-être coupables d'imprudence, en est une preuve. Le vieillard exigea de son second fils la solennelle promesse de ne jamais venger leur mort. La messe fut abolie plus tard; la Sainte-Cène qui la remplaça, célébrée avec la simplicité avec laquelle elle se solennise encore dans l'Eglise réformée, émut profondément tous les cœurs et produisit de salutaires effets. Les maisons religieuses furent fermées, presque toutes du consentement de ceux qui les habitaient, et Zwingle, avec le plus pur désintéressement, fit appliquer l'emploi de leurs revenus à d'utiles établissements de bienfaisance, d'instruction publique et d'édification. Les moines et les nonnes âgées conservèrent leurs bénéfices et leur habitation.

Le réformateur chercha à ramener à l'Évangile les Anabaptistes égarés; il recommanda, à leur égard, douceur et



indulgence ; il sollicita et obtint du gouvernement des disputes publiques où il réfuta leurs erreurs ; efforts inutiles ; comment convaincre des hommes qui se croyaient inspirés , qui rejetaient l'Écriture-Sainte, la nommaient *la lettre qui tue !*

On regrette que Zwingli ne se soit pas rendu à la dispute de Baden, où, en présence des députés des cantons, il eût lutté contre Eckius, théologien allemand, réputé le plus fort champion du catholicisme. Des raisons pleines de sagesse y mirent obstacle. OEcolampade soutint presque seul, mais non sans gloire, la cause de la Réformation dans cette conférence. Comme on ne redoutait de Berne aucun piège, il fut permis à Zwingli de se rendre dans cette ville, où, en 1528, se soutinrent les thèses qui gagnèrent à l'Évangile tout le canton. Peu après cet événement, Lucerne, Uri, Schwitz, Untervald et Zug s'unirent entr'eux et le roi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pour la défense du catholicisme. Un traité plus étroit entre Zurich, Berne et la ville de Constance, ne pouvait légitimer une alliance avec la maison ancienne ennemie de la Suisse. Des querelles et des contestations fréquentes avaient lieu, surtout dans les bailliages communs à plusieurs cantons ; plus d'un prédicateur, partisan de la nouvelle doctrine, fut mis à mort ou maltraité. Les deux partis s'aigrirent réciproquement ; on ne crut pas devoir suivre les conseils de Zwingli. Une paix signée à Capel, en 1529, fut de courte durée.

Ce fut dans cet intervalle que Zwingli eut un entretien à Marbourg avec Luther ; ces deux grands génies s'accordèrent de tous points, hormis sur la présence réelle dans l'Eucharistie. La charité n'en resta pas moins dans leurs cœurs, surtout dans celui du pasteur de Zurich. Heureux le protestantisme si les sectes qui se sont élevées dans son sein eussent toujours été animées de cet esprit de charité, caractère du vrai christianisme ; « c'est à cela que tous connaîtront que » vous êtes mes disciples, dit Jésus, si vous avez de l'amour » les uns pour les autres. Je vous donne un commandement » nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres comme » je vous ai aimés. » Zwingli n'était pas partisan des confessions de foi, source de querelles. Celui qui assure qu'il croit à l'Évangile, a-t-il besoin d'une autre déclaration de sa foi ?

La foi aux vérités de la Parole divine rendit la prédication



de cet homme doué d'un jugement sain, réellement éloquent, parce qu'elle était adaptée aux besoins de son Eglise. Cette foi le rendit pur dans ses mœurs, généreux envers les pauvres, malgré ses modiques revenus, consolateur des affligés, conseiller des pécheurs, censeur intrépide des méchants. A cause de ses vastes lumières, il était consulté souvent par le conseil sur des questions étrangères à son pastoral. Les travaux indispensables de son ministère ne l'empêchaient pas de satisfaire aux exigences d'une correspondance étendue, aux lois de l'amitié qui l'unissait à ses collègues et à ses obligations envers sa nombreuse famille; car ses devoirs d'époux et de père ne furent point négligés. Aussi un changement notable dans les mœurs, aussi bien que dans les principes religieux, couronnait-il les pieux efforts de Zwingli, que n'intimidèrent pas de nombreux adversaires, les partisans de l'ancien ordre de choses, et surtout les amis de l'ancienne licence et des services étrangers.

Un événement tragique vint arrêter tant de pieux travaux. De fâcheuses dissensions, nées même du traité de Capel, allumèrent une guerre entre Zurich et les cinq cantons catholiques. L'irrésolution dans les conseils du sénat zuricois se communiqua au peuple du canton. On perdit à délibérer, à traiter de la paix, un temps que les Catholiques employèrent à agir; Zwingli prévint la fatale issue de la guerre; mais il ne désespéra point de la cause de la Réformation, « instruments, disait-il, dans la main » du Très-Haut, nous pouvons être brisés; mais sa volonté » ne sera pas moins accomplie; il est, sur la terre, des » hommes qui profiteront du fruit de nos travaux, quand » nous en obtiendrons la récompense dans un monde meilleur... Notre cause est bonne; mais elle est mal défendue. » Il m'en coûtera la vie et celle d'un grand nombre d'hommes » de bien, qui désiraient rendre à la religion sa simplicité » primitive, et à notre patrie, ses anciennes mœurs. N'importe, Dieu n'abandonnera pas ses serviteurs; il viendra » à leur secours, lorsque vous croirez tout perdu. Ma confiance repose sur lui seul, et non point sur les hommes; » je me sou mets à sa volonté. » Par ordre de ses supérieurs, il accompagna, comme aumônier, le petit nombre de soldats rassemblés à la hâte contre les Catholiques; deux mille Protestants combattirent, à Capel, contre huit mille de



leurs compatriotes qui professaient une foi différente ; c'était le 12 octobre 1531 ; la victoire, quelque temps indécise, se déclara pour les Catholiques. Dès le commencement de l'action, Zwingle reçut plusieurs blessures au moment où il adressait des consolations à un guerrier tombé à ses côtés. Revenu à lui, le pasteur se traîna au pied d'un arbre, joignit ses mains sur sa poitrine et éleva vers le ciel un visage serein. Des soldats catholiques, passant auprès de lui sans le reconnaître, lui offrirent un confesseur qu'il refusa d'un signe de tête. Meurs donc, opiniâtre hérétique, lui dit un capitaine, en lui donnant le coup mortel. Le lendemain, des soldats catholiques, bravant les ordres de leur chef, se saisirent du cadavre de Zwingle, qui fut reconnu, le condamnèrent à être écartelé par le bourreau, puis brûlé ; ils voulurent que ses cendres, mêlées à celles des pourceaux, fussent jetées au vent. Les outrages que reçut l'enveloppe terrestre du Réformateur réjaillirent sur les hommes égarés qui se les permirent. Zurich ne put élever aucun monument sur sa tombe ; mais il put consacrer la mémoire de cet homme de bien en conservant, dans la chaire de la vérité, l'Évangile que Zwingle substitua aux traditions humaines, en prenant le Livre de Vie pour règle unique de la foi et des mœurs. Cet apôtre des temps modernes ne reçut pas de Dieu sa récompense sur la terre ; les premiers prédicateurs du christianisme ne l'y reçurent pas non plus. Serait-ce être téméraire que de penser que grande aussi est, dans les cieux, la récompense de celui qui fut fidèle jusqu'à la mort, et que la couronne de gloire ceint le front de celui qui pouvait dire comme St. Paul : *Je sais en qui j'ai cru.*





---

## CHAPITRE IX.

LE LUNDI DE PAQUES. — SCIENCE DES MOTS. — EXERCICES MILITAIRES. — INDULGENCES. — PURGATOIRE. — MESSE. — COMMUNION CHRÉTIENNE. — DIVERTISSEMENTS. — IVROGNERIE. — PROBLÈMES DE L'ENFANCE. — LECTURE DE LA BIBLE. — JUGE SUPRÊME DES CONTROVERSEES. — TRADITION. — COURS D'ANTIQUITÉS HÉBRAÏQUES. — LEÇONS DE RELIGION.

---

LA première partie du travail du pasteur sur la Réformation fut lue par quelques membres de la société. Des circonstances les ayant empêchés de se réunir, ils formèrent le projet de se voir dans une promenade qu'ils feraient ensemble le lundi de Pâques à une métairie, où ils prendraient ensemble un repas composé de provisions fournies en commun. Cette habitude antique de jouir, en famille, des premiers charmes du printemps, avait des attrait pour plusieurs membres de notre association, qui se rappelaient en un tel jour les joies pures de leur enfance, et les plaisirs qu'ils goûtèrent lorsque, sous l'œil de leurs parents, ils erraient dans les prairies ornées d'une jeune verdure et de quelques fleurs, prenaient ensuite, assis sur le gazon naissant, un repas champêtre, auquel ils fournissaient les œufs teints qu'ils avaient gagnés.

A midi, la société se mit en route, précédée des enfants, dont les plus petits portaient, avec orgueil, leurs paniers remplis d'œufs, et dont les plus grands avaient déjà, pour herboriser, une caisse de fer-blanc en bandouillière, tenaient en leurs mains un réseau en forme de truble, pour s'emparer des papillons, et étaient munis de boîtes destinées



les unes à retenir captifs ces insectes ailés, et les autres à renfermer les minéraux qu'ils trouveraient. Edouard, fils de Mr. Prudent, était le premier qui eût communiqué de tels goûts aux enfants du village, et il était déjà botaniste, et même minéralogiste habile.

*Mr. Paul.* Les enfants sont imitateurs; heureux quand ils n'imitent que le bien! une bonne partie de l'année, les miens ne se récréent qu'autour des pierres rares et des plantes; ils veulent faire comme Edouard Prudent; il a la bonté de les diriger; si seulement ils ne laissaient pas pourrir souvent leurs fleurs dans leurs herbiers! ils me font un grand dégât de papier; mais voilà, ils s'instruisent!

*Mad. Et.* D'où est venue à Mr. Prudent l'heureuse idée de diriger ainsi les récréations de son fils. Mon Henri sait à quoi s'amuser, et cet amusement lui développe l'intelligence.

*Mr. Pr.* L'orgueil humilié a fait naître en moi ce goût à l'âge de seize ans. Une année où j'avais eu des prix aux promotions de Neuchâtel, j'allai passer quelques jours chez un oncle. A un dîner où il avait quelques amis, on me vanta comme un phénix. Mon oncle seul ne dit mot, je fus plus sensible à ce silence désapprobateur qu'à tous les éloges qu'on m'avait prodigués. Je fis, ce jour-là, tous mes efforts pour obtenir son suffrage; ce fut en vain. Comme il avait, dans le temps, fait des études académiques, il m'adressa, le lendemain, sur des sujets que je croyais connaître, des questions qui m'embarrassèrent. — Tu connais le nom latin et peut-être grec du froment, de l'orge, de l'avoine, de l'ivraie, du hêtre, du platane, de l'orme? — Oui, mon oncle, et moi, pour arracher son approbation, de lui citer aussitôt des phrases de mes auteurs où se trouvaient ces termes-là. — Excellente mémoire! dit-il; mais connais-tu les plantes elles-mêmes, et pourrais-tu les distinguer dans une prairie, ou même dans une forêt? — Pas exactement. — Tu ne saurais donc non plus distinguer les diverses sortes de blé que renferme le grenier du laboureur? — Pas bien, je n'ai jamais vu de charrue, ni été témoin d'aucun de ces travaux champêtres dont j'ai lu la description dans mes auteurs. — Le fils d'un paysan, reprit-il, en sait donc plus que toi à cet égard. Tu as étudié la sphère; et il m'adressa, sur ce sujet, plusieurs questions pratiques que j'ai oubliées,



mais qui m'embarrassèrent; je fus des plus honteux quand je fus forcé de confesser que je ne connaissais, dans le firmament, aucune des planètes, ni des constellations les plus remarquables comme Orion, la grande Ourse, ni surtout l'étoile polaire. — A combien de gens du peuple des campagnes tu te trouves inférieur! Tu seras fort, au moins, sur l'histoire et la géographie. — Je fus encore plus confus que jamais; je savais l'histoire ancienne à fond, à peine l'histoire suisse, encore moins l'histoire de notre pays; et après que j'eus fait briller mon savoir dans la géographie, en indiquant le cours du Volga et la route à suivre de Paris à Constantinople, je fus hors d'état de tracer exactement le cours de la Reuse et de la Thielle, et de nommer les villes et les villages que l'on trouve de Neuchâtel à Yverdon. Mon humiliation fut complète. Mon oncle, qui s'en aperçut, ranima mon courage: Ce que tu as appris jusqu'à présent, dit-il, a son utilité, mais apprends aussi les choses avec les mots. Il me donna d'utiles directions, que j'ai suivies, et que mes enfants suivent à leur tour. Je tiens à ce qu'ils étudient l'histoire naturelle et l'histoire politique de leur pays; car c'est dans son pays, et pour son pays que d'abord on doit vivre.

*Mr. Et.* L'étude de la nature, plus que toute autre, élève l'ame à l'auteur de la nature.

*Mr. Pr.* Dans nos heureuses contrées, le grand livre de la nature proclame aussi bien la bonté du Créateur que dans les climats les plus vantés; et notre histoire présente tant de traits touchants de la puissante protection de notre Dieu!

*Mr. Ern.* Ne craignez-vous point d'imprégner l'ame de vos enfants d'un égoïsme national, toujours si funeste?

*Mr. Pr.* Non, parce que s'ils en ont le temps et le désir, ils étendront au-delà de l'histoire de leur pays la sphère de leurs connaissances, et parce que, surtout, ils se souviendront qu'ils sont Chrétiens.

*Mr. Et.* Les solennités que vient de célébrer l'Eglise ont dû entretenir, dans tous les cœurs, les sentiments d'une charité universelle. *En Christ il n'y a ni Grec, ni Juif, ni Barbare, ni Scythe, on est tous un en lui.*

*Mad. Paul.* C'était un plaisir de voir au temple tant de fidèles.

*Mr. Paul.* J'ai goûté aussi cette joie; mais elle n'a pas été



sans mélange ; je pensais au peu de gens que nous y verrions plusieurs dimanches , empêchés que seront les mieux intentionnés , à cause des exercices militaires.

*Alph.* Empêchés ? Si jamais cela m'arrivait , peut-être en viendrais-je à payer l'amende , comme dans d'autres cantons l'ont fait plus d'une personne même peu aisée. S'il faut rendre à César ce qui est à César , ne faut-il pas auparavant rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

*Sophie.* Gare à tes galons d'argent ; et tu manquerais les épaulettes.

*Alph.* Sache , ma sœur , qu'un descendant de réfugié a appris , à l'exemple de ses pères , à endurer de plus graves dommages.

*Mr. Pr.* Monsieur le sergent , vous donnez aussi , je pense , l'exemple de la sobriété ; vous êtes décent dans vos propos , vous ne croyez pas relever votre grade , ni accroître la force de votre commandement en prononçant des imprécations effroyables , vous ne vous croyez pas tout permis sous l'habit militaire ?

*Alph.* Défenseur de la patrie , un soldat chrétien ne la déshonorerait jamais par la licence. Les désordres que vous signalez deviennent chaque jour plus rares ; ceux qui s'y livrent sont méprisés ; c'est un reste de mauvais ton et de manières grossières , la mode en passera.

*Mr. Et.* Les exercices militaires ne vous exposent pas , Mesdames , à opter entre deux devoirs , la fréquentation du culte public , recommandée de Dieu , et l'obéissance aux supérieurs.

*Mad. Paul.* Mais quand un mari ou un frère sont à l'exercice , souvent la femme ou la sœur ne peuvent quitter la maison.

*Mr. Paul.* Et même quelquefois les enfants ou les jeunes domestiques ne peuvent se rendre au catéchisme.

*Mr. Ern.* Et l'habitude se contracte de ne plus fréquenter les assemblées religieuses avec régularité ; que de gens dès lors ont attaché moins d'importance à la sanctification du dimanche !

*Mr. Paul.* Ne dirait-on pas , par fois , que la patrie est en danger , tant il faut que les devoirs les plus sacrés fléchissent devant les devoirs qui le sont moins.

*Mr. Ern.* Dans les jours de danger , un aumônier accom-



pagnerait notre contingent ; chaque dimanche , à moins que ce ne fut un jour de bataille , on célébrerait , dans le camp , le service divin.

*Mr. Paul.* Je me souviens encore du temps où , après l'exercice du dimanche matin , la compagnie entière se rendait dans le temple pour assister au culte. Cela allait bien. Voilà une mode ancienne qu'il faudrait rétablir , Mr. Alphonse.

*Sophie.* Attendez qu'il soit major.

*Mad. Et.* C'est dommage que nous n'ayons pas parmi nous d'indulgences , ce serait peut-être un moyen de tout concilier. Toute plaisanterie à part , les Catholiques romains parlent-ils encore d'indulgences ?

*Mr. Th.* Sans doute , mais non plus , que je sache , comme dans le XVI.<sup>e</sup> siècle ; le trafic en est défendu ; mais je ne puis vous dire précisément en quoi elles consistent ; j'ai lu , consulté et vu , mais je n'ai rien appris là-dessus de positif ; il règne sur cette matière beaucoup de vague ; le concile de Trente n'a pas jugé bon de l'éclaircir (1). Je ne vous dirai donc pas ce que les Catholiques entendent par-là , si c'est une diminution des peines temporelles du péché encourues par les canons ecclésiastiques , ou si c'est une diminution de séjour dans le purgatoire ; des membres de l'Eglise romaine m'ont expliqué diversement le sens de ces paroles et d'autres pareilles que j'ai lues , affichées dans des endroits catholiques : « Qui dira dévotement ( au pied de cette croix ) cinq » *Pater* et quatre *Ave* , aura cinquante jours d'indulgence » plénière. » Les uns m'ont dit qu'il s'agissait là de promesses relatives au purgatoire , les autres de grâces au sujet de pénitences temporelles. Mais si la doctrine des indulgences n'est pas bien déterminée , celle du purgatoire est restée la même. *Là sont détenues les âmes de ceux qui sont morts dans la justice , mais à qui il reste encore quelque chose à expier* (2).

*Mr. Ern.* Qu'il y ait dans la vie future des degrés dans les châtimens et les récompenses , l'Evangile nous le donne à entendre (3). Mais il ne nous parle que de deux séjours , celui

(1) F. P. , article Indulgences. Expl. du Cat. — (2) Expl. du Cat. p. 86. — (3) Matt. V , 21-22. XI , 21-24. XII , 31-32. Luc XII , 47. Rom. II , 7-15. 2 Cor. IX , 6.



des justes et celui des méchants ; entre les deux est un abîme (4) ; il n'est pas question d'un lieu intermédiaire où les gens de bien souffrent et se purifient de certaines iniquités qui ne méritent point l'enfer, où l'on reste plus ou moins selon les fautes commises en cette vie, et d'où l'on est tiré par l'intercession des saints, surtout par les prières et les messes que disent ou font dire les vivants. Si une telle demeure existait, il serait fort étrange que l'Ecriture n'en dît pas un mot.

*Mr. Paul.* Il serait bien singulier que de l'argent donné aux prêtres pour prières et messes fût nécessaire pour sortir de ce lieu-là. Heureux les riches ! L'Evangile ne serait plus la bonne nouvelle annoncée aussi aux pauvres.

*Mr. Th.* Les riches font dire pour leurs parents défunts des messes hautes, et les moins aisés des messes basses (une messe haute se dit à haute voix, et une basse à voix basse). Il n'y a pas long-temps encore que, dans une cathédrale célèbre, un prédicateur fort couru recommandait les messes pour les morts. Quels regrets, disait-il, ne seront pas les vôtres, lorsque descendus vous-mêmes dans le purgatoire, vous y trouverez encore vos parents, et qu'ils vous reprocheront de les y avoir laissés languir par votre faute. En Irlande, des personnes pieuses ont fondé une association destinée à recueillir de l'argent pour payer des messes en faveur des pauvres ; les âmes languiraient trop long-temps, sans cela, dans le purgatoire. Il est des Catholiques qui pensent que, même sans messe et sans argent, le pauvre sort aussi vite que le riche de ce lieu d'expiation, parce que le pauvre a le désir qu'on dise pour lui des messes et que le désir est pour lui l'équivalent de l'exécution. Au reste, le concile de Trente a aussi laissé dans le vague beaucoup de détails sur ce sujet (5).

*Mr. Ern.* Comme, selon l'ordre de l'Evangile, les vivants doivent prier pour les vivants, les Catholiques en ont conclu que les vivants devaient prier pour les morts ; conséquence qui n'est guères légitime. Nulle part l'Ecriture ne recommande ces prières pour les morts. Gardons-nous de vouloir être sages au-delà de ce qu'il faut être sage.

(4) Luc XVI, 26. — (5) F. P., article Purgatoire.



*Alph.* Depuis le temps qu'on dit des messes et des prières pour les morts, le purgatoire devrait être vide.

*Mr. Th.* Je ne me souviens plus où j'ai lu qu'il l'était en effet. Pour prouver cela, on établit le rapport qui existe entre les morts durant un an et celui des vivants qui, par leurs prières, messes, etc, font sortir une ame du purgatoire (6).

*Mr. Pr.* Mais quel passage de la Bible avez-vous qui condamne directement la doctrine du purgatoire?

*Mad. Pr.* Mon mari n'est pas encore bien versé dans les Ecritures.

*Mr. Pr.* J'espère le devenir, et toi, ma femme, en connais-tu?

*Mad. Pr.* Mais, quelques-uns; avec mon amie de pension, mon esprit s'est aiguisé sur cette matière de controverse, comme sur beaucoup d'autres. Lazare et le mauvais riche furent immédiatement après leur mort transportés l'un dans le sein d'Abraham, l'autre dans le lieu des tourments. Jésus dit au bon brigand : « Tu seras aujourd'hui » avec moi en paradis ». Nous lisons dans l'Apocalypse : « Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au » Seigneur; oui, dit l'Esprit, ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ». Voilà tout mon savoir; Madame la Ministre en citera bien d'autres.

*Mad. Ern.* Non, en vérité; je crois qu'il suffit, pour réfuter cette doctrine, de prouver que le sacrifice de Jésus a été suffisant pour expier les péchés de ceux qui croient et qui s'amendent. Et s'il a été suffisant pour réconcilier la justice divine avec le pécheur pénitent, Dieu punirait-il deux fois? et l'Evangile nous déclare en cent endroits que c'est en Jésus et Jésus seul que nous avons la rédemption de nos péchés; qu'étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ.

*Mr. Th.* Les passages que l'on pourrait citer là-dessus sont si forts et si concluants contre la doctrine du purgatoire, que ce serait peine perdue que d'indiquer, pour les

(6) Archives du Christian., mars 1827.



réfuter, ceux qu'allèguent les Catholiques en faveur de cette opinion (7).

*Mad. Et.* Est-il possible que les Catholiques croient que, dans la célébration de toutes leurs messes, Jésus soit de nouveau crucifié, et que celui qui reçoit l'hostie mange le vrai corps et le vrai sang du Sauveur ?

*Mr. Ern.* L'Eglise romaine admet que le saint sacrement de l'Eucharistie contient Jésus-Christ tout entier, son ame et sa divinité aussi bien que son corps et son sang ; qu'après la consécration faite par le prêtre, il ne reste, du pain et du vin, que les espèces ; que Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce, tout entier dans le pain, tout entier dans le vin ; que même celui qui ne recevrait qu'une très-petite particule de l'hostie, recevrait Jésus-Christ tout entier, comme si le prêtre lui avait donné une hostie entière, même plusieurs hosties ; que Jésus-Christ ne quitte cependant pas les cieux pour venir dans l'Eucharistie ; l'Eglise romaine admet que Jésus-Christ, immolé sur la croix d'une manière sanglante, est sacrifié, dans la messe, d'une manière non sanglante ; qu'il est offert sur l'autel, quoiqu'il ne meure plus (8).

*Mr. Th.* Ils ont raison d'appeler la transsubstantiation le miracle des miracles.

(7) Indiquons-en quelques-uns : Ils voient leur purgatoire dans le séjour où Jacob sera heureux de retrouver son fils (Genèse, Ch. XXXVII, v. 35), dans le lieu de repos d'où la pythonisse d'Endor évoque le prophète (1 Samuel, Ch. XXVIII), dans la fosse sans eau dont parle Zacharie (Ch. IX, v. 11), dans un conseil de réparer des péchés en cette vie, donné par Daniel (Ch. IV, v. 27), dans le baptême pour les morts (1 Cor. Ch. XV, v. 29), dans cette multitude de captifs dont parle St. Paul aux Ephés. (Ch. IV, v. 8), dans le conseil de réconciliation donné par Jésus (Matth. Ch. V, v. 25 et 26), dans la punition dénoncée contre celui qui péchera contre le Saint-Esprit (Matth. XII, 32), dans cette expression *sous la terre* (Phil. II, 10, et Apoc. V, 13), qui accompagne celles-ci *dans les cieux, sur la terre, dans la mer*, et qui n'est employée que pour donner une idée complète de l'univers, dans le passage obscur de 1 Pierre III, 19. Comment appuyer un dogme sur la comparaison dont se sert St. Paul (1 Corinth. III, 13-15) ? Si l'homme dont parle l'Apôtre échappe comme à travers du feu, il ne doit pas aller en purgatoire. — (8) F. B., article Messe. Expl. du Cat. p. 48. Br. p. 188-191.



*Mr. Et.* C'est plutôt l'erreur des erreurs. Ça été un des principaux points de controverse dans les premiers temps de la Réformation.

*Mr. Ern.* On le comprend. Comme la messe était célébrée à peu près tous les jours dans les églises, qu'elle formait l'essentiel du culte, que, par elle, on espérait obtenir le salut des vivants et celui des morts en purgatoire, l'expiation des péchés et la satisfaction d'une foule de besoins matériels, relatifs à la vie présente, comme on adorait le sacrement, qu'on ne donnait que la coupe au peuple, les Réformateurs ont dû fréquemment tourner leurs attaques de ce côté-là et combattre les fausses idées qu'on se faisait du dogme de la satisfaction. Ils ont montré que la transsubstantiation était contraire à la raison aussi bien qu'à l'Écriture, et que, d'après l'Évangile, le sacrifice du Sauveur n'était pas renouvelé. Pourquoi faut-il que, dans ces débats sur la Sainte-Cène, on se soit trop rarement souvenu du grand amour du bon Berger qui donna sa vie pour ses brebis ! C'était l'essentiel ; la charité eût présidé aux contestations, et eût aplani les voies de la vérité.

*Sophie.* De nos jours, nos pasteurs développent cette matière et toutes celles qui sont controversées entre nous et les Catholiques, avec une raison éclairée par l'Écriture, et avec une bienveillance toute chrétienne. Je crois que c'est encore la transsubstantiation qu'ils réfutent avec le plus de soin.

*Mr. Ern.* Je ne conçois pas qu'on dise des messes pour obtenir une saison favorable, un heureux voyage, la bénédiction des troupeaux ou des champs, et pour tant d'autres choses qui n'ont pas le plus léger rapport avec un sacrifice expiatoire pour l'iniquité.

*Alph.* Je sais maintenant pourquoi, dans le joli *ranz des vaches* du canton de Fribourg, les *armailli dé colombetta*, les pâtres, arrêtés dans un endroit peu guéable, recourent à l'expédient d'une messe.

*Mr. Th.* Comment les Catholiques ont-ils pu faire un article de foi de la transsubstantiation, qui heurte les idées les plus saines et les plus simples du sens commun. C'est un miracle, disent-ils ; mais à quoi bon renouveler un miracle que personne n'aperçoit ? — Dieu est tout-puissant ! Et c'est précisément parce qu'il l'est, qu'il ne peut opérer



ce qui implique en soi contradiction ; car ce qui implique contradiction n'est rien ; et quoi de plus contradictoire que de croire que Jésus , en instituant la Sainte-Cène , tint son corps dans sa main pour le donner successivement aux douze Apôtres ; qu'actuellement ce corps soit mangé , en même temps dans tous les endroits où l'on communie , quelque'éloignés qu'ils soient les uns des autres ; que l'homme soit ainsi antropophage , et même théophage ( mangeur de Dieu ).

*Mr. Et.* Ils disent que Dieu est présent partout.

*Mr. Ern.* Nous en convenons , et nous sommes loin de nier la présence spirituelle de Jésus ; il se trouve même là où deux ou trois personnes sont assemblées en son nom ; mais le corps de Christ , qui , en tant que corps , ne peut occuper qu'une place déterminée , ne saurait être , à la fois , au ciel et sur la terre , entier dans la bouche d'un homme , entier dans le calice d'un prêtre , à quelques cents lieues de là , et plus loin , entassé sur lui-même , quand deux hosties consacrées sont placées l'une sur l'autre. Deux parties d'un même corps ne peuvent occuper simultanément le même point dans l'espace.

*Mr. Pr.* Ils s'appuient sur le fameux : *Ceci est mon corps.*

*Mr. Th.* Mais que de fois , dans les langues anciennes et modernes , *il est* signifie *il représente* ! que de fois , dans les Saintes-Ecritures , le verbe *être* a ce sens ! Qui s'avise de le prendre à la lettre quand Jésus dit : *Je suis le cep...., je suis la porte...., je suis le chemin...., le champ est le monde, la moisson est la fin du monde ?* Qui s'avise de prendre dans un sens littéral ces mots : *La pierre était Christ...., Dieu est un feu consumant ?* Que d'autres endroits on pourrait citer ! Il faut si peu prendre à la lettre les paroles sacramentales : *Ceci est mon corps* , que , dans l'institution de la Sainte-Cène , il est d'autres expressions prises par les Catholiques eux-mêmes dans un sens figuré : *Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang.* Une coupe est-elle une alliance ? non , mais elle la représente. — *Ceci est mon corps rompu pour vous* , dit dans le même moment le Sauveur. Mais il n'était pas encore crucifié ; c'était un signe donné pour représenter et rappeler à l'avenir sa mort , conformément à ce que dit Jésus : « *Faites ceci en mémoire de moi ;* » et selon que le recommande St. Paul : *Toutes les fois que vous man-*



gerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe , vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Si Jésus dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie » éternelle , » il explique ces mots en leur donnant un sens spirituel : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie , » c'est l'esprit qui vivifie , la chair ne sert à rien. » Jésus ayant rejeté , dans cette occasion , la manducation corporelle de son corps , pourquoi ne pas prendre les paroles que Jésus prononce en instituant la Sainte-Cène dans un sens spirituel , le seul qui soit raisonnable.

*Alph.* Rien de plus évident que tout ce que vous venez de nous dire ; et c'est toujours dans un sens figuré qu'il faut prendre les expressions qui se rapportent au corps et au sang de Christ dans l'Eucharistie.

*Mr. Ern.* Oui , comme celle-ci : le pain que nous rompons n'est-il pas la communion au corps de Christ ? La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion au sang de Christ ? — Celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation , ne discernant point le corps du Seigneur.

*Mr. Pr.* Nombre de passages de l'Ecriture-Sainte doivent indiquer que Jésus n'a souffert qu'une fois en mourant pour les péchés des hommes.

*Mr. Th.* Vous en citez presque un vous-même. Je ne sais si je me rappelle exactement ce que dit là-dessus St. Paul aux Hébreux : « Il nous était convenable d'avoir un tel » souverain sacrificateur...., qui n'eût pas besoin , comme » les autres souverains sacrificateurs, d'offrir tous les jours » des sacrifices , premièrement pour ses propres péchés , » et ensuite pour ceux du peuple ; aussi a-t-il rempli cette » dernière fonction une seule fois en s'offrant lui-même. » Christ, le Souverain Sacrificateur..., est entré une seule » fois dans le lieu très-saint, non avec le sang des boucs ou » des veaux ; mais avec son propre sang , nous ayant obtenu une rédemption éternelle.... Christ n'est point entré » dans le sanctuaire fait de la main des hommes, et qui » n'était que la figure du véritable ; mais il est entré dans » le ciel même , afin de se présenter désormais pour nous » devant la face de Dieu. Ce n'est pas qu'il s'offre lui-même » plusieurs fois , comme , tous les ans , le souverain sacrificateur entre dans le lieu très-saint , avec un autre sang



» que le sien. Autrement il aurait fallu qu'il eût souffert  
 » plusieurs fois depuis la création du monde, au lieu qu'il  
 » n'a paru qu'une fois dans les derniers temps pour abolir  
 » le péché, en s'offrant lui-même en sacrifice. Et comme  
 » il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois,  
 » après quoi suit le jugement, de même aussi, Christ s'é-  
 » tant offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs,  
 » paraîtra une seconde fois, non pour expier le péché,  
 » mais pour donner le salut à ceux qui espèrent en lui.  
 » Nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-  
 » Christ, laquelle a été faite une seule fois... Par une seule  
 » oblation il a sauvé parfaitement, pour toujours, ceux  
 » qui sont sanctifiés.... Quand la rémission des péchés est  
 » accordée, il n'est plus besoin d'oblation pour le péché. »  
 Est-il possible de réfuter plus complètement l'erreur des  
 Catholiques à cet égard ?

*Mr. Ern.* Ils cherchent à se tirer d'affaire en parlant  
 d'un sacrifice non sanglant; c'est là une subtilité qui porte  
 avec elle sa réfutation; il valait tout autant ne pas l'ima-  
 giner, et laisser le sacrifice complet pour le rendre efficace;  
 « car, dit l'Apôtre, dans la même épître, sans effusion de  
 » sang, il ne se fait point de rémission de péchés. »

*Mr. Th.* Et comme une erreur enfante souvent d'autres  
 erreurs, il est facile de comprendre pourquoi les Catholi-  
 ques ont apporté des changements à l'institution primitive  
 de la Sainte-Cène, pourquoi ils ne rompent pas le pain,  
 quoique Jésus-Christ l'ait rompu; pourquoi ils adorent  
 l'hostie; il y est, selon eux, présent d'esprit et de corps;  
 pourquoi ils ont retranché la coupe, quoique Jésus dît :  
 « Buvez-en tous, » et que le vin, qui ne croît pas partout,  
 puisse être transporté en tous lieux comme d'autres aliments  
 et d'autres boissons. Je sais qu'ils cherchent à légitimer le  
 retranchement de la coupe par ce passage de St. Luc :  
 « Comme Jésus était à table avec eux, il prit du pain et  
 » rendit grâces; puis l'ayant rompu, il le leur donna. »  
 Mais qui dit que Jésus célébra alors de nouveau la Cène ?  
 que ce ne fut pas un repas ordinaire, où, comme il le fit  
 en d'autres occasions, il rendit grâces et rompit le pain  
 sans communier ? (9) Ils s'appuient encore sur ce qui est

(9) Luc XXIV, 30. Matth. XIV, 19.



dit des premiers Chrétiens , au livre des Actes (10). Mais est-il bien sûr que ce fût la Sainte-Cène qu'ils célébrent alors , et que ce ne fût pas une de ces agapes , un de ces repas de charité , si fréquents dans l'Eglise primitive ? Auraient-ils célébré la Cène autrement que Jésus et St. Paul l'avaient ordonné. D'ailleurs , qui dit que l'Eglise primitive fût de tout point infaillible ?

*Mad. Pr.* Comme vous l'avez dit , Mr. le Pasteur, la charité que l'on puise en participant avec foi à la Sainte-Cène , vaut mieux que toutes ces discussions ; et je crois que Catholiques et Protestants peuvent emporter , de la communion , les mêmes sentiments de piété chrétienne. Je m'apercevais que , mon amie de pension et moi , nous valions beaucoup mieux les jours qui suivaient celui où , après nous être humiliés au pied de la croix , nous nous étions approchés de la table sainte.

*Mad. Et.* J'ai connu une demoiselle opulente , de notre pays , morte depuis quelques années , dans une terre étrangère , qui ne communiait jamais sans avoir fait , pendant la semaine qu'elle passait plus particulièrement dans la retraite , le compte de ses voies , en lisant , pour cela , un Evangile ou une épître ; sans réparer , autant qu'elle le pouvait , le tort , si mince fût-il , qu'elle avait fait à son prochain , en demandant , à son père , à sa mère , aux membres de sa famille , à ses amis , à ses domestiques , à ses connaissances , pardon des chagrins qu'elle croyait leur avoir causés , de la plus petite médisance , du plus petit mouvement d'humeur ; sans avoir visité les malheureux qu'elle consolait , les pauvres qu'elle assistait de son argent et de ses directions. Dans son humilité , elle disait : il m'a été beaucoup pardonné , n'est-il pas naturel de beaucoup aimer ?

*Mr. Ern.* C'était là réellement renouveler la sainte union qui nous lie avec la grande famille dont Dieu est le Père , et dont Jésus est le Rédempteur.

*Sophie.* L'Eucharistie , dit Châteaubriand , annonce la réunion des hommes en une grande famille ; elle enseigne la fin des inimitiés , l'égalité naturelle , la nouvelle loi ,

(10) Actes II, 42. Ils persévéraient dans la fraction du pain.



qui ne connaît ni Juifs, ni Gentils, et qui invite tous les enfants d'Adam à une même table.

*Mr. Paul.* Je préfère des choses comme cela à des raisonnements auxquels il m'arrive quelquefois de ne pas tout comprendre.

*Mr. Th.* Mais que de gens dont le sentiment religieux ne peut s'émouvoir, si le dogme auquel on rattache ce sentiment renferme des absurdités ! Pour trouver le cœur de beaucoup de personnes, il faut passer par le chemin de leur raison. Voilà pourquoi il importe de débarrasser le christianisme de tout ce qui n'est pas lui ; le défigurer, c'est créer des incrédules. La transsubstantiation, à elle seule, a dû en enfanter beaucoup, et non les moins sincères amis de la vérité. Que devaient penser jadis les gens de bon sens, quand ils surent qu'à Lausanne une souris, ayant mangé une hostie, fut consacrée, gardée et honorée comme relique ; quand ils surent qu'à Paris, un singe, qui avait fait la même chose, fut brûlé comme hérétique, par arrêt du parlement, pour avoir mangé le bon Dieu (11). Que doivent penser, de nos jours, les gens de bon sens, nés dans l'Eglise romaine, quand, pour les porter à croire à la présence réelle, on leur donne, comme certaines, des histoires d'hosties qui répandirent du sang en abondance, et opérèrent les plus singuliers prodiges (12).

*Mr. Et.* Jésus, la veille de sa mort, lava les pieds de ses disciples, pour leur donner, ainsi qu'à nous, une leçon d'humilité, et pour enseigner jusqu'où ne rougit pas de descendre la charité ; elle ne dédaigne pas de rendre les services qui répugnent même le plus à l'amour-propre. A Pâques, le roi de France lave les pieds de ses ministres, et le pape, ceux de ses cardinaux.

*Mr. Th.* Mais la bulle *in Cæna Domini*, lue publiquement à Rome, ce même Jeudi-saint, bulle qui fulmine des excommunications et des anathèmes contre les hérétiques, les schismatiques, aussi bien que contre les corsaires et les pirates, etc. ; cette bulle gâte bien la belle cérémonie dont vous parlez (13).

(11) R. T. VI, p. 170. — (12) Expl. du Cat. p. 495. R. G. B. p. 464. — (13) Cette lecture, supprimée en 1807 par Pie VII (Vill. p. 98), a dû être reprise dès lors. — Hottinger (T. II, p. 158) ;



*Mr. Paul.* Vous savez que les Anabaptistes, quand ils communient, se lavent les pieds les uns aux autres; les frères lavent ceux des frères, et les sœurs ceux des sœurs.

Tel est le résumé de ce qu'il y eut de plus intéressant dans les conversations auxquelles la société se livra avant d'arriver à la métairie, but de la course. Les parents se plurent à voir les récréations de leurs enfants; tous les œufs furent bientôt cassés, le petit nombre de papillons aperçus, mis en fuite; toutes les fleurs de la saison, cueillies, nommées aux parents auxquels on les montrait avec orgueil, et tous les jeux de l'enfance essayés. Sans Edouard Prudent, même sans Mr. Théophile, qui daigna leur enseigner un jeu qui exerçait, à la fois, plusieurs facultés de l'esprit et du corps, l'ennui eût bientôt succédé à une joie qui avait été trop vive et usée, déjà par une attente de plusieurs jours. Pendant le champêtre repas, l'hilarité des enfants fut poussée à son comble, par l'aspect d'un homme ivre, qui passa non loin d'eux. Des réflexions ironiques sur les zig-zag de sa marche, des commentaires railleurs sur ses propos et ses chants, n'attirèrent pas l'approbation des parents.

*Mr. Paul.* Y a-t-il donc à rire à la vue d'un homme ivre? Il y a de quoi s'indigner.

*Sophie.* De quoi en avoir pitié.

*Mad. Ern.* Une prière du cœur adressée à Dieu, pour lui, serait plus convenable qu'une raillerie. Le pécheur fait une œuvre qui le trompe.

*Mr. Th.* Peut-être qu'il a communie hier.

*Mr. Ern.* Hélas oui! Il paraît revenir de cette danse qui a lieu dans le cabaret près du village.

*Ed.* Il a donc, hier, mangé et bu sa condamnation.

Là-dessus il s'engagea une discussion intéressante sur les plaisirs. On rapporta les diverses opinions qui divisaient, à cet égard, les esprits. On condamna unanimement celle qui accorde une entière et pleine liberté; aucun gouverne-

cet historien fait la touchante réflexion que les paroles : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres* », seraient plus convenables dans la bouche de celui qui prétend au beau titre de père commun des Chrétiens.



ment sage, à plus forte raison, aucun gouvernement chrétien, ne doit tolérer la licence. On admira la rigidité des principes des Réformateurs, et le changement heureux qu'ils introduisirent dans les mœurs; les divertissements de la faction dite *des libertins* étaient des orgies, des bacchanales païennes.

Il fallait leur déclarer une guerre à mort et ne permettre rien de ce qui aurait pu ramener l'ancienne licence. A de grands maux il fallait de grands remèdes. Les jeux, les danses, les plaisirs de la table, occasions de désordres, furent sévèrement interdits. Une discipline vigilante et sévère admonétait, châtiait les coupables, et les repoussait de la Cène du Seigneur. Dans les vallées du Piémont, la femme d'un pasteur fut censurée en plein consistoire, parce qu'elle avait pris plaisir à regarder, de loin, des jeunes gens qui se livraient à la danse (14). A Genève, des joueurs de cartes furent exposés au pilori. Lire, méditer l'Écriture, se réunir en famille, après les assemblées de l'Eglise, pour se communiquer le fruit de leurs méditations, pour chanter des cantiques spirituels, pour s'exciter à secourir les malheureux, les persécutés, et à ne pas se laisser détourner, par promesses ou par menaces, de la doctrine pure de l'Evangile, c'était là les récréations des Réformés, et elles ne déplaisaient pas aux Catholiques (15).

A ce sujet il y eut scission dans les avis de notre société. Ceux qu'éclairait une longue expérience, témoins d'abus dans les plaisirs, même innocents en soi, inclinaient fort vers l'ancienne rigidité de la discipline; les autres et moi (Alphonse), j'étais de ce nombre, nous étions favorables aux plaisirs auxquels on se livre sans manquer à la loi divine, sans nuire, ni à soi-même, ni au prochain, soit pour le corps, soit pour l'ame, sans être en mauvais exemple. Mais, me dit Mr. le Pasteur, ne voyez-vous pas que vous condamnez ainsi vous-même les plaisirs; car trouvez un divertissement exempt de tentations redoutables pour celui qui se le permet, pour ceux qui se le permettront à son exemple, un divertissement qui n'allume ou n'entre-

(14) Léger, Hist. des Vallées du Piémont. — (15) Lacretelle, Guerres de religion, T. II, p. 74. T. I, p. 299.



tienne pas , dans son ame ou dans celle de son prochain , une passion condamnable ; nommerez-vous peut-être le jeu et la danse ? — Je ne sus si j'avais mal posé ma thèse ; je dis , pour la soutenir , beaucoup de choses dont je sens trop la faiblesse pour les confier au papier.

Nous convînmes qu'il y aurait peut-être trop de rigueur dans certaines ordonnances de la discipline ecclésiastique des premiers Réformés ; mais nous ne pensâmes pas , sans admiration , aux mœurs des Amis ( Quakers ), dont la morale sur les plaisirs est encore très-sévère. Nous désirâmes un traité évangélique sur la matière importante des plaisirs , dans lequel on indiquât les plaisirs les plus appropriés aux divers âges , et surtout à l'enfance. On cita l'exemple d'une jeune personne du pays , qui , rentrée dans sa demeure , après s'être récréée avec ses amies , ne se livrait jamais au sommeil sans avoir fait sa dévotion du soir , lu dans la Bible , examiné , avec plus de soin encore , sa conduite. Son père , vieillard pieux et respectable , tout réjoui d'une telle conduite , s'écria plus d'une fois : « Le Seigneur soit béni ! » Le lumignon fume encore ; les récréations de la jeunesse » n'ont pas étourdi ma fille , sans doute elle s'est réjouie » devant l'Eternel ! » On reconnut aussi que nombre de plaisirs auraient beaucoup moins d'inconvénients , s'ils étaient rares , si l'on ne s'y livrait pas souvent plusieurs fois la semaine , si c'était en présence de leurs parents , ou de supérieurs respectables que les jeunes gens se les accordaient , et si c'était au sein de sa famille qu'à tout âge on se plût à se récréer. Il s'exerce , sous le toit paternel , une surveillance réciproque , qui manque souvent ailleurs. Sous l'œil les uns des autres , les supérieurs et les inférieurs , dans la société domestique , se respectent mutuellement ; ils rougiraient davantage de tenir quelque propos ou de commettre quelque action répréhensible devant ceux qu'ils doivent craindre ou à qui ils doivent servir de modèles. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi , tant s'en faut ! quand les jeunes gens , et quelquefois des parents , sont , dans leurs récréations , éloignés les uns des autres.

*Mr. Paul.* Ce jeune homme , par exemple , ne se serait pas enivré , si son père ou son oncle eussent été là.

*Mr. Et.* Et son père même , enclin à l'ivrognerie , se fût respecté en présence de son fils.



*Mr. Paul.* C'est presque toujours le dimanche que tant de gens s'enivrent !

*Mr. Pr.* Le jeudi, jour du marché de Neuchâtel, est aussi, sous ce rapport, funeste à plusieurs. Que de personnes boivent alors leurs bénéfices, en tout ou en partie ! Il est aussi trop d'individus à qui il manquerait quelque chose s'ils n'étaient pas allés en ville ce jour-là, par habitude, pour y apprendre les nouvelles ; ils y perdent temps et argent, et noient souvent, dans le vin, le peu de raison qui leur reste ; avec une légère dose de sens commun, ne s'évertueraient-ils pas à employer ce jour-là à quelque travail, à quelque industrie utile, si chétive fût-elle ; ne gagnassent-ils qu'un batz, cela vaudrait mieux que d'en perdre au moins quatre, que de vagabonder, de revenir ivre, ou à moitié ivre, à la maison, d'y être mécontent le lendemain, et de faire retomber sur une femme ou des enfants, qui n'en peuvent mais, tout le poids de l'humeur ou des regrets. Dans l'année, que de jours perdus ou profanés !

*Mr. Et.* Il paraît que l'attrait de la bouteille est très-puissant.

*Mr. Paul.* Non-seulement, de la bouteille ; mais de la taverne, et de tous les joyeux camarades pour qui elle est un rendez-vous.

*Alph.* J'ai ouï dire que plusieurs personnes avaient pris le goût de la boisson dans les boutiques, où, sous prétexte d'acheter autre chose, elles se rendaient pour boire du vin ou de l'eau-de-vie. N'osant aller, par un sentiment de honte, à la taverne ou au cabaret, elles commencèrent comme je l'ai dit. De la boutique, où elles trouvèrent des camarades, elles allèrent plus loin.

*Mr. Pr.* Que d'aisance renaîtrait dans bien des ménages, si l'on pouvait corriger certaines gens de ce goût déréglé pour la boisson ! Dans plus d'une maison, tous les membres de la famille pourraient boire un verre de vin à leur dîner, le dimanche, comme c'était autrefois la pratique chez toute personne un peu aisée. Qui n'en boit pas à la maison est tenté d'aller satisfaire ce goût, à plus de frais, au cabaret. Il serait fort à désirer que tant de gens, sans être ivrognes, ni même grands buveurs, préférassent le foyer domestique au cabaret, et donassent ainsi, à ceux qui les



environnent, l'exemple du travail, de l'économie, de l'ordre, et de récréations paisibles et pures.

*Mad. Ern.* Une bonne éducation religieuse et morale pourra seule produire de tels effets sur la génération future.

*Mr. Et.* Même le bon exemple ne serait pas perdu, je crois, pour la génération présente.

*Mr. Pr.* Certains châtimens, infligés aux ivrognes, seraient, peut-être, efficaces.

*Mr. Th.* J'ai lu naguère, dans un numéro du Globe, que, dans la Suède, des peines, même infamantes, étaient décrétées, par la loi du pays, contre les ivrognes. On allait, dans de certains cas, jusqu'à priver, pour cause d'ivrognerie, les fonctionnaires publics de leur office, et les simples citoyens de leurs droits civils. Quelle confiance, en effet, méritent des hommes que le vin met hors de sens !

*Mr. Et.* Dans les Etats-Unis, des Chrétiens ont pris la résolution de ne point voter aux élections, pour le congrès, ou pour la législature de l'Etat, en faveur de qui serait connu par son intempérance.

*Mad. Et.* Je dois dire aussi, en l'honneur de notre sexe, que, dans ces mêmes Etats-Unis, de jeunes Chrétiennes ont pris et tenu la résolution de ne jamais épouser d'homme intempérant, quels que fussent d'ailleurs les avantages et les circonstances extérieures de cet homme.

*Mr. Ern.* Dans notre pays, au siècle de la Réformation, les ivrognes étaient aussi punis par l'autorité civile. Entre les articles de loi, décrétés, en 1588, par les audiences de Valangin, il fut ordonné, relativement à l'intempérance :  
 « Que, dans chaque hôtellerie et taverne, il serait exposé  
 » un tableau pour y inscrire les noms des ivrognes et gens  
 » qui dépensent leur bien. Un débauché devait être dé-  
 » noncé à la seigneurie, et, par une sentence de la justice  
 » du lieu, le nom de cet homme était inscrit sur ce tableau.  
 » Si un prodigue était trouvé au cabaret, il était mis un  
 » jour et une nuit en prison, pour la première fois ; le  
 » double, pour la seconde ; le triple, pour la troisième, et  
 » suivant l'exigence des faits, pour de nouvelles désobéis-  
 » sances. Chaque fois qu'un cabaretier donnait à boire à  
 » un enrôlé ; c'est-à-dire, à un homme inscrit sur le ta-  
 » bleau, le cabaretier était amendable de soixante sols. Les  
 » chefs de juridiction étaient chargés de dénoncer d'office



» toutes les personnes qui méritaient d'être enrôlées sur le  
 » tableau. Défense très-expresse était faite à tout le monde  
 » de débaucher qui que ce fut, et de l'inciter à boire, sous  
 » peine de châtement. Il était défendu aux cabaretiers de  
 » donner, à crédit, plus d'un écot à ceux qui font mauvais  
 » ménage, ou qui sont sous tutelle, à peine d'une amende  
 » de soixante sols et de perdre leur confiance (16). »

*Mr. Paul.* Législateurs chrétiens, ces magistrats montraient leur foi par des lois sages.

*Mr. Et.* A défaut de ces lois, tombées en désuétude plutôt que révoquées, que les amis de la piété et des mœurs soient en bon exemple, que tout fonctionnaire public, tout notable dans une paroisse, se respecte assez, et aime assez sa patrie, pour éviter la fréquentation des tavernes et des cabarets.

*Mr. Th.* Les Païens, à cet égard, pourraient même servir de modèle. A Athènes étaient des auberges destinées aux étrangers, des boutiques de vin, et des cabarets (c'étaient nos tavernes). Un membre de l'aréopage qui aurait mis le pied dans ces derniers, n'aurait plus été reçu parmi ses collègues. — A Rome, il y avait une sorte d'infamie attachée à ceux qui les tenaient, ils étaient privés de certains droits. Ceux qui les hantaient n'étaient pas moins méprisés. Les gens qui tenaient des mauvais lieux n'étaient pas plus déconsidérés (17).

*Mr. Paul.* Après cela, il est, dans l'Eglise chrétienne, des anciens qui sont taverniers. J'ai entendu des jeunes gens s'excuser des reproches que leur adressaient leurs parents sur la fréquentation des tavernes, en disant : *nous étions chez l'ancien.*

*Mr. Ern.* En 1553, les audiences de Neuchâtel confirmèrent une ancienne décrétale qui interdisait aux officiers de l'état civil de vendre vin et de tenir taverne à tous venants (18).

*Mr. Pr.* Je voudrais que mon ami \*\*\* exécutât le projet qu'il a conçu de dresser un tableau de tous les désordres punis par les tribunaux, de toutes les fautes pour lesquelles

(16) M. de H. A. de B. 1588. — (17) Rev. Encycl. nov. 1326, p. 418. — (18) A. de B. 1553.



des gens ont dû paraître en consistoire , de tous les mauvais ménages , de toutes les banqueroutes , de tous les dérangements de fortune survenus , depuis un certain temps , dans notre pays ; il trouverait , comme il le suppose , d'après quelques premières données , que la plupart de ces maux , surtout dans les campagnes , ont leur source dans l'abus du vin et des liqueurs fortes.

*Mr. Th.* Ainsi , il a déjà été prouvé , je crois , par le baron Dupin , dans un de ses fameux *Tableaux de statistique intellectuelle et morale* , que l'ivrognerie occasionne un grand nombre de maladies graves , et que c'étaient les ivrognes qui fournissaient , à Paris , le plus de malheureux à l'hôpital des fous.

*Mr. Paul.* Je voudrais que votre ami examinât aussi jusqu'à quel point l'état de cabaretier , de tavernier , de cafetier , et autres analogues , est avantageux , soit à ceux qui s'y adonnent , soit à leurs enfants. J'ai rarement vu qu'un tel métier finît par tourner à compte.

*Mr. Ern.* De son temps , le comte de Valangin , René de Chalans , avait déjà remarqué les dangers résultant de la multitude des tavernes ; il donne , à ce sujet , des ordres bien sages (19).

*Mr. Pr.* Vous ne voudriez pourtant pas , Messieurs , l'abolition des auberges , considérées comme hôtelleries , ou maisons pour les voyageurs.

*Mr. Ern.* Nullement. De telles maisons peuvent être aussi respectables qu'elles sont utiles et nécessaires. Que l'ordre et la décence y règnent , que les hôtes aient le courage de refuser à boire , à maintes personnes , dans maintes occasions , et il n'y aura rien à dire.

*Mr. Paul.* Si ce n'est qu'en nous élevant ainsi contre la fréquentation des cabarets , on nous reprochera de nuire à notre vignoble ; autant vaudrait , me dit quelqu'un , recommander d'arracher les vignes.

*Mr. Pr.* Il a été prouvé , au contraire , que la culture des vignes prend de l'extension dans les pays où prévaut la vie de famille , où le père ne boit pas de vin qu'il n'en boive avec sa femme et ses enfants , où l'usage règne d'en boire à

(19) A. de B. 1565.



de certains repas , dans certains jours de la semaine. La consommation du vin est alors plus forte , un besoin qui paraît naturel est satisfait , et c'est dans de tels pays que l'on voit le moins d'ivrognes.

On ne s'entretint plus d'objets qui méritent d'être consignés par écrit , jusqu'à ce que l'on fût en marche pour rejoindre la maison. On se sépara en deux bandes. Edouard était à la tête de la seconde , composée d'enfants. Il leur raconta l'origine des allées de Colombier , puis la mort héroïque de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Il faut maintenant , leur dit-il ensuite , que vous exerciez votre attention d'une autre manière ; je vous donnerai à résoudre ce que mon père appelle des problèmes négligés. Il choisit un meuble , un aliment , une plante , et nous en demande l'histoire ; il nous aide et nous questionne jusqu'à ce que nous connaissions suffisamment ces objets. Il a bien soin de ne choisir , pour texte de ses interrogations , que des choses que nous croyons connaître , et nous sommes presque toujours confus de notre ignorance. L'histoire du sel , qu'Edouard leur aida à faire , piqua leur curiosité ; mais ce qui les étonna davantage fut l'histoire merveilleuse du grain de blé , depuis l'instant où on le dépose dans la terre , jusqu'à ce qu'on l'ait transformé en farine , et qu'on ait employé sa tige desséchée à une foule d'usages domestiques.

Durant ces conversations , qui délassaient les enfants de la fatigue du jour , comme de celle du retour , leurs parents avaient traité le sujet de la lecture de la Bible. Ceux qui avaient lu la dernière composition du Pasteur , avaient remarqué l'influence que la connaissance de ce livre divin avait exercée sur l'origine et les progrès de la Réformation , et on comprit pourquoi les supérieurs de l'Eglise catholique ne voyaient pas avec plaisir ce livre entre les mains du peuple.

Dès que la conversation eut commencé à rouler là-dessus , Madame l'ancienne demanda : Serait-il vrai , comme on le dit , qu'il soit défendu aux Catholiques de lire la Bible ?

*Mr. Ern.* Oui et non ; réponse étrange ; mais je ne puis en faire une autre ; car , d'un côté , le concile de Trente , reçu comme règle de foi par la plupart des Eglises catholiques , ne défend pas cette lecture ; et , d'un autre côté , j'ignore pourquoi c'est par pure grâce spéciale que les prê-



tres permettent, à certaines personnes, de lire la Parole de Dieu.

*Mr. Paul.* Mais il y a tant de passages où la lecture de la Bible est recommandée (20).

*Mr. Ern.* C'était d'ailleurs l'usage des Juifs, des premiers Chrétiens; et comment, en ne la lisant pas, atteindrait-elle le but pour lequel elle a été donnée aux hommes, de restaurer l'ame, de donner la sagesse aux plus simples, d'inspirer à tous la foi, la charité, la sainteté, la consolation?

*Mr. Th.* Néanmoins la Bible en langue vulgaire n'est généralement pas vue avec faveur dans l'Eglise romaine, preuve que cette Eglise n'aime pas à voir le livre par excellence entre les mains du peuple. En 1534, le grand-vicaire de l'évêque de Genève ordonnait, sous peine d'excommunication, de brûler la Bible imprimée en allemand ou en français (21). Après la révocation de l'édit de Nantes, les Réformés de France étaient punis, lorsqu'on trouvait dans leurs maisons une Bible; même elle fut attachée, comme corps de délit, sur l'épaule d'un Chrétien exposé au pilori (22). Le pape Pie VII, à tant d'égards respectable, donne à la Société Biblique, dans une bulle, à l'archevêque de Gnesne, l'épithète la plus déshonorante; il l'appelle, entr'autres, invention très-astutieuse, qui tend à ébranler les fondements de la religion (23). Le célèbre professeur catholique Léandre Van-Ess, a été naguère inquiété par le pape et ses évêques, pour avoir osé recommander au peuple la lecture de la Bible. L'évêque de Bayonne est même allé jusqu'à dire, dans ces derniers temps, que la soumission à l'autorité sainte de la Bible « est un principe » subversif de l'unité de la foi, favorable à toutes les erreurs, destructif de la religion » (24).

*Alph.* Ainsi Dioclétien, ce farouche empereur de Rome païenne, ordonna des persécutions contre les Chrétiens, et commanda que leurs livres sacrés fussent livrés aux flammes.

(20) En voici quelques-uns : Jean V, 39. 1 Jean II, 1, 12-14. Jaq. I, 1. 1 Pierre I, 1. II, 2. Actes XVII, 11. VIII, 28. Eph. VI, 17. Col. III, 16. IV, 16. 1 Thess. V, 27. 1 Pierre I, 23-25. Apoc. I, 3. — (21) R. V, 71. Vill. p. 61. — (22) Vieux Cevenol. Ch. VI. — (23) Tschirner, p. III, p. 67. — (24) Rép. à l'Ev. p. 64.



*Mr. Et.* Ils ne trouvent pas la Bible assez claire pour être comprise du peuple.

*Mr. Th.* Cependant il est écrit : « La loi de l'Eternel » éclaire les plus simples. — Ta Parole est une lampe à » mes pieds et une lumière à mes sentiers. — Jésus a mis » en évidence la vie et l'immortalité par l'Evangile. — Si » notre Evangile est encore voilé, il ne l'est que pour ceux » qui périssent ; savoir : pour les incrédules , dont le Dieu » de ce siècle a aveuglé l'esprit, afin qu'ils ne fussent pas » éclairés par la lumière du glorieux Evangile de Christ. » — Tous les principes de foi, quelles que soient les mystérieuses ténèbres qui en entourent plusieurs, et tous les préceptes de morale nécessaires au salut, sont si clairement expliqués dans l'Ecriture-Sainte, qu'il suffit de les lire pour connaître ce qui est dogme et ce qui est devoir ; et c'est une chose certaine que, quand on lit un passage obscur, quoiqu'on puisse désirer d'en pénétrer le sens, l'intelligence n'en est pas nécessaire au salut ; on peut être, sans cela, Chrétien très-fidèle. Ce que St. Pierre trouvait de difficile à saisir dans les épîtres de St. Paul, on peut l'ignorer sans péril (25). « Laissons les disputes, et tranchons la difficulté par un » mot. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que, de toutes » les versions et de tous les textes, quels qu'ils soient, il » en reviendra toujours les mêmes lois, les mêmes mi- » racles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoires, » le même corps de doctrine, et enfin la même substance. » Que pourrions-nous demander de plus à la Providence » divine ? » Tel est le langage d'un écrivain catholique, de Bossuet, si je ne me trompe.

*Mad. Ern.* Quelquefois il arrive que certains passages un peu obscurs ne le sont cependant pas de manière qu'on n'en puisse tirer aucune leçon de conduite. Celui, par exemple, où il est question de Raca, est difficile à comprendre ; mais il est assez clair pour nous enseigner combien la colère est condamnable ; celui où il est dit : « Si » ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, » donne-lui à boire, tu lui amasseras ainsi des charbons » de feu sur la tête » ; est assez compréhensible pour que nous apprenions de là, à être généreux envers nos ennemis.

(25) 2 Pierre III, 16.



*Alph.* Ainsi, en étudiant la nature on ne comprend pas tout ; mais on comprend assez pour être convaincu de l'existence et des perfections de Dieu.

*Mr. Th.* Une chose non moins étonnante est que, plus on s'éloigne de l'époque où les Livres-Saints furent composés, plus, par une suite de la civilisation, des études, des voyages des hommes, ces livres deviennent intelligibles, et le langage, les mœurs, les usages anciens, sont exactement connus. N'est-ce pas merveilleux que les écrits de Moïse, composés tant de siècles avant Jésus-Christ, et qui sont les plus anciens du monde, soient si bien compris en 1829 ?

*Alph.* Avec tout cela, il y a quelque chose que je n'arrange pas fort bien dans ma tête : la Bible est claire dans ce qui est nécessaire au salut, et cependant, dans les églises, il est des pasteurs chargés de l'expliquer, de la prêcher. Comment concilier cela ?

*Mr. Ern.* Mais jamais personne n'a conclu de la nécessité où l'on est d'enseigner une science, que cette science fût, en soi, obscure ; si elle l'était, elle ne pourrait être un objet d'enseignement ; il y a des instituteurs qui enseignent les connaissances les plus simples, et il est très-avantageux qu'il y en ait. Ayant fait une étude plus approfondie et plus habituelle d'une science, ils sont en état de l'enseigner mieux et en moins de temps que ne le feraient des gens abandonnés à leurs seules forces. Une fois mis sur la voie et instruits des principes fondamentaux de la science, les élèves peuvent poursuivre, souvent par eux-mêmes, la carrière dans laquelle on a dirigé leurs pas. Voilà pourquoi, et sous l'ancienne et sous la nouvelle alliance, il y avait des hommes chargés d'expliquer la Parole de Dieu en public, et dans les assemblées particulières. Moïse prit le livre de l'alliance et le lut au peuple. Esdras et les Lévites lisaient et expliquaient le livre de la loi. Chez les Juifs, il y avait, dès les temps anciens, des gens qui prêchaient Moïse dans des synagogues, où on le lisait tous les jours de sabbat. Dans les synagogues, il était permis à quiconque s'en croyait capable de lire et d'expliquer la Parole de Dieu. L'institution du ministère évangélique se comprend aussi facilement. St. Paul veut que l'évêque soit propre à enseigner ; l'Apôtre insiste, auprès de son cher Timothée, pour qu'il prenne



garde à l'instruction et de lui-même et des autres. Le diacre Philippe n'arrache pas la Bible des mains du seigneur éthiopien, qui ne la comprend pas; mais il s'empresse de la lui expliquer. Faut-il s'étonner, d'après cela, que tous ne soient pas capables de parler et d'interpréter les langues, d'être prophètes ou docteurs? que St. Pierre cherche à prévenir le dérèglement de l'esprit dans l'explication des prophéties? (26) — Mais en recevant l'enseignement du maître, l'élève ne doit pas fouler aux pieds sa raison, ni admettre, sans examen, les leçons qu'il entend. Que de préceptes à cet égard! *Examinez avec soin toutes choses et retenez ce qui est bon.* — *N'ajoutez pas foi à toute sorte d'esprits; mais examinez les esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu; car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde.* — *Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je dis. Prenez l'épée de l'esprit; c'est-à-dire, la Parole de Dieu.* — *Au lieu que vous devriez être maître depuis long-temps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les premiers éléments de la Parole de Dieu.* — *La nourriture solide est pour ceux qui ont l'esprit exercé à discerner le bien et le mal.* Jésus répète plus d'une fois : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende;* et plus d'une fois il reproche à ses Disciples de manquer d'intelligence. — On connaît l'éloge donné aux fidèles de Bérée, *qui examinaient tous les jours les Ecritures pour savoir si ce qu'on leur disait y était conforme.* — Si, du temps de Christ et des Apôtres, les hommes devaient examiner la doctrine chrétienne qui leur était prêchée, on ne peut se dispenser d'en faire aujourd'hui de même. L'examen est facilité en ce que nous pouvons tous faire usage de notre raison; consulter, non un, mais plusieurs pasteurs; lire, non-seulement le pour, mais aussi le contre, au sujet de tel ou tel principe. Si l'on s'étonne que le Livre divin ait besoin de gens et de livres qui l'expliquent pour qu'on en sente tout le prix, qu'on se souvienne qu'il en est de même du livre de la nature, dont le vulgaire n'apprécie et ne sent les merveilles

(26) Exode XXIV, 7. Néhém. VIII, 8, 13. Actes XV, 21. Mat. IV, 23. Luc II, 46. IV, 15-21. 1 Tim. III, 2. IV, 13-16. Actes VIII, 35. 1 Cor. XII, 29-30. 2 Pierre III, 2. Marc XI, 27. Luc XXIV, 16-33. Matth. VII, 15. Jean VII, 45-46. 1 Pierre III, 15.



que quand il les lit dans les ouvrages des savants, qui les ont plus particulièrement étudiées.

*Alph.* Je suis des plus satisfaits de cette explication ; l'amplifier, en la mettant par écrit, la gravera dans ma mémoire ; les passages que vous ajoutez, en revoyant mon travail, m'aident aussi à bien connaître la Bible.

*Mad. Et.* L'abus que l'ignorance peut faire de la Parole de Dieu est une des raisons qu'allèguent les Catholiques pour ne point mettre la Bible entre les mains du peuple.

*Alph.* Il est plus commode, en effet, de dire aux gens : croyez, que de les instruire jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'il y a de solides raisons de croire. Quant aux abus, s'il fallait interdire aux humains tout ce dont ils ont abusé, il faudrait prier Dieu sans relâche d'anéantir notre globe ; car de quoi n'a-t-on pas abusé ?

*Mad. Ern.* C'est en lisant et méditant les Ecritures que les plus ignorants parviennent à les comprendre, et qu'elles cessent d'avoir pour eux des dangers ; ou bien la comprendrait-on en ne la lisant jamais ?

*Alph.* On pourrait appliquer ici ce que l'on répète aux enfants poltrons : Si vous n'entrez jamais dans l'eau, comment saurez-vous nager ?

*Mr. Ern.* Si des gens abusèrent de la Bible dans le siècle de la Réformation, cela tenait à ce que les Saintes-Ecritures avaient été long-temps cachées, et qu'au moment où l'on se remit à les lire, elles ne furent pas sur-le-champ parfaitement bien comprises de tous. Quand on passe subitement des ténèbres à une vive lumière, les yeux éblouis prennent quelquefois des fantômes pour la réalité.

*Mr. Pr.* Tout ce que vous venez de dire montre l'inutilité d'un juge suprême infailible, qui décide sans appel les questions controversées.

*Mr. Ern.* L'Ecriture n'en dit mot. Se serait-elle tue sur l'existence d'un personnage aussi essentiel dans l'Eglise. L'Evangile n'en ayant point parlé, et les Catholiques en voulant un à toute force, il n'est pas étonnant qu'ils ne s'accordent pas sur la personne de ce juge ; les uns disent : c'est le pape ; les autres : c'est le concile ; de troisièmes : c'est le pape et le concile.

*Mr. Th.* La croyance à l'existence d'un tel juge a été plus nuisible qu'utile au catholicisme. Elle n'a point empêché



que des opinions contradictoires ne régnassent dans l'Eglise (27). Ce juge, quelqu'il soit, n'a jamais osé revenir d'une erreur; l'ayant sanctionnée de son infaillible autorité, il n'aurait pu, sans compromettre son crédit tout divin, retirer ou modifier un de ses arrêts. La Réformation eût eu un tout autre caractère, si le pape eût dit : La vente des indulgences est une erreur.

*Sophie.* Que j'aimerais voir disparaître cette distinction de Catholiques et de Réformés, et qu'il n'y eût que des Chrétiens ! Un rapprochement n'est-il donc pas possible ?

*Mr. Ern.* J'espère qu'il se fera un jour, mais il faudra bien des concessions de la part de l'Eglise romaine, et pour en citer deux qui tiennent au sujet que nous traitons maintenant, il faudra que les livres Apocryphes ne soient pas rangés sur la même ligne que les livres canoniques, et que les traditions ne jouissent pas de la même autorité que l'Evangile.

*Mr. Paul.* Savez-vous qu'il y a pourtant de belles et bonnes choses dans les Apocryphes ?

*Mr. Ern.* Je ne l'ignore pas, mais cela ne suffit pas pour prouver l'inspiration de leurs auteurs. Il est bizarre que le concile de Trente (28) ait décidé qu'on rangerait au nombre des livres canoniques les livres même de l'Ancien-Testament qui n'étaient pas reçus des Juifs, juges compétents en cette affaire, qui furent rejetés par les premiers Chrétiens, qui ne sont jamais cités comme autorités dans le Nouveau-Testament, ni par Jésus-Christ, ni par les Apôtres, qui, enfin, contiennent des erreurs ; mais les Catholiques y puisent quelques armes pour combattre en faveur de leurs opinions : ces livres leur seront long-temps chers.

*Mad. Paul.* Vous avez parlé de traditions ; notre Seigneur les condamne dans l'Evangile ; je ne comprends qu'imparfaitement ce qu'il faut entendre par-là.

*Mr. Paul.* Sois sûre, ma femme, que tu peux être sauvée sans connaître à fond ce que cela signifie.

*Mad. Paul.* A la bonne-heure, mais on n'a pas toujours une occasion aussi favorable d'apprendre ce que l'on ignore, même quand on peut l'ignorer sans danger.

(27) Br. p. 152. — (28) F. P., article Ecriture-Sainte.



*Mr. Ern.* Outre ce que les Apôtres ont écrit pour l'instruction du genre humain, ils ont enseigné de vive voix bien des choses qu'ils avaient reçues de la propre bouche de Jésus, ou qui leur avaient été dictées par le Saint-Esprit. C'est ce que nous autres Réformés nous ne nions pas. Mais les Catholiques ajoutent que ces choses ont été transmises de main en main et toujours reçues dans l'Eglise catholique; voilà ce qu'ils appellent la tradition. Et le concile de Trente a décidé qu'on devait recevoir, sous peine d'anathème, avec un même respect, tous les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ainsi que les traditions qui regardent la foi et les mœurs comme venues de la bouche de Jésus-Christ, ou comme dictées par le Saint-Esprit (29), et conservées dans l'Eglise catholique. Et c'est ce que nous autres Réformés nous nions (30).

*Sophie.* Si pourtant cette tradition était réellement un recueil des instructions des Apôtres?

*Alph.* Ma sœur, ne comprends-tu pas que c'est ce qu'il faudrait prouver?

*Sophie.* Et comment prouverait-on le contraire?

*Mr. Th.* La tradition dans l'Eglise catholique est semblable à la tradition que Jésus condamnait dans les Phari-siens; elle anéantit souvent les commandements de Dieu (31); étant souvent contraire à l'Evangile, comment serait-elle inspirée par le même Esprit? On connaît d'ailleurs le temps où telle tradition fut reçue dans l'Eglise, et même les auteurs de cette tradition, temps et auteurs qui sont postérieurs aux temps apostoliques.

*Sophie.* C'est juste, je n'y avais pas pensé.

*Mr. Th.* Et comme nous l'avons vu dans le cours de nos conversations et de nos lectures au sujet du jubilé, nous ne

(29) F. P., article Tradition. Expl. du Cat. p. 161. Br. p. 138. —

(30) On voit que la tradition, telle que l'entend l'Eglise romaine, n'a aucun rapport avec le témoignage historique d'après lequel nous prouvons l'authenticité des livres du Nouveau-Testament. On a, ce me semble, bien embarrassé la question en confondant deux choses si différentes. Le témoignage d'un hérétique, d'un Juif, d'un Païen, peut compter pour établir l'authenticité de nos saints livres. Un témoin n'a pas besoin d'être inspiré pour être véridique. —

(31) Marc VII, 7, 8.



rejetons tel principe et telle pratique de l'Eglise romaine que parce qu'ils sont opposés à l'Evangile; ne pouvant s'appuyer sur l'Ecriture-Sainte, les Catholiques ont la précieuse ressource des traditions.

*Mr. Pr.* Ce qui passe de bouche en bouche pendant quelques siècles, comment ne s'altérerait-il pas? D'une maison à l'autre il se dénature.

*Mr. Ern.* Polycarpe, évêque de Smyrne, instruit par les Apôtres, et Anicet, dans le même temps évêque de Rome, interrogés sur ce qu'enseignait la tradition relativement au jour de la célébration de la fête de Pâques, ne purent tomber d'accord. Le premier soutenait que ce devait être le quatorzième jour de la lune; le second renvoyait la fête au premier dimanche après ce quatorzième jour. Tous deux s'appuyaient sur la tradition; elle mentait donc déjà à une époque qui touchait au temps des Apôtres (32).

*Mad. Pr.* Admettre les traditions, disais-je à mon amie, c'est déclarer l'Ecriture-Sainte insuffisante, et cependant Jésus-Christ *est venu accomplir la loi et les prophètes*, et je lui citai les passages que je connaissais là-dessus (33).

*Mr. Ern.* Si Saint Paul avait reconnu que les traditions pouvaient ajouter à la perfection de la doctrine évangélique, aurait-il dit : Il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent renverser l'Evangile de Christ. Mais si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que nous avons annoncé, quand ce serait nous-mêmes, ou un ange du ciel, qu'il soit anathème. Je l'ai dit, et je le dis encore : Si quelqu'un vous annonce autre chose que ce qui vous a été enseigné, qu'il soit anathème? Aaurait-il dit : Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités, fondées sur les traditions des hommes, sur les principes d'une science mondaine, et non sur Jésus-Christ? Saint Jean aurait-il dit dans l'Apocalypse : Je proteste à quiconque écoute les paroles de la prophétie contenue dans ce livre, que si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu fera tomber sur lui les plaies dont il est parlé dans ce livre. On ne pouvait rien ajouter à l'Apocalypse, et on l'aurait pu aux

(32) Tur. 2.<sup>e</sup> siècle. Rép. à l'Ev. p. 61. — (33) Jean V, 39. Rom. XV, 4. 2 Tim. III, 15-17.



autres livres de la Bible ! Moïse avait dit : Vous n'ajouterez rien à la Parole que je vous commande , et vous n'en diminuerez rien , afin de garder les commandements de votre Dieu (34). Si défense était faite d'ajouter quoi que ce fût à l'Ancien-Testament, à combien plus forte raison devait-il être défendu de se permettre un tel sacrilège à l'égard du Nouveau ?

*Sophie.* « Ces choses ont été écrites, afin que vous croyiez que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (35). Ce seul passage me prouve que la tradition n'est point nécessaire au salut.

*Alph.* Vous admettez cependant la tradition quand les enseignements en sont conformes à l'Évangile.

*Mr. Ern.* Sans doute ; car comme les instructions de vive voix , données par Saint Paul (36), ne devaient pas différer, pour le fond des choses , de celles qu'il enseignait par écrit, comme la lettre aux Laodicéens (37), supposé qu'elle ne soit pas l'épître aux Ephésiens ou la première à Timothée, ne doit pas contredire ce que l'Apôtre enseigne ailleurs ; ainsi les traditions de Rome, pour que nous les recevions, ne doivent pas être contraires à l'Évangile.

*Mr. Th.* J'ai toujours été frappé d'un caractère de perfection qui, entre tant d'autres, se remarquent dans le Nouveau-Testament. Au peu d'étendue du volume, il joint la plénitude de la doctrine et de la morale ; le livre est petit, mais très-substantiel. On peut le lire plus d'une fois dans sa vie, plus d'une fois dans l'année ; on peut en étudier, s'en approprier toutes les maximes, et être certain qu'on n'ignore rien de ce qui importe au salut ; tandis que pour connaître à fond toutes les croyances et tous les préceptes de l'Eglise romaine, il faut de plus étudier ou au moins lire les traditions ; et ces traditions sont contenues dans certains pères de l'Eglise, dans les décrets des conciles, les bulles des papes, et les registres du consistoire secret ; voilà au moins deux cent cinquante volumes in-folio qui font autorité pour le Catholique, s'il veut connaître tout ce qu'il

(34) Gal. I, 7-9. Col. II, 8. Apoc. XXII, 18. Deut. IV, 2. —

(35) Jean XX, 30. — (36) 1 Cor. XI, 2. 2 Tim. II, 2. 2 Thess. II, 15. — (37) Col. IV, 16.



doit croire et faire pour être sauvé (38). Est-il beaucoup de Catholiques d'entre le peuple qui les aient lus? Est-il beaucoup d'ecclésiastiques? Comment peuvent-ils donc être tranquilles sur leur salut? Le simple fidèle dirigé par un prêtre qui n'a pas fait toutes ces lectures peut-il être certain d'être bien guidé?

*Mr. Paul.* Vous avez assez combattu les Catholiques; il serait bon que vous dissiez deux mots à ces Réformés qui, jouissant du beau droit de lire la Parole de Dieu, allèguent mille prétextes pour se dispenser d'un tel devoir; les uns disant, qu'ils n'ont pas le temps, les autres qu'ils ne la comprennent pas, d'autres qu'elle est bonne pour les enfants.

*Mr. Pr.* D'autres qu'ils la savent par cœur, quelques uns qu'il suffit de l'entendre dans les temples; il en est même qui, se rapprochant ainsi des Catholiques, disent qu'elle est bonne pour les ministres

*Mad. Pr.* Nos pasteurs réfutent avec beaucoup de soin toutes ces objections et autres pareilles, surtout depuis l'établissement de la Société Biblique. La plus générale est pourtant celle-ci : Nous ne comprenons pas la Bible.

*Mad. Ern.* Ne croyez-vous pas qu'un des moyens les plus propres à la rendre populaire, compréhensible, par conséquent utile et précieuse, serait non pas de prêcher sur un seul verset de l'Evangile, mais d'imiter au moins quelquefois l'Eglise primitive et les Réformateurs, en développant de temps à autre de longs morceaux de l'Evangile?

*Sophie.* J'ai entendu prêcher trop rarement de cette manière; j'avais du plaisir revenant du temple à relire le chapitre qui avait été expliqué; je le comprenais mieux et je me l'appliquais davantage.

*Mad. Ern.* Ce genre a moins de partisans que vous ne pensez.

*Mad. Ern.* Il faudrait les accoutumer peu à peu, et ne pas oublier de faire retentir, de temps en temps, à leurs oreilles chatouilleuses, les accents de cette éloquence qui leur plaît

(38) Consultez les observations sur l'unité religieuse, en réponse à Mr. de la Mennais, par Mr. le pasteur Vincent. Cet ouvrage mérite d'être lu par tout Protestant. Si l'abbé l'emporte par le charme du style sur le pasteur, celui-ci est d'une supériorité incontestable pour le fonds des choses et la dialectique.



et qu'ils préférèrent au développement simple et sans apparat de ces enseignements de leur Sauveur, qu'il suffît de comprendre pour que la raison et le cœur en soient touchés. Pourquoi de deux dimanches l'un, le catéchisme ne serait-il pas une explication de la Bible?

*Mr. Pr.* Je voudrais plus. J'aimerais qu'on fît faire, aux jeunes gens, un cours, plus ou moins étendu, d'antiquités hébraïques; la connaissance des coutumes, des mœurs, du style oriental, me semble indispensable pour comprendre les auteurs sacrés; avec une telle connaissance, maintes choses doivent s'expliquer, dans la Bible, de la manière la plus naturelle. Et quand je pense qu'au collège, j'apprenais les antiquités romaines, afin de pouvoir comprendre Virgile, Horace et bien d'autres, dont la morale est loin d'être toujours pure, que par-là presque toute difficulté s'applanissait, et que rien de pareil ne se faisait pour l'intelligence de l'Ancien et du Nouveau-Testament, je me demande par fois si c'était là une éducation chrétienne.

*Mad. Pr.* Mais, ne dis pas de telles choses.

*Mr. Pr.* Cela est pourtant vrai; et ce qui est plus étonnant encore, c'est que jamais nous n'avons été excités à la piété, à la vertu, encouragés à des devoirs chrétiens par nos maîtres; jamais on ne nous racontait un beau trait d'histoire, en nous disant: Allez, et faites de même. J'excepte une heure de leçon de religion par semaine et le catéchisme du dimanche, mais cela est loin de suffire; c'est pourtant de l'instruction dans les jeunes années que dépend le caractère pieux et moral de toute la vie.

*Mad. Pr.* Tout va mieux maintenant.

*Mr. Pr.* J'en conviens, et Dieu en soit loué; mais j'espère que cela ira mieux encore.

*Mr. Ern.* Vous traduisez pourtant les colloques de Mathurin Cordier, de ce contemporain des Réformateurs, qui enseigna à Calvin la langue latine, qui a bien mérité, comme régent, du collège de Neuchâtel, de Lausanne, de Genève. Ses colloques justifient ce qu'on a dit de lui: qu'il inspirait à la jeunesse la piété avec les connaissances des belles-lettres (39).

(39) R. V. p. 611. A. de B. 1545.



*Mr. Pr.* En ce point encore , on nous faisait attacher plus d'importance aux mots qu'aux choses , au latin qu'à la piété.

*Mad. Ern.* Un bon commentaire de la Bible , qui fût simple et court , contribuerait bien aussi à l'intelligence des Ecritures.

*Mr. Ern.* C'est un besoin de notre siècle , j'aime à penser que le Seigneur le satisfera. Des essais ont été tentés en divers pays ; je ne doute pas de la réussite.

*Mr. Et.* Je m'en réjouis ; mais , hélas ! que je crains que la Bible n'ait toujours , auprès de beaucoup de gens , un grand tort , celui de ne montrer que le chemin du salut et non point celui de la fortune.

*Mr. Pr.* Travaillez sur le cœur de la jeunesse , et avec la bénédiction divine , une génération meilleure s'élèvera pour la gloire de Dieu et pour l'honneur du christianisme.

Ces paroles nous émurent d'autant plus , qu'elles sortaient d'un cœur pénétré de regret de n'avoir pas souvent été aussi Chrétien qu'il aurait dû l'être.

Quel beau lundi de Pâques nous avons passé , dirent quelques-uns de nous , lorsque nous nous quittâmes ! Et la joie fut augmentée dans le cœur des parents , par le plaisir qu'ils eurent à contempler la satisfaction qu'éprouvaient les enfants. Henri accourut vers son père , en criant : Savez-vous , papa , que devant Dieu *un* ne fait pas *un* , mais dix , mais vingt , mais trente , même quelquefois cent. Je t'assure que c'est vrai , Edouard nous l'a dit. — Qu'est-ce ? dit le père. — C'est un grain de blé mis dans la terre , il en produit beaucoup plus d'un (40).

(40) Colombe de Krumac





---

## CHAPITRE X.

JOUR DE L'ASCENSION. — VISITES AU PASTEUR. — GRABEAUX.  
 MISSIONS CHEZ LES PEUPLES NON CHRÉTIENS. — L'ÉGLISE.  
 — LIBERTÉ DES CONSCIENCES ET DES CULTES. — SECTES.  
 — UNITÉ CHEZ LES RÉFORMÉS. — SÉPARATISME. — TO-  
 LÉRANCE CHRÉTIENNE. — AUTORITÉ. — CHEF VISIBLE ET  
 INFAILLIBLE DANS L'ÉGLISE ROMAINE. — PAPES. — SOU-  
 VERAINS TEMPORELS. — AUMÔNE. — ANCIENNETÉ DU PRO-  
 TESTANTISME. — ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE. — MISSION  
 DES ECCLÉSIASTIQUES RÉFORMÉS. — DÉFAUTS DES RÉFOR-  
 MATEURS. — RÉVOLUTIONS. — CHANT SACRÉ.

---

MONSIEUR le Pasteur ayant annoncé que la dernière partie de son travail sur l'histoire de la Réformation ne pourrait être terminée que dans le courant de juillet, on résolut de s'assembler chez lui le jour de l'Ascension, dans l'après-midi, pour se procurer le plaisir de se voir. Et afin d'avoir un texte de conversation, on décida de s'entretenir de l'Eglise, sujet de controverse depuis long-temps désiré, mais renvoyé à dessein, et d'entendre quelques notes qu'Alphonse avait recueillies.

L'après-midi de ce jour, avait dit Mr. Prudent, sera ainsi mieux employé que si on le passait à entendre une reddition de comptes dans une corporation, ou à une revue militaire, ou à l'essai des pompes à incendie.

On se rassembla dans le jardin modeste, mais proprement soigné, du presbytère. On y voyait des simples destinés à des usages médicaux, dans la paroisse; on y respirait le parfum des fleurs que cultivait Mad. la Ministre;



des arbustes de chèvre-feuille, de lilas et de citronnelle, formaient un bosquet à l'ombrage duquel on se préservait des rayons trop ardents du soleil. Le pasteur se fit attendre. Il avait été retenu par des personnes qui, les jours de dimanche et de fêtes, à une heure déterminée, après la célébration du culte, venaient le consulter sur des sujets religieux et notamment sur des passages de la Ste. Ecriture. Si ses paroissiens s'éclairaient auprès de lui, il retirait, de son côté, bien des fruits de ses conversations avec eux; plus d'une fois ils saisirent parfaitement, et sans peine, des endroits qui l'avaient long-temps embarrassé; aussi disait-il souvent : il ne faut pas tant de science pour comprendre la Parole de Dieu; en voulant mettre de la science partout, on obscurcit les vérités les plus claires, on embrouille les principes les plus simples. Du sens commun et un cœur honnête, aidés par un esprit de prière, suffisent pour l'intelligence de ce qui est nécessaire au salut. Il n'est pas indispensable de comprendre les passages où il faut de la science.

Enfin, Mr. le Pasteur arriva, accompagné d'un jeune homme, qui, ayant, depuis peu, perdu son père, s'était entretenu, avec le ministre de la religion, de quelques points de doctrine relatifs à la résurrection et à l'immortalité. Ce fils, au moment où l'auteur de ses jours venait d'expirer, s'était écrié : O mon père ! si tu as quelque chose à endurer après cette vie, que je le souffre pour toi ! Le Pasteur, qui remplissait là son ministère de consolation, frappé de ce cri de l'affection filiale, s'était particulièrement attaché à ce jeune homme. Il l'avait incité à se joindre à la réunion d'amis.

En l'attendant, la société n'avait pas été silencieuse. On vous a fait aussi votre grabeau, Mr. Théophile, à l'assemblée générale de mai, avait dit Mr. Prudent.

*Mr. Th.* Sans doute, et n'ayant pas la présomption de me croire parfait, je reçois, avec reconnaissance, les avis qui me sont donnés par mes collègues.

*Mr. Pr.* Une telle institution peut avoir de grands avantages, pourvu qu'on ait le courage de parler avec sincérité.

*Mr. Th.* Croyez-vous que ce courage nous manque ? quand il s'agit d'avis qui contribuent à l'avancement du règne de Christ, qui oserait retenir la vérité captive ? Et



croyez que nous avons aussi le courage de l'entendre, quelque peu flatteuse qu'elle puisse être par fois.

*Mr. Pr.* Cela remonte-t-il au temps de la Réformation ?

*Mr. Th.* Je le crois ; c'est au moins digne d'une époque où l'on attachait, au maintien de la foi et des mœurs, la plus sérieuse importance.

*Mr. Pr.* Peut-être est-ce aussi de là que date une pareille coutume dans le conseil général de la ville de Neuchâtel.

*Mr. Th.* Mais elle n'a pas été conservée dans sa première pureté, en ce que l'on n'avertit plus chaque membre du corps l'un après l'autre ; mais qu'on en grabelle plus d'un à la fois.

*Mr. Paul.* De sorte que l'on peut se décharger l'un sur l'autre de ce qui blesse l'amour-propre.

*Mr. Pr.* Je l'avoue, je n'aimerais pas être soumis annuellement à un examen individuel, je ne vaudrais pas encore assez pour cela.

*Mad. Pr.* Mais c'est précisément pourquoi il te conviendrait.

*Mr. Th.* Avouez cependant, Monsieur, qu'il résulterait de grands avantages moraux pour la société, si chaque année les membres de certaines corporations s'adressaient des avis mutuels, comme cela a lieu dans la classe des pasteurs.

*Mr. Paul.* Que j'aimerais cela pour les consistoires !

*Mr. Pr.* Je ne le haïrais pas pour les cours de justice ; mais cela ne s'établira jamais ; il n'existe dans aucune autre corporation cette confraternité qui vous unit, Messieurs les Ministres.

*Mr. Th.* Convenez pourtant que les fonctionnaires publics, dont l'influence est si immense sur les mœurs, pourraient recevoir, quelquefois avec fruit, des conseils, des exhortations infiniment utiles, et cela d'autant plus que les pasteurs ne peuvent souvent pas, sans inconvénients, reprendre, dans les temples, les supérieurs en présence de leurs inférieurs.

*Mad. Ern.* Les prophètes l'osaient bien.

*Mr. Pr.* Votre mari l'ose, et en public, et en particulier ; et je m'en félicite tous les jours.

*Mr. Et.* Il m'est venu, dans le cours de vos débats, une idée : si, de temps en temps, un magistrat respectable ras-



semblait, soit dans les membres de nos audiences, soit ceux des diverses cours de justice du pays, soit les notaires, soit le corps des officiers militaires, les fonctionnaires publics, en un mot, et leur adressait, à huis-clos, dans un discours éloquent, des exhortations, des conseils sur l'importance de leurs charges, sur les tentations auxquelles elles exposent, sur le bon exemple qu'ils doivent : y aurait-il à cela des inconvénients ? Ne serait-il pas utile de rappeler de telles choses, même aux plus sages ?

*Alph.* Quelle excellente idée ! mon père. A Sparte étaient bien des éphores, et à Rome païenne, des censeurs !

*Mr. Pr.* Je ne sais si je me trompe, je crois que nous devons à un pareil usage, les admirables Mercuriales du chancelier d'Aguesseau ?

*Mr. Th.* Et, selon le conseil de St. Paul, on aurait l'œil l'un sur l'autre, pour s'exciter à la piété, et aux bonnes mœurs (1).

La conversation, après avoir effleuré certains sujets, s'arrêta sur les missions. Mr. Prudent et sa famille avaient assisté dernièrement à l'assemblée générale ; ils avaient été édifiés de tout ce qu'ils avaient entendu, et étaient réjouis de ce qu'un temple avait été accordé, par la magistrature, pour cette solennité.

*Mr. Et.* Il était temps qu'il y eût, de nouveau, dans le monde chrétien, un mouvement religieux en faveur de la conversion des peuples païens.

*Mr. Pr.* En effet, quand on lisait, dans des voyageurs modernes, des détails malheureusement trop vrais, sur tant de coutumes idolâtres, superstitieuses, barbares, existant chez tant de nations ; je m'étonnais que la chrétienté ne s'intéressât pas davantage à la civilisation de tant d'hommes malheureux. Il y avait, ce me semble, contradiction entre l'ordre de l'Ecriture, les prières lues dans les temples, l'oraison dominicale, et l'indifférence complète des Chrétiens à cet égard ; quant à moi, qui ne me piquais pas de christianisme, je me bornais à critiquer ceux qui parlaient de leur zèle pour la gloire de Dieu.

*Mr. Et.* Il existe encore bien des préventions contre cette

(1) Héb. X, 24. III, 12, 13. Gal. VI, 1. Jaq. V, 19, 20.



œuvre ; mais j'espère que , peu à peu , elles se dissiperont , et que d'éloquents discours , comme ceux que nous avons entendus dans des assemblées générales , gagneront à notre cause , de nombreux amis.

*Mad. Ern.* Dieu le veuille !

*Alph.* Ce n'est pas vous , mon père , qui jamais avez eu de telles préventions ; je me rappelle que , quand j'étais enfant , vous me racontiez des histoires de missionnaires , et que vous me faisiez sentir combien il était beau de se sacrifier , pour répandre la foi chrétienne chez les peuples qui marchent encore dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Dès lors le mot *missionnaire* réveilla toujours , dans mon cœur , les idées du christianisme le plus pur et le plus courageux.

*Mad. Et.* A quoi en a-t-il tenu que tu ne sois missionnaire ? Si tu avais eu plus de santé , je ne sais si j'aurais comprimé le désir noble qui te tourmentait ; et maintenant , il n'est pas toujours prudent de lire , en ta présence , le dévouement pieux de ceux qui se sacrifient pour la conversion des peuples non chrétiens.

*Sophie.* Raconte-nous le trait d'héroïsme dont la lecture ébranla tes résolutions , et faillit t'arracher à nous.

*Alph.* Dans une des îles de la mer du Sud , à Owhyhée , est un volcan d'une profondeur immense , duquel sortent continuellement des colonnes de flamme , de vapeur sulfureuse , de lave liquéfiée. Les indigènes en faisaient le séjour de la déesse Pélé , dont le pouvoir leur inspirait une telle terreur , qu'elle était le principal obstacle à leur conversion au christianisme. Pour détromper ses compatriotes , la jeune épouse d'un des chefs de l'île a eu le courage de descendre au fond du cratère , et d'y braver le courroux de la fausse déesse , en adressant , du milieu de l'abîme , des prières au vrai Dieu (2). Il daigna l'exaucer , et l'arracha , pleine de vie , de ce gouffre de la mort. Comment cet acte de courage d'une femme , naguère païenne , n'aurait-il pas ranimé le feu de mon zèle ?

*Sophie.* Hé bien ! mon frère , prie le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa maison ; continue à t'inté-

(2) Rev. Encycl. juin 1827 , p. 783.



resser à cette œuvre par tes discours dans les conversations particulières, et par des dons, fruit de tes épargnes; ne te reproche rien, tu ne peux faire davantage.

*Mr. Pr.* C'est l'argent enlevé au pays, pour les missions, qui indispose contr'elles, beaucoup de personnes.

*Mad. Paul.* On ne crie pas tant contre l'argent que les dépenses du luxe emmènent.

*Mr. Pr.* C'est autant de pris, dit-on, à des institutions nationales de bienfaisance.

*Sophie.* J'ai été embarrassée à l'ouïe de cette objection, et je crois pourtant l'avoir résolue, en disant : si celui qui donne aux missions, refuse de contribuer, dans son pays, à des œuvres pies, il est coupable. Ne pourrait-on pas lui appliquer cette sentence de l'Évangile : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle?*

*Mr. Th.* J'ai vu qu'en général ceux qui donnaient aux missions, desserraient aussi les liens de leur bourse pour d'autres actes de bienfaisance.

*Mad. Ern.* La charité qui s'exerce à l'égard de l'ame est toujours la plus excellente. L'argent donné en aumônes produit des effets passagers, le pain se mange, le vêtement se consume; mais celui qui éclaire une ame, qui la forme à la piété; celui qui contribue, par son argent, à l'instruire, à la sauver, fait une action dont les conséquences s'étendent dans toute l'éternité.

*Mr. Th.* Quel plus bel emploi pourrait-on faire de son superflu, que d'exercer des œuvres de charité : c'est le luxe de l'homme de bien. Il se refuse une foule de jouissances pour subvenir aux besoins corporels et spirituels de ses semblables. Plus il est pénétré de l'Esprit de Christ, et moins il s'accorde de plaisirs qui satisfassent la mollesse, la vanité, les aises de la vie. Quand on pense de combien de manières peut s'employer le louis d'or que peut, sans gêne, dépenser le riche, et l'écu de six francs de l'homme aisé, on s'étonne qu'il ne se fasse pas encore plus de bien, et que la charité n'ait pas encore un plus grand nombre de disciples.

*Mr. Et.* Il faudrait accoutumer de bonne heure les enfants à faire, de leur argent, le meilleur emploi possible.



*Mr. Pr.* C'est bien à quoi l'on pense, surtout dans l'éducation publique !

*Mr. Et.* Si l'on n'y pensait pas autrefois, on y pense aujourd'hui. Je connais un pasteur qui, chaque dimanche, recueille, des enfants les plus âgés qui fréquentent le catéchisme, une parcelle de ce qu'ils peuvent économiser sur leurs petits bénéfices ; il ne reçoit pas plus de demi-batz à la fois ; à la fin de l'année, il dresse leurs comptes, et tous les enfants délibèrent sur le meilleur emploi de leurs économies ; quelquefois la pluralité décide que c'est pour acheter de petits livres utiles à chacun d'eux ; d'autres fois, que c'est pour venir au secours d'une famille indigente ; une fois leurs épargnes furent envoyées aux naufragés d'Yverdon ; une fois ils les destinèrent aux Grecs ; et je suppose qu'ils donneront aussi un jour aux missions. Ces enfants apprennent par là à économiser, ils voient ce que peut la réunion de petites économies, ils pratiquent des bonnes œuvres.

*Mr. Pr.* Pour en revenir à nos missions, ce qui a jeté encore sur elles de la défaveur, c'est qu'on a cru y voir une affaire de secte.

*Mr. Th.* Vous n'êtes cependant pas méthodiste, ni votre famille, et vous contribuez avec plaisir à cette œuvre ; que de gens, dans plusieurs pays protestants, que de Chrétiens de toutes dénominations, y ont contribué avant qu'on parlât de méthodisme ! l'Eglise nationale d'Angleterre élevait et envoyait des missionnaires déjà depuis fort long-temps. Le grand Osterwald, non méthodiste assurément, était membre de la Propagande (3). Notre auguste souverain est-il méthodiste, quoiqu'il soit protecteur des missions ?

*Mad. Ern.* Et lors même qu'il n'y aurait que des missionnaires méthodistes, cela vaudrait assurément mieux que rien ; le christianisme de ces sectaires est toujours christianisme, et n'en dissipe pas moins les erreurs et les ténèbres du paganisme.

*Mr. Pr.* Ces missions ne contribuent guère, dit-on, à l'avancement du règne de Dieu.

*Mad. Ern.* Ce règne avancerait-il davantage sans missions ?

(3) Société établie en Angleterre pour la propagation de la foi chez les Païens.



*Sophie.* Que Paul plante, qu'Apollos arrose, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de donner l'accroissement.

*Mr. Th.* Sans redire que le monde n'est Chrétien que parce qu'il y a eu des missions, les voyageurs, les philanthropes modernes conviennent tous que c'est aux missionnaires qu'en certaines contrées païennes, la civilisation est redevable, actuellement, de ses plus grands progrès. Et certes, ces voyageurs et ces philanthropes voudraient pouvoir en attribuer la gloire à la philosophie. Plusieurs tribus sauvages de l'Amérique du Nord doivent à de zélés missionnaires des Etats-Unis, le bienfait d'une existence pieuse et morale à laquelle ils étaient, jusqu'à ces derniers temps, demeurés étrangers (4). L'Inde même, si attachée à de vieux préjugés, devra sa régénération aux écoles chrétiennes qui y sont établies, et que fréquentent souvent les enfants des Indous.

*Mr. Et.* Quand chaque siècle ne fournirait de conversion au christianisme qu'une seule petite contrée, qu'une Otaheiti, il y aurait de quoi encourager le Chrétien véritable.

*Mr. Th.* Que nos missions protestantes, chez les peuples non Chrétiens, sont désintéressées ! qu'elles ressemblent peu à celles qui ont lieu souvent dans l'intérieur de la France. Des ecclésiastiques catholiques vont prêchant dans des paroisses catholiques, qui ne sont pas les leurs ; il en coûte beaucoup à l'Eglise qui entend ces prédicateurs, surtout si, en commémoration de cet événement, elle désire avoir une croix de mission. On voit de ces croix dressées en de petits villages qui ont fait, dans ce but, de grands sacrifices, et qui n'ont pas d'école !

Pendant qu'on parlait des missions, Mr. le Pasteur arriva avec le bon fils affligé. Quand la conversation sur ce sujet fut épuisée, on pria Mr. Alphonse de lire ses notes.

*Mr. Pr.* Tenez-vous ferme sur vos étriers ; car plusieurs de nous sommes préparés à vous attaquer, et, si nous pouvons, à vous renverser.

*Alph.* C'est plutôt pour recevoir des leçons de vous que pour vous en donner, que j'ai rédigé ces quelques pages sur

(4) Rev. Encycl. juillet 1828, p. 239. Rev. Brit. N.º 25.



l'Eglise, je ne vous les lirais pas si Mr. le Pasteur ne les eût, auparavant, examinées et corrigées.

*Alph. lit. Définition.* Le mot *église* a trois sens : le premier, celui duquel dérivent les autres, indique une réunion de personnes, convoquées en un même lieu, dans un but quelconque. Il est pris fort rarement en ce sens dans la Bible (5).

Le second sens est, je crois, celui-ci : La société de tous ceux qui, après avoir examiné, autant qu'ils en étaient capables, les preuves du christianisme, croient en Jésus-Christ, et se sont engagés à vivre selon les préceptes de l'Evangile. En quelques lieux qu'habitent ceux qu'anime une telle foi, et qui ont pris un tel engagement, ils sont membres de l'Eglise. Aussi St. Pierre compare-t-il l'Eglise à un édifice dont Jésus-Christ est la pierre vive et fondamentale, et dont chaque fidèle est une pierre vivante pour former une maison spirituelle. C'est une société religieuse, dans laquelle sont reçus des gens de toute condition et de tout peuple. Aussi St. Paul dit-il : *Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ ; car vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous êtes revêtus de Christ.* Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme ; — c'est-à-dire, que, dans l'Eglise, il n'y a plus, comme dans la société civile, des privilèges qui rendent plus cher à Christ le Juif que le Grec, le libre que l'esclave, l'homme que la femme (6). Tous les peuples chrétiens obéissent donc au même Chef spirituel, au Christ, au Roi de gloire ; c'est la confraternité, en Christ, des enfants de Dieu. — C'est ce que j'ai à dire sur le second sens du mot *église*.

*Mr. Ern.* J'aurais voulu que vous eussiez dit que ceux-là aussi sont appelés, dans l'Evangile, membres de l'Eglise, qui, n'étant plus sur la terre, ont hérité la vie éternelle. Ils sont appelés *la famille qui est dans le ciel, l'assemblée des premiers-nés, les esprits des justes arrivés à la perfection* (7). Vous pourrez facilement faire entrer cette idée dans votre définition. Ecoutons votre troisième sens du mot *église*.

(5) Actes XIX, 32. — (6) 1 Pierre II, 4-8. Gal. III, 26-29. Eph. I, 21. II, 11-22. III, 6-18. IV, 1-14. Rom. XII, 5. 1 Cor. VI, 17. — (7) Eph. III, 15. Hébr. XII, 23.



*Alphonse lit.* Enfin, on appelle aussi *église* une société de Chrétiens habitants d'un même lieu. Ainsi, les Apôtres disent : l'Eglise de Corinthe, de Thessalonique. Ainsi, St. Jean écrit à sept Eglises (8). Ainsi, nous disons : l'Eglise de Genève, de Paris, de Neuchâtel. Le but de la société civile est de maintenir les intérêts temporels des hommes, leur vie, leur santé, leur honneur, leurs biens, leur liberté. Le but de la société religieuse, ou de l'Eglise, est le perfectionnement de notre ame, par la foi en Jésus-Christ, et par l'imitation de son exemple. L'Eglise n'a point aboli les distinctions extérieures de la société civile, elle les maintient. Mais les principes de confraternité, que le Chrétien puise dans l'Evangile, tempèrent, et même effacent, les inégalités, souvent pénibles, de l'ordre social.

*Mr. Pr.* Bien, très-bien, cela revient à des idées que j'ai trouvées je ne sais où, et qui m'ont paru très-saines. Point de bonheur dans un pays, sans de sages principes d'ordre social. Point de principes sociaux, sans une morale pure. Point de morale pure, sans christianisme. Il y aura paix, satisfaction mutuelle entre les gouvernants et les gouvernés, quand l'état politique reposera sur de telles bases ; c'est à quoi l'on doit tendre en inculquant l'Evangile dans les cœurs.

*Alphonse lit.* L'Eglise, étant une société, a besoin, pour qu'elle puisse subsister, de lois fondamentales, de chefs, de discipline. Rien de tout cela ne manque à la société spirituelle. L'Evangile est le code des lois et de la discipline de l'Eglise. Et, sous des titres divers, ont été établis, dès le commencement du christianisme, des supérieurs appelés à travailler à la perfection des saints, aux fonctions du ministère, à l'édification du corps de Christ, ou de l'Eglise (9). Je crois que les Catholiques romains reconnaîtront, avec nous, les principes que je viens de poser. Mais ici commence, entr'eux et quiconque ne fait pas partie de leur Eglise, un violent débat. Ils prétendent être seuls membres de la véritable et sainte Eglise fondée par Jésus-Christ.

(8) Apoc. I, 20. — (9) Eph. IV, 11, 12.



*Mr. Et.* Qui ne connaît leur axiôme formidable : « Hors » de l'Eglise catholique , apostolique et romaine , point de » salut. » Heureusement que l'Evangile ne dit rien de pareil.

*Mr. Th.* Cet axiôme n'est plus admis par l'Eglise romaine avec la même dureté qu'autrefois. J'ai lu (10) que les infidèles qui n'ont pas eu la foi , Jésus-Christ ne leur ayant pas été annoncé , ne seront pas damnés pour être demeurés étrangers à cette foi. Dieu ne punira pas en eux leur ignorance involontaire , invincible ; ils seront jugés d'après les principes de la loi naturelle.

*Mr. Et.* Mais est-ce bien là le sentiment de toute l'Eglise romaine ?

*Mr. Th.* J'aime à le croire.

*Mr. Et.* Vous avez raison , la charité ne soupçonne point le mal ; mais comme l'ignorance d'une foule de Chrétiens non Catholiques n'est pas censée invincible , malheur à eux !

*Mr. Ern.* Cela me rappelle le mot d'un prêtre qui , dînant chez un de mes confrères , lui dit , à ce sujet , avec candeur : Madame votre épouse pourra être sauvée ; mais quant à vous.... Il n'acheva pas ; car il avait l'ame trop bonne , il valait mieux que ses principes.

*Alphonse lit.* Comme , vu l'immense variété des esprits , ils ne peuvent voir les choses de la même manière ; comme l'un trouve important ce qui , pour l'autre , l'est moins ; comme celui-ci appelle absolument nécessaire ce que l'autre envisage comme peu nécessaire , il a dû arriver que , dans l'examen de l'Evangile , des hommes ont voulu qu'on insistât essentiellement sur tel point de doctrine ; d'autres hommes ont voulu que ce fût sur un point différent ; de là sont nées des *sectes* ; de là des différences dans les confessions de foi.

Il vaudrait , sans doute , mieux que tous ceux qui portent le nom de Chrétiens s'accordassent à tous égards et de tous points. Il ne paraît pas que , sur cette terre , une telle unanimité soit possible. Elle n'existait pas du temps des Apôtres. C'est ce que dit St. Paul (11). C'est ce que prou-

(10) Expl. du Cat. p. 112. — (11) 1 Cor. XI, 19.



vent les chapitres XIV et XV de l'épître aux Romains ; c'est ce que prouve la divergence dans les opinions entre St. Paul et St. Pierre , au sujet de la conservation , dans le christianisme , des cérémonies du mosaïsme (12). La charité subsista entr'eux.

*Mr. Th.* Pour obtenir cette unité plénière , il faudrait que tous les esprits fussent jetés dans le même moule , et que tous les hommes reçussent précisément la même éducation.

*Mr. Ern.* Et comme cela n'est pas , il faudrait ou persécuter ceux qui ne voudraient pas admettre tous les principes qui leur sont imposés , et voilà l'abominable inquisition , ou asservir l'esprit en l'empêchant de sortir de la plus crasse ignorance , et voilà une tyrannie plus odieuse que celle qui enchaîne les corps. Car dès que l'on voudra instruire les hommes , leur intelligence sera éveillée , portée à l'examen , et dès lors naîtront tôt ou tard quelques divergences , et ces divergences n'ont été nuisibles , ni à la foi , ni à la morale , ni à la théologie , ni aux sciences , ni aux arts , ni aux institutions politiques , ni à la liberté (13).

*Mr. Th.* Forcer à l'unité autrement que par la persuasion , c'est enfanter l'hypocrisie , l'incrédulité , l'impiété. Il n'y a jamais eu moins d'incrédules , d'impies , d'hypocrites , en Italie , en Espagne , en France , que dans les états protestants de la Prusse , de la Hollande , de l'Angleterre. N'employer , pour propager la religion , que les moyens honorables du raisonnement , de la conviction , de la prière , et laisser à ceux à qui la religion est annoncée la liberté d'examiner , puis de préférer une secte religieuse à une autre secte , c'est prévenir toute hypocrisie ; on n'aura que des gens de bonne foi dans leurs principes religieux ; ils s'attacheront à une secte , parce qu'ils auront cru y voir la vérité. Une plante porte des fleurs et des fruits quand elle est cultivée sous le climat , et déposée dans le sol qui conviennent à sa nature.

*Mr. Et.* De cette liberté naîtront bien des opinions extravagantes , quand l'instruction aura été superficielle.

(12) Gal. II. — (13) Voyez l'ouvrage de M. Vincent , cité plus haut.



*Mr. Th.* Oui, comme de toute espèce de liberté; que faire pour prévenir ou arrêter ces opinions? Troublent-elles l'ordre civil? Sont-elles attentatoires à un des buts pour lesquels on s'est réuni en société? Que les lois civiles punissent. Sinon laissez circuler les opinions, même les plus bizarres; ne leur opposez que des principes sages, et c'est ce qui vaut le mieux. Tout ce qui ressentirait la persécution, quand même on n'allumerait pas de bûchers, serait indigne de l'homme, du Chrétien; pousserait au fanatisme ceux envers qui on voudrait user de contrainte. Une opinion qui n'eût pris aucune consistance, si elle n'eût pas été persécutée, en acquerra par l'intolérance. L'intolérance est le marteau qui chasse, dans l'épaisseur d'un chêne noueux, la hache qui ne pouvait y pénétrer seule (14).

*Mad. Ern.* Quel bel exemple de support dans les principes religieux que donna Jésus dans sa réponse aux Apôtres, qui désiraient faire tomber le feu du ciel sur une bourgade de Samarie, parce qu'elle n'avait pas voulu le recevoir: « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés! » car le Fils de l'Homme n'est point venu pour perdre les hommes; mais pour les sauver. »

*Mr. Pr.* Il y a pourtant un nombre prodigieux de sectes chez les Protestants!

*Alphonse lit.* Le grand nombre de sectes que l'on reproche au protestantisme est un résultat de la liberté des consciences, sur lesquelles Dieu n'a donné, à qui que ce soit sur la terre, le pouvoir de dominer..... Elles vivent en paix, se supportent, s'encouragent à l'étude des Saintes-Ecritures, à la foi et aux bonnes œuvres, partout où elles ne sont pas persécutées. Il existe entr'elles une rivalité qui tourne au profit de la piété. Témoins en soient les Etats-Unis, l'Angleterre, la Prusse, la France, le royaume des Pays-Bas. L'ordre social peut donc, non-seulement se maintenir, mais s'accroître au milieu du libre conflit des opinions religieuses. Quelqu'un a dit: L'existence de sectes, surtout dans le temps où elles naissent, prouve que l'on s'occupe sérieusement de religion. Dans un temps d'indifférence, il n'y en a point, parce qu'on s'occupe trop peu

(14) Vinet, Liberté des cultes.



de religion pour en faire un sujet de controverse. Je ne sais s'il sied aux Catholiques de nous reprocher le nombre de nos sectes, vu que le catholicisme, avec son système d'unité prétendue, n'a prévenu ni la naissance, ni l'existence de sectes dans son sein. Il n'a point empêché la séparation de l'Eglise grecque d'avec l'Eglise romaine, ni la Réformation. Les questions sur la grâce, le péché originel, la coéternité du Fils, et bien d'autres, qui divisent les Protestants, ont divisé et divisent encore les Catholiques (15). Il existe entr'eux, outre cela, des divisions sur des points de doctrine qui leur sont particuliers, sur l'immaculée conception de la Vierge, sur les honneurs à lui rendre. Que de querelles entre les ordres religieux! Les disputes de St. Dominique et de St. François n'ont-elles pas troublé l'Eglise de Rome? Les Jésuites et les Jansénistes ne sont pas d'accord sur des articles d'une haute importance. Le quiétisme n'a-t-il plus de sectateurs? Avant la Réformation, ne voit-on pas chaque siècle enfanter des sectes dans les états même qui reconnaissaient la suprématie temporelle et spirituelle des papes? La nature de quelques sujets religieux qui sont nécessairement entourés de mystères, et que de certains esprits prétendent comprendre et expliquer, a occasionné et occasionnera long-temps encore des sectes. Que faire? Les tolérer, les laisser se séparer d'avec l'Eglise, qui n'explique pas de la même manière qu'eux d'inexplicables mystères, et ne jamais cesser d'être unis avec eux par le lien si parfait de la charité. Rome a eu quelquefois la prudence de laisser pendantes, en appel, des causes portées à son tribunal.

*Mr. Paul.* J'aurais voulu savoir tout cela dans un entretien que j'eus avec un Catholique qui me reprochait nos schismes; il me parlait toujours de la nouvelle secte des *Mômiers*, et cela me chagrînait d'autant plus que je ne savais que répondre.

*Mr. Th.* Il fallait lui citer les Louisets, qui dernièrement ont paru dans la Bretagne et se sont séparés de l'Eglise romaine (16).

(15) Jur. T. I, Ch. IV, V, VI. Abr. de l'H. Un. T. VIII, p. 234.  
— (16) Ils se nomment les anti-concordatistes de la petite Eglise;



*Mr. Paul.* Que croient-ils ceux-là ?

*Mr. Th.* Je l'ignore, je sais seulement qu'ils existent depuis peu.

*Alphonse* se hâte de reprendre sa lecture. D'ailleurs un Protestant ne s'étonne pas qu'il y ait des sectes dans le protestantisme, c'est une conséquence de la liberté des consciences et des cultes. Malgré ces sectes, les Protestants sont au moins d'accord sur un principe d'unité ; ils ont une base fondamentale sur laquelle tous s'appuient ; c'est *la foi en l'Evangile comme inspiré de Dieu, et comme l'unique règle de ce qu'ils doivent croire et de ce qu'ils doivent faire pour être sauvés*. L'Evangile est la seule autorité qu'ils reconnaissent en matière de religion. Il est le centre où viennent aboutir tous les rayons des systèmes particuliers à chaque secte. S'accordant sur ce point fondamental, les Protestants sont unanimes aussi sur nombre d'autres points de dogme, et sur tous les principaux devoirs. Ils sont unis, entr'autres, par la charité, ce symbole pratique du Chrétien véritable ; *à cela*, dit Jésus-Christ, *on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*. Toutes les sectes sont unies pour faire le bien ; elles s'associent pour des œuvres éminemment évangéliques, par exemple, pour les missions chez les peuples non Chrétiens, pour mettre la Bible à la portée de la fortune du plus pauvre, pour répandre l'instruction dans les classes inférieures de la société. Si chaque secte a des doctrines particulières auxquelles elle s'attache, elle est aussi, par là, presque toujours conservatrice d'un principe vital du christianisme. Avec l'Evangile pour flambeau, ce qu'il y a souvent d'exagéré, d'exclusif, ou même d'erroné dans la manière dont la secte établit sa doctrine, se dissipera un jour. Plus on s'avancera à la lumière de l'Evangile, plus on approchera de la perfection, dans la vérité et dans la sainteté.

Les Catholiques, malgré leurs prétentions à l'unité, n'ont pas fait autant de progrès que nous dans la tendance à l'unité ; car ils ne sont pas d'accord entr'eux sur la règle absolue de la foi et des mœurs, sur l'autorité suprême, et

poursuivis en justice par les Catholiques romains, ils ont été libérés par les tribunaux, en 1828.



infaillible qui doit terminer, en dernier ressort, les contestations religieuses. Parlez à un *ultramontain*, il vous dira : c'est le pape qui est infaillible, et dont les décisions doivent être sans appel. Entretenez-vous avec un Gallican, il vous dira : le concile est supérieur au pape. D'autres Catholiques interrogés vous répondront : le pape et le concile déterminent ensemble les articles de foi. Des Catholiques regardent le pape comme infaillible à de certains égards, tandis que d'autres lui attribuent, à tous égards, l'infaillibilité. Il règne aussi, dans l'Eglise romaine, de l'incertitude sur l'étendue de l'infaillibilité des conciles. Celui de Trente n'est reçu, dans de certains pays, comme infaillible, que sous le rapport du dogme et des sacrements; dans d'autres, il est reçu comme tel sous le double rapport du dogme et de la discipline. Des gens qui partent de principes différents arriveront à des conséquences différentes, et ne tomberont jamais d'accord; c'est le cas des Catholiques. Les Protestants peuvent espérer de se réunir un jour, parce qu'ils partent du même principe.

Encore quelques faits qui ne doivent pas laisser que de causer des embarras aux Catholiques romains; les conciles de Constance et de Bâle proclamèrent la supériorité des conciles sur les papes. L'ultramontain a beau nier l'œcuménicité des conciles de Constance et de Bâle, il suffit, ce me semble, pour lui fermer la bouche, que des papes, regardés, par lui, comme infaillibles, aient approuvé les conciles, ce qui a lieu. D'après quelle règle déterminera-t-on si un concile est œcuménique ou non, puisqu'on révoque en doute l'œcuménicité de ceux de Constance et de Bâle, reconnus par des papes, et rejetés par d'autres papes (17).

Quel fut le véritable pape quand il y en eut deux, même trois à la fois?

*Mr. Pr.* Mais Mr. Alphonse, d'après votre manière de voir, serait-il donc permis à quiconque désapprouve quelque chose dans l'Eglise dont il est membre, de s'en séparer?

*Alph.* Permis, oui; mais, me demandez-vous si un tel homme ferait bien dans tous les cas donnés, je répondrai non.

(17) Tur. XV.<sup>e</sup> siècle. Hess, p. 176. Br. p. 145.



*Mr. Ern.* En effet, Jésus-Christ se soumit à certaines pratiques usitées chez les Juifs, quoiqu'elles ne fussent pas, de tout point, conformes à l'institution primitive, entr'autres, dans la manière et dans le temps de célébrer la Pâque. St. Paul appela *église* la réunion des Chrétiens de Corinthe; il les nomma saints et fidèles, quoiqu'il y eût parmi eux des imperfections et des souillures, tant à l'égard de la foi qu'à l'égard des mœurs. Que de support recommande cet Apôtre envers ceux qui sont faibles! Jésus-Christ compare l'Eglise à un champ où le bon grain se lève mêlé avec l'ivraie, à un filet qui rassemble toutes sortes de choses, bonnes et mauvaises (18). Mais quand une Eglise renoncerait à la foi, ne prêcherait plus l'Evangile, poserait un autre fondement que celui qui a été posé, que Jésus est le Christ; comment, sans prévarication, y resterait-on attaché?

*Mr. Pr.* Comme de la meilleure foi du monde, et tout en étant dans l'erreur, des hommes, même un seul homme, pourraient croire que, dans l'Eglise dont ils sont membres, le pur Evangile n'est point prêché, ces hommes se sépareraient et auraient cependant grand tort.

*Mr. Ern.* Cela est certain; la raison et la conscience individuelle deviennent juges en cette matière; tout ce qui ne se fait pas avec foi est un péché. Je l'avoue, tout Protestant est pape, une Bible à la main; il peut être pape non infallible, comme bien d'autres; mais plus un Protestant étudiera l'Evangile, et moins il sera sujet à l'erreur, et plus il jugera sainement dans une affaire de conscience qui l'intéresse lui avant tout autre. Il est des Protestants qui croient sur la parole de leurs pasteurs comme les Catholiques croient par principe sur la foi de leurs curés; mais un véritable Protestant ne reçoit pas la foi sur l'ordre ou la déclaration d'autrui, il la puise dans l'Evangile qu'il sonde. Qu'elle sera belle l'époque où l'instruction étant généralement répandue, chacun croira parce qu'il aura examiné.

*Mr. Pr.* Vous ne voudriez pourtant pas qu'on se séparât de l'Eglise à la légère; et ne pensez-vous pas qu'il pourrait y avoir moins de sectes dans le protestantisme?

(18) 1 Cor. I, 2. Rom. XV, 1-13. Matth. XIII. Instit. chrétienne de Calvin. Liv. IV, Ch. I.



*Mr. Ern.* C'est ma pensée. On peut rester attaché à l'Eglise nationale, en supportant ceux dont les opinions diffèrent des nôtres, en se souvenant des principes communs à tous les membres d'une même Eglise évangélique, en cimentant, si j'ose ainsi dire, par la charité, les principes de la foi. De cette manière subsistent les Eglises nationales en Allemagne et ailleurs (19). Mais une fois le principe de la liberté des cultes et des consciences étant admis, il faut en subir les conséquences. On ne ramènera pas à la sagesse les séparatistes, en ayant recours à la persécution, à l'exil, à l'intolérance, sous quelque forme qu'elle se manifeste.

*Mr. Pr.* Et la séparation des réformateurs?

*Mr. Ern.* Ils durent rompre avec Rome, qui persévéra jadis et qui, jusqu'à maintenant, a persévéré dans des erreurs pernicieuses. Chez elle, des commandements d'hommes sont d'une autorité pareille à la loi de Dieu. Nos ancêtres avaient le droit de se séparer et de se réformer. Ils étaient dans le cas d'un peuple qui veut de toute force retourner sous la domination d'un souverain légitime, aux lois duquel on l'avait à-peu-près complètement soustrait, ou dans le cas d'une famille qui rentre en possession des biens et des privilèges qui lui ont été concédés par le testament d'un de ses aïeux et dont quelques membres la frustraient injustement.

*Mr. Th.* Même s'il est des abus tolérables dans l'Eglise nationale, il faut par l'instruction, des efforts et de la persévérance, s'appliquer à y remédier sans secousse; une séparation, même la plus nécessaire, la plus légitime, d'avec l'Eglise dont on est membre, est soumise à des inconvénients qu'il serait heureux qu'on pût toujours prévenir.

*Mr. Pr.* Très-bien, et il y aura moins de divisions dans l'intérieur des familles; car cette division n'est-elle pas aussi, selon vous, un résultat de la liberté des cultes?

*Mr. Ern.* Evidemment; Jésus l'annonce lorsqu'il parle de certains effets de la prédication du christianisme (20). Je puis très-bien concevoir division dans les opinions religieuses et union dans les sentiments de bienveillance chré-

(19) Voyez Vincent, Vues sur le protestantisme, p. 59, etc. —

(20) Matth. X, 35, 36.



tienne. Cependant cela doit être assez rare ; car qui est assez tolérant, assez plein de cette charité qui supporte tout ? Si l'on ne permettait pas la divergence dans les opinions religieuses, que faire pour la prévenir ? Faudrait-il établir, dans le sein des familles, un juge suprême qui réglât, selon sa manière de voir, les affaires de conscience ?

*Mad. Pr.* Que Dieu soutienne plus particulièrement, par sa force, les membres de toutes les familles exposées à de telles épreuves !

Amen ! dirent plusieurs voix.

*Mad. Et.* Avant le mariage, on peut prévenir de tels dangers ; après le mariage, il n'y a plus qu'à implorer de Dieu, résignation et charité !

*Mr. Pr.* Mais, que feriez-vous des incrédules, d'après votre système de liberté ?

*Mr. Ern.* Ils sont hors de l'Eglise chrétienne, mais je me garderais de les persécuter ; je chercherais à les persuader de la vérité, de la divinité de l'Evangile, et je leur ferais tout le bien dont je serais capable, quoique sachant qu'ils ne sont pas *domestiques de la foi*. Je ne les regarderais pas comme des ennemis, je les avertirais comme des frères (21).

*Mr. Pr.* Et les sectaires, comment vous conduiriez-vous envers eux ?

*Mr. Ern.* Si j'avais des preuves certaines qu'on pût leur appliquer ce que dit St. Paul, qu'ils sont pervertis et qu'ils péchent contre leur conscience, ou ce que dit St. Jean, qu'ils ne persévèrent pas dans la doctrine du christianisme, afin de se livrer à de mauvaises œuvres (22) ; je les avertirais ; puis, s'ils étaient indociles, je les éviterais ; je n'entreprendrais pas avec eux des relations d'amitié, mais je ne les persécuterais pas ; bien plus, je remplirais envers eux tous les devoirs de la charité chrétienne, tant pour le corps que pour l'âme.

*Mr. Pr.* Et vous rempliriez les mêmes devoirs envers les Catholiques romains ?

*Mr. Ern.* Sans doute. Ne sont-ils pas aussi Chrétiens ? Nous éprouvons les mêmes sentiments de charité, et nous

(21) Gal. VI, 10. 2 Thess. III, 15. — (22) 1 Tite III, 11. 2 Jean, v. 7-11.



devons remplir, quand nous y sommes appelés, les mêmes devoirs envers les hommes de tout pays, de toute langue, de toute couleur, de toute religion. C'est ce qu'enseigne Jésus-Christ dans la touchante similitude du bon samaritain.

*Mr. Th.* Cela ne ressemble guères au serment qu'on fait prêter quelquefois aux Protestants qui deviennent Catholiques. Ils doivent jurer de ne point retomber dans les erreurs qu'ils abjurent, et de n'accorder ni aide, ni conseil, ni service, ni faveur quelconque à ceux qui tiennent à de telles erreurs. C'est ce que, selon les instructions du nonce du pape, dut promettre à Vienne, en 1812, Charles Biester qui passa au catholicisme (23).

*Mr. Pr.* Votre tolérance n'est pas sœur de l'indifférence, elle est fille de la charité chrétienne; et quoiqu'en aient prétendu les Catholiques, il y a autant de vie religieuse, autant d'attachement aux vérités de la foi, autant de défenseurs éclairés du christianisme, autant de mœurs pures, autant d'institutions de bienfaisance chez les Protestants que chez les Catholiques. — Encore un mot, quel rôle joue le gouvernement dans votre système?

*Mr. Ern.* Les gouvernements n'ont pas le droit de régler la religion des sujets, ni de les persécuter, quand ils n'ont pas la religion de ceux qui les gouvernent; la conscience et la religion sont au-dessus des rois. — Les Israélites devaient-ils prendre la religion de Pharaon? Daniel et les Juifs la religion de Nébucadnetzar et de Darius? Les premiers Chrétiens celle des empereurs romains? — Les souverains doivent interdire et punir tout ce qui est contraire aux mœurs de l'homme, considéré comme membre de la société civile et politique, et ils doivent ne s'ingérer dans les affaires religieuses que pour accorder à toutes les sectes une égale protection; car toutes sont appelées à supporter dans l'état les mêmes charges. — Voilà ma manière de voir; cependant autre est un principe envisagé en soi, d'une manière absolue, et autres sont les choses telles qu'elles sont, avec les relations qui les unissent entr'elles. Il faut tendre à ce but, qui selon moi est la perfection, y diriger les autres, si l'on en est capable, montrer la sagesse, la nécessité d'un tel sys-



tème, et, en attendant un tel ordre de choses, ne léser les droits de personne, et ne rompre avec l'Eglise dont on est membre que quand la foi est en péril.

*Alph.* Avant de passer à un autre point de controverse, je lirai sur notre sujet, n'en déplaie à Mr. Prudent, un morceau tiré des thèmes de Mercier, que l'on traduisait en latin au collège de Neuchâtel : « Il est certain que l'Eglise romaine » ne pourra jamais prouver son infailibilité, parce qu'elle ne » pourrait la prouver que par la raison ou par l'Ecriture; or » elle enseigne elle-même que ces deux guides ne pourront » jamais conduire sûrement les hommes sans la direction de » l'Eglise; il faut donc, ou qu'elle renonce à son infail- » bilité, ou qu'elle admette l'usage de la raison et de l'E- » criture pour la prouver. Je ne sais lequel des deux elle » aimera le mieux; car si elle renonce à son infailibilité, » il est clair qu'elle ne pourra plus exiger une foi aveugle, » et si elle dit que la raison et l'Ecriture pourront bien » prouver son infailibilité, il est clair que ces deux guides » pourront bien nous conduire aussi sûrement sur d'autres » articles, et dès lors son infailibilité sera inutile. Je crois » que ses plus subtils controversistes ne pourront jamais » répondre à ce raisonnement ? »

*Mr. Et.* D'où vient que Mr. Prudent adresse toutes ces questions au sujet des sectes chrétiennes ?

*Mr. Pr.* Occupé de jurisprudence et de droit, accoutumé d'examiner des lois auxquelles tous les membres de la société civile doivent se soumettre, il me semblait d'abord que les membres de la société ecclésiastique auraient dû être appelés à la même soumission, maintenant je comprends que ce principe ne peut s'appliquer aux affaires de conscience.

*Mr. Ern.* Lisez l'ouvrage de Mr. Vinet, sur la liberté des cultes; vous y trouverez toutes ces questions résolues.

*Mr. Pr.* On pourrait donc se représenter les sectes du protestantisme comme formant une vaste confédération dont les états seraient unis entr'eux par un lien commun, l'Evangile.

*Mr. Ern.* Parfaitement, pourvu que, dans cette union chrétienne, les membres d'un état puissent passer et vivre librement dans les autres, si leur conscience les y pousse, pourvu qu'ils puissent communiquer et répandre leurs principes franchement, par les voies honorables de l'ins-



truction et de la persuasion ; voilà pour les droits ; pourvu que , d'un autre côté , les membres de ces divers états vivent ensemble dans la charité , reconnaissent ce qu'il y a de bon dans les états alliés , n'imaginent pas être encore en possession de l'arbre de la vérité jusque dans ses rameaux et ses filaments les plus déliés , et travaillent à l'avancement de la gloire de Dieu , surtout en gagnant à Jésus ceux qui ne le connaissent pas ou qui le renient , les incrédules , les impies , les indifférents. Voilà pour les devoirs. Au reste , ce développement est peu utile ; être uni par l'Évangile dit tout.

*Alph.* Mr. Prudent ferait donc du papisme une monarchie absolue.

*Mr. Pr.* Absolue au superlatif ; je crois qu'il est dans ses principes de dominer sur l'ame et sur le corps.

*Alph.* Ah ! ne me volez pas mes notes ; il est temps que je continue de les lire. J'en suis aux moyens mis en usage par Rome pour établir son fameux système d'unité.

*Mr. Pr.* Encore un mot , s'il vous plaît : les libertins triomphent des dissensions qui existent entre les sectes , nos ministres ne s'accordent pas , disent-ils ; ils ne savent ce qu'il faut croire ; ces querelles semblent être , pour les libertins , un encouragement à se livrer , sans remords , à leurs désordres.

*Mr. Ern.* Que ces libertins se désabusent. Les ministres de toutes les sectes chrétiennes s'accordent pour condamner les mauvaises mœurs ; ils disent tous avec l'Évangile : « Ni » les injustes , ni les impudiques , ni les idolâtres , ni les » adultères , ni les efféminés , ni les abominables , ni les » larrons , ni les avarés , ni les ivrognes , ni les médisans , » ni les ravisseurs , n'hériteront point le royaume de Dieu. »

*Mr. Pr.* Je comprends que les fondateurs , les ministres et les membres de telle ou telle secte aient envisagé certains points de doctrine , comme plus importants , plus propres que d'autres à agir sur le cœur , à régénérer l'ame , à influencer sur la conduite ; de là sont nées les divergences ; et je comprends qu'il y ait pu avoir lieu à de différentes sectes sur les devoirs essentiels prescrits dans l'Évangile.

*Alph. lit.* Pour appuyer leur système d'unité , pleine , entière , absolue , en matière de religion , les Catholiques



romains ont imaginé un chef visible de l'Eglise, appelé Pape, et qui seul, selon les uns, avec les conciles, selon les autres, décide infailliblement de tout ce qui est relatif à la foi et à la morale. Je ne sais trop quel rôle le faire jouer dans le système de ceux qui déclarent le concile supérieur au pape. Ce chef demeure à Rome, où il est censé être successeur de St. Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Couvert de la tiare, emblème de sa triple domination, il dispose du double glaive; c'est-à-dire, du pouvoir spirituel et temporel; du pouvoir spirituel, en réglant, soit seul, soit avec les conciles, les affaires de la religion; du pouvoir temporel, en ordonnant aux rois et aux puissances de la terre de se servir de l'épée pour contraindre à la soumission quiconque n'obéirait pas au représentant du Christ sur la terre.

Nous ne reconnaissons ni aux conciles, ni aux papes, une autorité supérieure ou égale à celle de l'Evangile. Pour que les conciles eussent l'autorité dont je parle, il faudrait que l'Evangile en fît mention, indiquât dans quelles occasions, par qui, et dans quel temps ils doivent être convoqués et de qui ils doivent être composés. Qu'est-ce qui les rend œcuméniques? Est-ce quand ils sont convoqués par les empereurs comme cela eut lieu pour le premier de Nicée, pour le second de Constantinople, pour le troisième d'Ephèse, le quatrième de Chalcédoine, le sixième de Constantinople, tous œcuméniques, et dont les décisions sont reçues, dans l'Eglise catholique, comme articles de foi? (24). De tout cela, je ne crois pas qu'il en soit dit mot dans l'Evangile. D'où vient que le premier concile œcuménique n'a eu lieu que l'an 325? « Si l'Eglise s'est passée de conciles généraux pendant trois siècles, dirai-je avec le cardinal Bellarmin, pourquoi n'aurait-elle pu s'en passer encore trois et même six et neuf siècles? » La voix des Apôtres, qui retentit dans l'Eglise jusqu'au concile de Nicée, n'y a-t-elle donc pas retenti plus tard? L'Evangile ne continuait-il pas leurs enseignements? Les pasteurs pouvaient-ils enseigner autre chose que l'Evangile? Le peuvent-ils aujourd'hui, s'ils sont fidèles? (25)

A défaut de toute instruction biblique au sujet des con-

(24) Rev. Prot. décembre 1826. — (25) Rép. à l'Ev. p. 18, 19.



ciles, il faudrait, au moins, que ces assemblées ressemblas-  
sent à ce premier concile de Jérusalem (26), dont tous les  
conciles n'ont été que d'imparfaites copies, pour ne rien  
dire de plus. — Des Apôtres le présidèrent. Qui, dans la  
suite, a pu, sans un ridicule et coupable orgueil, se croire  
leur égal? — Ils purent donc dire, inspirés qu'ils étaient :  
*Il a plu au St. Esprit et à nous*. Le fameux concile de Trente,  
le dernier de ceux qu'on met dans le rang des œcuméniques,  
ne l'a pas osé (27) — A côté des Apôtres siégèrent les anciens  
et tous les fidèles de l'Eglise. Dans les conciles généraux, les  
chefs décident, et les Eglises ne sont point consultées (28).

Il n'est, je crois, pas un de ces conciles qui n'ait enseigné  
quelque erreur, qui n'ait voulu, en décidant ce que l'Ecri-  
ture-Sainte avait trouvé bon de ne pas décider, être sage  
au-delà de ce qu'il faut être sage. Ainsi le premier concile  
œcuménique de Nicée déclare que le Fils de Dieu est en-  
gendré, et non pas fait!!! Le second concile œcuménique  
d'Ephèse, en admettant les erreurs d'Eutichès, détruit la  
nature humaine de Jésus-Christ. Le second concile de Nicée  
décrète l'adoration des images, condamnée dans deux con-  
ciles précédents (29). Que sont les chefs des Eglises, chacun  
en particulier? Des hommes pécheurs et faillibles. Réunis,  
ils ne peuvent être infallibles. L'Eglise, que certains Ca-

(26) Actes XV. — (27) C'est un de ceux auxquels les Catholi-  
ques en appellent aujourd'hui le plus souvent. Il se tint de 1545  
à 1563, dans la ville de Trente; mais avec des interruptions. De  
grandes contestations, qui s'élevèrent dans cette assemblée, failli-  
rent la dissoudre. Un jour, l'archevêque de Palerme supplia à ge-  
noux et avec larmes, les pères du concile de se supporter. Il ne s'y  
trouva d'abord que vingt-cinq ecclésiastiques en droit de voter; le  
nombre s'en éleva ensuite à deux cent vingt-cinq, dont plus de la  
moitié étaient Italiens. La plupart des décisions furent prises par  
septante, huitante ou cent membres. Et ce seraient là les repré-  
sentants de l'Eglise universelle! Les papes se sont réservés le droit  
d'expliquer le sens des paroles et des décrets du concile. Une com-  
mission est chargée d'interpréter les oracles de l'assemblée infail-  
lible. Ce concile avait été convoqué pour qu'il réformât les abus  
sous le poids desquels gémissait l'Eglise. La réforme désirée ne s'o-  
péra point. Le catéchisme du concile de Trente fut publié, en 1566,  
par les ordres de Pie V. [Br. p. iv, 160, 164]. — (28) Rép. à l'Ev.  
p. 18, 19. — (29) Ibid. p. 32.



tholiques représentent par des conciles , n'est donc pas infailible.

Jésus a promis de veiller sur l'Eglise, non, plus particulièrement, sur celle de Rome ou de Corinthe, mais sur celle qui est composée des fidèles qui croient en lui, en quelques lieux qu'ils soient. Il a déclaré que les portes de l'enfer, les puissances infernales, les machinations des méchants, ne prévaudront point contre elle, ne pourront la renverser; il n'est point fait mention, dans cet endroit, de l'Eglise de Rome, ni de l'infailibilité d'aucune Eglise. Une Eglise ne peut être infailible que quand elle demeure attachée aux doctrines et aux devoirs de l'Evangile; Jésus a empêché et empêchera que l'erreur ne prévale universellement sur la vérité, dans son Eglise. Voilà pourquoi l'Eglise est appelée *la colonne et l'appui de la vérité*. L'Eglise de Rome mérite moins qu'une autre Eglise d'être regardée comme telle; c'est la Parole de Dieu, qui est la vérité; et que n'a pas ajouté Rome à cette Parole? Si ce passage concernait non l'Eglise universelle, mais une Eglise particulière, ce serait surtout à l'Eglise d'Ephèse, qu'il faudrait l'appliquer (30).

Pour que, de leur côté, les papes eussent une autorité égale ou supérieure à l'Evangile, il faudrait que cela fût prouvé par l'Ecriture-Sainte. Or je n'y trouve aucune mention de la supériorité de l'Eglise de Rome sur les autres Eglises, non plus que du droit acquis à son pasteur de diriger, d'une manière infailible, toute l'Eglise de Jésus-Christ. Rien, dans l'Ecriture, ne justifie une telle prétention; St. Paul ne semble-t-il pas la condamner, lorsqu'il dit aux Romains, dans son épître : *Ne vous enorgueillissez point, mais craignez*. C'est parce que St. Pierre a demeuré à Rome, et a été, dit-on, le premier évêque de cette ville! Mais ce sont là deux faits contestés, et dont les preuves ne paraissent pas évidentes à plusieurs savants. St. Pierre eût-il même été à Rome, c'était moins lui, plus particulièrement Apôtre des Juifs, qui devait être évêque de cette ville, que St. Paul, qui, de toute certitude, y séjourna long-temps, et qui était plus particulièrement l'Apôtre des Gentils. Accordons encore que St. Pierre ait été à Rome, qu'il ait été

(30) 1 Tim. I, 3. III, 16.



évêque de l'Eglise de cette cité, il faudrait prouver de plus que cet évêché lui donna le droit de commander à toutes les Eglises existant alors sur la terre, fondées et dirigées par les Apôtres ou par leurs disciples immédiats. Or où est établie cette supériorité du fils de Jona? Il ne s'appelle jamais arbitre des rois, législateur des nations, prince des Apôtres, comme Jean, comme Jacques, il s'appelle Apôtre de Jésus-Christ. « Il prie les pasteurs, lui qui est pasteur avec eux, » de paître le troupeau de Dieu....; non en dominant les » héritages du Seigneur, mais en se rendant les modèles du » troupeau, afin que quand le Souverain Pasteur paraîtra, » ils reçoivent la couronne incorruptible de gloire.» Il relève Corneille qui se prosterne devant lui; ce qui ne ressemble guère à ce qui se pratique lors de l'intronisation du pape, tous les cardinaux s'agenouillant devant le nouveau vicaire de Jésus-Christ. Pierre est l'égal des Apôtres dans le concile de Jérusalem. Lorsqu'il est repris, avec justice, par St. Paul, qui lui résiste en face, il ne lui impose pas silence, et n'excommunie pas celui qui n'était inférieur en rien aux autres Apôtres. On ne voit pas que Pierre ait été regardé, de son temps, comme supérieur à ses collègues. C'est à tous que Jésus donne le St. Esprit. Tous le reçoivent le jour de la Pentecôte. Ce n'est pas plus Pierre que les autres Apôtres qui sont consultés, par l'Eglise d'Antioche, sur un cas de la plus haute importance. Si quelqu'un d'eux devait être supérieur aux autres, c'eût été Paul, qui avait plus travaillé que tous; toutefois l'Ecriture-Sainte n'élève ni lui, ni aucun Apôtre à la primauté dans le collège des premiers serviteurs du Christ (31).

*Sophie.* Mais tu oublies la fameuse déclaration du Sauveur à l'Apôtre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.... Je te donnerai les clefs du royaume » des cieux, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans » les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié » dans les cieux. » Il est là, ce me semble, supérieur à ses collègues.

*Mr. Th.* Je ne puis penser de même. L'Eglise est souvent

(31) 1 Pierre I, 1. V, 1-4. Actes X, 25. XV. VIII, 14. XI, 1-18  
2 Corinth. XI, 5. Gal. II. Jean XX, 21. 1 Corinth. XV, 10.



comparée à un saint temple. Jésus en est la pierre angulaire, les Chrétiens sont comme des pierres employées à entrer dans la structure de l'édifice dont les Apôtres et les Prophètes sont les fondements. Quoi d'étonnant que Jésus, faisant allusion au surnom que reçut l'Apôtre comme symbole de son caractère, l'envisage comme propre à être une des pierres sur lesquelles reposera le bâtiment. Jacques et Jean sont, comme Céphas, appelés aussi les colonnes de l'Eglise. Je ne saurais donc conclure de ce passage que Pierre ait été supérieur aux autres Apôtres. La censure sévère que Jésus lui adresse peu après en lui disant : *Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale*, diminue bien la valeur de l'éloge, et laisse, tout au plus, l'Apôtre au niveau de ses confrères. Si, dans cette occasion, Jésus lui donne les clefs du royaume des cieux, avec le pouvoir de lier et de délier, tous les autres Apôtres reçurent, en d'autres temps, de leur Maître, la même puissance. *Je vous dis en vérité que tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié au ciel, et que tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié au ciel* (32).

*Mad. Pr.* Mais d'où vient que St. Pierre est toujours nommé à la tête des Apôtres ?

*Mr. Ern.* Je l'ignore; le devait-il à son âge, à la vivacité de son esprit, qui le portait à toujours parler le premier, ou à quelque autre cause, je ne le sais. Mais être nommé le premier ne donne pas le droit de commander à ceux qui sont nommés après.

*Alph.* Le premier d'un collège quelconque n'est pas le chef du collège, et n'a pas le droit de dominer ceux qui en sont membres avec lui.

*Mr. Ern.* Une supériorité de rang dans un corps ne suppose pas toujours une supériorité de lumières. Le président d'une corporation n'en est pas toujours le plus sage.

*Mr. Th.* Les Catholiques cherchent à fonder la supériorité de St. Pierre sur ces paroles que Jésus lui adresse : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Les agneaux sont les Apôtres, les brebis sont les fidèles. C'est ce que me dit Mr. l'abbé avec qui je controversais près d'Ornens. Plaisan-

(32) Matt. XVI, 18-23. 1 Pierre II, 5. Eph. II, 20. Gal. II, 9. Matt. XVIII, 18. Jean XX, 23.



terie, répliquai-je, en éclatant de rire, n'imaginant pas qu'on pût recourir à une raison pareille pour établir la primauté de Pierre. Cet Apôtre ne se croyait pas le seul berger, puisqu'il recommande aux anciens et aux pasteurs de l'Eglise, lui qui est pasteur avec eux, de paître le troupeau de Dieu. Il se fait l'égal, non-seulement des Apôtres, mais des simples pasteurs établis dans l'Eglise par les Apôtres. Il ne prend point avec eux le ton d'un supérieur. Il importait que celui qui avait renié trois fois son Maître fut rétabli solennellement dans l'apostolat dont il s'était exclu ; sans cette réintégration, les autres Apôtres auraient pu envisager Pierre comme n'ayant plus aucune part avec eux. Voilà pourquoi Jésus lui adresse ces paroles bien connues et si touchantes : *Païs mes agneaux, païs mes brebis*. Bien loin donc de l'élever au-dessus de ses collègues, Jésus le replace à leur niveau. — L'abbé poursuivit, disant : Jésus recommande à Pierre de fortifier ses frères lorsqu'il serait revenu à lui-même après son reniement (33). N'est-ce pas une marque de supériorité ? Ma réponse fut : Les avis que donne, contre la tentation, un homme tombé en faute, sont-ils des titres à une supériorité sur ceux qu'il avertit ? Pour être charitable, est-il supérieur ?

Alphonse profite d'un moment de silence pour continuer de lire :

Quand bien même St. Pierre aurait eu quelque espèce de primauté dans le collège des Apôtres, on ne saurait encore inférer de là que tous les évêques de Rome aient reçu de Pierre, en héritage, une supériorité de droit sur son Eglise et sur toutes les Eglises chrétiennes ; qu'ils aient été les chefs visibles et infaillibles du monde chrétien. Si une telle charge devait nécessairement exister dans l'Eglise, l'Evangile en aurait dû parler, ou son silence serait inexcusable. Que les Catholiques citent un seul passage en faveur de leur opinion. Nous en avons plusieurs qui la détruisent : Dieu a établi Jésus pour Chef suprême de l'Eglise, qui est son corps, et l'assemblage formé par celui qui réunit en lui toutes choses (34). Le chapitre IV de l'épître aux Ephésiens montre évidemment qu'il n'y a qu'un Seigneur, qu'un Chef

(33) Luc XXII, 32. — (34) Eph. I, 22, 23. Col. I, 18. II, 10.



de l'Eglise, Chef qui est Christ, comme il n'y a qu'un Dieu. Il y est dit que Jésus a établi les uns Apôtres, les autres Prophètes, les autres Evangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère et à l'édification du corps de Christ; mais pas un mot d'un chef visible et infaillible élevé au-dessus de ceux qui ont des charges dans l'Eglise. C'était le moment, ou jamais, de parler d'un tel fonctionnaire éminent. Je dis la même chose du chapitre XII de la première épître aux Corinthiens, où il est parlé de divers ministères, de diverses charges dans l'Eglise; mais non point d'un emploi qui concède le droit de commander à toutes les Eglises, et à tous les chefs de ces Eglises. Christ y est toujours indiqué comme le Chef du corps de son Eglise. Je ne puis donc admettre de vicaire de Jésus ou de co-seigneur visible et infaillible de son Eglise.

*Mr. Ern.* Le vicaire de Jésus sur la terre, vicaire dont la vertu est invisible; mais dont les effets sur les âmes sont sensibles, c'est le St. Esprit, disait Haller, réformateur de Berne, s'appuyant sur divers passages de St. Jean.

*Mr. Pr.* Il faut pourtant à toute assemblée bien réglée un ou plusieurs chefs; il en faut aussi à l'Eglise.

*Mr. Ern.* Cela est clair, chaque Eglise particulière doit avoir un pasteur, même, selon son étendue, plus d'un. Ce sont les conducteurs spirituels auxquels les fidèles doivent être soumis (35), tant que les conducteurs n'enseignent rien que l'Evangile. Même on pourrait dire: Qui les écoute, écoute Jésus-Christ, pourvu que ce ne soit que la doctrine de ce divin Maître qu'ils développent.

*Mr. Th.* Je crois qu'il y aurait aussi des avantages à ce que les Eglises de toute une province, de tout un empire, eussent un chef commun, nommé comme on voudra, évêque, surintendant, doyen, antistes, peu importe; mais à condition qu'il ne fût que chef d'ordre, si je puis ainsi dire, et non plénipotentiaire dans les affaires de la religion.

*Mr. Pr.* Il a paru à plusieurs que, dans le protestantisme, de hauts dignitaires ecclésiastiques auraient l'avantage de rapprocher les ministres de la religion des souverains et

(35) Hébr. XIII, 17.



des fonctionnaires publics d'un rang élevé, de faire retentir, en maintes occasions, la voix de la piété au milieu des hautes conditions sociales (36).

*Mr. Et.* Il peut y avoir des avantages; mais j'y vois aussi des inconvénients, compagnons trop fidèles de la grandeur et de l'opulence. La vérité est-elle moins vérité, prêchée par un courageux ministre, qui a mille francs de rente, que si elle l'était par un évêque qui en aurait cent mille. Si, dans l'Eglise, une hiérarchie de noblesse ou de fortune était de rigueur, Jésus l'aurait, sans doute, établie.

*Mr. Ern.* Mr. Théophile entend, je suppose, que le chef ecclésiastique d'un pays ne préside que sur les Eglises de la même communion que la sienne, et qu'il ne gêne en rien la liberté des cultes de ceux qui voudraient se séparer.

*Mr. Th.* Oui, oui, la liberté des consciences respectée.

*Mr. Pr.* Ne pourrait-on pas même pousser plus loin cette sorte d'union, la rendre commune à tous les peuples, ou à toutes les fractions de peuples qui auraient précisément les mêmes croyances?

*Mr. Ern.* Cela sent bien le papisme. C'est cependant possible. Et en y mettant toutes les restrictions de nature à prévenir les abus, il pourrait en résulter de grands avantages.

*Mr. Pr.* Mais il ne s'agirait que d'une correspondance spirituelle, d'une union religieuse, comme les relations que soutiennent entr'elles les Eglises de l'unité des frères Moraves, la politique n'y entrerait pour rien.

*Mr. Th.* J'ai entendu prouver la nécessité d'un chef suprême et infaillible de l'Eglise, par le besoin qu'a la multitude d'admettre, sans examen, et avec confiance, les vérités de la religion.

*Mr. Ern.* J'ai lu quelque chose de pareil dans un écrit de Fénelon, et ce qui m'a paru plaisant, c'est que le digne archevêque de Cambrai reconnaisse qu'à l'aide des facultés de leur ame, l'homme du peuple, le domestique, la servante, pouvaient parvenir à reconnaître l'existence de Dieu, la certitude du christianisme; mais il soutient qu'il faut, à



de telles personnes , des guides , des juges , une autorité , pour comprendre les vérités et les devoirs de l'Évangile nécessaires au salut.

*Mr. Th.* Je ne verrais rien de plus propre à détruire en l'homme les plus nobles facultés de son âme , et à le rendre automate , machine morale , que de ne pas le laisser examiner lui-même ce qui se rapporte à sa religion. Il serait comme ces enfants dont l'intelligence reste débile et le cœur inactif , parce que des parents , ou des maîtres tyranniques , ou trop prévenants , ont brisé tous les ressorts d'une volonté libre.

*Mr. Ern.* Il n'est pas permis à un Catholique d'avoir , en religion , une seule opinion différente de celle qu'a prescrit l'Eglise. Dès qu'il s'écarte de la foi qu'elle a dictée , il est coupable d'hérésie.

*Mr. Pr.* Mais l'Eglise romaine répond du salut de ceux qui entrent dans son sein.

*Mr. Th.* Je ne vois rien en elle qui m'offre des titres à une telle confiance ; aucune instruction de l'Évangile ne l'autorise , ni ne nous renvoie à l'Eglise de Rome , à ses papes , à ses conciles.

*Sophie.* Jésus dit au contraire : Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés , et je vous soulagerai , et vous trouverez en moi le repos de vos âmes.

*Alphonse reprend sa lecture.* Autrefois cette primauté et cette infailibilité du chef de l'Eglise de Rome n'existaient pas , c'est ce qu'atteste l'histoire. J'en citerai quelques preuves. St. Irénée , évêque de Lyon , censure , avec justice , celui de Rome , nommé Victor. St. Cyprien de Carthage rappelle à Etienne , évêque romain , qui s'avisait d'excommunier , au sujet du baptême des hérétiques , les Eglises africaines , que personne n'est évêque des évêques. Dans le premier concile de Nicée , convoqué par Constantin-le-Grand , les députés de l'évêque de Rome n'occupèrent que la quatrième place. Le vingt-huitième canon du quatrième concile œcuménique de Chalcédoine accorde les mêmes privilèges aux sièges de Constantinople et de Rome. Jean-le-Jeûneur , évêque de Constantinople , qui s'arrogeait le titre d'évêque œcuménique , est censuré par Grégoire I.<sup>er</sup> , évêque de Rome , qui déclare qu'une telle dénomination rompt l'égalité entre les évêques , et qu'elle est l'indice de l'approche de l'Ante-Christ , et ce fut le successeur de ce



Grégoire, Boniface III, qui le premier, obtint, de Phocas, le tyran, assassin de son empereur, le titre d'évêque œcuménique (37). Les causes de l'accroissement de la puissance papale sont développées dans bien des ouvrages, même de Catholiques romains. Dans son travail sur les temps antérieurs à la Réformation, Mr. le Pasteur les a énumérées presque toutes.

Ce qui achèvera de vous convaincre que les papes ne sont pas infallibles, ce sont les erreurs et l'immoralité bien connue d'un grand nombre d'entr'eux : Etienne VI exhume le cadavre de son prédécesseur Formose, le dépouille de ses vêtements sacerdotaux, lui coupe trois doigts et le précipite dans le Tibre. Jean IX réhabilite Formose ; mais Sergius III désapprouve aussi les actes de Formose. Où était l'infaillibilité au milieu de ces arrêts contradictoires ? Jean XII est un parjure et un adultère. — Sous Innocent VIII, la justice était vénale ; un père ne pouvant donner, pour racheter son fils coupable, que cinq mille ducats à Sa Sainteté, qui en exigeait six mille, le fils ne put être arraché à la mort (38). — Alexandre VI, vicaire de Jésus-Christ. — Léon X fait jouer devant lui l'infâme comédie de la Calandria, composée par le cardinal Bibiéna. — Clément VII refuse de payer aux Zuricois ce que leur doit la cour de Rome, à moins qu'ils ne rentrent dans le giron de l'Eglise ; le pape trouve plus commode d'ordonner d'exterminer les hérétiques (39).

*Mr. Th.* Je parlais un jour à un Réformé qui avait quelque amour pour le catholicisme, des erreurs et des crimes des papes dont Mr. Alphonse, s'il n'avait craint d'être trop long, aurait facilement pu accroître la liste, je fus surpris d'entendre ce Réformé me dire : Les Catholiques ne reconnaissent les papes pour infallibles, que quand ils parlent *ex cathedrâ* du haut de leur chaire, que quand ils prononcent sur des articles de foi, de morale, ou de discipline. Dans le moment, je ne sus que répondre. A peine eus-je quitté cet équivoque protestant, que je trouvai la solution

(37) Tur. Calv. Liv. IV, Ch. 7. — (38) Rev. Encycl. janv. 1829, p. 85-92. — (39) R. T. I, p. 254. IV, p. 274. Hot. T. I, p. 79, 80. Cette somme est encore due par Rome au canton de Zurich.



de cette difficulté. Que les Catholiques décident, avant toutes choses, quand les souverains pontifes parlent *ex cathedrâ*, et alors nous commencerons à examiner leurs titres à l'infailibilité. Est-ce quand du haut de leur chaire ils déclarent qu'ils sont vice-Dieu, Dieu en terre, maîtres des rois et des couronnes, possesseurs du droit de délier les sujets de leur serment de fidélité? Est-ce lorsqu'ils déclarent, l'un, que les conciles sont supérieurs aux papes, l'autre, qu'ils ne leur sont pas supérieurs, laissant ainsi cette importante question indécise? Est-ce lorsque, s'occupant de la version latine de la Bible, qui devait faire autorité dans l'Eglise, Sixte V en déclara une seule vraie et authentique l'an 1589, et qu'en 1592 Clément VIII imprime le caractère d'authenticité à une autre version qui diffère en bien des endroits de la précédente? Est-ce lorsqu'ils permettent et ordonnent la vente des indulgences? Est-ce quand l'un (Léon VIII) reconnaît que les papes doivent être confirmés par les empereurs, et que d'autres souverains pontifes publient le contraire? Est-ce quand Etienne II (40) fabrique une lettre au nom de St. Pierre, afin d'encourager plus fortement Pepin et ses fils à venir, une seconde fois, à son secours contre Astolphe? Est-ce quand ils dégagent les rois de l'obligation de respecter leurs serments, comme Clément VII en dispensa François I.<sup>er</sup>, au sujet du traité de Madrid: comme, antérieurement, le pape Eugène IV en dispensa Wladislas à l'égard des Ottomans? (41) Est-ce lorsqu'ils accordent des droits d'asile, où les plus infâmes criminels sont inviolables? Est-ce.... je ne finirais pas, si je citais tout, est-ce quand ils parlent selon l'Evangile ou contre l'Evangile?

*Mr. Et.* Je commence à croire à ce dont j'avais longtemps douté. Vous souvenez-vous de cette pauvre fille qui, après avoir séjourné quelques années en pays étranger, revint dans notre village, étalant toutes sortes de vêtements de luxe, présents, disait-elle, d'une dame généreuse.

*Sophie.* De la fille Palamède, à qui maman s'est tant intéressée, qu'elle défendit contre l'accusation qu'on lui intentait généralement d'avoir gagné tout cela en changeant de religion.

(40) Rev. Encycl. avril 1829, p. 94. — (41) Roberts. T. IV, p. 101. Millot, Elém. d'Hist. d'Allem. T. III, p. 22.



*Mr. Et.* Précisément. J'appris que le bruit public, d'ordinaire si menteur, était véritable, et lorsque la fille revint à la maison, espérant encore soutirer quelques secours, j'amenai l'hypocrite à m'avouer son changement de religion. Il vous était permis, lui dis-je, de passer à une autre communion chrétienne, si vous aviez agi avec connaissance de cause, et poussée par votre conscience; mais, en toute religion, un des premiers principes recommandés est d'être sincère, et de ne pas rougir des principes que l'on croit devoir professer. Elle m'assura que le prêtre lui avait permis de ne point révéler cette abjuration. Je ne crus cet allégué qu'à demi. Si ce que vous avancez est vrai, dis-je à la fille, votre prêtre, lui-même, vous enseigne ce que vous devez penser de votre nouvelle religion; ou votre prêtre en a honte, ou il a honte que vous en soyez membre, et alors pourquoi vous a-t-il reçue dans l'Eglise romaine?

*Mr. Ern.* Oh! Rome, j'ignore si c'est par ses conciles, ou par ses papes, ou comment, Rome permet de rester encore extérieurement Protestant, quoiqu'on soit Catholique dans le fait. Cela fut permis à Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, qui put faire l'hypocrite durant cinq ans (de 1712 à 1717); à Frédéric de Hesse-Cassel, qui ne découvrit ses vrais principes qu'au bout du même espace de temps (de 1749 à 1754); au comte de Stolberg, qui ne jeta le masque qu'après l'avoir porté sept ans; à Stack, resté prédicateur de la cour à Darmstadt, jusqu'à sa mort, où il fut reconnu qu'il était dès long-temps Catholique; à Charles-Louis de Haller, de Berne, qui, ayant renoncé secrètement à la communion évangélique, en 1820, obtint de l'évêque la permission de demeurer extérieurement un Chrétien réformé. Haller apprend à sa famille qu'il existe en Allemagne nombre de Protestants qui ont les dispenses nécessaires pour ne point paraître extérieurement membres de l'Eglise romaine, dans laquelle ils sont entrés en secret (42).

*Mr. Paul.* Détestable fausseté.

*Sophie.* S'ils étaient de vrais disciples de Christ, ils n'auraient pas honte de lui devant les hommes.

*Mr. Th.* Le nombre de ces hypocrites est peut-être moins

(42) Br. p. 40 et 41.



considérable qu'on ne le dit. On profite de la plus légère circonstance pour l'accroître ; on interprète même les paroles d'un mourant en délire dans un sens favorable au catholicisme. Mr. le marquis de Jaucourt, pair de France, a protesté, à la face de l'univers, de son attachement à la foi réformée, quels que fussent les bruits que l'on pût répandre sur lui après sa mort.

*Mr. Pr.* Si j'étais Catholique, j'aurais honte de ces faux frères, et je me garderais d'en faire honneur à ma religion.

*Alph.* Encore un moment de patience, et vous pourrez, Messieurs, converser à votre aise ; je suis bientôt au bout de ma tâche. Ce qui paraît le plus étonnant dans l'ambition des papes, c'est leur désir de dominer sur les trônes et les puissances de la terre. Si un tel pouvoir eût dû exister, Jésus n'eût-il pas commencé par l'exercer lui-même ? n'aurait-il pas dû avoir un palais pour reposer sa tête ? n'aurait-il pas dû enseigner une telle doctrine par ses leçons et par son exemple ? Elle était trop importante pour qu'elle pût être laissée dans l'oubli. Rien, dans l'Evangile, n'appuie ces prétentions dans des serviteurs du Christ. Au commencement de son ministère, Jésus repousse les offres de Satan, qui veut lui donner tous les royaumes du monde ; le Fils de l'homme recommande de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; voulait-il élever ceux qui s'appelaient ses successeurs au-dessus de tous les potentats de la terre ? et annonçait-il par là l'intention de fonder, ici-bas, une monarchie universelle ? Il refuse les fonctions d'une magistrature civile, et ne veut point être juge pour faire des partages ; mais il fait entendre un conseil d'une haute sagesse (43). Sa réponse aux fils de Zébédée, qui, attendant un messie temporel, lui demandent les premières places dans son royaume, est trop remarquable pour n'être pas ici rapportée : « Vous savez que les princes des » nations les dominant, et que les grands leur commandent avec autorité. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi » vous ; au contraire, quiconque voudra être grand parmi » vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque voudra être » le premier entre vous, qu'il soit votre esclave ; comme

(43) Luc XII, 13-15.



» le Fils de l'homme est venu , non pour être servi , mais  
 » pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs. »  
 Voulait-il qu'un Apôtre fût prince au-dessus des autres ,  
 puisqu'il condamne l'ambition de Jacques et de Jean ? Les  
 successeurs des Apôtres peuvent-ils prétendre à des droits  
 dont ne jouirent pas les Apôtres eux-mêmes ? Lors de son  
 entrée à Jérusalem il ne profite ni des erreurs des Juifs sur  
 la nature du règne du Messie , ni de l'enthousiasme qu'il  
 excite pour usurper l'autorité souveraine , ainsi qu'ont  
 cherché à le faire les faux Messies ; cela indique-t-il le plan  
 de gouverner à la façon des monarques d'ici-bas ? Il dit à  
 Pilate : « Mon règne n'est pas de ce monde ; si mon règne  
 » était de ce monde , mes gens combattraient , afin que je  
 » ne fusse pas livré aux Juifs , mais mon règne n'est point  
 » d'ici-bas.... ; je suis Roi , je suis né pour cela , et je suis  
 » venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.  
 » Quiconque est pour la vérité écoute ma voix. » Cette ré-  
 ponse peut-elle autoriser celui qui se dit son vicaire à do-  
 miner sur les couronnes de la terre ? Rien non plus dans  
 l'histoire et les épîtres des Apôtres n'annonce , ne laisse  
 soupçonner même une telle prétention sur les trônes ; leur  
 silence , leur conduite , leurs malheurs et leurs succès , sont  
 une condamnation de l'ambition papale. Je ne dis point  
 assez. Les Apôtres recommandent la soumission à l'auto-  
 rité temporelle ; ils la prescrivent à tous : « Que toute per-  
 » sonne soit soumise aux puissances supérieures..... Le  
 » prince est le ministre de Dieu pour votre bien. Soyez  
 » soumis pour l'amour du Seigneur. » Et il n'est aucun  
 exemple que , pour la vie civile et politique , les Apôtres  
 aient manqué aux devoirs qui leur étaient imposés. Imita-  
 teurs de celui qui blâma St. Pierre de ce qu'il s'armait de  
 l'épée contre les agents de l'autorité suprême à Jérusalem ,  
 les Apôtres et les disciples ne résistent que par la fuite ou  
 par une héroïque mort à ceux qui , dans les affaires de la  
 religion , voudraient les contraindre à obéir aux hommes  
 plutôt qu'à Dieu. Dans les Eglises fondées par leur zèle , ils  
 sont magistrats spirituels ; ils établissent des ministres ,  
 dirigent , éclairent les consciences , et ne recommandent  
 point aux évêques , aux anciens , aux pasteurs , aux diacres ,  
 de gouverner les états. Ce fut l'âge d'or de l'Eglise. Quand  
 les princes voulurent se mêler d'affaires de religion , et



les prêtres d'affaires civiles et politiques, il s'éleva une lutte qui porta aux mœurs une funeste atteinte, inonda de sang de vastes contrées. Le trône et l'autel s'entre heurtèrent violemment et ne purent se briser; leur existence simultanée est une nécessité de notre double nature; il importe peu de savoir lequel des deux dominera; ils sont les emblèmes de deux pouvoirs différents qui doivent concourir ensemble au plus grand bonheur de la race humaine. Rome triompha plus d'une fois dans sa lutte contre les puissances de la terre. Pendant un temps, elle disposa du bras séculier pour exécuter ses sentences contre les hommes ou les peuples qui méconnaissaient ses droits spirituels ou ses droits temporels; de là d'affreuses persécutions, des massacres épouvantables, des croisades contre des Chrétiens, et l'inquisition. La Réformation a contribué à la séparation des deux puissances; elle a aidé à briser le glaive temporel de Rome, et les souverains pontifes essaient encore de manier ce qui leur en reste pour reconquérir un ancien pouvoir. Que n'a-t-elle toujours eu, comme elle s'en vante, « des entailles de mère pour les hérétiques et les schismatiques! » Que n'a-t-elle toujours pleuré sur eux! Que n'a-t-elle toujours été revêtue de cet esprit de douceur qui n'emploie que des moyens de persuasion pour les ramener! (44) » Que ne s'est-elle bornée à les regarder comme des Païens et des péagers! Que n'a-t-elle contraint d'entrer en invitant avec douceur et amour! Elle aurait usé du droit de quiconque est pénétré d'une forte persuasion. Que n'a-t-elle imité le premier concile de Jérusalem, qui, pouvant disposer des éléments les plus redoutables, ne fulmine aucune menace contre qui rejettera ses décisions sacrées. J'ai fini.

*Mr. Pr.* Ce ne sont pas des notes que vous nous avez lues, c'est un discours suivi, bien intéressant.

*Alph.* Je vous l'ai dit, j'ai profité des directions et des cahiers de Mr. le Pasteur.

*Sophie.* J'aurais aimé que tu m'expliquasses ce passage : Celui qui ne veut pas écouter l'Eglise, regarde-le comme un Païen et comme un péager.

*Mr. Ern.* Il sagit dans cet endroit (45) non point de

(44) Explic. du Cat. p. 116. — (45) Matth. XVIII, 15-17. Osterwald, Sources de la corruption, p. 277.



dogmes ; mais des voies à employer pour se réconcilier avec le prochain. Au lieu de se venger d'une injure , d'un tort , que l'offensé s'approche de l'agresseur et l'avertisse secrètement , comme entre frères. Si cette première démarche est infructueuse , qu'il s'associe deux ou trois personnes , des amis communs qui agissent de concert sur la conscience du coupable. Ce second moyen est-il insuffisant ? l'Eglise , la société religieuse du lieu où l'on habite , doit en être avertie , et adresser des exhortations plus solennelles à cet homme obstiné. Résiste-t-il encore ? qu'il soit regardé comme un Païen et un péager , expression usitée par les Juifs pour désigner un homme avec lequel on ne doit pas soutenir des relations amicales ; ce qui ne signifie pas qu'on doive le persécuter ou le haïr , Jésus ayant recommandé d'aimer nos ennemis et de nous venger par des bienfaits.

*Mr. Et.* Il ne saurait être question , dans ce passage , de l'Eglise de Rome qui n'existait pas ; mais bien de l'Eglise des Juifs , de leurs synagogues , dans lesquelles se donnaient de tels conseils , ou de l'Eglise , petite encore , que formaient les premiers disciples de Christ. Ce conseil est donc applicable à toutes les Eglises où l'Evangile est prêché.

*Mr. Pr.* Le fameux *contrains-les d'entrer* de la parabole du festin (46) a été envisagé comme un ordre de persécuter.

*Mr. Ern.* Quiconque lira de bonne foi cette similitude , ne saura y voir une injonction de tourmenter , de brûler les hommes rebelles au Chef de l'Eglise visible. Chacun comprend que *contrains-les d'entrer* est là , synonyme de *presse-les fortement* de venir au festin , quand même ils craindraient de s'y rendre et allégueraient leurs misères , leurs infirmités. Faire violence à leur timidité est là toute la contrainte que ce maître recommande à son serviteur envers les pauvres d'abord non conviés. Les forcer par la rigueur à assister au repas , eût été agir à contrefin ; c'eût été les rebuter et exposer le serviteur unique , chargé de les convier , à périr sous leurs coups , irrités qu'ils eussent été d'un traitement aussi injuste , aussi barbare.

*Mr. Et.* Il manque quelque chose à ton travail , des réponses à des objections banales que nous font les Catholi-

(46) Luc XIV, 23. Roustan , Rép. aux diffic. d'un théiste , p. 153.



ques sur la nouveauté de nos Eglises, le défaut de mission de nos pasteurs, etc.

*Alph.* Je crois ces difficultés résolues par l'ensemble de ma composition.

*Mr. Et.* Peut-être ; mais j'aurais aimé que tu les eusses attaquées en face.

*Mad. Et.* Eh bien ! l'examen de ces questions pourra fournir un aliment à la conversation de ces messieurs pendant que nous autres dames irons, avec Mad. la Ministre, examiner les demandes de vêtements faits par les pauvres, à notre comité de travail qui doit s'assembler demain.

*Mr. Pr.* Soyez favorables, non à ceux qui demandent le plus ; mais à ceux qui travaillent davantage. Aidez à ceux qui s'aident et non pas aux fainéants.

*Mr. Th.* Appliquez à l'espèce d'aumône que vous faites cette déclaration de l'Ecriture-Sainte : que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger.

*Mr. Et.* Les femmes, en suivant trop aveuglement l'impulsion d'un cœur compatissant, augmentent le nombre des pauvres ; quelques-uns savent bien exploiter la commisération féminine.

*Mad. Et.* Que les pauvres seraient à plaindre s'ils ne dépendaient que de la froide raison des hommes !

*Mr. Ern.* Concilions tout, Mesdames ; prenez de notre raison, donnez-nous de votre commisération ; ce sera la sagesse.

*Sophie.* Que faites-vous de la piété ? n'entrera-t-elle pour rien dans le mélange.

*Mr. Ern.* Je la suppose existant en nous tous ; je la fais présider à tous nos devoirs.

Les dames s'étant retirées, on examina la question de la nouveauté du protestantisme. On lui reconnut une existence de trois cents ans. A la demande où était l'Eglise protestante, il y a trois siècles, on trouva qu'il était bien simple de répondre : où était le catholicisme moderne, au I<sup>er</sup>, au II<sup>e</sup>, au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne (47) ? A peu près chaque siècle a vu s'introduire dans le catholicisme, une nouveauté qui le rendait différent du siècle précédent et de la

(47) Br. p. 140.



primitive Eglise. L'histoire ecclésiastique est un perpétuel monument de cette vérité. On observa aussi que les Vaudois, habitants des vallées du Piémont, qui n'avaient jamais été soumis à Rome, et dont les Réformés ont suivi les principes, font remonter le protestantisme aux temps de l'Eglise primitive (48). On examina la chose de plus près. On rechercha comment l'Eglise chrétienne avait pris naissance. Cette Eglise doit subsister à jamais. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contr'elle. Cette Eglise est la réunion de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, en quelque lieu qu'ils soient. C'est la chrétienté dont font partie les Chrétiens de toute dénomination. La chrétienté tire son origine de Jésus-Christ. Les Apôtres en répandirent les principes. Ils ne fondèrent pas seuls et personnellement toutes les Eglises. Ils chargèrent d'autres hommes d'en établir dans les lieux où ces hommes annonceraient la doctrine de leur maître. Ce qui rend donc Chrétienne une Eglise, c'est que les leçons du christianisme y soient annoncées, ce qui la rend apostolique, ce n'est pas qu'un Apôtre lui-même l'ait fondée, car combien d'Eglises, même catholiques romaines et dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde, ne seraient pas apostoliques; mais que la doctrine de Jésus-Christ, telle que les Apôtres la développent, y soit prêchée. On ne distingue plus une doctrine chrétienne d'une doctrine apostolique, parce que ce n'est qu'une seule et même chose; c'est en un mot l'Evangile.

*Mr. Paul.* D'après ce que vous dites, il me semble clair que, tant qu'une Eglise annonce l'Evangile, elle est chrétienne, elle est apostolique, elle date d'aussi loin qu'elle peut dater.

*Mr. Ern.* Très-juste. De l'Eglise primitive, qui était chrétienne, apostolique, sont sorties toutes les autres Eglises; il faut donc, pour trouver l'antiquité d'une de ces Eglises, examiner, non point son âge, mais sa ressemblance avec l'Eglise primitive, ou l'Evangile qui y était enseigné. Aussi la Confession d'Augsbourg dit-elle avec raison: la vraie Eglise est celle où l'Evangile est enseigné exactement, et où les sacrements sont administrés selon l'ordre de Jésus-Christ. Si

(48) Léger.



les Catholiques sont de nom plus anciens que nous, nous le sommes de fait plus qu'eux; nous sommes *évangéliques* (49).

*Mr. Pr.* Donc, à la question où était la religion protestante avant Luther, rien de plus simple et de plus juste que cette réponse : Dans la Bible.

*Mr. Th.* Je ne me rappelle plus quel prince catholique disait à un de ses inférieurs réformés : *creusez quelques pieds et vous retrouverez le catholicisme.* — Mon prince, répondit le sujet : et si vous creusiez encore plus bas, que trouveriez-vous ? l'Évangile.

*Mr. Paul.* Bravo.

*Mr. Pr.* Si l'antiquité d'une doctrine était un titre en faveur de son excellence, les Chinois, avec leur Confucius, les Indiens, avec leur dieu Brahma, auraient gain de cause contre nous.

*Mr. Et.* Le nom de catholique, que les Romains donnent à leur Eglise, n'est pas pour eux un mince sujet de gloire.

*Mr. Paul.* Le nom ne fait rien à la chose ; j'aurais beau me croire un monsieur, ou me faire passer pour tel, les gens sensés sauraient bien que je ne suis qu'un paysan.

*Mr. Th.* Le mot catholique, qui veut dire *universel*, était l'épithète donnée autrefois à l'Eglise de l'empire romain et non à toutes les Eglises chrétiennes du monde, tout comme le titre d'œcuméniques était souvent donné aux conciles composés d'évêques de l'empire et non de toutes les parties de la chrétienté, de l'Arabie, de la Perse, de l'Ethiopie ; ce qui fait comprendre pourquoi les empereurs convoquèrent souvent ces conciles. Lors de la division de l'empire romain en deux autres empires, l'Eglise de chacun s'appela également catholique. Plus tard l'Eglise romaine a prétendu à ce titre, pris dans le sens d'une généralité absolue ; mais cette Eglise, dont le chef réside à Rome, est, non une Eglise universelle, puisque ni l'Eglise grecque, ni l'Eglise réformée n'en font partie, mais une Eglise particulière.

*Alph.* Qui dit donc Eglise catholique romaine, dit une Eglise universelle particulière ; c'est une contradiction.

*Mr. Et.* Ne disons-nous pourtant pas dans le symbole des



Apôtres : *Je crois la Sainte-Eglise universelle*, quoique le christianisme ne soit pas encore répandu partout.

*Mr. Th.* Oui, mais par là nous ne disons pas que le christianisme soit maintenant universel, nous faisons profession de croire qu'il le deviendra, selon les déclarations de Jésus-Christ et des Apôtres. L'Evangile sera un jour adopté par toutes les nations, parce qu'il leur enseignera la vérité qui est selon la piété et la charité; mais l'Evangile et les doctrines du catholicisme de Rome sont deux choses fort diverses.

*Mr. Et.* J'aimerais savoir, Monsieur, comment vous fermeriez la bouche à un Catholique qui vous reprocherait votre défaut de mission, qui vous dirait que vous n'avez pas le droit d'enseigner l'Evangile, d'administrer les sacrements, parce que vous n'avez pas reçu ce droit des Apôtres de mains en mains par une succession régulière et non interrompue.

*Mr. Th.* Ignorent-ils donc que Zwingle, Luther, Haller, et d'autres réformateurs, étaient ecclésiastiques, qu'un grand nombre de prêtres devinrent ministres dans les contrées où la Réformation s'établit? Notre pays n'a pas fait, à cet égard, exception, les prêtres ont transmis le caractère ecclésiastique par le signe extérieur de l'imposition des mains aux hommes qui, ayant la vocation intérieure, se destinaient à être ministres de l'Evangile. Le concile de Trente a déclaré indélébile le caractère du prêtre; quoique des prêtres se séparassent de l'Eglise, ils pouvaient le communiquer à d'autres; et ce caractère, communiqué par des hommes qui ne croyaient qu'à l'Evangile, me semble avoir dû acquérir quelque chose de plus pur. Que de fois, au surplus, dans l'Eglise romaine, des évêques hérétiques ont imposé les mains à des prêtres! Cette imposition a été néanmoins réputée valide. Dans le milieu du IV.<sup>e</sup> siècle, presque tout le clergé était Arien.

*Alph.* Ne sont-ce pas les évêques seuls qui ordonnent les prêtres par l'imposition des mains?

*Mr. Ern.* Oui, mais dans l'Evangile, je ne crois pas que ce soit plus leur droit que celui des simples pasteurs; que dis-je, je crois avoir démontré que dans le Nouveau-Tes-



tament la charge d'évêque était la même que celle de pasteur.

*Mr. Ern.* Je ne sais dans quel endroit de Ruchat j'ai lu qu'à l'époque de la Réformation, le gouvernement de Berne défendit à qui que ce fût de prêcher, qu'il n'eût été consacré par l'imposition des mains. — Mais les réformateurs n'attachaient pas tous une égale importance à cette marque extérieure de la vocation ; témoin Théodore de Bèze, qui n'envisageait pas cette formalité comme indispensable à qui voulait être ministre de l'Evangile, et qui croyait qu'un homme n'en pouvait pas moins être vrai pasteur, s'il n'avait pas reçu l'imposition, pourvu qu'on ne pût lui en attribuer la faute. Le trouble et la confusion dans les affaires ecclésiastiques du temps de la Réformation rendaient cette cérémonie non nécessaire. — Que l'on prouve, s'écrie de Bèze, la fausseté de notre doctrine, et l'on aura prouvé celle de notre mission. Nous n'avons pas reçu le signe extérieur ; à qui en est la faute ? Est-ce à nous ou à ceux qui ont renversé dans l'Eglise l'ordre que nous nous efforçons de rétablir ? Qui oserait soutenir que le Tout-Puissant sera invariablement assujetti à ne susciter jamais de pasteurs que d'une certaine manière, en suivant certaines formes ? (50)

*Mr. Th.* Les Catholiques romains attachent une telle importance à cette imposition, parce qu'ils supposent qu'elle communique au prêtre des vertus et des dons particuliers ; comme si dans l'Ancien-Testament cette cérémonie n'eût pas déjà été en usage pour qui n'était pas prêtre ; comme si dans le Nouveau une foule de gens, autres que des ministres de l'Eglise, ne l'eussent pas reçue (51). Chose singulière, aucun des Apôtres ne fut consacré dans son emploi par l'imposition des mains. Ce n'est donc pas une condition, *sine quâ non*, d'une vocation légitime et sainte.

*Mr. Ern.* Comment l'imposition des mains peut-elle jouir, chez les Catholiques romains, d'une si grande considération, et comment peuvent-ils lui attribuer une telle vertu, puis-

(50) Rev. Brit. relig. Juin 1829. — (51) Lévit. I, 4. III, 2. IV, 24. XVI, 21. XXIV, 34. Nomb. XXVII, 18, 23. Deut. XXXIV, 9. Matth. XIX, 13-15. Marc V, 23. VI, 5. VII, 32. VIII, 23. XVI, 18. Actes IX, 12. XXVIII, 8.



qu'ils sont obligés d'avouer que presque toutes les sectes qui ont déchiré leur Eglise ont eu des prêtres dûment ordonnés ?

*Mr. Et.* Un passage que je sais dès mon enfance résoudre, selon moi, toutes ces difficultés. « Vous êtes la race » élue, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple » acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui » vous appelle des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (52). — Si donc Pierre appelle un sacerdoce royal tous les vrais Chrétiens, il serait bien étrange qu'on ne pût tirer d'entr'eux dans le besoin, sans imposition des mains, des pasteurs et des docteurs.

*Alph.* En voici un qui dit aussi quelque chose : « A ce » Jésus qui nous a aimés et qui nous a lavés de nos péchés » par son sang, et qui nous a faits rois et sacrificateurs de » Dieu son père ; à lui soit la gloire et la force aux siècles » des siècles. Amen ! »

*Mr. Pr.* Vous n'avez pas mal défendu la mission des ministres protestants ; vous avez établi que soit que l'on admette le principe des Catholiques sur la nécessité de l'imposition des mains, soit qu'on le rejette, leur objection tombe. Et je suppose que vous envisagez l'imposition des mains que vous donnez aux ministres, et qui est accompagnée de conseils et de prières, comme une cérémonie dont le but est sacré, et qui répond en quelque sorte à une installation dans un office public (53).

*Mr. Ern.* Précisément.

*Mr. Pr.* Mais vous n'êtes pas au bout : on reproche à la réformation les fautes, les vices des réformateurs.

*Mr. Ern.* Le reproche pourrait être fondé si nous faisons de nos réformateurs des hommes infailibles ; qui a jamais prétendu qu'ils fussent exempts d'erreurs, de péchés ? Si nous les avons canonisés, comme l'a fait Rome, de tant de personnages auxquels elle offre un culte, nous ne saurions comment les justifier. Nous les estimons comme des hommes que Dieu a remplis d'un courage supérieur pour restituer l'Evangile aux humains. Ils ont pu errer dans quelques-unes de leurs vues particulières, dans l'explication de quelques

(52) 1 Pierre II, 9. — Apoc. I, 5, 6. — 1 Jean II, 20. —

(53) Br. Ch. XIII.



passages de l'Ecriture ; mais l'Evangile qu'ils nous ont rendu est là , et avec lui la source de toute vérité. Ils n'avaient pas été nourris depuis assez long-temps à l'école du pur christianisme , pour que leur caractère eût perdu de son impétuosité , de sa violence. Sortis du sein du catholicisme , ils en avaient conservé maintes souillures. L'accusation portée contr'eux fût-elle même fondée , ce qu'ils avaient pensé en mal , Dieu l'a tourné en bien pour le salut de son Eglise.

*Mr. Et.* Il ne faudrait donc jamais nous appeler Calvinistes , Luthériens , Zwingliens ; mais Chrétiens évangéliques.

*Mr. Ern.* C'est juste. Nous ne sommes disciples ni de Paul , ni d'Appollos , ni de Céphas ; mais de Christ.

*Mr. Th.* Les Catholiques romains ont chargé nos réformateurs de bien des torts , de bien des faiblesses. On apprécie maintenant ces accusations à leur juste valeur. Il est bien reconnu que ce n'est point par envie que Luther s'éleva contre le trafic des indulgences. Les biographies des réformateurs les justifieront de plus en plus de certaines inculpations calomnieuses (54).

*Mr. Ern.* Il était difficile que ces hommes s'élevassent tellement au-dessus de leur siècle , qu'ils ne participassent à aucun de ses égarements. Une certaine grossièreté dans les expressions qui nous choque aujourd'hui ne blessait pas alors. Sortant d'une Eglise qui persécutait , ils ne pouvaient avoir sur la tolérance les idées saines que l'on eût lorsque l'esprit de l'Evangile eût pénétré le monde protestant de sa bénigne influence.

*Alph.* Un vase conserve long-temps le goût de la première liqueur qui y fut déposée.

*Mr. Pr.* Chercheriez-vous à excuser Calvin de la part qu'il prit au supplice de Servet ?

*Mr. Ern.* Pas du tout ; je veux montrer que cet acte n'était pas une contradiction inexplicable , et qu'il n'y avait pas en cela toute l'atrocité qu'on a cherché à y voir.

*Mr. Th.* Par malheur cet esprit d'intolérance s'est perpétué trop long-temps dans le protestantisme. Ce n'était ni par des auto-da-fé , ni par des massacres tels que ceux des

(54) Roberts , T. III , p. 166 , note. Jur. T. I.



Protestants d'Irlande ou des pieux Vaudois, ni par des arrêts barbares, comme ceux qui accompagnèrent la révocation de l'édit de Nantes, ni par des proscriptions, telles que celle qui chassa, en 1555, de la Valteline, un bon nombre de Réformés, auxquels le nonce papal aurait voulu qu'on enlevât même les enfants et les biens; ce n'était pas par là que les Protestants s'écartèrent de l'esprit de l'Evangile; mais j'envisage comme preuve d'intolérance tout dommage que l'on fait souffrir à un homme dans quelque un de ses droits, comme membre de la société civile, parce qu'il est d'une communion ou d'une religion différente de ceux qui ont en main le pouvoir. A cet égard, les Protestants n'ont pas toujours été, et ne sont pas encore partout irréprochables. Entre tourmenter beaucoup et tourmenter peu des dissidents, des hérétiques, il n'y a de différence, a dit quelqu'un, que dans l'atrocité; il n'en existe pas dans le principe, et le principe est détestable.

*Mr. Pr.* L'émancipation des dissidents et des Catholiques d'Angleterre et d'Irlande, est un grand et bel exemple donné aux nations protestantes chez lesquelles il reste encore des germes d'intolérance.

*Mr. Et.* Plus qu'une objection, et nous irons au chant. On reproche à la Réformation d'avoir été un foyer de révolutions; le catholicisme, dit-on, en prescrivant l'obéissance absolue, eût toujours maintenu la paix dans le monde chrétien. J'ai lu, dans divers écrits, cette attaque contre le protestantisme.

*Mr. Ern.* Il est pourtant de fait que les Réformateurs ont été ennemis de toute révolte et qu'ils les ont condamnées de vive voix et par écrit (55). Ils recommandèrent sans cesse la soumission aux gouvernements établis; secouer le joug du papisme, ce n'était pas secouer celui de l'Evangile, dont les principes sur les devoirs envers les puissances temporelles sont bien connus. Entre les partisans de la Réforme, il y en eut qui voulurent méconnaître toute autorité; mais ils furent toujours condamnés par les Réformateurs. L'abus d'une chose excellente doit-il la faire condamner? Il est des gens qui ont abusé des doctrines du christianisme; faut-il ne plus prêcher le christianisme?

(55) Hess. p. 356.



*Mr. Pr.* On comprend, d'ailleurs, que, poussés à bout par les persécutions auxquelles ils étaient en butte de la part des Catholiques, les Réformés se soient défendus et aient usé quelquefois de terribles représailles. La Hollande se défendit contre la tyrannie de Philippe II et de son fidèle agent, le féroce duc d'Albe; après la St. Barthélemy, les Réformés de France, consternés, prirent les armes. La révocation de l'édit de Nantes, et les affreuses persécutions qui la suivirent, donnèrent naissance à la guerre des Camisards.

*Mr. Ern.* Il est juste de remarquer que Genève, consulté à diverses reprises, par les Réformés sous la croix, recommanda toujours la soumission, la résistance passive.

*Alph.* Si les souverains et les ecclésiastiques catholiques eussent toléré les Protestants, de longues et terribles guerres n'eussent pas accompagné la crise de la Réforme. L'intolérance a fait tout le mal.

*Mr. Th.* Ne dirait-on pas qu'avant et après la Réformation, il n'y eut jamais de révolution dans le monde catholique, et que les papes furent toujours des ministres de paix? Le soutenir, ce serait croire avoir à faire à des gens qui n'ont aucune notion de l'histoire.

*Mr. Paul.* Racontez, je vous prie, pour moi qui ne suis pas fort dans l'histoire, des traits de quelques papes qui aient ainsi été opposés aux puissances légitimes.

*Mr. Th.* Vous trouverez beaucoup de détails intéressants là-dessus dans l'histoire du papisme de Jurieu, que je vous prêterai. Le pape Zacharie favorise Pepin dans ses projets ambitieux, le fait sacrer roi de France, après que Childeric a été chassé de son trône et enfermé dans un monastère. Un prince de l'Eglise sacre à Rheims Hugues Capet, usurpateur de la couronne de France (56) sur un des descendants de Charlemagne. Boniface VIII publie une bulle nommée *unam sanctam*, par laquelle il déclare que les puissances de la terre sont toutes soumises à la puissance spirituelle, dont le siège est à Rome. Pie VII, étant évêque d'Imola, prêche des principes favorables à la révolution française; et devenu pape, il sacre Napoléon (57). Cette révolution, regardée par des

(56) Cours d'Et. T. XI. p. 333, etc. — (56) Tschirner, p. 55.



Catholiques comme un des fruits de la Réformation, a donc été sanctionnée par un pape !

*Alph.* J'ai lu dans l'histoire du XVIII.<sup>e</sup> siècle, par Lacretelle, que le pieux archevêque de Cambrai, par l'attaque indirecte, mais pressante, qu'il faisait du gouvernement de Louis XIV, dans le Télémaque, avait inspiré le désir d'instruire et de surveiller les rois. Si je voulais raisonner comme certaines gens, je pourrais prouver que ce livre si admirable a contribué à produire la révolution.

*Mr. Th.* Que de royaumes ont été troublés par l'excommunication fulminée par des papes ou de simples prélats ! Que de tumultes causés par des décrets de la cour de Rome ! Sixte V excommunia le roi de Navarre, qu'il déclara déchu de son royaume et de la principauté du Béarn ; il excommunia Henri III, approuva l'assassinat de ce roi par Jaques Clément, déclara ce monarque indigne des honneurs de la sépulture, et mit presque le meurtrier au nombre des saints (58). Qui chercha à s'opposer à ce que Henri IV, souverain légitime, montât sur le trône de France ? Le clergé excité par l'Espagne et par Rome. En 1614, le tiers-état de France demande que personne ne délie les sujets du serment de fidélité ; mais le clergé et le cardinal Duperron s'opposèrent à cette demande. En lisant l'histoire, on gémit de voir les pontifes romains et leurs ministres ne pas craindre de bouleverser la chrétienté pour accroître leur empire. L'obéissance (et une obéissance dont les limites ne sont pas bien tracées) des ecclésiastiques catholiques à un monarque temporel et spirituel étranger, a fondé état dans l'état, et a embarrassé bien des potentats catholiques. L'ordre des Jésuites, à quoi tend-il ? à élever la domination du pape, leur protecteur, au-dessus de tous les trônes de l'Univers (59).

*Mr. Ern.* Les annales de notre patrie fournissent aussi des exemples de guerres suscitées par d'ambitieux prélats. En 1249, un évêque de Bâle sème la zizanie entre deux frères ; par ses conseils, Ulrich d'Arberg, seigneur de Valangin, se révolte contre Berthold, comte de Neuchâtel. A la tête de ses troupes, l'évêque entre dans le Val-de-Ruz et s'approche

(58) Lacretelle, Guerres de relig. T. III. p. 188, 330, 343.

— (59) Br. p. 262.



de Neuchâtel, qui fut en partie brûlée. En 1295, à l'instigation d'un autre évêque du même diocèse qui leur fournit des soldats, Jean et Dietrich, seigneurs de Valangin, se révoltent contre le jeune Rollin, comte de Neuchâtel. Dans les plaines de Coffrane, des concitoyens se livrent une sanglante bataille. Quoique traités avec indulgence, les mêmes Jean et Dietrich, en 1301, toujours aiguillonnés par un évêque de Bâle qui convoitait la suzeraineté de Valangin, prennent de nouveau les armes contre Rollin; celui-ci, forcé de combattre, les attaque, brûle la Bonneville au Val-de-Ruz, mais use encore de clémence envers des rebelles égarés. En 1309, de nouvelles tentatives faites par l'évêque, échouent complètement. En 1313, ce bon Rollin veut maintenir dans son siège Herman de Neuchâtel-Nidau, évêque de Bâle, contre les injustes prétentions de Girard, évêque de Lausanne, qui aspirait à ce poste sans doute plus considérable, et voilà que Rollin est excommunié par le pape Clément V. Par gain de paix, Herman abdique. Non content de ce succès, Girard, d'abord seul, puis avec des alliés, attaque Rollin. Les hostilités, qui durèrent environ dix ans, eurent le Landeron et les lieux voisins pour théâtre (60). Ce sont les traits les plus présents à mon souvenir.

*Mr. Paul.* Ces prêtres n'étaient pas des gens d'église, mais des gens de guerre, encore sans foi ni loi.

*Mr. Th.* Comment de nos jours ose-t-on accuser le protestantisme d'être un foyer de révolutions, quand presque toutes les révolutions, dont nous venons d'être témoins, ont eu lieu dans des pays catholiques, en France, en Espagne, en Portugal, à Naples, dans le Piémont, dans les colonies espagnoles (et les prêtres n'y jouaient pas le dernier rôle), quand deux fois des rois protestants ont concouru à replacer sur son trône un roi catholique? (61)

*Mr. Pr.* Les protestants sujets de princes catholiques, leur

(60) M. de M. — (61) Tschirner. Ce professeur célèbre de Leipzig, dans son ouvrage intitulé : *Le Protestantisme et le Catholicisme*, considéré sous le rapport de la politique, a solidement répondu à cette objection qui nous est faite par les Catholiques romains. Cet ouvrage que j'ai quelque fois cité, devrait être lu par tous ceux qui regardent le protestantisme comme fauteur de révoltes... — On en a une bonne traduction par M. C. Ricou.



ont été rarement infidèles. Il en est dans les états d'Autriche, dans la Bavière, dans le Piémont, et ils ne sont pas moins sujets dévoués que leurs compatriotes catholiques. La Saxe luthérienne a été long-temps un modèle de soumission à des princes catholiques.

*Mr. Ern.* A cet égard, notre pays peut fournir quelques faits intéressants. Depuis la Réformation, il a été gouverné souvent par des souverains de la religion romaine; quoique l'administration de quelques-uns d'entr'eux ne fut rien moins que sage, les peuples ne laissèrent pas que de leur être soumis. — Tout le pays fut dans l'allégresse, lorsque le prince Henri II de Longueville, enfermé pour avoir pris parti contre son roi dans la guerre de la fronde, fut relâché après un an environ de captivité. — La châteltenie du Landeron, en 1707, protesta contre la sentence souveraine des trois états, et tergiversa avant de prêter serment à un monarque réformé.

*Mr. Th.* En résumé, le catholicisme ne prêche pas plus la révolte que ne le fait le protestantisme; si l'on cite des peuples protestants rebelles à leurs souverains, on peut en citer au moins autant de catholiques; cela s'explique en ce que, dans les pays réformés les liens qui unissent les monarques aux peuples étant plus intimes, la rupture doit en être plus difficile que dans les pays catholiques où le principe d'autorité tient les rois plus éloignés de leurs sujets (62).

Dans quelques maisons de la paroisse, existait encore l'usage de se réunir les soirées des fêtes religieuses, pour y chanter les louanges de Dieu. Mr. Ernest avait entretenu ce goût et introduit avec quelques cantiques sacrés plus conformes aux sentiments du chrétien une musique plus harmonieuse. Il se rendait alternativement dans ces maisons-là. Les membres de sa société l'accompagnèrent en ce jour dans l'une d'elles.

(62) Vill. p. 118, etc.



## CHAPITRE XI.

TEMPS DE LA RÉFORMATION. — SOLEURE. — RÉFORMATION DE BERNE. — THÈSES PUBLIQUES. — NOTRE-DAME DE BUREN. — RÉFORMATION DANS LE PAYS DE NEUCHATEL. — FAREL ; A AIGLE , A MORAT , A LAUSANNE , A BIENNE ET DANS L'ÉVÊCHÉ DE BALE , A NEUCHATEL , A SERRIÈRES. — LE 23 OCTOBRE ET LE 4 NOVEMBRE 1530. — CHANOINES. — BIENS D'ÉGLISE. — BOYVE. — BOUDEVILLIERS. — DOMBRES-SON. — CORCELLES. — BEVAIX. — VALANGIN. — VAL-DE-RUZ. — SAINT-BLAISE ET LIEUX VOISINS. — BOUDRY ET LIEUX VOISINS. — LES MONTAGNES. — VAL-DE-TRAVERS. — LE LANDERON ET CRESSIER. — LIGNIÈRES. — OBSTACLES A LA RÉFORMATION. — SON TRIOMPHE. — SES BIENFAITS. — COMPAGNIE DES PASTEURS. — LOIS MATRIMONIALES. — DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE. — CONSISTOIRES. — CENSURES. — VISITES D'ÉGLISE. — CULTE PUBLIC. — CATÉCHISMES. — ÉCOLES. — TOURMENTS , ZÈLE ET FATIGUES DE FAREL. — FAREL DANS LE PAYS-DE-VAUD ; — DANS LE PIÉMONT ; — A GENÈVE. — CALVIN. — FAREL A NEUCHATEL ; — A METZ. — TESTAMENT DE FAREL. — SON MARIAGE. — SA MORT. — SON CARACTÈRE. — CONSÉQUENCES.

L'issue de la bataille de Cappel , que suivit peu après l'affaire malheureuse du mont Gubel , arrêta les progrès de la réformation en Suisse. La cause de l'Évangile fut perdue dans l'esprit de tant de gens qui se décident , non pour le parti le plus juste , mais pour le parti le plus fort. Même certains lieux , qui s'étaient réformés , retournèrent de gré ou de force à la foi catholique (1). L'inconstance fut sur-

(1) Hot. T. II , p. 347 , etc. — R. T. III , p. 454-482.



tout sensible dans le canton de Soleure où les communes qui s'étaient réformées en grand nombre, redevinrent catholiques, aimant mieux changer de principes que de payer la somme de 800 couronnes exigées par les cinq cantons victorieux, irrités des secours que Soleure avait fournis aux Bernois dans cette guerre (2). Les réformés demeurés fidèles à l'Évangile allèrent s'établir ailleurs. Quelque douloureusement affecté que le chrétien évangélique puisse être de ces événements, il apprendra de là que les armes ne sont pas un moyen sûr comme elles n'en sont pas un légitime, de faire triompher la vérité. Deux traités désavantageux aux vaincus, mais pas autant qu'on aurait pu le craindre, rétablirent la paix entre les confédérés. Des états voisins, les cantons restés neutres dans cette guerre, et Jeanne de Hochberg, princesse de Neuchâtel, représentée par Pierre Valier et Jean de Merveilleux, moyennèrent cette paix (3).

Si Zwingle ne jouit pas de la satisfaction d'achever l'œuvre qu'il avait commencée, il ne mourut pas sans avoir vu la Réformation s'établir dans une grande partie de la Suisse. Comment il y concourut en diverses contrées, comment il stimula la piété et le zèle des Vittenbach, des Vadian, des Oecolampade, il serait trop long de le raconter. Ami et conseiller de Berthold Haller, ecclésiastique bernois, savant, doux, mais timide, Zwingle ranima plus d'une fois son courage (4). Car quoique des familles patriciennes se montrassent dans cette ville favorables à la Réformation, quoique par ses tableaux ironiques, et surtout par ses pièces de théâtre, satyres des doctrines et des mœurs du clergé, le banneret Manuel eût exposé aux regards le ridicule du catholicisme, quoique la nouvelle doctrine eût dans le canton d'ardents amis, et que des communes eussent déjà renoncé à la messe et à des cérémonies papistiques, l'ancienne croyance n'y avait pas moins de zélés partisans. Le gouvernement voulant sortir de l'indécision où il flottait entre des opinions si différentes, désireux de savoir où était la vérité, voulant

(2) Hot. T. II, p. 436. — (3) R. T. III, p. 462. Cette paix est connue sous le nom de *Second Landsfrieden*. — (4) Vie de B. Haller par M. Kirchofer. Une médaille d'or fut donnée à l'auteur par le gouvernement de Berne, en 1828.



aussi qu'autant que possible chacun se décidât avec connaissance de cause, résolut qu'à l'imitation de ce qui s'était passé à Zurich, une dispute en langue allemande, sur les sujets religieux controversés, aurait lieu à Berne, en présence des deux conseils et du public, au commencement de 1528. Ni les sollicitations de huit cantons, ni celles de l'empereur Charles-Quint, rien ne put faire revenir ces courageux magistrats d'une décision prise à l'unanimité.

Les ecclésiastiques et les savants laïques furent invités à se rendre à ces conférences, soit pour défendre, soit pour attaquer, uniquement à l'aide de preuves tirées de la Parole de Dieu, dix thèses publiées et répandues avant la dispute. Les évêques de Constance, de Bâle, de Sion et de Lausanne furent spécialement engagés à s'y rendre, soit par eux-mêmes, soit par des députés, sous peine de perdre leurs droits épiscopaux dans le canton. Ils refusèrent sous divers prétextes d'y paraître. Ce fut alors que Sébastien de Montfaucon, évêque de notre diocèse, eut la bonhomie d'avouer qu'il n'avait pas de gens assez instruits pour une affaire aussi importante que l'examen de la religion. Les ecclésiastiques du canton furent sommés de s'y rencontrer et menacés, en cas de refus, de perdre leurs places. Le plus grand ordre et la plus complète liberté d'opinions régnèrent pendant les trois semaines que durèrent les débats de ce long procès, auquel 350 ecclésiastiques, tant nationaux qu'étrangers, et une foule de laïques de toutes les classes de la société et de divers pays, assistèrent. Quatre présidents dirigeaient les disputes, quatre secrétaires écrivaient tout ce qui était dit par les avocats des deux cultes rivaux. Chaque session commençait par la prière et l'on s'assemblait deux fois par jour. Une thèse soutenue, on ne passait point à une suivante qu'il n'eût été crié publiquement : « S'il en est qui aient encore quelque chose à dire sur cette matière, ils peuvent et doivent parler. » La connaissance approfondie qu'avaient de l'Écriture-Sainte Haller et ses amis, entre lesquels brille Zwingli, fit triompher la cause de l'Évangile sur celle du papisme que soutinrent, non sans talent, quelques amis zéles et sincères. Un incident survenu durant les conférences, avait déjà pu en faire prévoir l'issue. Le pasteur de Zurich prêchait un jour dans la cathédrale à une multitude accourue pour entendre le fameux hérétique. Entre les auditeurs, se trouvait



un prêtre qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, et déjà près de l'autel pour célébrer la messe, fut curieux de prêter un instant l'oreille à la prédication. Il comprit si bien la nature et le but de l'Eucharistie qu'expliquait alors Zwingle avec sa clarté et son énergie ordinaire, qu'en présence de l'assemblée le prêtre se dépouilla de ses ornements, les déposa sur l'autel, disant : Puisqu'il en est ainsi de la messe, je ne la dirai plus, ni aujourd'hui, ni jamais.

Il se tint aussi une conférence en langue latine, pour les prêtres des bailliages d'Aigle, d'Orbe, de Grandson, qui ne comprenaient point l'allemand. Farel n'eut pas de peine à vaincre le principal opposant, un docteur de Sorbonne, faible et ridicule antagoniste.

Les dix thèses furent signées immédiatement par des chanoines, par des dominicains, par 52 curés bernois et par un seul d'entre les ecclésiastiques des bailliages français (5),

(5) Comme je suppose que quelques personnes aimeront connaître ces thèses, je les expose ici en note :

I. La sainte Eglise chrétienne, de laquelle Christ est l'unique Chef, est née de la Parole de Dieu, demeure en elle, et n'écoute point la voix d'un étranger.

II. L'Eglise ne fait point de lois et d'ordonnances sans la Parole de Dieu ; c'est pourquoi toutes les ordonnances des hommes, qu'on nomme *Commandements de l'Eglise*, ne nous lient qu'autant qu'elles sont fondées et ordonnées dans la Parole de Dieu.

III. Christ est seul notre sagesse, notre justice, notre satisfaction, pour les péchés de tout le monde ; c'est pourquoi, reconnaître un autre mérite à salut et une autre satisfaction pour le péché, c'est renier Jésus-Christ.

IV. On ne peut point prouver par l'Ecriture-Sainte que le corps et le sang de Jésus-Christ soient reçus réellement et corporellement dans le pain de l'Eucharistie.

V. La messe, telle qu'elle est maintenant en usage, où l'on sacrifie Jésus-Christ à Dieu le Père pour les péchés des vivants et des morts, est contraire à l'Ecriture, un outrage sacrilège que l'on fait au très-saint sacrifice, à la passion et à la mort de Jésus-Christ ; et à cause des abus qui s'y commettent, une abomination devant Dieu.

VI. Comme Jésus-Christ est mort seul pour nous, aussi faut-il qu'il soit le seul que nous invoquions, comme notre Médiateur, et notre Intercesseur entre Dieu le Père et nous les fidèles ; ainsi



par Farel. Le grand et le petit conseil de Berne, ne doutant plus de la vérité de la nouvelle doctrine, comptant sur la fidélité de la bourgeoisie qui avait été consultée, promulgua un édit de Réformation, envoya dans les diverses paroisses des députés chargés de procéder avec ordre à l'abolition de l'ancien culte et à l'établissement du nouveau. Ils trouvèrent peu d'obstacles, et ne furent, en quelques endroits, que trop secondés par le zèle aveugle des nouveaux croyants. L'image célèbre que possédait la ville de Buren, et qui, par la vertu puissante qu'on lui attribuait, de ressusciter les enfants morts avant le baptême, avait attiré au clergé une somme de 30,000 livres, fut brûlée, sans que la vierge qu'elle représentait, la délivrât par un miracle, comme l'espéraient les Catholiques. L'absence de tout prodige gagna plus de partisans à la nouvelle doctrine que les réformateurs par leurs raisonnements sur les dix thèses. Ce qui honore le gouvernement fut la déclaration que, si quelqu'un montrait quelque chose de meilleur par l'Écriture-Sainte, on serait toujours disposé à l'écouter (6).

Il n'y aurait eu à Berne ni bonne foi ni ferveur dans l'adoption des nouveaux principes, si ce canton et ses chefs

c'est sans aucun fondement pris de l'Écriture, qu'on nous propose d'invoquer d'autres médiateurs et intercesseurs, qui sont morts.

VII. On ne trouve point, dans l'Écriture, qu'il y ait, après cette vie, aucun purgatoire, ou lieu dans lequel les âmes soient purgées par le feu. C'est pourquoi tous les services qu'on a introduits pour les morts, comme vigiles, messes pour les morts, offices ou convois funèbres, les oblations du septième et du trentième jour, les anniversaires, les lampes, les cierges et autres choses de cette nature, sont inutiles.

VIII. Faire des images pour leur rendre un honneur religieux, est une chose contraire à la Parole de Dieu, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament. C'est pourquoi il faut les abolir, quand il y a du danger qu'on ne leur rende un honneur religieux.

IX. Le saint mariage n'est défendu à aucun ordre d'hommes dans l'Écriture; mais il est ordonné à tous les ordres également, pour éviter la fornication et l'impudicité.

X. D'autant que, selon l'Écriture, un paillard manifeste doit être excommunié; il suit de là qu'il n'y a point d'ordre d'hommes à qui la paillardise soit plus pernicieuse qu'aux ecclésiastiques, à cause des scandales qui s'en suivent.

(6) Hot. T. II, p. 100, etc. R. T. II.



ne s'étaient pas efforcés de les répandre. C'est à l'activité persévérante de ce gouvernement qu'une très-grande partie de la Suisse romane est redevable de la Réformation. Ce zèle fut un des moyens dont se servit la Providence pour satisfaire au besoin d'une réforme de l'Eglise que l'on éprouvait dans cette partie de l'Helvétie aussi bien qu'ailleurs. Différentes circonstances y avaient disposé favorablement les esprits.

Dans notre patrie, les seigneurs des ligues suisses qui l'avaient gouvernée depuis 1512 à 1523, s'y étaient acquis, parmi le peuple, une foule d'amis, et y avaient inspiré ou accru l'esprit républicain. Alliés des cantons de Lucerne, de Fribourg, de Soleure, notre pays, en vertu de divers traités de combourgeoisie, était plus étroitement uni avec Berne. Un contingent de soldats de Neuchâtel et de Valangin se joignait toujours à l'armée bernoise lorsqu'elle entrait en campagne. En 1528, lors des troubles de l'Oberland, nos bannières volèrent au secours de nos combourgeois (7). En 1529, lors de la première guerre de Capel, nos guerriers, comme les autres alliés de Berne, se trouvèrent où les appelait le devoir (8). En 1530, ils firent partie du secours que Berne envoya à Genève contre le duc de Savoie (9). Vivant, dans de telles occasions, avec des troupes déjà réformées, nos soldats durent goûter les principes de la foi évangélique, et, de retour dans leurs foyers, ils durent en répandre ou en féconder les germes dans les esprits de leurs concitoyens. Jean-Jacques de Watteville, ancien avoyer de Berne, seigneur de Colombier, membre des audiences, zélé propagateur de l'Evangile comme il l'était, peut avoir aussi contribué à répandre, dans nos contrées, les dogmes de la Réformation (10). Notre clergé avait l'ignorance, la superstition, les vices des autres ecclésiastiques du diocèse. La comtesse Jeanne de Hochberg qui, à cause de ses folles dépenses, manquait toujours d'argent, ne dut s'opposer que mollement à la Réformation, qui, sécularisant les biens ecclésiastiques, devait accroître considérablement les revenus de la veuve de Louis d'Orléans (11). Le zèle que manifesta pour l'ancienne

(7) R. T. II, p. 310. Hot. T. II, p. 191. — (8) R. T. III, p. 177. — (9) M. de H. A. de B. 1530. — (10) K. — (11) M. de H.



croyance le gouverneur du comté de Neuchâtel, Georges de Diesbach, chevalier, bourgeois de Berne, seigneur de Rive, de Prangins et d'autres lieux, échoua devant la puissance des causes morales et politiques que nous avons signalées, et devant les lumières, la piété, l'énergie de l'homme qui fut dans la main du Seigneur le principal instrument de la réformation de notre Eglise.

Né en 1483, à Gap en Dauphiné, d'une famille noble et riche, Guillaume Farel, doué d'une ame ardente, avait d'abord été papiste zélé (12). A Paris, où il s'était rendu pour s'instruire, la connaissance qu'il acquit des langues sacrées, l'ayant familiarisé avec les Saintes-Ecritures; il ne tarda pas à apercevoir les erreurs de l'Eglise romaine, il y renonça, et ses amis, entr'autres Le Fèvre d'Etaples, durent présager qu'il aurait plusieurs traits de ressemblance avec l'apôtre des Gentils. Gradué maître dans les arts libéraux, il fut régent au collège du cardinal Lemoine; plus tard, il fut appelé au ministère ecclésiastique par Briconnet, évêque de Meaux, qui désirait réformer son diocèse, en y faisant annoncer l'Evangile. Des persécutions contraignirent Farel à se réfugier à Strasbourg. Attiré à Bâle, par la réputation de cette ville, il obtint du sénat, en dépit des théologiens de l'université, de défendre des thèses sur les articles de foi controversés; il les soutint, non sans gloire, y gagna l'amitié des savants de ce lieu, et surtout d'Oecolampade, dont les conseils eurent sur son caractère une influence puissante. Forcé de quitter Bâle, peut-être par une suite des intrigues d'Erasme (13), que n'encensait pas le sincère Farel, il se rendit à Montbeillard où, malgré les obstacles qu'on lui suscita, il parvint à faire adopter la Réformation. Son zèle était quelquefois trop impétueux; aussi Oecolampade lui recommanda-t-il de s'exercer à la douceur, et d'enseigner les autres comme il voudrait être conduit lui-même, s'il était dans les ténèbres, et de prendre en tout pour modèle la bonté de notre divin Maître. Quoique protégé par le prince de Wurtemberg, il ne put rester à Montbeillard. Le sage Capito de Strasbourg lui donna un asile; le repos lui étant insupportable, il prêcha dans cette cité; ne pouvant tenir

(12) K. — (13) K.



la vérité captive, il y combattit le système des Luthériens sur l'Eucharistie ; ennemi de toute fausseté, il blâma Pellican qui, croyant à l'Evangile, portait encore l'habit de prêtre, et disait la messe (14). De Berne, où il s'était lié avec Berthold Haller, il se rendit dans le bailliage bernois d'Aigle où, régent d'école, il vécut de ses rentes et du fruit de son travail, sous le nom de Guillaume Ursin, ayant, selon la coutume des savants d'alors, tiré de la langue latine ce nouveau nom. Berne l'autorisa à y prêcher l'Evangile, le soutint dans les tribulations qu'il eut à endurer du gouverneur, des magistrats, des prêtres de cette contrée. Actif, il chercha à répandre des principes évangéliques, non-seulement dans le reste du bailliage, mais à Vevey et à Lausanne. Un moine qui l'avait outragé dans un sermon, fut obligé de se rétracter devant les tribunaux, en déclarant, qu'il tenait Farel homme de bien et sa doctrine bonne (15). Nous l'avons vu assister à la dispute de Berne, où il n'eut qu'une facile tâche à remplir. De retour à Aigle, les ennemis de la Réformation, ne pouvant le combattre par des armes tirées de la Sainte-Ecriture, trouvèrent plus commode de l'interrompre dans ses prédications, de renverser sa chaire, d'ameuter jusqu'aux femmes contre lui, de calomnier ses discours, de se moquer et des magistrats et du conseil de Berne. Son inébranlable fermeté, secondée par la sagesse du baillif, surmonta tous les obstacles ; la cause de la Réformation remporta la victoire.

Autorisé par le sénat de Berne à annoncer l'Evangile dans toute l'étendue du canton, et même dans les états voisins qui seraient particulièrement unis aux Bernois, pourvu que ces pays le souhaitassent, Farel prêcha avec beaucoup de succès à Morat qu'il arracha plus tard, ainsi que le district environnant, aux erreurs du papisme. A Lausanne, il reçut des outrages, au sujet desquels Berne témoigna sa surprise et sa douleur. « Si l'on fait, soit à Farel, soit à ceux qui » prêchent la Parole divine, le moindre mauvais traite- » ment, ajoutent les seigneurs bernois, nous nous en res- » sentirons tout comme s'il était fait à nous-mêmes. Prenez » donc garde qu'on ne touche à un de leurs cheveux, vous

(14) K. — (15) R. T. I, p. 495, etc.



» souvenant qu'on vous a invités à notre dispute de religion » (16).

Habile controversiste, ce qui était un besoin de l'époque, alliant l'abondance et la force à un ton grave et sérieux, Farel fut demandé dans tous les lieux où il fallait lutter pour la bonne cause. Bienne, déjà réformé, le désira, afin qu'il allât comme à la conquête des villages voisins encore catholiques. Nous vous enverrons Farel, répondit le gouvernement bernois, aux habitants de Moutiers-Grand-Val et de l'Erguel que vexaient les chanoines. Il y rencontra bien des traverses, mais il n'y travailla pas en vain. Tavannes céda la première à l'éloquence persuasive de Farel. Aidé par deux ecclésiastiques, dont l'un était Jean Bosset, l'autre, naguère curé, Jean de Mett, il apaisa à Neuveville les esprits divisés, et décida la bourgeoisie à renoncer à l'ancien culte (17).

Son zèle avait par fois besoin d'être modéré; aussi Berne chercha-t-il par des exhortations à retenir dans les bornes de la prudence, un homme que la passion pour la cause du pur Evangile poussait trop loin dans quelques occasions.

On s'attend bien à ce que dans notre pays la lutte dut être vive pour celui qui y prêcha la Réformation. En décembre 1529, il vint pour la première fois à Neuchâtel, qu'il fut contraint de quitter peu après; mais non sans se réjouir d'y avoir vu beaucoup de gens favorablement disposés. La lettre qu'il écrivit à ce sujet aux pasteurs d'Aigle, en est une preuve: « Je ne veux pas, mestres-chers frères, que vous » ignoriez ce que Jésus-Christ a opéré dans les siens. Car, » contre toute espérance, il a touché ici les cœurs de plu- » sieurs; ensorte que, contre les ordres tyranniques et » nonobstant les efforts et les oppositions des gens à tête rase, » ils ont accouru à la parole que nous leur avons annoncée » aux portes des villes, dans les rues, dans les granges, et » dans les maisons. Ils l'ont écoutée avec avidité, et (chose » merveilleuse) ils ont cru presque tout ce qu'ils ont en- » tendu, sans excepter même les choses les plus opposées » aux erreurs, qui avaient fait de profondes impressions.

(16) R. T. III. p. 16, 17. — (17) Du dogme et de l'histoire de la Réformation, p. 79, 83.



» Rendez donc grâces avec moi, mes frères, au Père des  
 » miséricordes, etc. » (18) — Ces dispositions des Neuchâ-  
 telois l'engagèrent à revenir dans nos contrées l'année sui-  
 vante. Il se rendit à Serrières, dépendant alors, pour le  
 spirituel, de Bienne, ville déjà réformée. Le curé de ce  
 village, Biennois lui-même, Emer Beynon, n'était proba-  
 blement pas étranger aux principes de la Réformation, au  
 moins reçut-il Farel avec joie, le laissa-t-il prêcher sur le  
 cimetière devant l'église, où des Neuchâtelois l'entendirent,  
 et d'où ils le conduisirent dans la ville. Prêchant avec suc-  
 cès dans les places publiques, il ne se laissa point intimider  
 par quelques insultes, par les oppositions des prêtres, ni  
 même par la défense du gouverneur. Conduit par les Réfor-  
 més à l'hôpital, afin qu'il pût y être entendu plus facile-  
 ment, il remarqua dans son sermon que, comme Jésus était  
 né pauvre dans une étable à Bethléhem, ainsi naissait-il  
 à Neuchâtel dans un hôpital. Devenus nombreux, les Réfor-  
 més proposèrent aux chanoines de quitter la messe ou d'en-  
 trer en lice avec Farel sur les matières religieuses; ils de-  
 mandèrent aussi un temple pour y célébrer leur culte. Tout  
 leur fut refusé. Au lieu de poursuivre en paix l'œuvre de la  
 propagation de l'Évangile, d'attendre du temps, et surtout  
 de la bonté de leur cause, le succès de leurs principes, d'au-  
 tant plus que Berne les aurait protégés contre la violence,  
 les bourgeois réformés s'assemblèrent et résolurent de s'em-  
 parer de vive force de la collégiale; ils y entrèrent, mal-  
 traitèrent les prêtres et les chanoines qui voulurent résister,  
 démolirent les autels, renversèrent le crucifix, abattirent  
 les images pour les briser, les brûler ou les fondre; à peine  
 même les statues des comtes, prises pour des saints, échap-  
 pèrent-elles à la destruction (19). Et en commémoration de  
 cet événement, qui dura deux jours (20) et qu'ils trouvèrent  
 admirable, aveuglés qu'ils étaient par un zèle inconsidéré,  
 dont l'Évangile ne leur offrait aucun exemple, ils gravèrent  
 sur une des murailles du temple ces mots : « Le 23 octobre  
 » 1530 fut ostée et abattue l'idolâtrie de céant par les bour-  
 » geois. » Autour du chapiteau de la chaire, ils inscrivirent  
 deux vers latins destinés, selon l'usage de ces temps, à re-

(18) R. T. III, p. 21. — (19) Coll. — (20) M. de H.



tracer à la fois l'événement et l'époque où il eut lieu (21). Berne vit le danger, et, pour prévenir de grands malheurs, envoya Antoine Noll, Sulpicius Archer, du conseil, et Jacques Tribolet, châtelain de St.-Jean, qui, conformément à un article du traité de Bremgarten, proposèrent de rétablir la paix, en soumettant la question religieuse, qui intéressait les consciences, à la pluralité des suffrages. On se rangea à cette opinion; on ne comprenait pas alors qu'il fût possible que plus d'une communion chrétienne vécût en un même lieu, selon tous les principes de la charité évangélique. Le 4 novembre 1530, la générale bourgeoisie assemblée dans le temple de Notre-Dame, en présence des députés bernois, décida, à une majorité de 18 suffrages, que tout bourgeois domicilié à Neuchâtel devait embrasser la doctrine de l'Evangile. Les droits seigneuriaux de la princesse furent réservés, l'obligation de payer toute redevance reconnue; aucune contrainte ne devait être exercée dans le reste du pays pour porter à la Réformation; les prêtres devaient être respectés. Une amnistie pleine et entière devait rétablir l'union entre les bourgeois. Les reliques, les ornements de l'autel, les titres de l'Eglise furent retirés par le gouverneur et conservés pour Jeanne d'Hochberg. L'orgue même, sujet de scandale à cause des croyances superstitieuses auxquelles, en divers endroits, il avait donné lieu, fut démonté et transporté dans le château (22). Deux tables de marbre pour la communion remplacèrent le maître-autel, et une chaire simple fut appuyée à une des colonnes du temple. Que fallait-il de plus pour la célébration d'un culte dont les ministres s'appliquent à inculquer, par-dessus tout, dans les cœurs, la maxime du maître : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.*

Serrières ne tarda pas à suivre l'exemple de la ville, et il est à croire que, comme il l'avait annoncé, Beynon fut encore meilleur pasteur qu'il n'avait été bon prêtre. Ce ne fut

(21) OCTOBRIŒ QVVM SOL IVIT TER QVINTVS IN OCTO, LVX VITÆ CASTRI LVXIT IN VRBE NOVI. — (22) La grande marmite bénie du chapitre fut achetée par Berne pour y faire cuire le potage de trente étudiants pauvres, nourris aux frais de l'état. (*Extrait du Conservateur Suisse, année 1829*).



que beaucoup plus tard que Peseux abolit la messe. Les Catholiques, affligés de ces changements, se sentant appuyés par l'autorité supérieure, cherchèrent en vain, soit en pratiquant leur culte en secret, soit en persécutant les Réformés, soit en ourdissant contre eux une conspiration, soit en essayant de provoquer une nouvelle délibération de la bourgeoisie, de rétablir l'ancienne croyance : la protection des Bernois rendit tout inutile (23). Farel et Antoine Marcourt furent les premiers pasteurs de Neuchâtel.

Les chanoines de la collégiale, en fort petit nombre, un Chambrier, un Pury, et quelques autres, embrassèrent la Réformation, et reçurent une rente viagère. Ceux qui crurent à l'Évangile, étaient vraisemblablement les plus éclairés du chapitre, puisque le célèbre chroniqueur Jaques Baillods fut de ce nombre. Ceux qui restèrent Catholiques conservèrent leurs prébendes, et purent demeurer où il leur semblait bon. Quelques-uns restèrent dans leurs familles, d'autres dans des abbayes de la campagne, à Fontaine-André, à Motiers-Travers, dont le prieuré fut accordé, par Jeanne, à son oncle naturel, Olivier d'Hochberg, dernier prévôt du chapitre, protonotaire apostolique du saint siège, mais où il ne put rester que jusqu'à l'an 1537. Tous auraient pu même, par un effet de la générosité de la comtesse, séjourner dans une de ses terres en Bourgogne (24).

Dans la suite, de sages ordonnances réglèrent la manière de retirer les biens ecclésiastiques que convoitait la princesse (25). On sut quels étaient ceux qui étaient dévolus au fisc, et ceux que les familles pourraient réclamer, comme dons de leurs ancêtres. Ces règlements furent suivis dans tout l'état, à mesure que quelque paroisse se réformait ; tout comme de suffisants revenus furent alloués aux religieux des monastères, lorsque ceux-ci étaient supprimés ; tout comme les comtes se réservèrent le droit d'entendre la messe dans leurs châteaux, quand les sujets se réformaient. La ville, craignant des scandales, avait, mais sans succès, cherché à s'y opposer (26). La comtesse fut troublée par le

(23) R. T. III, p. 184-186. — A. de B. 1530. — M. de H. — Coll. — (24) Coll. — M. de H. — (25) M. de H. — (26) M. de H. — A. de B. 1536.



nonce du pape dans la possession de ces biens , il alarma sa conscience ; un traité fut conclu , en vertu duquel la comtesse s'engageait à rendre le tout à l'Eglise au cas que la religion romaine fut rétablie à Neuchâtel ; en attendant, elle donnait sur ces biens-là, au pape, une rente annuelle de 12,000 francs , rente qui a été fidèlement payée, tant par elle que par ses successeurs , jusqu'en 1707 (27).

Quoique George de Rive eût appelé par devant lui les gouverneurs de toutes les justices et paroisses du comté, et qu'ils eussent déclaré ne vouloir pas changer l'ancienne foi, que cela n'eût été commandé par la princesse (28), on pouvait bien s'attendre à ce que l'exemple donné par la capitale, serait suivi dans les deux comtés. La décision était prise à la pluralité des suffrages, la minorité se soumit sans trop de résistance ; cependant des familles catholiques se retirèrent, surtout en Franche-Comté et dans les terres de l'évêque de Bâle ; ces pertes furent plus que compensées par l'arrivée de familles réformées , chassées par les persécutions de la Suisse, de la France, de la Savoie, et d'autres lieux.

Farel ne s'épargna point. Doué qu'il était d'une pieuse énergie, les obstacles ne faisaient qu'accroître son zèle. Un jeune homme du Dauphiné, Antoine Boyve, était le compagnon fidèle du réformateur. La qualité de bourgeois de Neuchâtel leur fut donnée à tous deux comme une gratifica-

(27) A. de B. 1531. La maison de Brandebourg, par les dons qu'elle a faits en différents temps, pour divers objets d'utilité publique, pour établir ou augmenter des pensions de pasteurs, et surtout par la fondation de la chambre économique, dotée, en 1707, de cent mille francs, n'a pas bénéficié de cette rente. Cette maison n'a pas bénéficié non plus du domaine de la Grange-Roulier, près les Verrières-Suisses. Les revenus en avaient été accordés par le comte Louis de Neuchâtel, à l'abbaye de Montbenoît, en Franche-Comté, où l'on devait dire une messe à perpétuité pour le repos de son ame. La clause du don n'étant plus remplie à la révolution, qui supprima ce monastère, le domaine redevint propriété du roi de Prusse, qui, après en avoir laissé la rente au dernier abbé, jusqu'à la mort de celui-ci, l'a destinée ensuite à l'augmentation du traitement de quelques pasteurs. Même dans les jours malheureux de la révolution suisse, l'évêque de Fribourg, diocésain de nos paroisses catholiques, a joui de la moitié des revenus de ce domaine. *Cart.* — (28) A. de B. 1530.



tion honorable. Ce fut par les soins de Farel lui-même que Boudevilliers se reforma ; mais en 1530 déjà, Savagnier et Dombresson, excités par Bienne qui avait la collation de ce bénéfice, adoptèrent la Réformation à la pluralité des voix. La comtesse de Valangin, Guillemette de Vergy, veuve de Claude d'Arberg, le sieur Bellegarde, son maître d'hôtel, gouverneur du comté, imposèrent des amendes aux Réformés de ces lieux, leur firent les menaces les plus sévères, et leur suscitèrent maintes traverses ; ils ne furent tranquilles et les amendes ne furent restituées, que lorsque de nouveaux députés de Berne, au nombre desquels était encore Jaques Tribolet, vinrent à diverses reprises éteindre le feu de la discorde qui çà et là se rallumait, et ordonner de se conformer au traité de Bremgarten qui défendait de gêner les consciences. Les religieux du prieuré de Corcelles, qui excitaient leurs gens à prendre les armes contre Farel, furent réprimés, et cette paroisse eut peu après pour premier pasteur son curé Jean Droz, qui avait beaucoup contribué à y établir la réforme. On rappela à l'ordre les moines de l'abbaye de Bevaix et le curé du village qui, plus d'une fois, avaient amenté surtout les bourgeois de la ville voisine contre les ministres qui allaient prêcher l'Évangile aux gens de Bevaix, désireux de l'entendre. Cette abbaye et le prieuré de Corcelles furent dès lors sécularisés. Les députés étaient chargés de demander justice contre le vicaire de Neuchâtel qui avait accusé Farel d'hérésie. Ils devaient exhorter Georges de Rive à ne point troubler les gens de Boudevilliers, et avertir Guillemette de Vergy de laisser à la prédication de l'Évangile son libre (29) cours ; car à Valangin surtout s'étaient passées des scènes affligeantes.

Les bourgeois ayant entendu la prédication de Farel, soit en ville (30), soit à Boudevilliers, avaient résolu, le 11 février 1531, de renoncer à la messe et d'embrasser la religion nouvelle. Ce fut au grand mécontentement de la veuve de Claude d'Arberg, qui porta inutilement plainte à Berne contre ses sujets. Le 4 juin de la même année, c'était le jour de la dédicace du temple de Valangin, Farel prêchait dans la rue. Guillemette a recours, pour troubler le culte des

(29) R. T. IV, p. 95, etc. — A de B. 1531. — (30) K.



Réformés, à un moyen aussi singulier que révoltant. Une cavale amenée par le cocher de la comtesse.... Mais le voile doit être tiré sur cette scène. Saisi d'indignation d'une indécence si injurieuse, le peuple entre avec impétuosité dans le temple pour s'en emparer, brise les fenêtres, les reliques, les images, déchire les livres, se jette dans les maisons des chanoines, qui s'enfuient dans les forêts, pille leurs demeures, et pousse la hardiesse jusqu'à aller ensuite demander justice à la comtesse de l'outrage fait à la religion et à leur pasteur. Tremblante, elle punit, en l'enfermant, le cocher qui n'avait cependant agi que par ses ordres, et elle se plaint à Berne d'un tel attentat de ses sujets qui se plaignent de leur côté. Une sentence équitable est prononcée. La comtesse doit laisser les Réformés pratiquer en paix leur culte, et les Réformés sont condamnés à payer les dommages résultants de leur irruption dans le temple et dans les maisons des chanoines. Dans une autre occasion, Farel, prêchant dans le bourg, le prêtre, pour l'interrompre, vint célébrer la messe à ses côtés ; il criait de toutes ses forces. Boyve, indigné de voir des gens plus attentifs à l'action du prêtre élevant l'hostie qu'au discours du réformateur, s'élance, arrache le sacrement, et, le montrant au peuple, s'écrie : Ce n'est point ce Dieu de pâte que vous devez adorer, mais plutôt le Dieu vivant. Il s'en suit un grand tumulte et une violente agitation. Le lendemain on arrête ce téméraire, ainsi que Farel, à leur retour de Boudevilliers ; ils sont maltraités ; le réformateur conduit à la chapelle du château, refuse de se prosterner devant les idoles, et exhorte au contraire ceux qui l'entourent, à adorer le vrai Dieu en esprit et en vérité. On le réfute par des coups, et son sang rejaillit sur la muraille, qui en fut longtemps teinte ; il est traîné avec son compagnon dans un cachot d'où les Neuchâtelois en armes obtinrent qu'on le fit sortir (31).

Ces débats terminés, et la liberté reconnue au peuple d'embrasser la nouvelle doctrine, les paroisses du Val-de-Ruz, encouragées par Farel, adoptèrent toutes la doctrine évangélique. Christophe Fabry, dit Libertet, jadis théolo-

(31) M. de H. — R. III, p. 179. — A. de B. 1530 et 1531.



gien catholique de notre pays, selon les uns, médecin du Dauphiné, selon les autres, ami intime de Farel, d'abord pasteur en ville, le fut ensuite à Boudevilliers, puis encore à Neuchâtel, puis ailleurs. Jaques Veluzat, originaire de la Champagne, fut le premier pasteur de Valangin. Jean Debelly, Dauphinois, fut le premier pasteur de Fontaines et de Cernier (32).

Réné de Chalans, petit-fils de Guillemette, tira un parti avantageux des biens d'Eglise de son comté, ils furent sécularisés; une commission revêtue des mêmes pouvoirs que celle de Neuchâtel, s'occupa de cet important objet.

La sentence prononcée contre les briseurs d'images à Valangin n'empêcha pas les bourgeois de Neuchâtel de renouveler, mais avec moins de violence, des scènes pareilles à Fontaine-André et à St.-Blaise. Dans ce dernier village, Farel disputant avec le curé sur la religion, condamnait la messe; le prêtre, au lieu de le réfuter, l'appela hérétique, et le lieutenant du lieu, ignorant que ce n'est point par la force dont dispose le bras séculier, qu'on guérit un homme de l'hérésie, dit qu'on devait pendre Farel. Une multitude se rassemble incontinent, les jours du réformateur sont en péril; il s'enfuit; les députés bernois arrivent, l'ordre renaît et la Réformation se consolide dans ce lieu (33). Cornaux, village voisin, abandonna dans le même temps la messe. Sur les bords d'une autre rive de notre lac, les sujets de la terre de Gorgier, en dépit de la résistance de l'abbé de St.-Maurice, collateur de l'Eglise de St.-Aubin, se réformèrent par les soins de leur baron, Lancelot de Neuchâtel, seigneur de Vaumarcus, et ils eurent pour premier pasteur Claude Clerc.

— Malgré les oppositions du curé et du châtelain, qui avaient abandonné, puis repris, la religion romaine, malgré les désordres que les Catholiques, bravant de sages ordonnances sur l'usage du temple pour les deux communions, suscitèrent

(32) Entre Fontaine et Cernier, on montre encore la pierre où maître Jean..... Debelly, sans doute, s'asseyait pour évangéliser, à la vue du riche spectacle de la nature. — J'ai nommé, autant que possible, en parlant de notre pays, les personnes dont des familles du même nom existent encore. — (33) R. T. IV, p. 105. — A de B. 1531.



aux Protestants, durant la célébration de leur culte à Pontareuse, malgré une affreuse conspiration tramée contre ces derniers, les gens de Boudry, de Bôle, de Rochefort et des Grattes, instruits pendant trois ans par Christophe Fabry, voient triompher, en 1535, la cause de la vérité (34). Cortailod, à la même époque, se reforma; Hugues Gravier, qui en avait été nommé le premier pasteur, allant en France visiter ses parents, fut brûlé vif à Bourg en Bresse, le curé de Colombier et d'Auvernier, Jean Fatton, bon ami et compère de Farel, devint pasteur de ces paroisses, lorsqu'elles eurent quitté la foi catholique.

En 1532, Farel se rendit au Locle avec la comtesse Guillemette; un des prêtres, Etienne Besancenet, revêtu de charges lucratives et de titres honorifiques, chanoine de St.-Imier, prévôt de St.-Pierre de Valangin, chevalier du Saint-Sépulcre qu'il avait visité, reçut Farel et madame de Vergy. Le réformateur traita avec Etienne des sujets controversés en présence de la souveraine; mais il ne put obtenir de prêcher au Locle. Ce curé, qui y jouissait d'un immense crédit, retarda de tout son pouvoir la Réformation, dont les germes, déposés dans les esprits, devaient se développer un peu plus tard. Car en 1536, le 25 mars, la dernière messe y fut célébrée par le prélat, qui finit ses jours à Morteau, tandis qu'Etienne Jacot des Combes, prêtre ou vicaire dans cette Eglise, en devint pasteur; plus tard il le fut à Cortailod (35). Déjà en 1534, les Brenets, se réformant, au lieu de briser les images, ou de les jeter dans les eaux du Doubs, trouvèrent plus profitable de les échanger contre deux bœufs qu'offrirent de pieux Catholiques d'un village de la Franche-Comté. Chaque partie, dit un chroniqueur, fut persuadée d'avoir beaucoup gagné par cet échange. — Jaques Droz, de curé qu'il était, devint premier pasteur à La-Chaux-de-Fonds. — Pierre Besson fut le premier pasteur de la Sagne réformée.

Ce ne fut que postérieurement que les paroisses du Val-de-Travers embrassèrent la nouvelle doctrine. Olivier d'Hochberg quitta le prieuré en 1537, et les premiers pas-

(34) B. T. IV, p. 107. A. de B. 1535. — (35) Cart. A. de B. 1532, 1536.



teurs connus ne sont pas antérieurs à cette époque. Lancelot de Neuchâtel dut, par son zèle bien connu pour la Réformation, contribuer à l'établir dans la seigneurie de Travers, dont il hérita pour son fils en 1541. Thomas Petitpierre mourut à peu près centenaire; quarante-trois ans curé des églises de Buttes et St. Sulpice, il vit couronner de succès ses efforts en amenant enfin à la foi évangélique le troupeau dont il put être encore trente-deux ans le pasteur (36). De pieux Catholiques transportèrent à Pontarlier, dans l'église de Notre-Dame, les statues des Apôtres mutilées par les Réformés dans l'église des Verrières en Suisse (37).

Les paroisses de Landeron et Cressier persévérèrent seules dans la religion héritée de leurs pères. Ni les désirs et les efforts des Bernois, ni l'ordre qu'ils donnèrent de congédier le curé du Landeron et de le remplacer par un ministre, collateurs qu'ils étaient de ce bénéfice, ni le zèle du châtelain Jean Hardy, ni les tentatives de George de Rive lui-même, lorsqu'il eût embrassé la foi évangélique, ni Farel qui y prêcha, ni plus tard les sollicitations de Jaqueline de Rohan et de son fils Léonor d'Orléans, ne purent convertir les habitants de la châtellenie. Deux suffrages au Landeron, celui du pâtre à Cressier, décidèrent que l'on resterait attaché à l'ancien culte. Deux ministres envoyés dans ce dernier village pour entretenir les sentiments de ceux qui étaient favorables à la Réformation y furent assassinés. Farel au Landeron n'échappa qu'avec peine à une lapidation complète de la part des femmes, qui, en commémoration de ce saint courage, occupèrent dès lors les places à droite dans leur temple. Le curé de Cressier, qui dans un sermon avait accusé le réformateur de prêcher la doctrine du diable, fut obligé de faire réparation d'honneur à Farel, et de lui crier merci en présence des tribunaux. Le canton de Soleure, uni avec le Landeron par une antique combourgeoisie, le soutint dans ses résolutions, et fournit même une fois 900 soldats aux Catholiques de la châtellenie contre les gens de la même juridiction qui, penchant vers la Ré-

(36) C'est ce que dit une tradition non cependant tout-à-fait certaine. M. de H. — (37) Droz, Hist. de Pontarlier.



forme, avaient demandé un ministre au gouvernement (38). Si comme Chrétien réformé, je ne puis m'empêcher de souhaiter que cette partie de notre pays embrasse un jour la doctrine pure de l'Évangile, comme Chrétien réformé aussi, je respecte dans mes compatriotes leur zèle persévérant pour des principes qu'ils reçoivent comme véritables, je me reprocherais de manquer, envers ces concitoyens, d'une communion différente, des sentiments que dictent la tolérance et la charité chrétienne, et de ne pas les professer en tous temps.

Lignière était demeuré comme le Landeron attaché à l'ancienne croyance, mais en 1553 une peste meurtrière ayant fait fuir le déservant, envoyé dans ce village par le clergé catholique, les habitants abandonnés dans leur détresse par le prêtre que ne remplaça pas un autre prêtre, s'adressèrent, pour obtenir des secours et des consolations religieuses, à la compagnie des pasteurs de Neuchâtel, qui envoya aussitôt des ministres dans cette contrée désolée. On dit qu'après que le fléau eut cessé, des prêtres voulurent visiter de nouveau les ouailles délaissées par eux dans le malheur et que Lignière refusa leur service. Ce qui est certain, c'est qu'il se reforma (39).

Ainsi s'opéra dans notre pays l'œuvre de la Réformation. Si les deux partis qui étaient en présence mirent en usage toutes sortes de moyens pour faire triompher leur cause, si chez nous, comme dans le reste de la Suisse, on eut recours à la pluralité des suffrages pour décider quelle religion serait suivie dans les villes et communautés, s'il y eut ça et là des désordres que l'autorité ne put pas toujours prévenir ni réprimer, il ne s'exerça parmi nous aucune de ces persécutions atroces, aucune de ces terribles représailles qui accompagnèrent en d'autres lieux l'établissement du protestantisme; la tranquillité publique ne fut pas troublée dangereusement et sans la mort violente de deux ministres

(38) Mémoire sur la châtellenie du Landeron, par M. de Meuron. — (39) Cart. — Ceux de Lignière sont, à cause de cela, surnommés, encore aujourd'hui, *rebola* (rebelles), par les gens du Landeron et de Cressier. Oh! qu'il n'y eût jamais eu de rébellion plus coupable!



à Cressier, on n'aurait eu à déplorer le trépas de personne. Est-il beaucoup de pays où le retour au culte évangélique ait eu lieu avec autant de sagesse? Si la Réformation se fût opérée avec le même calme dans le reste du monde chrétien, elle n'eût pas rencontré autant d'antagonistes, et Rome commanderait à un beaucoup plus petit nombre de sujets.

Mais de malheureuses divisions entre les principaux réformateurs eux-mêmes, tant sur le sujet si grave et si difficile de la prédestination, que sur la matière plus simple de l'Eucharistie, et sur divers détails de la discipline, arrachèrent à la réforme des gens qui l'avaient d'abord embrassé avec zèle. On ne comprenait pas que, sous l'unique autorité de l'Evangile, des Eglises chrétiennes pussent vivre unies par la charité, quoiqu'elles ne fussent pas parfaitement d'accord à tous égards. Beaucoup s'imaginaient alors, comme plusieurs de nos jours, que s'il n'existait entre les partisans d'une doctrine pleine harmonie, non-seulement sur tous les points fondamentaux, mais aussi sur les points qui n'ont qu'une importance secondaire, leur doctrine ne pouvait être véritable. L'Evangile, rendu au peuple chrétien pour rallier tous les hommes sous sa bannière, ne parut pas un service des plus éminents, ni une œuvre bien méritoire, à la classe nombreuse de personnes qui, lisant peu, cultivant peu leur intelligence, préférèrent une foi qu'on leur impose d'autorité, à une foi résultat d'un examen fait avec sincérité et en présence du Seigneur. C'est du sein de cette classe que sortaient ceux qui, descendant peu dans leur cœur, écoutant peu la voix de leur conscience, voulaient une religion qui plût à leurs sens, des cérémonies qui exaltassent leur imagination, des dogmes qui laissassent le prêtre satisfaire à tout, à la place de l'homme pécheur pour lequel la régénération devenait dès lors peu nécessaire.

S'il est des hommes esclaves de leurs sens, et pour lesquels une autorité visible en matière de foi soit un besoin, il en est aussi pour lesquels toute autorité est un joug, qui ne veulent recevoir de lois que d'eux-mêmes, et n'écouter pour leçons que les inspirations d'une nature corrompue. A la voix de Luther qui proclamait en Allemagne l'indépendance de toute autre autorité en matière de religion que celle de l'Evangile, des hommes qui gémissaient sous le double poids du despotisme du pape et de la tyrannie de



quelques seigneurs, comprenant mal et interprétant dans le sens de leurs passions les paroles du réformateur, révèrent une liberté illimitée, une égalité chimérique, une communauté de tous biens. Ils prétendirent, ce que n'avaient jamais dit les auteurs de la réforme, « que le vrai Chrétien n'avait » besoin d'aucun supérieur dans l'état, ni dans l'Eglise, » que la Parole de Dieu est la lettre qui tue, que celle qui » vivifie est la voix que l'esprit de Dieu fait retentir immé- » diatement dans le cœur de tout croyant. » Ils sont connus sous le nom d'Anabaptistes, parce que, condamnant le baptême des petits enfants, ils rebaptisaient quiconque adoptait leurs opinions. Ils ne différaient pas en ce point seulement des principes des réformateurs. Ils rompirent tous les liens qui les unissaient avec la société, ne voulaient porter aucune charge, ne payer aucun impôt, n'obéir à aucun magistrat; il y en eut en divers endroits de l'Allemagne qui se révoltèrent, les armes à la main, contre leurs princes. Qui ne connaît les scènes délirantes de ce garçon tailleur de Leyde, Jean Bockold, roi de Munster? Les réformateurs s'alarmèrent à l'aspect de cet incendie; dans leurs actions et dans leurs discours, ils condamnèrent les Anabaptistes, et développèrent les principes de l'Evangile sur la soumission aux puissances de la terre. Les gouvernements sévirent partout contre ces fanatiques. Nombreux dans la Suisse allemande, ils furent invités à de fréquentes conférences, où Zwingli et d'autres savants cherchèrent à les éclairer; vaines tentatives; les Anabaptistes condamnaient les réformateurs, ils les accusaient de tiédeur, de pusillanimité. La société étant menacée dans son existence par de tels hommes, on usa de châtimens contr'eux, on les punit de mort. Ce n'était pas intolérance religieuse, c'était châtiment politique administré par ceux qui veillent au maintien du corps social; encore les magistrats n'en vinrent-ils à une telle extrémité qu'après avoir essayé toutes les voies de l'indulgence et du support (40). Quels griefs ne fut pas contre la Réformation que cette conduite des Anabaptistes! Comme les ennemis de la doctrine évangélique surent profiter des égarements et des désordres de ces fana-

(40) Roberts. — Hesse, 2.<sup>e</sup> partie. — R. — Hist. T. II, ch. I.



tiques , pour blâmer les réformateurs et leurs adhérents ! Comme on se hâta de confondre la liberté que donne l'Evangile avec la licence qu'il condamne !

En d'autres contrées, sans partager les erreurs des Anabaptistes , des hommes dépendants des monastères crurent que la Réformation les autorisait à secouer le joug pesant des tailles et redevances qu'ils devaient aux religieux. Les troubles qui eurent lieu dans l'Oberland en 1528, dans les communes jadis tributaires des moines d'Interlacken, en sont une preuve. Quel grief contre la réforme de telles insubordinations n'étaient-elles pas aux yeux des ignorants ! comme on sut les faire valoir dans l'esprit de ceux qui tenaient des gens sous leur dépendance !

La Réformation eût aussi rencontré moins d'obstacles, si la ligne de démarcation entre le pouvoir du trône et celui de l'autel eut été mieux tracée, si les princes n'eussent pas cru qu'on diminuerait de leurs droits, en détruisant les abus dominants dans l'Eglise, et si les ecclésiastiques eussent voulu apercevoir qu'en leur enlevant leurs droits de princes temporels, on accroissait leur empire sur les consciences, et rendait leur ministère plus respectable, plus apostolique. Ici arracher l'ivraie, ce n'était pas ôter le bon grain.

De malheureuses guerres entre les Catholiques et les Réformés, et dans lesquelles l'avantage resta souvent aux premiers, jetèrent dans l'esprit du vulgaire une grande défaveur sur la nouvelle doctrine. La désertion de la cause de l'Evangile par un de ceux qui auraient pu contribuer davantage à la faire triompher sur le papisme, par Henri IV, perdit la Réformation dans un royaume, dont l'influence a toujours été si puissante sur les destinées des états et de l'Eglise.

Plus que cela, des persécutions de tout genre, dirigées avec adresse et avec une opiniâtre persévérance contre les Réformés dans une grande partie de l'Europe, et l'inquisition en de certains lieux épouvantèrent ceux dont la foi était faible, et lassèrent enfin leur patience (41).

(41) Dans la Revue Brit., mars 1828, on voit par quels atroces attentats la Réformation fut arrêtée dans ses progrès en Italie. — On



Nonobstant tous ces obstacles à la propagation du vrai christianisme, par le moyen de la Réformation, le pur Evangile est trop profondément implanté dans le monde chrétien, pour que rien puisse le déraciner. La cause du pur Evangile est la cause du ciel. C'est le pur Evangile que concernent plus particulièrement les oracles qui prophétisent l'établissement universel de la religion du Fils de Dieu. Devant Dieu, mille ans sont comme un jour, et un jour comme mille ans. Un retard de quelques siècles n'ébranle pas la foi de celui qui sait en qui il croit. La Providence, dans sa sagesse, ne prend pas toujours, pour atteindre un but, le chemin direct qui serait souvent trop âpre, trop raboteux, mais l'indirect qui est plus lent et aussi plus doux. L'impatience humaine, en voulant précipiter la marche des événements, en a reculé quelquefois de long-temps l'arrivée. Peut-être est-ce un reproche à adresser à quelques partisans inconsidérés de la réforme. Ne tombons point dans la même faute. Propageons les saints principes de l'Evangile, en étant Chrétiens évangéliques par notre foi et par nos œuvres. Ce sera le plus sûr moyen de convaincre nos adversaires de l'excellence de notre religion. On reconnaît l'arbre à son fruit. La tâche première et essentielle de l'homme sur la terre est de se sanctifier; c'est la seule manière de se préparer à la vie future, où nous verrons le Seigneur dans le sanctuaire de la création.

Des savants, même catholiques, ont fait voir que la Réformation avait contribué salutairement aux progrès des lumières, des sciences, des institutions sociales, de la véritable civilisation. Un ouvrage, où cette influence bénigne est démontrée par un philosophe catholique, a été couronné par un institut catholique célèbre (42). A combien d'hommes illustres la Suisse protestante a donné le jour depuis la Réformation! Toute proportion gardée, la Suisse

sait aussi que Charles-Quint fit disparaître les jeunes Espagnols envoyés dans les pays réformés, pour s'y instruire des principes des Protestants, afin de les mieux combattre. Ces jeunes gens étaient revenus dans leur pays, dévoués à la cause de l'Evangile. — (42) C'est l'ouvrage de Ch. Villiers, bien souvent cité dans cet écrit.



catholique pourrait-elle soutenir le parallèle avec avantage? (43)

Mais, peu importe la science sans les bonnes mœurs! A quoi servirait le savoir sans la piété? Aussi le Chrétien évangélique doit-il, avant tout, se distinguer par la pureté de sa conduite et répondre par la sainteté de sa vie à la sublimité de sa vocation. La réforme a été pour le monde chrétien une ère de renouvellement moral, une époque de retour à des mœurs généralement plus pures, même dans l'Eglise romaine. La censure implacable que firent les réformateurs des vices dominants dans le clergé, l'austérité de la vie de leurs disciples, la rigidité de la discipline qu'ils leur imposèrent, excitèrent dans les partisans de l'ancienne foi une émulation louable de vertus (44). Vivant au milieu du monde, les Réformés étaient distingués par des mœurs simples dont les monastères n'étaient plus l'asile. Dans les camps, au milieu des tentations qu'offre le métier de soldat, les Réformés, par leur conduite pieuse, excitaient l'admiration. Quel contraste entre l'armée suédoise commandée par un héros réformé, Gustaphe Adolphe, et l'armée catholique qui lui était opposée! En France, dans les malheureuses guerres, dites de religion, combien le caractère des Réformés se présente sous un jour plus beau que celui des Catholiques (45)! .... Appelés à souffrir et à mourir pour la cause de l'Evangile, les Protestants voyaient plus souvent dans la vie une préparation perpétuelle à la mort. Les Catholiques ne voulurent le céder en rien à leurs adversaires; et comme on opposa plus particulièrement à la Réformation l'ordre des Jésuites, pour la science (46), on mit dans le monde catholique tout en usage pour ne pas soutenir une

(43) Vill. p. 276, 277. — (44) Vill. p. 222. — Vincent, Vues sur le protestantisme, T. I, p. 141. — Les mœurs du clergé de l'Amérique Méridionale sont fort scandaleuses. Le concubinage est tellement général, que personne ne s'en scandalise. Dernièrement un évêque a établi sa famille dans le palais épiscopal, et à peine quelques voix se sont-elles élevées contre son cynisme (Rev. Brit. juin 1829. Voyage au Pérou). En présence d'un clergé réformé, le clergé catholique aurait assurément des mœurs plus pures. — (45) Schiller, Guerre de trente ans. — Lacroix, Histoire de France pendant les guerres de religion. — (46) Vill., p. 336.



lutte trop inégale contre la pureté des mœurs et la bienfaisance des Réformés (47). De là sont nées dans les communions rivales, des institutions nombreuses dont la charité a été tout à la fois le principe et le but. Variées pour le nom et pour la forme, elles se ressemblent toutes pour le fonds, savoir l'instruction, l'amélioration, la consolation du genre humain. La charité est ainsi un lien commun entre les Chrétiens à d'autres égards divisés. Plus d'une fois, sans doute, ils se sont par leurs exemples mutuellement encouragés à la pitié et aux bonnes œuvres. Il ne devrait exister dans une communion aucune institution utile et bienfaisante que l'autre communion, émue d'une sainte jalousie, ne désirât et ne tentât d'imiter. Une vertu ne devrait briller dans l'une que pour développer dans l'autre le germe d'une vertu semblable. Le père Girard, en rendant l'instruction élémentaire plus accessible aux classes inférieures de la société, marche sur les traces de Bell et de Lancaster. L'Esprit du Christ anime toujours ses adorateurs, quelle que soit l'Eglise particulière à laquelle ils appartiennent, un Vincent de Paule, protecteur des enfants trouvés, et un Joseph Vilson, fondateur des écoles de petits enfants; un Fénelon, archevêque de Cambrai, et un Oberlin, pasteur du Ban de la Roche; un abbé de L'Epée, père des sourds et muets, et un Clarkson, le premier auteur de l'abolition de la traite des nègres, et qui fut si puissamment secondé par Wilberforce, le père des Africains; une sœur Marthe, infatigable dans les soins qu'elle prodiguait aux prisonniers, et une Fry qui, sans négliger ses importants devoirs de femme et de mère, contribua à la régénération des prisonnières de Newgate; un Appert qui s'efforce de rendre les prisons utiles à la santé physique et morale des coupables, et un Howard qui, long-temps auparavant, descend dans les cachots les plus infects, et est infatigable dans son zèle à adoucir le sort des malheureux détenus; une Reine Françon, de St.-Etienne, qui, sans autre secours que le travail de ses mains, est parvenue à former une maison d'études, de secours et de travail commun, où quatre-vingt jeunes filles, soustraites à l'indigence, et quelquefois au vice, acquièrent une instruc-

(47) Roberts. T. VI, p. 304. Leuliette, p. 74.



tion appropriée à leur état, et apprennent un métier qui les fait vivre, et une Louise Schoppler qui, presque dès l'enfance, voulut être la servante d'Oberlin, fut le ministre de sa bienfaisance en même temps que créatrice des salles d'asile pour la première enfance, et d'un mont-de-piété sans intérêts et sans gages (48). L'école des pauvres de Wehrly, sous la direction de Fellenberg, peut soutenir le parallèle avec toute autre institution de ce genre dans le monde catholique. Qui de nos jours, dans l'Eglise romaine, comparerons-nous à la fondatrice de l'asile pour l'enfance malheureuse, à Marie-Anne Calame, actuellement mère, au Locle, de deux cents enfants adoptifs? Si, dans la communion romaine, des gens ont donné tout leur bien, ou une grande partie de leur fortune, pour des établissements de bienfaisance ou d'utilité publique, on n'en compte pas moins dans la communion réformée. Pour ne pas accumuler les citations, notre petit pays, couvert d'une population d'à peine 50,000 âmes, offre une foule d'exemples de donations pieuses; il s'en trouve dans toutes nos paroisses. Un Joly de la Brévine a distribué entre huit consistoires et quelques communes environ un millier de louis, et en a laissé autant aux pauvres de sa communauté. Les frères Bourquin ont consacré L. 65,936 aux divers établissements publics de La-Chaux-de-Fonds. Un généreux inconnu a donné naguères trois cents louis pour l'établissement d'un second pasteur au Locle. Au Locle même, une somme de passé L. 25,000, produit de contributions volontaires, a été recueillie pour fonder une maison d'éducation. Un hospice pour des vieillards malheureux et pour des enfants orphelins vient d'y être érigé à l'aide de dons qui ont formé une somme d'au-delà de L. 30,000. Deux particuliers des Verrières, un Lambelet et un Jeannet, ont légué, l'un 1500 et l'autre 630 louis à leur commune de Meudon pour des fondations utiles. M.<sup>r</sup> Dublé a nommé la vénérable classe son héritière d'une somme de L. 55,000, destinées à soutenir les jeunes gens qui ont embrassé l'état ecclésiastique. On ne finirait pas si l'on voulait tout citer. Mais comment passerais-je sous silence Jean-Jaques Lallemand, fondateur à Neuchâtel de la maison des orphelins, pour laquelle il donna L. 200,000; David de Purry qui, après

(48) Disc. de Cuvier, lors de la distrib. des prix de vertu, en 1829.



avoir fait beaucoup de bien durant sa vie, légua à la ville une fortune de deux à trois millions, avec charge d'en employer une moitié à des œuvres de piété, de charité, d'utilité, et l'autre à l'embellissement de sa cité natale; Jaques Louis de Pourtalès, fondateur de l'hôpital qui porte à juste titre son nom, pour lequel il donna 700,000 francs de France; Sophie Du Pasquier qui continua le bien qu'elle fit pendant sa vie, par le noble usage auquel, par son testament, elle consacra une très-grande partie de sa fortune, environ L. 200,000. Est-il beaucoup de pays catholiques, d'une même étendue que notre pays, qui, dans l'espace d'un siècle, puisse s'honorer de telles actions? — Pourquoi entre les deux communions n'existe-t-il pas à tous égards une sainte jalousie? Pourquoi, dans le sein du protestantisme, par exemple, où règne une charité si éclairée, si active, ne s'organise-t-il pas une association semblable à celle que postérieurement, au siècle de la réforme, fonda Vincent de Paule chez les Catholiques romains, une institution de sœurs hospitalières, de sœurs de la charité, qui nous rappelleraient les diaconesses des temps anciens? Pourquoi, dans l'Eglise romaine, n'établit-on pas des écoles de petits enfants, sublime invention de la pieuse charité de notre siècle? Pourquoi n'y voit-on pas ces écoles gratuites du dimanche, dont les instituteurs sont souvent des jeunes gens des hautes classes de la société qui préfèrent cette sainte occupation aux divertissements nombreux que leur offre le monde? Cependant, pour ne parler que d'un royaume voisin, sur 32,000,000 de Français, 16,000,000 ne savent pas lire (49).

Il serait doux de penser que les dogmes, sujets de controverses entre Rome et Genève, ne sont pas de nature à influencer sur les mœurs; mais l'expérience est là pour détruire une illusion par laquelle on chercherait à s'abuser. Dans les pays réformés un athée est une espèce de phénomène, et il s'en trouve beaucoup en Italie et dans les autres contrées où l'on prétend faire de l'ignorance l'auxiliaire de la religion (50). Je ne sais quel auteur catholique a dit qu'il ne fallait point s'étonner de la démoralisation de la cité des papes, puisque, pour Rome, la religion était un objet de

(49) Raynouard, dans un rapport sur l'enseig. élément. Arch. du christian., mai 1830. — (50) Leuliette, préf. p. 14. — Vill. p. 68.



commerce et d'exportation et non de consommation intérieure. D'autres circonstances que la religion concourent à former le caractère et les mœurs des peuples. Il faudrait faire la part de chacune de ces circonstances pour apprécier l'influence directe de la religion. On sait que la Hollande l'emporte en moralité sur l'Espagne ; l'Angleterre , malgré certaines institutions encore papistes , sur l'Italie ; la Prusse sur le Portugal. Rome est-elle la ville la plus remarquable par la piété , les bonnes mœurs de ses habitants , par la sagesse des lois qui la gouvernent ? Cela devrait être , si elle était effectivement régie par le vicaire de Jésus-Christ (51).

Il serait d'un haut intérêt l'ouvrage qui comparerait avec exactitude les nations sous le rapport de l'influence qu'ont sur leurs mœurs les principes religieux qu'elles professent ; il faudrait établir , pour cet effet , un parallèle entre les peuples habitants d'un même pays , soumis aux mêmes lois politiques ; mais disciples d'une religion différente. Un savant Catholique , dans un ouvrage très-remarquable , a fait cela pour un département de la France dont la juridiction du tribunal était mi-partie de Catholiques et de Protestants. En un certain nombre d'années , sur sept cent soixante-deux procédures de police correctionnelle , sept cent cinquante-huit étaient relatives à des Catholiques et quatre à des Protestants (52). Rien en cela ne surprendra quiconque aura analysé , avec quelque soin , les dogmes de l'Eglise romaine. Ainsi elle fait dépendre l'assurance du salut , non pas tant de la foi et des œuvres du fidèle que de la puissance du prêtre , qui obtient , par l'administration des sacrements , par l'absolution qu'il accorde , par les prières qu'il prononce , tout ce dont le fidèle a besoin pour être sauvé (53). Doué d'un tel pouvoir , le prêtre n'aurait même pas besoin

(51) Serait-il possible que , dans les terres du pape , sous Pie VI , de 1775 à 1800 , il se soit commis dix-huit mille assassinats ? deux par jour ! — *Globe* , septembre 1829 , p. 586. La population de Rome diminue de nos jours , tandis qu'elle s'accroît presque partout ailleurs. *Rev. Brit.* avril 1829. — (52) Kératri , sur le culte. — *Vill.* p. 271. — M. d'Herbigny , noble , Catholique romain , royaliste constitutionnel , dans un ouvrage intitulé : *Des futures destinées de l'Europe* , vient de faire l'éloge de la Réformation sous tous les rapports. Cet ouvrage récent ne se trouve déjà plus. — (53) *Br.* 15 , 52.



d'imposer des pénitences, de prescrire des cérémonies ; à quoi servent-elles ? elles ne sont presque que des formes vaines qui ne sauraient produire la régénération. Eclairer l'intelligence, agir sur le cœur, remuer la conscience, en expliquant et en prêchant l'Évangile, telle fut l'œuvre des réformateurs qui croyaient fermement à l'efficace de la Parole divine pour la sanctification de l'âme. Dieu bénit la foi et les efforts de ses athlètes généreux, et leur procura la victoire. Ils dirigeaient toute l'attention de l'homme sur sa misère morale ; ils le convainquaient de péché, afin de lui faire sentir la grandeur du bienfait de la rédemption et la nécessité de devenir une nouvelle créature qui tendît à la perfection, d'après le modèle donné par le Christ. Cette idée qui domine dans l'esprit des réformateurs, et qu'ils avaient puisée dans la Bible, rend raison du soin qu'ils prirent de tout ce qui se rapportait à la culture de l'intelligence, à la connaissance de l'Évangile, à l'exercice de la discipline. Le développement de ces vues si sages me dirigera dans ce qu'il me reste à dire de la Réformation et de Farel.

Certains changements relatifs à l'administration durent survenir dans les pays qui se réformaient. Parmi nous les ecclésiastiques ne firent plus partie des audiences ; il fut décidé que les chanoines qui y siégeaient ne seraient pas remplacés par des pasteurs. Je ne sache pas que Farel, ou ses collègues, aient réclamé contre une telle exclusion. Il n'en fut pas de même des biens d'Eglise. Farel, secondé par la ville, aurait désiré que, comme l'avaient conseillé les autres réformateurs, et comme cela avait eu lieu dans d'autres contrées, à Berne, à Zurich, ces biens ne devinssent pas la propriété des souverains ou du gouvernement ; mais fussent employés à l'entretien des ministres, à des établissements de bienfaisance et d'utilité publique. Dans notre pays, comme dans quelques autres, les remontrances itératives des réformateurs, des ministres et des corps politiques constitués, n'atteignirent qu'imparfaitement le but désiré (54).

Farel parvint à établir la vénérable classe, et à l'organiser à peu de chose près comme elle l'est encore maintenant. Les

(54) A. de B. 1539.



pasteurs, dans le but de s'entretenir des moyens d'avancer le règne de Christ, de propager les principes de l'Évangile, d'imposer les mains à ceux qui se dévouaient au ministère sacré, et de pourvoir de pasteurs les églises qui en seraient privées, se réunissaient en synode le jeudi de chaque semaine, à Grandson, à Morat; mais le plus souvent à Neuchâtel (55). Les pasteurs du comté de Valangin avaient leur synode particulier. Les deux classes, séparées jusqu'en 1592, se réunirent lorsque les deux comtés dépendirent d'un même souverain. La constitution de ces classes était presbytérienne, c'est-à-dire, reposait sur l'égalité des pasteurs. Elle fut substituée à la hiérarchie romaine. A la place d'un seul évêque, chargé de veiller, de dominer sur le diocèse et sur les prêtres du diocèse, au nom d'un pontife infailible, les pasteurs, présidés par un doyen (*primus inter pares*), sont appelés à s'exciter mutuellement à la piété et aux bonnes œuvres. Et la forme presbytérienne n'est pas, que je sache, moins favorable que toute autre aux progrès de la piété et de la science. Un trait de sagesse, dû vraisemblablement à Farel, fut celui qui rendit, dans notre pays, les classes de pasteurs indépendantes du souverain, pour tout ce qui concernait la religion. Un état réformé, soumis à des princes catholiques, eût été exposé à de graves dangers pour le maintien du pur Évangile, si, à l'époque, surtout, où la Suisse était travaillée par les nonces du pape, les princes eussent pu assister aux assemblées ecclésiastiques, s'immiscer dans les affaires religieuses, entendre les délibérations, participer à la consécration des ministres, à l'élection ou à la destitution des pasteurs. Je doute que le traité qui suivit la bataille de Capel, accepté aussi par notre pays, eût pu être une sauve-garde suffisante contre la tentation de rétablir l'ancien culte. Une longue paix qui entretint dans notre patrie la foi et les vertus évangéliques, fut la suite des beaux et sages privilèges concédés à la compagnie des pasteurs dès les temps de la bienheureuse Réformation.

Nos Églises, comme celles de toutes les communions réformées, furent sous l'utile joug d'une discipline ecclésiastique, c'est-à-dire, soumises à des règlements destinés à

(55) A. de B. 1532.



maintenir les principes, l'ordre et les mœurs évangéliques dans une Eglise chrétienne. La ligne de démarcation entre la société ecclésiastique et la société civile n'étant pas exactement tracée, et des délits civils étant souvent des péchés, les lois de la discipline se ressentirent de cette sorte de confusion inévitable. Etablir une discipline, c'était se conformer à l'ordre de Jésus-Christ et des Apôtres. Quelques articles de cette discipline paraissent aujourd'hui sévères, qui ne l'étaient pas trop autrefois, vu l'excessif relâchement des mœurs. C'est dès lors que furent punis, quoique encore avec bien de la douceur, les fautes graves de la fornication et de l'adultère; auparavant, ceux qui s'en rendaient coupables n'encouraient aucun châtiment temporel (56). Avant la Réformation, à Neuchâtel, dans la maison de la confrérie du St. Esprit, était un hôpital d'enfants trouvés, à l'instar de celui de Besançon. La confrérie de notre capitale avait bénéficié des bulles d'indulgences de divers papes, en faveur de la confrérie de la cité métropolitaine. Dans notre ville, par l'effet des mœurs évangéliques que vit reparaître la Réformation, et cet hôpital, et la confrérie cessèrent d'exister; et tout impur, outre la peine civile à laquelle il fut condamné, fut obligé de faire, dans le temple, en présence de tous les fidèles, pénitence publique. Cette coutume, empruntée de l'Eglise primitive, fut un puissant frein à la licence (57). Le divorce, interdit dans l'Eglise romaine, fut permis par la Réformation; pourquoi vouloir être plus sévère que l'Evangile? Qui ne sait qu'une rigidité outrée est aussi la source de beaucoup d'excès. Farel, que Berne appuya, parvint à triompher des oppositions qu'il rencontrait dans la création des lois matrimoniales; cependant, sauf quelques modifications, ces lois nous régissent encore aujourd'hui. Un code de discipline ecclésiastique déplaisait à un certain nombre de gens. Le réformateur, affligé des contradictions qu'il essuyait à cet égard, s'était éloigné de Neuchâtel; il n'y revint que quand la ville, sentant la pri-

(56) A. de B. 1536. — (57) R. T. VI, p. 385. — Coll. — A. de B. 1553. La pénitence publique a été abolie en 1755. Plusieurs sont loin de regarder cette abolition comme avantageuse aux bonnes mœurs.



vation de ce fidèle serviteur du Christ, lui eut promis qu'elle ne se refuserait plus à l'établissement de la discipline. Une lettre touchante de Berne n'avait pas peu contribué à aplanir les obstacles (58).

Certes, ce n'était pas une chose sans importance que de régler ce qui se rapporte à l'administration des sacrements, au culte, à la sanctification du dimanche et de quelques autres jours solennels, que de prévenir ce qui aurait pu ramener le papisme, que d'abolir les fêtes nombreuses, causes de la perte d'un temps précieux et sources de maints scandales (59). Les propos par lesquels on manquait au respect dû à Dieu ou à la morale publique, étaient sévèrement punis. La loi venait au secours de l'autorité paternelle, lorsque des enfants coupables y portaient atteinte. La prospérité des familles trouvait une garantie dans de sages règlements contre les usuriers, les ivrognes, les joueurs, les partisans du luxe. Les jeux militaires et ceux où se développent la force et l'adresse, étaient seuls permis, encore était-il prescrit de ne s'y livrer qu'avec modération. Pour assurer la tranquillité publique dans ces temps d'effervescence, tout attroupement était interdit et toute violence prévenue. La croyance superstitieuse aux devins, aux sorcières, était condamnée. Les fonctionnaires publics étaient sommés de donner le bon exemple. La prière, avant et après le repas, tant dans les maisons particulières que dans les hôtelleries, était sérieusement recommandée. Tels sont quelques-uns des articles des constitutions ecclésiastiques de 1542, pour le comté de Neuchâtel; elles ont servi de base à notre discipline actuelle. Les constitutions ecclésiastiques du comté de Valangin, sanctionnées par René de Chalans, sont faites dans le même esprit. Toute danse, occasion de désordres encore plus graves autrefois que de nos jours, y était défendue. Interdite d'abord dans la ville par un décret du conseil général, la danse le fut ensuite dans tout l'état par la seigneurie (60).

(58) A. de B. 1538. — (59) R. T. I, p. 477. — Il a été observé que, encore maintenant, les fêtes de l'Eglise romaine étaient bien souvent des jours de dissipation, tandis que les fêtes de l'Eglise réformée sont des jours de sanctification. — (60) A. de B. 1539, 1540, 1542.



Dans chaque paroisse on établit des hommes pieux et de mœurs pures, pour veiller, conjointement avec le pasteur, au maintien de la discipline. Ils furent appelés anciens; ce nom désignait la gravité et l'importance de leur office; réunis au pasteur, ils composèrent dans chaque paroisse le consistoire admonitif, chargé de reprendre ceux qui se rendaient coupables de certains désordres, de priver pour un temps du droit de s'approcher de la sainte table les pécheurs impénitents, et de former un tribunal de première instance pour les affaires matrimoniales. Le zèle de la classe de Valangin parvint aussi enfin à obtenir de semblables consistoires, dans toute l'étendue du comté, à la suite de sages plaintes portées à René de Chalans qui n'aimait pas les ministres (61). Révêtus d'un pouvoir plus étendu, des consistoires seigneuriaux composés d'ecclésiastiques et de magistrats laïques, présidés par un de ceux-ci, furent établis en divers lieux; ils avaient le droit, selon la nature des délits, selon les localités, selon les concessions particulières, de condamner à la prison, à des peines infamantes, au bannissement. Celui de Valangin interdit même, pour cause d'ivrognerie, des justiciers et des huissiers (62).

Il n'existe aucun homme, quelque pieux qu'il soit, qui ne puisse errer de bonne foi; il n'en est aucun qui ne puisse se laisser aller au relâchement, surtout lorsqu'il occupe un poste éminent; il est donc utile de recevoir de ses égaux des directions et au besoin des réprimandes que des inférieurs n'oseraient adresser. Quelle calamité pour un troupeau, quand le pasteur serait ou incapable, ou peu fidèle! pour prévenir un pareil malheur, Farel n'eut point de repos que l'on n'eût introduit des censures et des corrections fraternelles entre les pasteurs. Pour atteindre son but, il fit intervenir des clergés réformés de la Suisse et d'autres lieux, où cet usage salulaire existait; même la compagnie des pasteurs de Neuchâtel reçut à ce sujet une lettre du doux et sage Melancton (63). Un collègue de Farel, Chaponneau, suscita, au sujet de la discipline, maintes traverses au réformateur. Comme il importe que le corps des pasteurs con-

(61) A. de B. 1547, 1562. — (62) *Ibid.* 1547. — (63) *Ibid.* 1541, 1544, 1545.



naïsse la doctrine, la manière d'instruire et de prêcher de chacun de ses membres, on institua aussi dans ce siècle les sermons de classe. Chaque pasteur, à une époque déterminée, doit prêcher devant ses collègues qui peuvent lui faire entendre sur sa prédication des observations utiles (64). D'où vient qu'une coutume si sage n'est pas plus générale dans l'Eglise réformée.

Il y a plus, une Eglise peut avoir, à l'insçu de toute autre Eglise, des griefs légitimes contre son pasteur, et celui-ci peut avoir à se plaindre de la licence, des vices, des désordres dans son Eglise. Une admonition plus solennelle faite tant au berger qu'au troupeau, de la part du corps entier des ecclésiastiques chargés de veiller au maintien de la foi et des mœurs, peut remédier dans le principe à de graves abus; et la crainte d'encourir une telle admonition, peut exciter à la vigilance et prévenir bien des scandales. Aussi, dès la Réformation, fut-il réglé que le clergé d'un pays prendrait, par une députation auprès de chaque paroisse réunie dans le temple, une information sur la conduite du pasteur et auprès du pasteur une information sur les mœurs de la paroisse, que le clergé, d'après le rapport qui lui serait communiqué, aviserait, s'il était nécessaire, aux moyens d'arrêter les progrès du mal. C'est ce qu'on appelle visites d'Eglises. N'en fut-ce pas en quelque sorte que ces assemblées qui se tinrent en mars 1535, dans tous les villages de notre pays, et auxquelles assistèrent les pasteurs Sonnery, Saunier et Froment (65)? En de certaines contrées, à Berne par exemple, elles se font chaque année à des époques régulières. Parmi nous, elles sont rares. N'y aurait-il pas de l'avantage à les régulariser? On le proposa déjà l'an 1564.

La simplicité du culte recommandée par les réformateurs, semble, au premier aspect, être un désavantage pour les disciples du pur Evangile; dans ce culte, rien n'est pour les sens; deux seules cérémonies très-significatives, emblème éloquent de la régénération, de la charité, de la rédemption, rompent l'apparente uniformité de nos réunions religieuses. Mais cette simplicité même, n'attachant point l'attention à des pompes extérieures, la force d'être toute

(64) A. de B. 1564. — (65) A. de B.



entière concentrée sur les vérités et les devoirs du christianisme. Prier ensemble le Père et le Sauveur de la grande famille humaine, louer ensemble par de saints cantiques le vrai Dieu et Jésus son envoyé, entendre la lecture, l'explication de la loi, dons de la grâce divine, afin d'y conformer de plus en plus notre vie, voilà le culte habituel que nous célébrons dans des temples où rien n'attire les regards, même les temples sont pour la convenance des hommes, et n'ont point pour but d'honorer celui que les cieux des cieux ne peuvent contenir. Nous l'avons dit : Eclairer les consciences par les lumières de l'Evangile, élever l'âme aux choses éternelles mises en évidence par l'Evangile, former le cœur à l'amour de Dieu et à la charité dont Jésus a été le modèle, fortifier par les conseils de la vraie sagesse et par l'assurance de secours célestes l'homme qui doit marcher au milieu d'une vallée de tentations et de larmes vers le royaume des cieux, c'est là le but du christianisme ; et c'est pour qu'aucun de ceux qui sont Chrétiens ne le perde de vue que les Réformés célèbrent un culte spirituel et véritable. La tâche du ministre d'une telle religion est plus difficile que s'il avait à satisfaire aux nombreuses exigences d'un culte cérémoniel. Mais cette difficulté même nécessite chez les ecclésiastiques réformés des études plus fortes, une connaissance plus exacte des Saintes-Ecritures, texte unique des prédications, une science plus approfondie de l'âme humaine, et surtout du cœur humain et de ses misères (66). Aussi y a-t-il plus d'édification réelle produite par un tel culte, par un sermon où l'on développe quelques passages de l'Evangile, que par l'éclat éblouissant des pompes du catholicisme. Un sermon même que n'embellirait aucune des fleurs de la rhétorique, ne serait pas sans efficace, quand il serait une explication claire, animée de l'Ecriture-Sainte. L'Ecriture-Sainte a par elle-même une si grande puissance sur les cœurs ! Cette connaissance de la Bible, que les pasteurs réformés s'efforcent de donner à leurs ouailles comme la nourriture la plus substantielle de l'âme, remplace avec d'incontestables avantages la messe, les cérémonies et les rares prédications du papisme. Je ne crois pas me tromper

(66) Vill. p. 250.



en avançant que , s'il y a eu peut-être quelques prédicateurs plus éloquents chez les Catholiques que chez les Réformés, il y a eu et il y a encore en général, toute proportion gardée, un plus grand nombre de bons et d'utiles prédicateurs chez les Réformés que chez les Catholiques. Nous pouvons opposer sans crainte aux Bossuet , aux Bourdaloue , aux Fléchier , aux Massillon , aux Larue , aux Maury , nos Saurin , nos Claude , nos Tillotson , nos Osterwald , nos Van der Palm , nos Reinhard , nos Dräseke , nos Chalmer , nos Chaillet , nos Célérrier , nos Curtaz , nos Gausсен , nos de Belle Fontaine. Ils firent bien , nos réformateurs , qui insistèrent tant sur la connaissance de la Sainte-Ecriture , qui l'expliquèrent au peuple avec un grand soin , qui recommandèrent d'assister aux assemblées publiques du jour du dimanche , qui établirent dans la semaine des jours où l'on devait se réunir dans le temple pour prier Dieu et pour entendre la prédication de l'Evangile (67). La connaissance de la Bible était le bouclier à l'aide duquel les Réformés repoussaient les traits de leurs adversaires. Il n'est aucune paroisse de notre pays où le service divin ne se célèbre encore un jour ouvrier ; la parole divine y est lue pour l'édification des fidèles ; qu'il serait à désirer qu'une bonne paraphrase rendit cette lecture encore plus profitable ! Elle satisferait un besoin de notre époque , et détruirait une cause de séparation.

Les enfants que Jésus aimait , qui , dans un âge tendre déjà , sont capables d'ouïr la doctrine du royaume des cieux , ne furent pas abandonnés par les prédicateurs de la réforme. Quelques heures du dimanche et aussi de la semaine furent particulièrement consacrées à leur instruction religieuse , et les jeunes gens étaient obligés de s'y rendre (68). L'Evangile ne contient-il pas le lait pour les enfants , comme la viande solide pour les forts ? Cependant depuis plusieurs siècles l'usage de catéchiser la jeunesse , n'existait plus dans l'Eglise romaine. Des livres élémentaires de religion , connus sous le nom de catéchismes , furent mis entre les mains des enfants ; les maximes qu'ils renfermaient préparèrent leur esprit et leur cœur à comprendre les leçons de la Bible , et

(67) A. de B. 1546 , etc. — (68) *Ibid.* 1550 , etc.



remplacèrent les formes cérémonielles et les légendes. Luther, Oecolampade, Léon-Jude Calvin, méritèrent bien par leurs catéchismes de quiconque s'intéresse à l'instruction religieuse des enfants (69). Le catéchisme d'Heidelberg, que remplaça dans notre pays celui d'Osterwald, n'aurait-il point été précédé par celui de Calvin? Je serais tenté de le croire. Mais les jeunes gens n'étaient point admis à la Table sainte qu'auparavant ils n'eussent été instruits dans les principes de la foi évangélique, et examinés par les pasteurs. Cette institution si sage est due au zèle de Farel et de Melancthon (70). Serait-il sensé de permettre à quelqu'un de faire par la participation à la Cène du Seigneur, une profession solennelle de sa foi, sans qu'il sût ce qu'il croit et pourquoi il le croit? Que la manière de voir des Réformés et des Catholiques, au sujet de la première communion, est différente!

On s'occupa aussi dans les pays réformés d'établissements de collèges supérieurs et d'académies, sans lesquelles les Eglises courraient le risque de n'être pas pourvues de pasteurs suffisamment éclairés, et de la fondation d'écoles, sans lesquelles les enfants seraient en général trop peu préparés à recevoir les instructions des pasteurs (71). Gloire à l'humilité des réformateurs! ils ne voulaient pas posséder pour eux seuls la lumière; amis sages et charitables du genre humain, ils ne négligèrent rien pour la propager dans toutes les classes de la société; l'Evangile est aussi le patrimoine du pauvre. Le pauvre doit donc être mis en état d'en jouir. Tout membre de la société doit être aussi muni de certaines connaissances indispensables pour ne nuire ni à lui-même, ni aux autres. Dès 1532, la classe de Neuchâtel, qui venait d'être instituée, pourvut immédiatement à l'instruction de la jeunesse, par l'établissement d'écoles dans le pays, elle y envoyait des instituteurs. En diverses contrées les régents, auxiliaires utiles, indispensables des pasteurs, furent plus d'une fois jugés dignes d'être pasteurs à leur tour (72).

La Réformation de notre pays et les institutions qui en sont inséparables, ne s'établirent pas sans que Farel et ses

(69) R. T. V, p. 176. — (70) A. de B. 1541. — (71) Hess, p. 237. — (72) A. de B.



amis eussent beaucoup à lutter et à souffrir. Le réformateur surtout était en butte à la contradiction, nous en avons vu des exemples. Les obstacles suscités étaient par fois ridicules. A Neuchâtel on fit sonner les cloches pendant qu'il prêchait, afin d'empêcher le peuple de l'entendre ; mais le tonnerre de sa voix se jouait de ce bruit ; il n'en attirait et n'en convertissait pas moins son auditoire (73). La sévérité de ses principes et l'importance qu'il attachait à la pureté des mœurs, lui attirèrent d'implacables ennemis. Un des plus violents orages qui gronda autour de sa tête, fut soulevé par la hardiesse avec laquelle du haut de la chaire, au mois de juillet 1541, il censura une femme de noble extraction, qui, bravant la loi, les admonitions particulières du réformateur, les ordres du consistoire, vivait séparée d'avec son mari. Grande rumeur de la part du peuple, qu'indigne une personnalité, preuve de zèle, mais non de prudence. On s'assemble sur la terrasse voisine du temple. Les avis se partagent. La pluralité condamne Farel à sortir de la ville dans deux mois. Le sang même eut coulé sans l'intervention du gouverneur et de quelques conseillers d'état. Berne, par des députés, Zurich, Bâle, Strasbourg, par des lettres, s'efforcent de prévenir l'exil du réformateur. Le conseil de ville cherche à tout pacifier par un arrêt, et à conserver le bon pasteur qui amena les Neuchâtelois à la connaissance de la vérité. Cela ne suffit pas. Farel comparut deux fois avec ses antagonistes devant le sénat de Berne. Le réformateur déclara entr'autres avoir agi en conscience, et ne point se croire obligé de quitter une église où il était légitimement appelé. On rendit justice à son zèle, à sa fermeté, et l'on fit consentir les parties à se rendre à une nouvelle assemblée où la pluralité déciderait. Farel l'emporta le 29 janvier 1542. Il comptait pour amis tous les gens de bien, car tous, sentant la nécessité de la discipline au sortir d'une Eglise où régnait un affreux relâchement de mœurs, excusaient l'apostrophe imprudente du réformateur. Il importait que les lois matrimoniales qui, selon l'Evangile, permettaient le divorce, fussent respectées, et que ni l'un ni l'autre des conjoints par mariage ne pussent vivre séparés, d'après leur bon plaisir (74).

(73) Musée. — (74) A. de B. 1541, 1542.



Avoir établi dans nos contrées la Réformation, suffirait déjà à la gloire de Farel; dévoré de moins de feu pour l'avancement du règne de son divin Maître, il eut pu couler des jours assez paisibles dans l'église dont il était le pasteur, et où la plupart le vénéraient. Mais on le voit partout où il faut un courage intrépide, partout où il est nécessaire d'opposer la lumière de la science aux subtilités des partisans de l'ancienne doctrine. Les persécutions, la prison n'effraient point sa grande ame. En 1531, le Pays-de-Vaud ayant besoin de pasteurs, « Farel cherche à lui en procurer; mais » il ne promet ni argent, ni or, ni beaucoup d'aliments aux » pieux missionnaires de la nouvelle doctrine; ils ne doivent » chercher que les choses qui sont en haut, ne point craindre la croix qui est à la porte, ne point s'attendre à du » repos, mais à de l'occupation; ils ne pourront moissonner que quand ils auront semé à leurs dépens » (75). Farel essuie des contradictions à Avenches, et surtout à Orbe où, dès qu'il veut prêcher, on crie, on siffle, on l'insulte, où les épithètes les plus offensantes et les plus basses ne lui sont point épargnées, où il dut à un gentilhomme d'être arraché des mains des femmes qui le maltrahaient. L'autorité bernoise parvint à empêcher qu'il ne fut troublé dans sa prédication, et il y gagna à la cause de l'Evangile plusieurs personnes, surtout un jeune homme qui a bien mérité de la Réformation, Pierre Viret, fils d'un artisan, et qui avait fait à Paris de grands progrès dans les sciences. Il est le seul réformateur célèbre, originaire de la Suisse française (76).

Nulle part dans cette année Farel ne courut de plus grands dangers qu'à Grandson; coups de pied, coups de poing, égratignures, menaces de la mort, emprisonnement, il eut tout à endurer; mais il avait commis un crime irrémissible, il avait interrompu et réfuté un cordelier qui prêchait; ce n'était rien de plus que ce que les prêtres se permettaient à l'égard des ministres (77). Berne, qui était loin d'approuver les torts soit de l'un, soit de l'autre parti, secourut cependant Farel, et par de sages réglemens rétablit la paix. Des ministres établis dans le bailliage de Grandson furent examinés par

(75) R. T. IV, p. 9. — (76) *Ibid.* p. 20-46. — (77) *Ibid.* p. 46-77.



notre réformateur. Les paroisses voisines cédèrent à l'influence de cet ardent serviteur du Christ (78). Et, comme s'il n'y eut pas eu autour de lui assez d'aliments à l'activité de son esprit, il compose une lettre adressée aux amis de la sainte Parole de Dieu qui étaient dans l'oppression ; il les exhorte à acquérir, avec le secours de l'Esprit-Saint, les vertus de ceux qui souffrent sous la croix, et à ne s'assurer que sur la protection du Seigneur (79).

Du synode de Grandson, où il fut en 1532, on le députe avec Saunier dans les vallées du Piémont, pour affermir dans la foi les vénérables précurseurs de la réforme, et pour les aider à composer des réglemens utiles au bien de leurs églises (80).

En revenant, Farel et son collègue s'arrêtent à Genève. On les cite devant le conseil de la ville, puis devant le tribunal de l'évêque. Farel, regardé comme le fléau des prêtres, y répond avec noblesse et fermeté aux plus grossières injures, à cette insultante apostrophe : viens çà méchant diable de Farel. Son calme, son offre de rendre raison de sa foi, ambassadeur qu'il est de Jésus-Christ, irrite les juges ecclésiastiques. L'un d'eux crie qu'il a blasphémé, qu'il est digne de mort, qu'il faut le jeter dans le Rhône, qu'il vaut mieux que ce méchant Luther meure que de ce que tout le peuple soit troublé. On le maltraite. Un coup d'arquebuse tiré contre lui ne l'atteint point. Il est forcé de quitter Genève, mais il y envoie un de ses disciples, le jeune Froment, pour y développer les germes de la foi (81). Rappelé à Genève l'année suivante, Farel fut obligé d'en sortir encore, inquieté qu'il fut par les Catholiques qui ne tinrent aucun compte de la recommandation des seigneurs de Berne (82).

Il n'eut pas plus de succès à Dompierre et à Payerne, car dans ces deux endroits on se saisit de lui et on le mit en prison. Relâché, il supplie Berne d'intercéder auprès du roi de France en faveur de ses frères et de ses parents, les uns prisonniers, les autres fugitifs pour cause de religion. La réponse du monarque est l'expression des idées de ce

(78) R. T. IV, p. 230. — (79) *Ibid.* p. 239. — (80) *Ibid.* p. 301. — (81) *Ibid.* p. 303. — (82) *Ibid.* p. 323.



siècle au sujet de la liberté des consciences ; il déclare que ni eux, ni personne, ne l'empêcheront jamais d'exterminer les hérétiques de son royaume (83).

Genève, où Farel avait vu beaucoup de partisans de la nouvelle doctrine, ne cessait d'être présente à son cœur (84). Les prédications du dominicain Guy-Furbiti, célèbre docteur de Sorbonne, appelé dans cette ville par le clergé pour résister aux Luthériens, alarmèrent Farel qui, sur la fin de cette année, retourna dans cette ville, le réfuta dans des assemblées, et seul, selon les uns, aidé de Viret, selon les autres, soutint une dispute publique, en présence des députés bernois et des conseils de Genève, contre le dominicain que n'assista aucun de ses collègues (85).

A l'issue de ce combat polémique, les Réformés, plus intimement persuadés de l'excellence de leur cause, prirent Farel et le conduisirent dans le couvent des cordeliers où il prêcha à une multitude d'auditeurs. Les sacrements y sont administrés, un culte simple s'y organise. Les prêtres tentèrent d'empoisonner Farel, Froment et Viret. Un tel complot, ressource des lâches, et les efforts de l'évêque pour s'emparer de Genève par la force des armes, accrurent les succès des réformateurs et le nombre de leurs partisans (86).

En 1535 eut lieu une seconde dispute demandée par un cordelier d'une famille distinguée, Jacques Bernard, qui avait embrassé la réforme. Farel et ses collègues y secondèrent le principal défenseur de dix thèses annoncées et affichées à l'avance, et que tous les savants ecclésiastiques et laïques, tant nationaux qu'étrangers, étaient invités à combattre, en présence des conseillers et du public. Le plus grand ordre y régna. La cause de la Réformation triompha. L'impétueux Farel ne comprit point la lenteur dont usait le conseil en introduisant la réforme, il crut devoir prêcher dans les temples de la ville. Cité devant les magistrats, il parla avec force et gravité, exposa les dogmes de l'Evangile, annonça que lui et ses collègues étaient prêts à subir la mort la plus cruelle, si les prêtres pouvaient montrer que dans la dispute ou dans leurs sermons les réformateurs

(83) R. T. V, p. 25. — (84) A. de B. 1534. — (85) R. T. V, p. 89. — (86) *Ibid.* p. 254.



avaient avancé quelque chose de contraire à la Sainte-Ecriture; il termina sa harangue par une prière pleine d'onction; il y demandait à Dieu d'éclairer ces magistrats dans une occasion où il s'agissait de sa gloire et du salut de tout un peuple (87). La sagesse présida à la délibération du conseil. Les prêtres persistant dans leur refus de combattre les principes de la nouvelle doctrine, un édit de Réformation fut promulgué le 27 août 1535; les images furent enlevées, les couvents fermés. Quoiqu'on découvrit maintes supercherries des prêtres, on traita avec douceur les religieux et les religieuses. Les biens d'église furent employés à des établissements de piété et d'utilité publique (88). Farel resta pendant un temps pasteur de la ville à la réforme de laquelle il avait puissamment concouru. Entourée d'ennemis, Genève allia des précautions humaines à la confiance dans le Seigneur. Farel rassembla plus d'une fois le peuple dans la cathédrale et implora, par des prières solennelles, l'assistance du Dieu fort (89). Neuchâtel, qui avait envoyé au secours de Genève des troupes qui remportèrent, à Gingins, une mémorable victoire sur les Savoyards, bien supérieurs en nombre, accorda aussi aux magistrats genevois deux pasteurs de notre ville, Fabry et Viret, pour aider Farel dans l'œuvre de la Réformation (90). Ils travaillèrent à la pacification des bourgeois, que des querelles politiques et religieuses aigrissaient les uns contre les autres (91). Le culte public fut réglé; des lois pour la réforme, si nécessaire, des mœurs furent sanctionnées; la bourgeoisie s'engagea par serment à rejeter le papisme et à adopter la confession de foi dressée par Farel. On érigea, pour la jeunesse, un collège qu'on chercha à pourvoir de bons instituteurs.

Farel porta sa pieuse sollicitude sur la conversion des villages et lieux voisins de Genève; Thonon même fut un moment le théâtre de son activité. L'abbé qui l'y avait tourné en ridicule dans une comédie, eut honte de cette bassesse. Une santé délicate n'empêcha pas Fabry d'y travailler à l'œuvre du Seigneur, au milieu de tribulations et de dangers (92). Farel, instruit par l'expérience, sentait la néces-

(87) R. T. V, p. 271-291. — (88) *Ibid.* p. 300-320. — (89) *Ibid.* p. 420, 431. — (90) A. de B. 1535. — (91) R. T. V, p. 584. — (92) *Ibid.* p. 640.



sité de joindre la prudence au zèle. « Je vois, dit-il à Fabry, » dans les lettres où il lui recommande de ne pas s'accabler » de fatigues, je vois avec plaisir que vous ne voulez pas » troubler les papistes durant leur culte, pour ne pas les » aigrir contre la Parole. Continuez de les attirer au Seigneur avec une extrême douceur. » Il convient que les emportements furieux des tonsurés l'émeuvent un peu, lui qui est déjà assez échauffé d'ailleurs (93).

Si quelque chose honore Farel et nous le présente comme un homme réellement supérieur, unissant une grande fermeté à une grande humilité, c'est sa conduite envers Calvin. Né en 1509, d'un artisan de Noyon en Picardie, destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, ayant reçu une bonne éducation, Jean Calvin fut successivement pourvu, même dès l'âge de vingt ans, de divers bénéfices. A Paris, où il reçut d'Olivetan les premières notions de la nouvelle doctrine, il renonça à la théologie catholique; il étudia le droit à Orléans et à Bourges, revint à Paris, où il se lia avec les Réformés, publia un commentaire sur Sénèque; mais il fut obligé de s'enfuir, étant soupçonné d'avoir travaillé à un discours dans lequel le recteur de l'université se montrait favorable à la nouvelle religion. La Saintonge, Nérac, où il fut bien reçu de Marguerite reine de Navarre; Paris, furent les lieux où il séjourna successivement. Forcé de quitter la France, il se rendit à Bâle, où il publia l'Institution chrétienne, qu'il dédia à François I.<sup>er</sup>, et dans laquelle, comme dans une confession de foi, il justifia les Réformés de ce royaume des inculpations dont on se servait pour les persécuter. Le feu des bûchers ne s'éteignit point. Calvin se rendit en Italie pour y répandre la nouvelle croyance; il y affermit dans la foi au pur Evangile Renée de France, duchesse de Ferrare. Revenu à Paris, il n'y put rester avec sécurité. Se dirigeant sur Bâle en 1536, il passa à Genève, où Farel, réjoui de voir cet homme de génie, le pria, le pressa, le somma enfin de travailler dans cette ville à l'œuvre du Seigneur. « Si vous vous y refusez, ajoute-t-il, il vous » maudira, puisque, prétextant vos études, vous vous » cherchez vous-même plutôt que lui. » Farel, parlant

(93) R. T. V, p. 643-646.



ainsi, ne pensait point à sa gloire; mais à celle de son Maître; il ne craignait pas de se voir éclipsé par les talents de son collègue; peu lui importe que Calvin croisse et que lui, l'auteur de la Réformation de Genève diminue, il désire l'avancement du règne de Christ avant toutes choses. Le jeune Calvin crut voir, dans la sommation d'un homme qui lui parlait avec tant de piété et d'autorité, la vocation du Seigneur. Il fut établi professeur et pasteur dans cette ville à la célébrité de laquelle il lui fut donné de contribuer efficacement; il a posé les fondements de l'illustration de cette cité qui, avant la réforme de l'Eglise, n'avait aucun renom, et qui dès lors a été comptée au nombre des villes les plus remarquables du monde civilisé.

Berne venait d'achever la conquête du Pays-de-Vaud et du Chablais. Des contestations sur des matières religieuses y causant des troubles, les nouveaux souverains décidèrent qu'il y aurait à Lausanne, au mois d'octobre 1536, une dispute de religion en langue française, devant des députés bernois. Tous les ecclésiastiques nationaux et étrangers y furent invités, les communes et paroisses devaient y avoir deux représentants; les dix thèses composées par Farel furent connues à l'avance; tout devait se prouver par la Sainte-Ecriture (94). Farel y parla avec piété, science, autorité. L'exhortation et la prière par lesquelles il prépara à cette conférence respirent l'amour de la vérité, de la paix, de la charité. « Pour l'honneur de Jésus, dit-il en terminant, » visitez et consolez les pauvres affligés; car là faut que » fassiez vos pèlerinages; ce sont les images de Dieu qu'il » faut visiter, leur portant pain et chandelles, leur don- » nant pour les nourrir, chauffer et entretenir » (95). Viret, Calvin, Fabry, Caroli, Marcourt, secondèrent Farel; mais il fut le principal défenseur des thèses, non contre les chanoines, qui se bornèrent à protester contre la dispute; ni contre les curés et les religieux de la ville, dont pas un seul n'ouvrit la bouche; mais contre des Catholiques, tant ecclésiastiques que laïques, amis de la vérité, et dont quelques-uns se convertirent à l'issue de ces débats. On n'en lit point les actes sans intérêt; on s'étonne de la connaissance

(94) R. T. V, p. 689. — (95) R. T. VI, p. 7, 10.



étendue que les réformateurs, et même leurs antagonistes, avaient de la Sainte-Ecriture, quoique certains raisonnements des deux partis soient, par fois, spécieux et subtils plutôt que solides. Le feu qui anime les discours des Réformés atteste que la persuasion la plus intime dans la bonté de leur cause remplissait leur cœur. Dans la réponse de Farel à la protestation des chanoines, il dit : (96) « Je trouve » bien qu'en celle sainte Eglise, y avait des prophètes, des » apôtres, des évangélistes, des pasteurs et enseignants ; » mais de papes, de vice-chancelliers, cardinaux, patriarches non mariés, légats de *Latere*, archevêques, archiprêtres, archidiaques, doyens, sacristins, prévôts, trésoriers, abbés, prieurs, gardiens, généraux, je n'en trouve » point. » Au sujet de la foi, on aime l'entendre dire : (97) « Il faut, en l'affaire de la foi, tenir le droit chemin, sans » décliner n'à la dextre (droite), n'à la senestre (gauche).... » Ceux qui croient vraiment en Jésus n'ont une foi vaine et » oisive, sans rien faire, et pour demeurer en la fange ; » mais font les bonnes œuvres.... » Au sujet de l'Eucharistie, il dit : (98) « Je crois bien que vous, ne personne, n'entend ce que voulez qu'on entende et croie, assavoir que » le prestre consacre l'hostie, et que, par sa consécration, » le corps de Jésus glorifié est là, *sub accidentibus non habens partem extra partem, sed continetur punctualiter* : » Pour vrai je ne suis esbahi si la chose vous est fort profonde : car c'est chose trop insensée et déraisonnable, » qu'un corps soit et ne soit point corps.... » Il peint sous des couleurs hideuses l'ignorance du peuple et des prêtres, ainsi que le libertinage de ces derniers (99). Les mœurs de l'époque excusaient une certaine rudesse dans les expressions. Farel prononça le discours de clôture, et en Chrétien pardonna aux prêtres qui avaient aposté des meurtriers pour assassiner les ministres qui viendraient à la dispute (100). « Nous ne sommes buveurs de sang ; nous n'en avons point » soif. Et bien le savez de ceux qui sont venus comme brigands, et guetteurs sur le chemin, pour nous tuer. Nous » n'avons demandé vengeance ; mais grâce et pardon,

(96) R. T. VI, p. 71. — (97) *Ibid.* p. 64, 65. — (98) *Ibid.* p. 162. — (99) *Ibid.* p. 214, 277. — (100) *Ibid.* p. 315.



» comme de présent ne demandons sur les corps ne biens  
 » des prêtres que mal ne déplaisir ne leur soit fait ; mais  
 » que tout leur soit pardonné. »

La cause de la Réformation étant gagnée, la foi, le culte, les mœurs furent épurés, les désordres des ecclésiastiques et des laïques furent réprimés. Une académie fut établie à Lausanne. Dès la Réformation elle a eu bien des professeurs célèbres. Farel y enseigna quelque temps la théologie ; mais la vie active de l'apostolat lui convenant mieux que la vie plus paisible du professorat, il ne tarda pas à retourner à Genève (101).

La confession de foi qu'il y avait dressée avait soulevé les Anabaptistes contre les réformateurs ; la discipline par laquelle Farel, Calvin, et Coraut leur collègue, homme pieux et savant, quoique aveugle, voulurent épurer les mœurs, suscita contr'eux une foule d'ennemis. Impatiente d'un joug salutaire, exaspérée des censures que ne ménageaient pas les pasteurs, irritée de ce qu'ils refusaient la Sainte-Cène à des hommes indignes, une faction s'agita, et à l'aide d'un événement qu'elle eut l'adresse de faire naître, elle anima le conseil et les citoyens contre Farel et ses amis, et obtint contr'eux un décret de bannissement en 1538. Les Genevois reconnurent leurs torts et rappelèrent ces fidèles serviteurs du Christ. Calvin, retiré à Strasbourg, s'y était marié ; il avait invité à assister à la bénédiction de son mariage les classes de Neuchâtel et de Valangin, qui y envoyèrent deux députés, Guillaume Philippin et Jean de Belly (102). Durant son exil dans la capitale de l'Alsace, il y avait fondé une église française. De retour à Genève, il y jouit d'un crédit prodigieux. Son code de discipline fut adopté, le parti des libertins réduit au silence, des mœurs pures fleurirent. Il y établit une académie dont la direction fut confiée à l'illustre Théodore de Bèze. Jurisconsulte distingué, Calvin réforma les lois civiles et améliora les formes du gouvernement de sa nouvelle patrie. Elle devint le siège du Calvinisme, la cité sur laquelle les Réformés dirigèrent long-temps leurs regards, de laquelle ils attendaient des pasteurs, des conseils, des secours, où les persécutés trou-

(101) A. de B. 1537. — (102) *Ibid.* 1541.



vaient un asile. Il recommanda toujours la paix à quiconque pensait à la troubler. D'une faible constitution, sujet à d'inquiétantes maladies, on a peine à comprendre que Calvin pût prêcher presque tous les jours (la bibliothèque de Genève possède deux mille et vingt-cinq de ses sermons), qu'il pût donner trois leçons de théologie par semaine, travailler à de nombreux ouvrages de religion, surtout à de savants commentaires sur la Bible, entretenir une vaste correspondance dans toute l'Europe, siéger dans la compagnie des pasteurs, et en consistoire, éclairer et diriger le sénat de la république. Une foi vive le mit en état de suffire à tout. Il ne chercha point à dominer dans les conseils; il fut soumis aux lois, au point de laisser même la censure s'exercer sur ses propres écrits. Il vécut dans une grande sobriété. Austère envers lui-même, il avait le droit d'être rigide envers autrui. L'impatience était son vice dominant, il ne cessa de le combattre, se reprocha de n'avoir pas vaincu cette bête féroce. Il ne sollicita des secours auprès des princes et des puissants de la terre que pour secourir ses coreligionnaires persécutés; il n'accepta rien pour lui, ni pour sa famille; son frère fut simple relieur à Genève. Clément envers ses ennemis particuliers, il appliqua la loi envers l'homme irréligieux ou impie, quel que fût son rang ou sa fortune. Egaré par l'esprit de la religion dans laquelle il avait été élevé, ennemi implacable des mauvaises mœurs, vivant à une époque où les lois de la jurisprudence étaient cruelles, où l'on confondait le pouvoir ecclésiastique avec le pouvoir séculier, Calvin s'écarta en quelques occasions des principes de l'Évangile. Qui ne déplore entr'autres le supplice de Servet? Cet hérésiarque espagnol fut traité ainsi que d'après les lois de toute l'Europe on traitait alors quiconque était regardé comme impie, comme blasphémateur, comme attaquant les dogmes du christianisme, ainsi qu'il eût été traité si l'on se fût saisi de lui à Vienne, où l'on ne put le brûler qu'en effigie. Calvin n'inventa pas le supplice de Servet, il eût dû, nous semble-t-il, l'en arracher; mais eût-il été en son pouvoir d'anéantir une loi universelle, héritage de siècles barbares, et qui ne causait pas autrefois l'horreur qu'elle réveille en nous? Calvin termina sa carrière à l'âge de cinquante-cinq ans, usé avant le temps par les fatigues d'une vie laborieuse, laissant pour



toute fortune une succession dont la valeur entière n'excédait pas cent vingt-cinq écus ; mais il avait travaillé pour celui qui ne laisse pas sans récompense ce que l'on fait pour sa gloire.

Farel, qui pendant son exil de Genève avait séjourné à Bâle (103) parce que Neuchâtel refusait alors aussi d'admettre une discipline ecclésiastique, Farel qui avait engagé fortement Calvin à retourner à Genève, n'y alla point lui-même avec son ami (104), quoiqu'il eût été reçu bourgeois de cette ville ; il se fixa plus particulièrement à Neuchâtel d'où, comme d'un centre, il pouvait visiter plus facilement les églises qu'il avait fondées, correspondre avec des collègues, se rendre à des synodes, s'intéresser à des troupeaux sans pasteur (105).

Apprenant qu'à Metz sont des disciples de l'Évangile, il écrit aux magistrats de cette ville pour solliciter en leur faveur le libre exercice de leur culte ; non content de cette intercession, il obtient de son Église la permission d'aller dans le pays Messin, pour y avancer l'œuvre du Seigneur. Il y est reçu par le peuple avec allégresse, mais il est interrompu dans ses prédications par le commandement des magistrats, et injurié par ce Caroli dont la vie fut une vacillation perpétuelle entre les deux croyances. Les persécutions que lui et les Réformés endurent, les forcent à se retirer dans le château de Gorze, sous la protection du comte de Furstemberg. Comme Farel prêchait là le jour de Pâques à trois cents personnes de Metz qui voulaient communier, le duc d'Aumale guidé par Caroli comme par un nouveau Juda, tombe avec des soldats sur ce troupeau de fidèles, exerce sur eux des atrocités, passant les uns au fil de l'épée, assommant les autres à coups de pierres, en pendant quelques-uns aux arbres et noyant les femmes dans la Moselle. Le comte et Farel ne s'échappèrent qu'avec peine, encore le réformateur est-il blessé. Il est conduit sous sûre escorte à Strasbourg, d'où il répond avec force aux calomnies de Caroli, dont Farel avait été le bienfaiteur. Les syndics et le conseil de Genève, les quatre ministres de Neuchâtel, apprenant de

(103) A. de B. 1538. — (104) *Ibid.* 1540, 1541. — (105) R. T. VI, p. 508, etc.



Farel qui se recommande à leurs prières ces déplorables scènes, lui écrivent de touchantes lettres où ils l'assurent de leur attachement, lui offrent leur assistance et prient Dieu de le conserver à l'Eglise (106).

De retour à Neuchâtel, le réformateur eut à lutter contre des gens que mécontentaient le nouvel ordre de choses et surtout la discipline. Chaponneau son collègue mourut dans des sentiments de repentir, pour les troubles dont il avait été l'auteur. Son remplacement donna lieu à une crise. Le pouvoir séculier essaya de s'immiscer dans l'élection. Farel en est alarmé. Il dépose ses inquiétudes dans le cœur de Calvin, mais il a bientôt la joie de lui annoncer que le respectable pasteur de Thonon, Fabry, a été élu par les pasteurs. Une correspondance d'amitié s'établit entre Farel et Calvin; ils s'entretiennent de ce qui se rapporte à l'Eglise du Seigneur, ils se demandent le secours de leurs prières, ils se consolent, ils se fortifient. Calvin est reconnu par son ami et par les ecclésiastiques du temps comme un savant qui devait surtout s'occuper à écrire. Farel agira plus qu'il ne composera, il paiera toujours de sa personne... Il retourne à Strasbourg pour intercéder auprès des magistrats en faveur des Réformés de Metz. Il ne tarde pas à rejoindre son église. Pour donner plus d'autorité aux synodes qui se tiennent à Neuchâtel, il y convie de savants ecclésiastiques de ses amis. A l'invitation qui lui en est faite, il se rend à Genève pour engager Servet à renoncer à sa doctrine; il ne peut y réussir; l'horreur que lui inspirent les sentiments de cet hérétique et la vue de son supplice, navrèrent tellement Farel qu'il en tomba malade (107). Le testament qu'il fit, croyant sa fin prochaine, respire une piété vive, une grande charité et une humilité profonde. On aimera connaître cet acte. Le voici en entier tel qu'il le fit à Genève le 15 mars 1553, en présence de Calvin, de Fabri et d'autres personnages célèbres (108).

« Parce que le devoir de tous Chrétiens est non-seulement d'édifier durant leur vie par bons exemples et nourrir paix avec leurs prochains; mais aussi mettre peine qu'après leur mort

(106) A. de B. 1542, 1543. — (107) *Ibid.* 1545, 1546, 1551, 1553, 1561. — (108) Ancillon.



la même paix et concorde soit entretenue et nourrie, et ainsi laisser bons exemples, dont chacun soit édifié; à cette fin Guillaume Farel, ministre de la Parole de Dieu, se sentant abattu de maladie quant au corps, et ne sachant quand il plaira à Dieu de le retirer de ce monde, après avoir invoqué le nom de ce bon Dieu le priant qu'il lui plût l'adresser par son esprit en vraie prudence et droiture, a fait telle déclaration de sa dernière volonté comme s'ensuit.

» Premièrement, après avoir reconnu la miséricorde que Dieu lui a faite, non-seulement pour ce qu'il l'a mis au monde et entretenu comme sa créature, mais surtout de ce qu'il l'a racheté par le sang de son Fils, de la malédiction sous laquelle le genre humain est enclos; et puis, en le retirant des horribles ténèbres de la papauté, l'appelant à la connaissance de son Eglise; il se confesse être plus redevable à ce bon Dieu qu'il ne peut exprimer; et toutefois qu'il a été un pauvre pécheur, qui ne s'est guère bien acquitté de son devoir d'honorer un si bon Père; mais, en plusieurs sortes, s'est rendu indigne de tant de biens qu'il avait reçus de lui. Parquoi il n'a autre refuge qu'à cette bonté infinie, qui est toujours prête à recevoir les pécheurs à merci. Au reste, ayant confiance que ce Père des miséricordes lui sera propice au nom du Seigneur Jésus, il se remet entre ses mains, et le supplie qu'il reçoive son ame; et comme il l'a eue jusques ici en sa protection, qu'il en soit fidèle gardien, jusques à ce qu'elle soit rejointe à son corps au jour de la résurrection. Et afin que ce bon Dieu l'accepte et l'avoue pour l'un des siens, il proteste de se tenir, tant à la vie qu'à la mort, en l'union du corps de Jésus-Christ, par la foi qu'ont tous les fidèles en l'Evangile. Et d'autant que Dieu, non-seulement lui a fait la grâce, en le retirant des abîmes de la papauté, de le faire membre de son Eglise, et l'unir à son troupeau, mais aussi de se servir de lui à porter sa Parole, et l'ordonner pasteur de son Eglise; il proteste que la doctrine qu'il a enseignée aux autres, il la tient pour la pure vérité de Dieu et le fondement de son salut; et ayant pleine assurance que Dieu l'avouera pour tel, il se propose et dispose à comparaître devant le trône de sa Majesté, désirant que tous ceux qui ont été enseignés par son moyen aient ce témoignage que, fidèlement et en bonne et pure conscience, il leur a annoncé ce qu'il avait reçu d'en haut,



et que cette confession par laquelle il ratifie la foi qu'il a tenue, serve aux survivants comme d'une signature de son ministère et de sa charge qu'il lui a commise. Au reste, sachant bien qu'il s'en est beaucoup fallu qu'il se soit acquitté pleinement pour satisfaire à une si sainte vocation et si digne, il demande pardon à Dieu de ce qu'il n'a pas répondu à son office, en tout et partout; espérant qu'au nom de Jésus-Christ, Dieu ne laissera pas d'avoir le service qu'il lui a rendu pour agréable, suppléant aux fautes et infirmités infinies qui sont intervenues. Quant à son corps, il demande et ordonne qu'il soit enterré au cimetière de l'église de Neuchâtel, jusqu'à ce que Dieu, au dernier jour, en le retirant de la pourriture de la terre, le ressuscite en la gloire du Ciel. Touchant le peu de biens que Dieu lui a laissés de reste, afin que nul n'en prenne occasion de querelle ni débat, il déclare, en premier lieu, puisque Dieu lui a donné ses deux frères, à savoir Gauthier et Claude Farel, qu'en les nommant ses héritiers, selon qu'il veut observer l'ordre de la nature, il les prie et exhorte au nom de Dieu de se contenter du nom et titre d'héritiers, ayant déclaration de l'amour fraternel, qu'il leur porte, et qu'ils ne désirent ni convoitent point de s'augmenter, ni avoir profit de tant de peu de bien que Dieu a mis en sa disposition, attendu même qu'il n'a point succédé aux biens paternels de leur maison commune; mais leur a laissé ce qui lui pouvait appartenir, comme à présent il leur quitte et cède, les instituant par égale portion ses héritiers de ce qui leur est échu de droit en la succession de leur père et mère. Cependant le plus grand héritage et le plus riche qu'il leur puisse laisser, est de leur commander paix et concorde entr'eux; et s'ils désirent d'être tenus de lui pour frères, il les requiert et adjure autant que besoin est au nom de Dieu, d'éviter toutes querelles et différends, ne donnant point lieu à Satan pour être divisés l'un d'avec l'autre, et n'ouvrant la bouche aux déceptions pour blasphémer contre l'Evangile.

» Quant à ses livres, il veut et ordonne que la quatrième partie soit à la bibliothèque commune des frères de la classe, et que les trois autres parties soient aux enfants mâles de son frère Gauthier, et à monsieur Gaspard Carmel, en le comprenant avec les dits enfants pour une tête.

» Du reste qui sera trouvé et qui lui peut appartenir, tant



en argent qu'en meubles, il en donne et lègue la troisième partie aux pauvres, et surtout aux domestiques de la foi; et ce, à l'avis et distribution des frères de la classe, auxquels il en donne toute charge, voire d'en disposer là où ils aviseront être bon. Et le reste, il le laisse à ses deux héritiers ci-dessus nommés, avec la charge de payer et acquitter ses dettes, s'il s'en trouve. Surtout il veut et ordonne que ce testament soit tenu pour bon et valide, déshéritant et débouttant de tous ses biens ceux qui le voudraient rescinder, ou y contrevenir, en sorte que ce soit, et que son dit testament vaille et doive valoir par droit de testament nuncupatif, ou par droit de testament à cause de mort, ou s'il ne vaut selon les canoniques statuts, qu'il vaille ou doive valoir selon les bons usages et coutumes du dit comté de Neuchâtel, ou par les meilleures formes; en révoquant tous autres que par ci-devant pourraient avoir été faits tant par écrit qu'en présence de gens. »

Guéri de sa maladie, à peine Farel est-il dans l'église dont il est plus particulièrement le pasteur, qu'apprenant que Porentrui désire d'entendre la prédication de l'Évangile, il y vole. Son zèle est rendu inutile par l'évêque et par une ambassade de la ville de Besançon. On ignore pourquoi Berne n'intervint pas à la sollicitation de Neuchâtel, qui priait qu'on soutînt les amis de l'Évangile, et l'œuvre si bien commencée par Farel (109).

Quand il allait à Genève pour revoir son ami Calvin, il ne manquait pas d'y prêcher; mais la faction des libertins lui fit interdire la chaire, et lui intenta même un procès, qui n'eût aucune suite, grâce au zèle de Calvin qu'affligeait l'outrage fait au réformateur de Genève (110).

Agé de soixante-neuf ans, il épousa la fille d'un Français, réfugié à Neuchâtel pour cause de religion; elle se nommait Marie Torel, elle n'était plus jeune, sa piété était éminente. Ce mariage étonna beaucoup autrefois, et ne laisse pas que de surprendre encore aujourd'hui. Farel s'y détermina parce qu'il jugea plus convenable d'être conduit dans sa vieillesse par une épouse que par une servante, et parce qu'il voulait



montrer que le mariage est honorable pour tous les hommes (111).

Tout vieux qu'il est, il condescend aux vœux de sa ville natale ; il la visite , et fortifie dans la foi l'Eglise réformée qui y existait depuis peu (112). Dans ce voyage il fonda une église à Grenoble (113).

Apprenant que Calvin est malade, il se transporte à Genève pour faire ses derniers adieux à celui qui, lui écrivant sa fin prochaine, lui rappelait leur amitié, qui fut si utile à l'Eglise du Seigneur ; il le pria de se souvenir de lui quelquefois ; il terminait sa courte lettre par ces mots : *Il me suffit de vivre et de mourir en Christ, qui est un gain pour ses disciples, et dans la vie et dans la mort.* Ils s'embrassèrent avec larmes, et se séparèrent pour ne se revoir que dans la patrie où ceux qui se sont aimés en Dieu et pour Dieu ne se quitteront plus (114).

Comptant sa septante-sixième année, Farel se sent pressé du besoin de visiter encore l'église de Metz qu'il a fondée, et à laquelle les tribulations qu'elle avait éprouvées ne faisaient que l'attacher davantage. Il résiste à toutes les représentations de la classe de Neuchâtel, du conseil de ville, de ses amis, sur un voyage long et pénible pour un vieillard ; il part accompagné d'un magistrat chargé de veiller sur ses jours ; il est reçu à Metz avec des transports d'une pieuse joie ; il y prêche encore, revient épuisé de fatigues ; mais consolé, écrit-il à Fabry, d'avoir vu une telle église, à la tête de laquelle étaient de dignes pasteurs et de respectables anciens (115).

Malade pendant quelques semaines, il donna l'exemple de la foi, de la résignation et de la charité à tous ceux qui l'approchèrent ; son ame, fortifiée par la piété, triomphait de la douleur à laquelle était livré un corps usé par les années, ainsi que par de longs et pénibles travaux. Il ne

(111) A. de B. 1558. La bibliothèque de la classe possède les annonces écrites et signées de la main de Farel, et ce qui est plus curieux, la chaise du réformateur et la coupe de verre dont on se servit pour communier, dès les temps de la Réformation, jusqu'à ce qu'on l'eût remplacée par des vases d'un plus grand prix. — (112) A. de B. 1562. — (113) Musée. — (114) A. de B. 1564. — (115) A. de B. 1565.



redouta point la mort; elle le délivrait de son corps de péché, elle brisait les liens qui l'empêchaient d'être parfaitement uni avec son Sauveur. Il fut visité par des personnes de toute condition et de tout âge. Les paroles que prononçaient ses lèvres mourantes sortaient d'un cœur brûlant de zèle pour la gloire du Maître qu'il avait servi et d'amour pour les humains. Il encourageait les uns, consolait les autres, les édifiait tous. Sa femme, son fils unique, âgé d'un an, et qui n'atteignit pas la troisième année, ses parents, ses amis, ceux qui l'assistaient reçurent sa bénédiction; il bénit aussi ses supérieurs dans l'état, et ses collègues dans le saint ministère. Il pria pour l'Eglise universelle, et plus particulièrement pour les églises qu'il avait fondées. Celle de Neuchâtel surtout ne fut point oubliée dans ses vœux. Le 13 septembre 1565, il quitta ce monde où un train de guerre lui fut assigné, et où il combattit comme un bon soldat de Jésus-Christ, non avec les armes de la sagesse humaine; mais avec celles de la foi, de l'espérance et de la charité. Le jour de sa sépulture fut un jour de deuil universel. Il fut inhumé dans le cimetière public, près du temple. La simplicité évangélique et la crainte d'imiter une coutume qui devint si fatale à l'Eglise romaine ne permirent pas que l'on rappelât par un monument l'endroit où reposait son corps. L'inventaire de tout ce qu'il possédait se monta à six-vingts livres (116). Désintéressé comme les réformateurs de l'Eglise au XVI.<sup>e</sup> siècle, on peut dire de lui, plus que d'eux tous, qu'il avait tout quitté pour suivre Jésus; car il était né au sein des grandeurs et des richesses. A la jouissance paisible de ses trésors et de la gloire du monde, il préféra l'activité du ministre de Christ; il choisit la bonne part, et il lui fut donné d'amener beaucoup d'ames captives à la connaissance et à l'amour du Sauveur.

Il ne fut pas sans reproche; ses torts étaient l'effet d'un zèle qu'excuserait presque la nécessité des temps, si quelque chose pouvait excuser ce qui est mal. S'il fut sévère envers autrui, c'est qu'il avait commencé à l'être envers lui-même. Lui était-il arrivé de blesser un de ses semblables par sa

(116) A. de B. 1565. Ancillon.



franchise, et pouvait-il l'envisager comme son ennemi, il ne croyait pas s'abaisser en lui offrant la main de réconciliation (117). Des onze à douze écrits qui nous restent de lui (118), les plus remarquables sont : *le Glaive de la Parole*, *le Vrai usage de la Croix de Jésus-Christ*, et *la Gloire de l'Esprit*. Il était moins écrivain que prédicateur. Une taille élevée, une physionomie expressive qu'embellissait une chevelure blonde, et qu'animaient des yeux noirs et pleins de feu, disposaient favorablement à écouter un homme dont la voix était forte et majestueuse. S'il n'avait pas l'éloquence insinuante de Viret, l'argumentation sentencieuse de Calvin, son cœur ardent communiquait sa flamme à ses auditeurs ; ses expressions étaient pittoresques ; par la ferveur de ses prières, il transportait les âmes au plus haut des cieux (119). Affable, il s'entretenait avec les hommes du commun peuple, prenait un langage à leur portée, et savait puiser dans les Saintes-Ecritures des leçons, des paraboles, des images appropriées à l'état et au métier de ceux avec qui il conversait (120). Il savait se faire tout à tous, afin d'en sauver au moins quelques-uns. Il a été, dans la main du Seigneur, l'instrument de la prospérité de notre Eglise.

Ce qu'il fit pour notre patrie, pour la Suisse romane, pour nombre d'autres églises, les réformateurs le firent avec plus ou moins de succès pour les contrées où ils prêchèrent le pur Evangile. Des dissensions, des guerres, en Allemagne, en Angleterre, en France, presque partout, troublèrent l'aurore du jour nouveau, à la clarté duquel l'homme s'avance plus sûrement vers le Ciel, patrie future et éternelle de l'âme des rachetés. Les réformateurs ne concurent pas toute la grandeur du service qu'ils rendirent aux humains. Ils n'aperçurent pas que la liberté des consciences et des cultes était la conséquence de leurs enseignements. Leurs successeurs se méprirent souvent aussi à cet égard ; ils ne comprirent pas que, selon l'Evangile, l'hommage le plus digne du Dieu et du Sauveur qu'il révèle, est celui qu'offrent une intelligence éclairée, un cœur persuadé, une âme touchée de tous les bienfaits du Très-Haut, et dans la na-

(117) A. de B. 1549. — (118) Sen. — (119) Musée. Ancillon.  
— (120) Ancillon.



ture et dans la grâce. Ce n'est ni la contrainte, ni l'ignorance qui fait le Chrétien, c'est la reconnaissance de l'être pensant, c'est la foi aux vérités révélées qu'avoue la raison, dont le cœur sent le besoin; c'est la sanctification, c'est la charité, fille de la reconnaissance et de la foi. Plus on étudiera l'Evangile avec sincérité, et plus on l'aimera. Plus on le prendra pour l'unique règle de la foi et des mœurs, plus on sentira se réaliser cette parole de l'Apôtre, que *la piété a les promesses de la vie présente aussi bien que de celle qui est à venir.*





---

## CHAPITRE XII.

CRITIQUE. — LAC GELÉ. — HISTOIRE DE LA RÉFORMATION.  
— HENRI VIII. — S.<sup>t</sup> BARTHÉLEMI. — CATHOLIQUES CÉLÈBRES. — OSTERWALD. — RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.  
— SUJETS DE CONTROVERSE. — COMBATTRE LES ERREURS AVEC CHARITÉ. — COUR DE ROME, — JÉSUITES. — HYPOCRISIE ET SINCÉRITÉ. — BIENVEILLANCE RÉCIPROQUE DES ÉVANGÉLIQUES ET DES CATHOLIQUES. — DÉSORDRES FACHEUX. — INSTITUTIONS DÉSIRABLES. — FORME DE CET OUVRAGE.

---

LES amis ne se réunirent pas pour entendre la lecture de la seconde partie de l'ouvrage du Pasteur sur la Réformation ; ce travail circula entre les membres de la société. Quelques-uns pensèrent qu'il serait peut-être utile de publier ces conversations après qu'elles auraient été revues par le Pasteur, et qu'elles auraient reçu çà et là quelques développements nécessaires. Ils ne voulurent pourtant point se décider pour l'impression de l'ouvrage, qu'ils ne l'eussent soumis à la critique de personnes capables et de diverses opinions. Il s'écoula beaucoup de temps avant que fussent arrivées toutes les notes que voulurent bien envoyer des connaisseurs. On devait les examiner le 7 février 1830 ; mais ce dimanche fut précisément celui où le lac gelé offrait un spectacle aussi intéressant que rare par la foule de personnes de tout âge, de tout rang, de tout sexe, qui y patinaient, s'y promenaient, y glissaient, s'y réjouissaient. Les amis qui s'y étaient rendus avec leurs enfants, à l'issue du catéchisme, eurent, de retour à la maison, tant à s'entretenir de ce qu'ils avaient vu, tant à parler de la glace et des phénomènes qu'elle présente, tant à feuilleter les annales



de Boyve, pour y chercher les années où le lac avait aussi été gelé dans toute son étendue, qu'il n'y eut pas moyen de s'occuper des notes reçues. Il y a un Jubilé tous les cent ans, et le lac ne gèle pas une fois par siècle, dit Edouard; le Jubilé aura son tour, c'est maintenant celui de la glace.

Ce ne fut que huit jours plus tard que, rassemblés, à quatre heures du soir, chez Mr. Etienne, on lut les observations critiques faites sur l'ouvrage que l'on se proposait d'imprimer. Alphonse transcrivit celles auxquelles on attachait le plus d'importance (1). « Des connaisseurs auraient » désiré plus d'art dans le plan de l'ouvrage, quelque chose » qui ressemblât moins à une vie domestique, vulgaire. »

*Alph. blessé.* Vulgaire ! Plût au Ciel que toutes les conversations de famille fussent vulgaires comme les nôtres. Ces messieurs auraient aimé du romanesque.

*Mr. Pr.* Peut-être que des intrigues d'amour et des aventures de héros de la chevalerie ne leur auraient pas déplu.

« Il en est qui trouvent le style trop simple, trop familier. »

*Alph.* Dans des conversations, le ton de la chaire et du barreau serait hors de place.

« La partie historique est une suite de compilations. »

*Mr. Ern.* Je recueillais les faits; je les rassemblais dans un certain ordre; quand les faits se trouvaient assez bien racontés dans l'auteur que je consultais, j'empruntais ses expressions.

*Mr. Pr.* Mais vous citiez toujours la source où vous aviez puisé; c'est une bonne foi que n'ont pas tous les auteurs.

*Mr. Ern.* Ne m'appellez pas auteur, j'ai fait une compilation soignée, à l'usage de nos familles.

« La partie historique est envisagée aussi comme n'étant » pas assez philosophique, et trop entremêlée de commen- » taires sur les faits, les dogmes, les croyances religieuses. »

*Mr. Pr.* Il y a, je crois, de la philosophie dans le fonds des choses, si elle ne paraît pas dans la forme.

*Mr. Ern.* Comme, soit dit sans blesser personne, plusieurs de vous n'ont pas l'habitude de méditer sur de pa-

(1) Les observations critiques seront toutes accompagnées de guillemets.



reils sujets , j'ai pensé que vous ne me sauriez pas mauvais gré des réflexions que j'ajoutais çà et là.

*Mr. Pr.* Dans le travail de la pensée , il y a plus de gens qui aiment l'ouvrage fait que l'ouvrage à faire , et je serais fort surpris si ces réflexions ne plaisaient au plus grand nombre de vos lecteurs.

*Mr. Ern.* De vos lecteurs ! Si j'en ai.

*Mr. Et.* Vous avez dû voir que , malgré les observations générales et particulières qui vous ont été présentées , tous les critiques vous excitent à publier nos conversations. Ce qu'il y a de national dans l'écrit intéressera , et couvrira une multitude d'imperfections.

*Mr. Ern.* L'intérêt qu'on pourra y prendre est chose de peu ; mais l'ouvrage sera-t-il utile ? contribuera-t-il à attacher nos concitoyens à la religion du pur Evangile ? excitera-t-il à faire cesser maints désordres ? Voilà qui est d'une toute autre importance.

*Mr. Th.* Ce n'est pas l'œuvre de l'homme ; mais l'œuvre de Dieu , qui donne , s'il lui plaît , et quand il lui plaît , la bénédiction à ce qu'on a entrepris pour sa gloire.

« On a trouvé des longueurs dans l'ouvrage , et cepen-  
 » dant on aurait désiré quelque chose de plus sur les  
 » temps de la Réformation et sur les temps postérieurs.  
 » On aurait voulu que nous eussions parlé davantage du  
 » concile de Trente , qui , convoqué pour opérer un rappro-  
 » chement entre Rome et les Réformés , décida la sépara-  
 » tion en ne faisant aucune concession quelconque , en sanc-  
 » tionnant de son autorité des points indécis , en lançant  
 » des anathèmes. On aurait aimé à lire , au moins en abrégé ,  
 » l'histoire de la Réformation dans chacun des pays de  
 » l'Europe ; vous dessinez à grands traits les principaux  
 » réformateurs de ces pays , et les souverains qui les favo-  
 » risèrent. On aurait aimé à voir flétrir ce roi d'Angleterre  
 » Henri VIII , qui ne fut pas Catholique , encore moins  
 » Chrétien réformé , qui ne fut qu'un pontife-roi , cruel et  
 » libertin. Surtout on eût lu avec plaisir l'histoire de la  
 » Réformation en France ; on eût donné des larmes à ces  
 » Réformés français dont le zèle pour l'Evangile , la pureté  
 » des mœurs , et les nombreuses souffrances , émeuvent si  
 » puissamment. Pourquoi ne pas raconter le massacre de la  
 » St. Barthélemi , qui , en août 1572 , extermina environ



» quarante mille Réformés , boucherie dont l'humanité  
 » frémit , à la nouvelle de laquelle le pape et le sacré col-  
 » lège se réjouirent en chantant un *Te Deum* dans l'église  
 » de St.-Marc , et en faisant tirer le canon du château de  
 » St.-Ange (2).

*Alph.* Où tout cela nous aurait-il mené ? Nous nous sommes , autant que possible , attachés à l'histoire suisse.

*Mr. Ern.* Il y a plus de justesse dans l'observation touchant le silence que j'ai gardé sur les gens de bien , de la foi catholique , vivant dans le siècle dont j'ai rapporté l'histoire.  
 « Il eut fallu parler , me dit-on , du chancelier Michel de  
 » l'Hopital , qui recommanda toujours la tolérance dans une  
 » cour intolérante ; de Montmorenci , et de ces gouver-  
 » neurs de provinces qui désobéirent aux ordres d'extermi-  
 » nation donnés au nom de l'autorité royale ; il eût fallu  
 » signaler la courageuse réponse du vicomte d'Orthez :  
 » Sire , j'ai trouvé , dans votre bonne ville de Bayonne , de  
 » fidèles sujets , de braves citoyens , et pas un bourreau ;  
 » employez donc nos bras et nos vies à choses faisables (3).

*Mr. Paul.* Quel grand mérite de n'avoir pas été bourreau de ses concitoyens !

*Mr. Ern.* Dans des siècles de fanatisme , des gens aveuglés massacrent , semble-t-il , par charité , abusant ainsi du sentiment qui paraît le moins susceptible de donner lieu à des abus.

*Mr. Th.* Dans la première partie du XVI.<sup>e</sup> siècle , de beaux caractères se présentent rarement dans l'Eglise romaine ; s'ils y eussent été nombreux , surtout chez les prêtres , la Réformation ne se fut pas opérée si promptement. J'aurais voulu que vous eussiez signalé comme un des plus hommes de bien de cette époque , un Suisse catholique , animé des sentiments de la plus pure tolérance , qui , voyant que la guerre civile allait éclater dans Soleure , sa patrie , que les deux partis religieux étaient sur le point d'en venir aux mains , se plaça devant la bouche d'un canon chargé , et s'écria : « Epargnez le sang de vos concitoyens , ou je tombe  
 » mort le premier. » Ce trait de générosité désarma des compatriotes divisés. Ce héros , l'égal , à mes yeux , d'un

(2) Lacretelle , Guerres de religion , Liv. VII. — (3) *Ibid.*



Winkelried , c'est l'avoyer Nicolas Wengi , homme trop peu connu.

*Mr. Ern.* Je soupçonne que c'est ce même avoyer de Soleure qui siégea dans nos audiences pour je ne sais quel fief (4).

« On eut désiré qu'en quelque endroit nous parlussions du  
» triumvirat des théologiens de la Suisse , de Turrelin ,  
» Verenfels , Osterwald , et que nous eussions montré que  
» ce dernier fut à la fois sage théologien , profond moraliste , bon pasteur , citoyen éclairé ; qu'il rendit de grands  
» services à l'Eglise et à la patrie ; à celle-ci , par la part  
» qu'il prit à la confection des articles généraux de 1707 ;  
» à celle-là , par ses nombreux écrits où respire le christianisme de l'Evangile. »

*Mr. Ern.* Je laisse ce soin à celui qui écrira la vie de Jean-Frédérich Osterwald ; j'espère que tôt ou tard il aura un biographe.

« On nous a reproché de nous être tus sur l'édit de  
» Nantes. Cet édit du bon roi Henri IV avait rétabli en  
» France la paix de religion ; il fut violé par le grand roi  
» Louis XIV , qui avait juré de l'observer. La révocation de  
» cet édit eut des conséquences prodigieuses. Que de persécutions de tout genre dirigées contre les Réformés ! Leurs  
» temples détruits ou fermés , leurs ministres bannis , les simples fidèles séquestrés dans le royaume , avec défense d'en  
» sortir ; des enfants enlevés aux auteurs de leurs jours ; des  
» promesses séduisantes faites aux Réformés qui se convertiraient ; des menaces , s'ils persévéraient dans l'hérésie ;  
» la privation de tous droits civils ; l'abjuration d'un grand  
» nombre ; la fidélité d'une multitude , qui , bravant des  
» ordres iniques , sortirent du royaume , malgré la vigilance  
» avec laquelle on gardait les frontières ; la peine de mort  
» prononcée contre tout pasteur surpris exerçant les fonctions de son ministère ; celle des galères infligée aux Réformés qui désobéiraient à des ordres impies ; les dragons

(4) Hot. T. II, p. 436. Nicolas Wengi ou Wangen siégea en 1547 dans nos audiences ; il y représentait le canton de Soleure qui possédait une part de la dîme de l'église de Kriegstetten, fief dépendant de notre pays. M. de H.



» envoyés pour appuyer l'insuffisante éloquence des prêtres  
 » convertisseurs ; les touchantes assemblées du désert , où  
 » se réunissaient, de plusieurs lieues à la ronde, des milliers  
 » de personnes pour entendre des pasteurs courageux , pour  
 » célébrer les sacrements , pour s'encourager à ne point re-  
 » nier la foi , pour prier en faveur de leurs persécuteurs et  
 » d'un roi égaré : pourquoi ne donner aucun détail là-  
 » dessus ? »

*Mr. Ern.* Notre dessein était de parler de l'établissement de la Réformation , mais non d'en faire l'histoire depuis le XVI.<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

« Cela , dit-on , nous eût fourni l'occasion de rappeler  
 » ces émigrations de Français qui se réfugièrent dans des  
 » contrées protestantes où ils furent reçus avec la plus tou-  
 » chante charité , où des fonds furent créés pour eux (5) , où  
 » l'on chercha à leur faire oublier les malheurs endurés dans  
 » la terre de leurs aïeux. Nous aurions pu parler de la bien-  
 » faisance des électeurs de Brandebourg , monarques de la  
 » Prusse , qui accueillirent si bien les réfugiés français dont  
 » maintes familles ont honoré et honorent encore aujour-  
 » d'hui leur patrie adoptive. Nous aurions été conduits à  
 » dire quelque chose de ces louables et intrépides déserteurs  
 » de pays où ils ne pouvaient rester sans danger pour leur  
 » corps , sans péril pour leur ame , et nous aurions indiqué  
 » les noms de ceux dont les descendants vivent encore parmi  
 » nous. Il a été dit qu'une bénédiction singulière reposait  
 » long-temps sur les descendants de ceux qui avaient souf-  
 » fert pour la cause du Christ. On a remarqué que leur pos-  
 » térité conservait , au milieu des circonstances les plus di-  
 » verses , et même les plus désavantageuses , un respect et  
 » un attachement particulier pour l'Évangile. On ne nous  
 » pardonne pas , puisque nous avons tant nommé , de n'a-  
 » voir pas indiqué les familles qui se réfugièrent chez nous  
 » comme dans une terre hospitalière , les Rougemont , les  
 » Maridor , venus du canton de Soleure ; les Marval , de la  
 » Savoie. La France nous a donné les de Luze , les Pourta-

(5) C'est dès lors qu'il y a dans nos églises des troncs et des sachets ; on les institua primitivement pour les Français réfugiés , qui y conservent toujours des droits.



» lès, les de Gélieu, les Guillebert, les Faure, les Boyer,  
 » les Gaudot, les Legoùt, les Monnard, les Peytieu, les  
 » Sauvins, les Claparède, les Coulon, dont un membre  
 » a créé un fonds destiné à secourir les descendants de réfu-  
 » giés français dans le malheur. Avec des recherches, nous  
 » en aurions trouvé bien d'autres. »

*Alph.* Miséricorde ! quelle tâche on nous imposait ? L'histoire du refuge ferait à elle seule le sujet d'un ouvrage étendu.

*Mr. Th.* Le refuge, ouvrage de Mr. le Pasteur Henri ; de Berlin, mérite d'être lu. Il est trop peu connu chez nous.

« Il en est qui nous ont écrit : La partie historique de  
 » votre travail nous a vivement intéressés ; mais la contro-  
 » verse nous a fort ennuyés. On dirait les discussions du  
 » XVI.<sup>e</sup> siècle renouvelées. »

*Mr. Ern.* Plût à Dieu que tout cela fût inutile de nos jours ! Mais le réveil religieux auquel les Catholiques ont pris part comme les Protestants, a soulevé toutes ces questions long-temps oubliées. La religion occupe les esprits, on écrit partout sur cet important sujet, chaque secte cherche à faire triompher ses opinions ; dans les maisons, en voyage, la religion est un texte de conversations. Dans la publication d'écrits polémiques faits avec talent, les Catholiques cherchent à gagner à leur cause des Protestants ; ils renouvellent contr'eux des objections rebattues et cent fois réfutées, et il faudrait se taire ! ne serait-ce pas s'avouer vaincu ? Le prosélytisme n'a point cessé chez les Catholiques romains ; c'est un triomphe quand ils arrachent quelqu'un à l'hérésie ; de grandes bénédictions sont promises à tout Catholique qui convertit un hérétique. Si quelquefois Rome a recours, pour cela, à des moyens condamnables (6), elle se sert aussi des armes du raisonnement ; faudrait-il la laisser seule se servir de ces armes honorables ?

*Mr. Th.* Combien de nos concitoyens qui voyagent ou qui s'établissent dans des pays catholiques, et qui sont exposés à entendre répéter des objections spécieuses contre le protestantisme ! ils n'y ajoutent foi qu'à demi ; mais, embarrassés, il ne savent que répondre ; ils en viennent à douter

(6) Br. p. 127, 136.



de l'excellence de leur propre religion ; plus tard , ils voient toutes les religions avec indifférence ; une occasion se présente de faire un mariage mixte ; ils ne sont retenus par aucun scrupule ; ils finissent même , pour avoir la paix dans le ménage , par consentir à ce que les enfants soient élevés dans la foi catholique. Et je sais que les prêtres tourmentent les femmes jusqu'à ce qu'elles aient amené leurs maris à donner la main à un tel changement de religion.

*Mr. Pr.* Si vous eussiez vécu à Besançon , vous auriez pu appuyer ce que vous dites d'exemples fournis par nos compatriotes qui y sont établis. C'est au moins ce que l'on m'y a assuré.

*Mr. Ern.* Vous avez supposé le cas où un homme en est venu à regarder toutes les religions avec indifférence ; mais quand on est sensé , on est forcé de convenir qu'il y a de l'absurdité à admettre que toutes les religions sont également vraies ; car la vérité ne pouvant être dans des propositions contradictoires , elle ne peut exister dans des religions ou des sectes religieuses dont l'une affirme ce que l'autre nie ; on est forcé de convenir aussi que toutes les religions ne sauraient être également bonnes , qu'un précepte qui recommande une chose ne saurait avoir une même bonté qu'un précepte opposé qui défend cette chose. Que suit-il de là ? qu'un homme sincère , et qui ne sera pas retenu par le *qu'en dira-t-on* , entouré de Catholiques , n'ayant souvent près de lui aucun Protestant éclairé , abjurera la religion évangélique. Cela ne fût pas arrivé , si de temps en temps on lui eût rappelé les points principaux de controverse , et qu'on lui eût montré comment il faut y répondre. L'époque du Jubilé séculaire de la Réformation me semble être un moment favorable pour s'occuper d'un pareil sujet.

*Mr. Pr.* D'autant plus qu'on s'en entretient trop peu en d'autres temps. Avant nos conversations , j'aurais été fort embarrassé de répondre à maintes objections banales du catholicisme ; je les avais souvent entendues , mais je m'en inquiétais peu ; à mes yeux toutes les religions étaient également bonnes ; mais pour qui n'aurait pas une telle indifférence , ces objections auraient pu être redoutables.

« On nous a reproché de trop nous appesantir sur des » détails de controverse. »



*Mr. Ern.* Hélas ! nous sommes loin d'avoir répondu à tout, nous avons cru devoir passer sous silence plusieurs objections subtiles dont il ne nous semblait pas qu'il valût la peine de s'occuper. Il ne faut pas d'ailleurs tout dire, il faut laisser aux gens le plaisir de tirer quelque chose de leur propre fonds.

« La charité vaut mieux que la controverse ! »

*Mr. Th.* Qui dit le contraire ? Celui qui raisonne et cherche à persuader ne pèche pas pour cela contre la charité. Combattre les erreurs que les Catholiques soutiennent, défendre notre religion contre leurs attaques, ce n'est pas manquer à la charité. Ce serait y manquer, je l'avoue, que d'éprouver dans de telles discussions le plus léger sentiment d'aigreur.

*Mr. Ern.* Faudrait-il laisser aux Catholiques le droit de parler seuls contre nous ?

*Mr. Pr.* On laisse le philosophe soutenir et répandre un système qu'il croit vrai, le politique combattre des principes de gouvernement qu'il regarde comme dangereux, le Chrétien réformé se tairait-il à l'ouïe, à la lecture des attaques dirigées par Rome contre lui ?

*Mr. Th.* Il est très-rare que nos pasteurs parlent en chaire des matières de controverses, et c'est toujours avec la plus grande bienveillance qu'ils parlent des Catholiques. Ceux-ci ne nous ménagent pas de la sorte. Naguères dans une ville de France, un prêtre, ayant combattu nos doctrines, finit son discours en disant : donc tous les Protestants sont damnés. Que tous les vrais Catholiques se lèvent et disent avec moi : tous les Protestants sont damnés. L'assemblée ne se leva pourtant pas toute entière.

*Mr. Ern.* Rien en cela ne surprend quand on sait quels sont les discours et les prétentions des papes. Au commencement du XVIII.<sup>e</sup> siècle, le très-saint père envoyant au roi de France la bulle *Unigenitus*, lui dit que l'Eglise catholique a le pouvoir de sévir, par le moyen du bras séculier, contre ceux qui agissent d'une manière opposée à la confession de foi et à la discipline de l'Eglise (7). Vous devez vous rappeler ce que nous avons dit des anathèmes publiés contre tous les

(7) Br. p. 108.



hérétiques le jeudi-saint, par la lecture de la bulle *In cænâ domini*. Les rois de Prusse ne peuvent être encore aux yeux de Rome que des marquis de Brandebourg (8) ; car Clément XI, en 1701, déclara qu'un prince non catholique ne pouvait recevoir la dignité royale sans être méprisé de l'Eglise. Les pères du concile de Trente firent la clôture de cette assemblée en répétant tous d'une voix, à l'institution du cardinal de Lorraine, président du concile : malédiction aux hérétiques (9). Dans la bulle papale relative au Jubilé que les Catholiques célébrèrent en 1825, les fidèles de l'Eglise romaine sont particulièrement invités à prier pour l'extirpation des hérésies (10). Au congrès de Vienne, Pie VII protesta solennellement contre l'égalité des droits en Allemagne entre les Catholiques et les Evangéliques (11). Le même pape écrivant en 1808 au clergé français, avait annoncé que l'Eglise romaine ne pouvait se lier avec aucune autre Eglise (12). Il avait déjà dit que le concordat de 1801 ne sanctionnait pas la tolérance.

*Mr. Pr.* Que nous préparera l'ordre ressuscité des Jésuites ? Avec leur principe, que la fin justifie les moyens, avec leur morale qui a passé en proverbe pour signifier une morale pernicieuse, ces ennemis-nés du protestantisme, ces disciples dévoués du saint-siège ne nous laisseront pas toujours en repos. Ils travaillent avec activité souvent dans l'ombre, ourdissent des intrigues mystérieuses (la vraie force ne redoute pas le grand jour), et ils attendent (13).

*Alph.* Attendons-les aussi pour leur résister non avec des armes humaines, mais avec l'Evangile que nous aurons étudié, dans lequel nous avons la foi et qui nous inspirera la charité.

« On nous écrit encore : Tous ces sujets de controverses, » quelque habilement traités qu'ils puissent être, ne convertiront pas un Catholique. »

*Mr. Ern.* A Dieu ne plaise que nous soyons si présomptueux que de croire que l'œuvre de l'homme puisse opérer ce qu'il n'est permis qu'à l'Esprit du Seigneur de produire.

(8) Br. p. 231, 232. Vill. p. 93. — (9) Br. p. 120. — (10) *Ibid.* p. 217. — (11) *Ibid.* p. 222. — (12) *Ibid.* — (13) *Ibid.* p. 224, 261. Pascal. Abr. de l'H. Un. T. VIII, Ch. XXXIII.



Nous avons tenté avec son aide d'affermir dans la foi évangélique ceux de nos frères qui, dans ces temps d'agitations religieuses, ont besoin d'être fortifiés.

*Mr. Et.* Une chose me peine à cet égard : c'est l'opinion, assez généralement reçue, qu'on doit rester dans la religion où l'on est né, quand même on ne la tient pas pour véritable.

*Mr. Paul.* C'est une pure hypocrisie ; c'est par peur du qu'en dira-t-on qu'on reste dans une religion qu'on désapprouve.

*Sophie.* Qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux, a dit le Sauveur.

*Mr. Th.* C'était primitivement à des Juifs que fut tenu ce langage ; il fallait que, sous peine de condamnation, ils renonçassent à leur judaïsme, quand même le judaïsme était d'institution divine, quand même il renfermait les éléments du christianisme. Combien sont plus condamnables des Catholiques qui, reconnaissant les erreurs du papisme, ne font pas une profession publique du pur christianisme !

*Mr. Pr.* Un homme d'honneur se glorifie de ne jamais feindre des sentiments qu'il n'éprouve point, et il ne rougit pas de manquer en religion de sincérité. Il a beau dire qu'il se conduit bien, sa fausseté est, à mes yeux, suffisante pour flétrir l'éclat de toutes ses vertus ; me trompé-je ?

*Mr. Ern.* Nullement. Dès que Dieu ouvre nos yeux à la vérité, c'est pour que nous marchions à la lumière. Autrement il y a ingratitude de notre part, et coupable refus de tendre à la perfection.

*Mad. Pr.* Vous ne blâmez pas pourtant un Réformé qui, par conviction, se ferait Catholique.

*Mr. Ern.* Je le blâmerais, au contraire, si, croyant qu'il est dans l'erreur, et que la vérité est dans le catholicisme, il restait Réformé ; ce serait aussi hypocrisie en lui. Il se tromperait, sans doute ; mais il serait dans l'erreur de bonne foi ; il serait sincère, et la sincérité dans les principes est d'un aussi grand prix devant Dieu que la sincérité dans les discours et dans la conduite.

*Mad. Et.* Qu'elle sera belle l'époque où il n'y aura plus ni Catholiques, ni Réformés, où il n'y aura que des Chrétiens !



*Mr. Paul.* Le beau Jubilé que pourront , après cela , et de siècle en siècle , célébrer nos descendants !

*Mad. Ern.* Contribuons , par nos prières , à hâter une période si heureuse.

*Mr. Ern.* Contribuons-y également par notre piété et par nos mœurs.

*Sophie.* Que notre lumière luise devant les hommes , afin que voyant nos bonnes œuvres , ils glorifient notre Père qui est dans les cieux.

*Mr. Pr.* Une conduite sainte de la part des Chrétiens réformés opérera , chez les Catholiques romains , une conviction plus certaine et plus profonde de l'excellence de notre doctrine , que les thèses le plus habilement soutenues , que les raisonnements les plus lucides et les plus forts.

*Mr. Ern.* Que les Catholiques soient l'objet de notre bienveillance la plus réelle. Que dans les controverses qui s'agitent entr'eux et nous , nous combattons pour la vérité avec les armes de la charité. Ne pensons ni à leurs principes exclusifs , ni à leurs anathèmes.

*Mr. Th.* Voyons en eux des Chrétiens auxquels des liens nombreux nous unissent. Ils croient aussi à l'Évangile.

*Mr. Pr.* J'ai appris avec plaisir que Berne , à l'époque de son Jubilé , avait donné quelque chose pour les institutions des Catholiques dans le canton.

*Mr. Th.* J'aime à penser que si les principes du catholicisme sont intolérants , le cœur des Catholiques ne l'est pas. Réformés et Catholiques s'entr'aident dans les pays où ils habitent ensemble. Notre Suisse en est un exemple. La bienfaisance franchit le mur de séparation qu'un parti voudrait élever contre l'autre parti. Des malheurs survenus dans les cantons catholiques trouvent des secours dans les cantons réformés *et vice versâ*. Que n'ont pas fait les Protestants lors des malheurs des petits cantons saccagés par les Français !! lors des désastres de la vallée de Bagne , dans le Vallais ! Qu'un incendie éclate dans un canton réformé , les voisins catholiques volent au secours , et aident , par des aumônes , à réparer les dommages causés par le feu. Qu'un incendie survienne chez des Catholiques , leurs voisins réformés ne veulent pas se laisser vaincre en générosité (14).

(14) Un touchant échange de secours et de bienfaisance entre Ca-



*Mr. Pr.* Si, pour causes politiques, des Protestants étaient contraints d'émigrer dans des pays catholiques, ils seraient, je crois, reçus avec autant de charité que le furent, dans les pays réformés, les émigrés français lors de la révolution.

*Alph.* Dans ces derniers temps on a vu des Protestants concourir, par des dons volontaires, à l'érection de temples catholiques. Des Neuchâtelois, qui étaient zélés Réformés, et le Grand-Conseil de Neuchâtel, ont largement contribué à la construction d'une église catholique dans notre capitale.

*Mr. Pr.* Comme autrefois des particuliers des montagnes, et surtout du Locle, l'ont fait pour les Catholiques français du voisinage en les aidant à élever la chapelle du Chaufaud.

*Mr. Ern.* On pourrait, je crois, citer des exemples analogues offerts par des Catholiques.

*Mr. Paul.* Malheur à celui qui ne saura célébrer notre Jubilé qu'en nourrissant des sentiments d'aigreur contre les Catholiques! ce serait un Protestant qui ne serait pas Chrétien.

*Mr. Th.* Cela serait d'autant plus blâmable que l'évêque de Fribourg, dans sa visite aux paroisses catholiques de notre pays, a recommandé à ses ouailles charité envers les Réformés.

« On nous sait mauvais gré d'avoir blâmé des désordres » de manière à blesser beaucoup de gens. »

*Mr. Pr.* On entend de bien plus fortes censures un jour de Jeûne. Vous savez le proverbe : *qui s'en prend s'en sent*. Malheureusement on ne se corrige pas toujours pour cela.

« Combien il existe de désordres, ajoute-t-on, dont vous » ne dites mot. Vous ne dites rien des mariages inconsidérés » que contractent tant de gens qui sont hors d'état de gagner » leur vie, et qui deviennent, en quelque sorte, les meur- » triers d'enfants, qu'ils ne peuvent nourrir ni élever. — » Rien des anticipations de mariage, dont les conséquences » sont si fatales à la pureté des mœurs. — Rien du luxe, qui » consume, en dépenses frivoles, en plaisirs coûteux, en somp- » tuosités, en bagatelles, un argent qu'on devrait employer

tholiques et Réformés vient de nous être offert dans les incendies de St.-Légier au canton de Vaud, et de Semsales dans le canton de Fribourg.



» pour se procurer le nécessaire, l'utile. — Rien de ce penchant  
 » qui porte à critiquer, sans examen, tout ordre émané d'une  
 » autorité. — Rien de cette légèreté par laquelle nous tâ-  
 » chons d'imiter les grâces des Français, au lieu de conser-  
 » ver notre caractère national, une certaine vivacité d'es-  
 » prit jointe à la persévérance dans ce qu'on s'est proposé.  
 » — Rien de cette série de jours de dimanche profanés,  
 » pendant lesquels les amis du plaisir peuvent, dans la  
 » belle saison, oublier la sanctification de leur ame. —  
 » Rien de ces médisances si fréquentes par lesquelles on  
 » comble le vide de tant de conversations. — Rien de tant  
 » de croyances superstitieuses existant encore çà et là, aux  
 » devins, aux maiges, aux charlatans, au mal donné, aux  
 » jours favorables pour entreprendre quelque chose, croyan-  
 » ces qui déshonorent un peuple éclairé, comme l'est en  
 » général le Neuchâtelois. »

*Mr. Th.* Ce critique-là, qui est loin d'avoir encore signalé tous les abus, aurait tout aussi bien fait de nous demander un cours de religion dans chaque chapitre duquel nous nous serions élevés contre les transgressions de tel et tel principe de conduite.

*Mr. Pr.* Si dans chaque partie du pays où il existe quelque coutume immorale ou peu chrétienne, on l'abolissait, quelle belle manière de célébrer le Jubilé !

*Alph.* Si chaque Chrétien réformé se disait : à dater du Jubilé, tel vice qui me souille, je le déracinerai à l'aide du Très-Haut. Avec quel plaisir il se rappellerait à l'avenir le Jubilé !

*Mr. Ern.* Rappelez-vous que la régénération chrétienne doit changer l'homme tout entier. Celui qui est véritablement et tout entier en Christ doit être une nouvelle créature. La réforme doit commencer par notre propre cœur.

« Un autre critique signale les institutions qui nous man-  
 » quent, et qu'il désirerait voir s'établir au milieu de nous,  
 » que le Jubilé devrait, non pas fonder, il y aurait trop à  
 » faire, mais auxquelles il devrait porter à réfléchir. On a  
 » senti que dans des paroisses populeuses un seul pasteur  
 » ne pouvait suffire à l'édification, et l'on espère que des  
 » postes y seront établis. Mais n'y aurait-il pas moyen de  
 » tracer çà et là une meilleure délimitation de paroisses, tant  
 » pour l'avantage des pasteurs que pour celui des paroissiens ?



» N'y aurait-il pas moyen de donner à la charge d'ancien  
 » d'église plus d'importance et de considération? N'y au-  
 » rait-il pas moyen de remettre en honneur et en crédit,  
 » dans les grandes paroisses, les visites pastorales qui con-  
 » courraient puissamment à la sanctification des troupeaux?  
 » — On est très-bienfaisant dans notre pays, l'abondance  
 » des aumônes le prouve, ainsi que l'existence de maintes  
 » institutions de charité. Mais qui n'a pas soupiré après  
 » ce qui nous manque encore en institutions utiles et  
 » patriotiques? Une ou deux chaires de théologie pour  
 » les jeunes gens qui, se destinant au saint ministère,  
 » sont obligés d'aller, à grands frais, étudier dans des  
 » académies étrangères. — Une augmentation dans les  
 » pensions de bien des pasteurs, dont plusieurs ne peu-  
 » vent vivre, même chétivement, du revenu de leur cure.  
 » — Une augmentation dans les pensions des régents,  
 » ce qui exciterait plus de gens à se vouer à cet état, si  
 » éminemment utile. — Un fonds pour l'entretien des ré-  
 » gents émérites; il en est plus d'un qui sont dans la pénurie,  
 » après avoir enduré cent tribulations dans les soins qu'ils  
 » ont donné à la jeunesse; des fonds pour des écoles, soit  
 » dans quelques villages, soit surtout dans les quartiers;  
 » le don annuel dû à la munificence éclairée de Sa Majesté,  
 » doit être, pour les paroisses, non un motif de se relâcher  
 » dans le zèle de l'instruction publique, mais un aiguillon  
 » pour y contribuer aussi par des libéralités. — Une école de  
 » petits enfants dans les paroisses populeuses, à l'instar de  
 » ce qui existe à Genève, à Lausanne, en Angleterre, et de  
 » ce qui existera bientôt à Neuchâtel. — Un hôpital pour  
 » les incurables pauvres. — Un fonds destiné à l'établisse-  
 » ment, si nécessaire et de jour en jour plus vivement senti,  
 » pour salarier des médecins d'arrondissement. — Une ins-  
 » titution soit nationale, soit commune à plusieurs cantons,  
 » pour le soulagement et l'instruction des sourds-muets et  
 » des aveugles, trop délaissés parmi nous. — Une institu-  
 » tion de sœurs hospitalières et de sœurs de la charité (15).

(15) Il y a une distinction, m'a-t-on dit, entre les sœurs de la  
 charité et les sœurs hospitalières. A l'hôpital Pourtalès, ce sont des  
 sœurs hospitalières qui soignent les malades reçus dans cet établis-



» Une société de prévoyance chrétienne , à l'instar de celle  
 » de Paris pour les artisans protestants auxquels survien-  
 » nent des revers inattendus ; un hospice pour les aliénés.  
 » — Une maison de correction ou de travail, qui soit moins  
 » une prison qu'une pénitenciaire. »

*Mad. Pr.* Que d'aliments offerts à la bienfaisance publi-  
 que, et à une bienfaisance éclairée et pieuse !

*Mad. Ern.* Si, dans chaque paroisse, de vrais Chrétiens  
 fondaient aussi quelque chose d'utile à l'occasion du Jubilé,  
 quel beau mémorial d'une fête séculaire de la Réformation !

*Mr. Et.* Il ne serait pas nécessaire qu'une de ces institu-  
 tions prit naissance le jour même du Jubilé, il suffirait que  
 les bases en fussent posées, et que chaque année l'édifice  
 s'élevât jusqu'à ce qu'il fût terminé. Qu'un particulier, par  
 exemple, donne une certaine somme pour une des insti-  
 tutions dont parle notre critique, avec l'ordre de joindre  
 les intérêts au capital jusqu'à ce qu'il atteigne un certain  
 quantum déterminé, ce serait admirable. En bien des pays,  
 d'excellentes institutions n'ont pas eu d'autre origine. Le  
 grain de senevé est devenu un grand arbre.

*Alph.* Vous savez que c'est à quelque chose de pareil que  
 la commune de la Sagne doit en partie sa maison actuelle  
 d'éducation. Un Mr. Perret, par un don généreux, en fut,  
 m'a-t-on dit, le fondateur.

*Ed.* A la Sagne ! C'est aussi là que naquit, en 1665, un  
 homme qui est trop peu connu, Daniel-Jean Richard, le  
 fondateur de l'horlogerie dans nos montagnes. On a élevé  
 des monuments à des hommes qui n'avaient pas autant mé-  
 rité de la patrie. — Pardon de mon interruption.

*Mr. Th.* On pourrait aussi avoir recours à des quêtes pé-  
 riodiques pour une institution que désirerait fonder une  
 paroisse. Un creutzer par tête, donné chaque semaine, fe-  
 rait, au bout de plusieurs années, une forte somme.

*Mr. Ern.* Et quand l'institution ne serait en activité que  
 dans cinquante ans, qu'au Jubilé prochain, les pères au-

sement. — Le critique oublie que nous avons déjà parlé de ces  
 femmes respectables ; mais on ne saurait trop rappeler leur ad-  
 mirable dévouement, ni signaler trop souvent aux Réformés une  
 si belle institution.



raient travaillé pour les enfants , c'est la marche de la nature.

*Alph.* Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage , dirait le bon Lafontaine.

*Sophie.* Et dans cent ans il sera peut-être donné à de ceux dont le corps ne sera que poussière de contempler , du haut du ciel , les fruits d'œuvres que la foi et la charité inspirèrent.

*Mr. Th.* Par de telles fondations on prouverait que l'esprit de Chrétien , qui est un esprit de foi et de charité , anime les disciples de l'Evangile. Il y a long-temps que ceux qui ont rétabli parmi nous le pur christianisme , qui ont combattu et souffert pour la vérité et pour la piété , sont dans le séjour de la paix , et que les larmes de ceux qui pleurèrent sur eux sont desséchées ; mais l'Evangile qu'ils nous ont rendu subsiste , et avec lui la source de tous les vrais biens et de toutes les institutions de bienfaisance. Les réformateurs ont ressuscité le pur christianisme hors duquel il n'y a ni vérité , ni vertus ; et sans vérité , ni vertus , comment le monde moral pourrait-il long-temps subsister ? Elevons-nous à la hauteur de la vocation à laquelle le Christ nous a appelés , par l'organe des bienheureux réformateurs.

*Mr. Et.* Selon ma manière de voir , célébrer le Jubilé , ce n'est pas se réjouir de la chute de l'édifice élevé par les papes ; mais de la reconstruction de l'Eglise sur le seul fondement qui doive être posé , savoir , le Christ. Les œuvres saintes que l'Esprit du Seigneur inspire sont les matériaux qui doivent entrer dans la structure de ce bâtiment spirituel.

*Mr. Ern.* L'Eternel , dans cette solennité , heurtera à la porte de nos cœurs ; puissent tous les membres de l'Eglise de notre patrie être dociles à sa voix !

« Ma curiosité a été excitée , m'écrit un ami. Ces conversations que tu m'envoies ont-elles eu lieu réellement , ou bien n'est-ce qu'une invention de ta part pour répandre quelque peu de variété sur un sujet en lui-même aride ? Ton ouvrage serait une sorte de roman quant à la forme , mais qui ne saurait l'être quant au fond ; car tous les faits , tous les événements sont historiques , tous les raisonnements sont solides ; mais les personnages mis en scène sont sortis de ton cerveau ; car je ne connais ici dans toi , ni dans tes alentours , personne qui se trouve dans les



» circonstances où tu places les gens qui parlent dans les  
» dialogues. Le professeur de Gotha en a fait de même dans  
» Henri et Antonio ; d'autres écrivains aussi. Les paraboles  
» ne sont bannies ni de la littérature sacrée , ni de la littérature profane. »

*Mr. Ern.* Tu as deviné juste , mon cher. Cependant ne t'en glorifie pas ; car tu seras aussi un personnage de mon invention.

---

A L'AVANCEMENT DE LA VÉRITÉ, QUI EST SELON LA PIÉTÉ  
EN CHRIST.

FIN.



\*\*\*\*\*

## TABLE

### DES MATIÈRES.

*Pages.*

CHAPITRE PREMIER. — Culte domestique. — Exemple de résignation. — Origine des jubilés. — Jubilés de la Suisse réformée. — Jubilé de Neuchâtel.....	I
CHAPITRE II. — Mendicité. — Cris inconvenants. — Ser- vice divin, et cabarets. — Bancs des temples. — Réforme du cœur. — Réformation de l'Eglise. — Préparation au jubilé.....	II
CHAPITRE III. — Economie. — Plan de travaux. — Loterie. — Encans. — Images de l'Evangile. — Origine des jeûnes. — Jeûnes des Catholiques et des Réformés. — Chants profanes.....	20
CHAPITRE IV. — L'ami des enfants. — Repas d'enterre- ments. — Fréquentation des cabarets. — Profanation du dimanche. — Détails sur l'Eglise chrétienne jusqu'au temps de la Réformation. — Religions dans l'Helvétie avant le christianisme. — Etablissement du christianisme en Helvétie. — Constantin-le-Grand. — Invasion des peuples du Nord. — Leur religion. — Missionnaires chrétiens en Helvétie. — Doctrine chrétienne. — Altéra- tion du christianisme. — Hiérarchie. — Puissance des papes. — Leurs prétentions. — Excommunication. — Conciles. — Célibat des prêtres. — Influence du clergé. — Invocation des saints. — Reliques. — Reliques et saints patrons dans notre pays. — Images.....	36
CHAPITRE V. — Encore quelques détails sur l'Eglise chré- tienne jusqu'au temps de la Réformation. — Religion placée dans l'extérieur. — Bible négligée. — Dépendance où le peuple était du clergé. — Baptême. — Sainte-Cène. —	



Messe. — Purgatoire. — Confession auriculaire. — Confirmation. — Extrême-onction. — Ordres religieux. — Chanoines dans notre pays. — Croisades. — Inquisition à Neuchâtel. — Observations générales.....	69
CHAPITRE VI. — Réflexions diverses sur l'ouvrage du pasteur. — Pieux magistrat. — Habitudes de piété nécessaires dès l'enfance. — Lectures en famille. — Emancipations prématurées. — Abus de certaines sociétés. — Bibliothèques populaires. — Délicatesse de la charité. — Confirmation. — Mariages des ecclésiastiques. — Confession auriculaire. — Pénitence. — Absolution. — Chant sacré.	91
CHAPITRE VII. — Encore quelques réflexions sur la composition du Pasteur. — Pieux sentiments de Marie. — Sa mort. — Son enterrement. — Oraison funèbre. — Viatique et extrême-onction. — Prières auprès des mourants. — Cimetières. — Invocation des saints. — Culte en langue étrangère. — Culte à la Vierge. — Culte des images. — Confiance aux reliques. — Pélerinages. — Culte domestique. — Temples. — Cérémonies catholiques. — Mahométisme. — Mariages mixtes. — Mariage. — Voyages.....	128
CHAPITRE VIII. — Protestations dans le moyen-âge contre les erreurs du catholicisme. — Vaudois. — Causes de la Réformation. — La Réformation éclate. — Vente des indulgences. — Tetzcl. — Luther. — Samson. — Zwingle.	175
CHAPITRE IX. — Le lundi de Pâques. — Science des mots. — Exercices militaires. — Indulgences. — Purgatoire. — Messe. — Communion chrétienne. — Divertissements. — Ivrognerie. — Problèmes de l'enfance. — Lecture de la Bible. — Juge suprême des controverses. — Tradition. — Cours d'antiquités hébraïques. — Leçons de religion.....	204
CHAPITRE X. — Jour de l'Ascension. — Visites au pasteur. — Grabeaux. — Missions chez les peuples non chrétiens. — L'Eglise. — Liberté des consciences et des cultes. — Sectes. — Unité chez les Réformés. — Séparatisme. — Tolérance chrétienne. — Autorité. — Chef visible et infaillible dans	



l'Eglise romaine. — Papes. — Souverains temporels. — Aumône. — Ancienneté du protestantisme. — Eglise catholique romaine. — Mission des ecclésiastiques réformés. — Défauts des réformateurs. — Révolutions. — Chant sacré.....	238
CHAPITRE XI. — Temps de la Réformation. — Soleure. — Réformation de Berne. — Thèses publiques. — Notre-Dame de Buren. — Réformation dans le pays de Neuchâtel. — Farel ; à Aigle, à Morat, à Lausanne, à Bienne et dans l'évêché de Bâle, à Neuchâtel, à Serrières. — Le 23 octobre et le 4 novembre 1530. — Chanoines. — Biens d'église. — Boyve. — Boudevilliers. — Dombresson. — Corcelles. — Bevaix. — Valangin. — Val-de-Ruz. — Saint-Blaise et lieux voisins. — Boudry et lieux voisins. — Les Montagnes. — Val-de-Travers. — Le Landeron et Cressier. — Lignièrès. — Obstacles à la Réformation. — Son triomphe. — Ses bienfaits. — Compagnie des pasteurs. — Lois matrimoniales. — Discipline ecclésiastique. — Consistoires. — Censures. — Visites d'église. — Culte public. — Catéchismes. — Ecoles. — Tourments, zèle et fatigues de Farel. — Farel dans le Pays-de-Vaud ; — dans le Piémont ; — à Genève. — Calvin. — Farel à Neuchâtel ; — à Metz. — Testament de Farel. — Son mariage. — Sa mort. — Son caractère. — Conséquences.....	288
CHAPITRE XII. — Critique. — Lac gelé. — Histoire de la Réformation. — Henri VIII. — S. <sup>t</sup> Barthélemi. — Catholiques célèbres. — Osterwald. — Révocation de l'édit de Nantes. — Sujets de controverse. — Combattre les erreurs avec charité. — Cour de Rome. — Jésuites. — Hypocrisie et sincérité. — Bienveillance réciproque des Evangéliques et des Catholiques. — Désordres fâcheux. — Institutions désirables. — Forme de cet ouvrage.....	344



## ERRATA.

<i>Pages. lign.</i>	<i>Fautes.</i>	<i>Corrections.</i>
6. 9.	de la foi, du repentir et de l'amendement	la foi, la repentance et l'amendement.
9. 34.	est-il	est N. B. Faire disparaître le point interrogatif à la fin de la phrase.
20. au tit.	PLACE DE TRAVAUX	PLAN DE TRAVAUX.
23. 13.	le peu d'idées	quelques idées
29. 4.	triomphe de	triomphe sur
32.	Et le carême même.	Ni le samedi même.
34. 29.	immorables	immorales
37. 23.	la reconnaissance	reconnaissance
55. 3.	qu'ils embrassèrent. Les lumières	qu'ils embrassèrent, les lumières
57. 5.	aucun ménage	aucun mariage
63. 19.	d'où	dont
71. 6.	déféraient toujours	déféraient
72. à la note.		Ch. 139-140.
73. 10.	le levait	l'élevait
77. 31.	dans les choses d'enhaut	dans la méditation des choses d'enhaut
86. note.	Choupouard.	Choupard
89. 4.	Par elle	Par lui
16.	et l'illustre Jean	et par-devant l'illustre Jean
96. 4.	dans les sociétés, ce sont les cercles	dans les sociétés et les cercles
100. 16.	les arbres,	les arbres ;
106. note.	1 Cor. IV, 5.	1 Cor. IX, 5.
113. 25.	Le passage de St. Paul finit après ces mots : <i>remplisse de sagesse.</i>	



<i>Pages. lign.</i>	<i>Fautes.</i>	<i>Corrections.</i>
130. 35.	ce qui ne fait pas	ce que ne fait pas
136. 32.	dans la matinée	la matinée
152. 4.	le Dieu	le Dieu fort
160. 16.	St. Pierre	St. Paul
18. 18.	St. Paul	St. Pierre
21. 21.	St. Pierre	St. Paul
22. 22.	St. Paul	St. Pierre
177. 19.	ne l'imprimerie	de l'imprimerie
183. 10.	sur la chapelle	dans la chapelle
189. note.	XXXI.	LXXXI.
193. 10.	l'ignorance	de l'ignorance
199. 17.	qui n'approuvait	que n'approuvait
202. 14.	couronnait-il	couronna-t-il
236. 32.	vous traduisez	vous traduisiez
37. 37.	les connaissances	la connaissance
241. 1.	dans les membres	les membres
242. dern. <sup>e</sup>		
ligne.	dans sa maison	dans sa moisson
244. 25.	nénominations	dénominations
247. 19.	point de principes sociaux	point de sages principes sociaux
253. 27.	ce qui a lieu	ce qui a eu lieu
261. 30.	deux cent vingt-cinq	deux cent cinquante-cinq
269. 22.	vicaire de J.-Christ.	vicaire de J.-Christ!!!
271. 25.	Stack	Stark.
276. 10.	faits par les pauvres	faites par les pauvres
293. 10.	à 1523	à 1529
294. 8.	en 1483	en 1489
18. 18.	Briconnet	Briconnet
302. 33.	qu'on le fit sortir	qu'on les fît sortir
304. 25.	dans cette église.	dans l'église du Locle
note.	B. T. IV.	R. T. IV.
308. 36.	la Réformation que	la Réformation
313. 17.	à peine 50,000	d'environ 50,000
323. 25.	de séparation	de séparatisme
335. 33.	ne s'échappèrent	ne s'échappent



<i>Pages. lign.</i>	<i>Fautes.</i>	<i>Corrections.</i>
346. 31.	vous dessinez	voir dessinés
347. 13.	de Montmorency	des Montmorency
348. 7.	de Turrelin	de Turretin
353. 7.	à l'institution	à l'imitation
357. 39.	des postes	des postes nouveaux
358. 25.	de l'instruction	pour l'instruction
360. 10.	l'esprit de Chrétien.	l'Esprit de Christ.
40.	ici dans toi	ni dans toi.



